HENRI ROQUES

Les Confessions de Kurt Gerstein

Etudes comparative des différentes versions

(Thèse soutenue à l'université de Nantes le 15 juin 1985)

Publié sur Internet par l'Aaargh d'après le livre d'André Chelain :

La Thèse de Nantes et l'affaire Roques

aux éditions Polémiques
(Paris, ISBN 2-906401-03-8)

LA THESE DE NANTES

Elle a défrayé la chronique. Les vigilants, à qui rien n'échappe, se sont rendu compte, mais trop tard, qu'un certain Henri Roques, un agronome en retraite, avait soutenu une thèse d'université à Nantes sur le fameux document Gerstein. Roques avait vu tous les documents écrits par Gerstein, un SS qui avait dit qu'on avait gazé 25 millions de juifs pendant la guerre. Il avait fait des "confessions" devant des officiers français et s'était suicidé en prison à Paris en 1945, là où s'élève aujourd'hui la Maison des Sciences de l'Homme, boulevard Raspail. La confrontation des divers documents Gerstein était bien la dernière chose que souhaitaient les Poliakov, qui n'avait pas hésité à changer le texte quand ça lui convenait, et autres Vidal-Naquet qui cherchaient à se servir de Gerstein, tout en laissant dans l'ombre les aspects les plus ahurissants d'un supposé témoin dont la santé mentale ne semblait pas très assurée.
En utilisant toutes les ressources d'une administration aux ordres, le ministricule de la Recherche, un certain Alain Devaquet, fit cet acte inconnu des annales universitaires : il fit annuler la thèse de Nantes. Annonçant cette triomphale victoire dans des locaux du ministère de la Recherche, il fit expulser *manu militari* le chercheur Serge Thion, qui entendait protester contre cet arbitraire bouffon. *Togae cedant armibus*. C'est le public qui a été fait juge de cette affaire quand la thèse a été publiée sous forme de livre. Ce livre est maintenant accessible aux lecteurs du Village global. Devaquet est conseiller de Chirac. Le tribunal administratif, au début de 1998, a finalement confirmé l'annulation de la thèse pour vice de forme. (Voir différents articles dans la *Revue d'Histoire révisionniste*).

Pour le moment, et pour des raisons techniques, nous ne sommes pas en mesure de présenter les fac-similés de tous les documents de cette affaire, que Roques avait fournis à l'appui de sa thèse et qui se trouvent dans l'édition sur papier du livre de Chelain.

L'Aaargh

Table des matières

Introduction d'André Chelain

La genèse de l'"affaire Roques" : récit chronologique jusqu'à l'hiver 1988.

Soutenance de thèse du 15 juin 1985 devant l'université de Nantes.

Le texte de la thèse

Introduction

Chapitre 1 : Etablissement des textes

- Remarques générales
- Les textes :
  - -T I et T II
  - -T III et T IV
  - -T V
  - -T VI et compléments et brouillons

Chapitre 2 : Authenticité des textes

Chapitre 3 : Véracité des textes

- Remarques générales
- Mise en évidence des contradictions internes

Chapitre 4 : Les "confessions" de Gerstein devant leurs lecteurs

- Avant la publication des "confessions"
- Après la publication des "confessions"

Conclusion de la thèse

Appendices

Kurt Gerstein, sa vie, sa mort, ses "confessions"

Bibliographie

Annexes

(Rédigées par H.Roques mais n'appartenant pas à sa thèse)

Annexe I : L'affaire Otter (les circonstances de son intervention et son véritable témoignage)

Annexe II : Le cas Pfannenstiel (son sort après les allégations de Gerstein et son témoignage)

Annexe III : La "polémique" avec *Le monde juif* : Wellers est, une fois de plus, couvert d'opprobre.

Annexe IV : Michel de Boüard, historien, professeur d'université et ancien déporté apporte son soutien à H. Roques.

Annexe V : De l'affaire Gerstein à l'affaire Roques : conférence d'H. Roques à la 8e Conférence annuelle révisionniste, organisée par l'Institute for Historical Review à Los Angeles les 9, 10, et 11 octobre 1987.

Compte rendu : un livre de Decaux constate le "déclin irrémédiable" des confessions de Gerstein.

André Chelain

La genèse de l'"Affaire Roques"

La rencontre que fit Henri Roques avec Paul Rassinier le 9 juin 1962, jour où ce dernier lui dédicaça son livre *Le véritable procès Eichmann ou les vainqueurs incorrigibles*, fut déterminante. Par une étrange prémonition, Paul Rassinier écrivit : "Pour Henri Roques, avec qui j'ai eu le plaisir de faire connaissance, et que j'ai mis au travail aussitôt". Néanmoins, Henri Roques, absorbé par d'autres tâches, attendra près de vingt ans avant de se mettre effectivement au travail.

Au début de l'année 1979, éclate l'affaire Faurisson. Cet universitaire lyonnais publie dans le quotidien *Le Monde* un article intitulé "La rumeur d'Auschwitz", dans lequel il nie l'existence des chambres à gaz homicides. Ce premier manifeste révisionniste paru dans la presse française attire l'attention d'Henri Roques. Le 21 février 1979, le même quotidien, *Le Monde,* publie une longue déclaration d'historiens; les rédacteurs en sont Léon Poliakov et Pierre Vidal-Naquet qui ont obtenu la caution de trente-deux universitaires historiens, parmi lesquels des noms très connus: Pierre Chaunu, Fernand Braudel, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jacques Le Goff, François Furet (le texte complet se trouve à la page 59 de la thèse ci-après; avec étonnement, on constate que la signature de Georges Wellers, le grand témoin de la conscience juive, n'y figure pas. Il est vrai que Georges Wellers n'est pas universitaire). Dans la déclaration était inséré un seul témoignage, "choisi parmi tant et tant d'autres", selon l'expression des rédacteurs de la déclaration : celui de l'officier SS Kurt Gerstein. Cette déclaration catégorique, contresignée par des historiens fort réputés, incite Henri Roques à se replonger dans les ouvrages de Paul Rassinier qu'il avait un peu oubliés. En effet, il se souvenait que l'historien (décédé en 1967) s'était longuement interrogé sur la nature de ce témoignage et avait conclu à son extravagance. Rassinier avait également remarqué que les versions présentées par différents auteurs n'étaient pas identiques, en particulier que Léon Poliakov, prétendant reproduire des extraits du document Gerstein dans plusieurs de ses ouvrages, donnait des textes qui comportaient des variantes inexplicables, d'autant plus que Poliakov affirmait qu'il s'agissait du même document.

L'extrait du témoignage, inséré dans la déclaration des historiens, se terminait par les deux phrases suivantes, dans le français approximatif de Gerstein : "Sept cents à huit cents personnes debout, à vingt-cinq mètres carrés, à quarante-cinq mètres cubes. Les

portes se ferment". (Nos lecteurs ont compris qu'il s'agit du nombre de personnes entassées dans la chambre à gaz homicide du camp de Belzec, en Pologne).

Henri Roques n'est pas le seul à sursauter à la lecture de la déclaration des historiens et à celle des dernières phrases du rapport Gerstein citées par Léon Poliakov et Pierre Vidal-Naquet. Des lecteurs avisés écrivent à leur journal pour lui signaler qu'il est absolument impossible d'entasser vingt-huit à trente-deux personnes sur un mètre carré, même en tenant compte de la présence de nombreux enfants.

Le 8 mars 1979, *Le Monde* publie une mise au point de Léon Poliakov et de Pierre Vidal-Naquet, précisant que le rapport Gerstein doit être considéré comme "vrai pour l'essentiel", en dépit de nombreux détails erronés. Ils expliquent ces erreurs par le fait que Gerstein était très bouleversé par ce qu'il avait vu à Belzec et aussi par le fait que la précision arithmétique n'était pas le point fort de l'officier SS (pourtant ingénieur de son état).

Henri Roques acquiert très rapidement la conviction qu'il faut tirer au clair cette affaire. La préretraite allant lui laisser prochainement du temps libre, il conçoit le projet d'entreprendre des recherches sur le sujet, et il lui vient même l'idée de rédiger une thèse universitaire.

En 1981, Henri Roques entre alors en contact avec le professeur Jacques Rougeot qui enseigne les lettres à la Sorbonne. Il était normal de s'adresser à un professeur de lettres, car il s'agissait d'entreprendre une thèse de critique de textes qui, en majeure partie, avaient été rédigés par Gerstein directement en un français émaillé de fautes de style et d'orthographe.

Jacques Rougeot a le mérite (ou l'imprudence ?) d'accepter, en sachant que ce sujet est en relation avec la question controversée des chambres à gaz homicides. Le professeur et l'élève se mettent d'accord sur le titre : *Les confessions de Kurt Gerstein, étude comparative des différentes versions*. L'inscription régulière à l'université de Paris IV Sorbonne est datée du 5 février 1982.

Les recherches d'Henri Roques commencent à partir des derniers mois de 1981. Les textes laissés par Gerstein (ou qui lui sont attribués) sont éparpillés dans des archives du monde entier, à savoir les National Archives de Washington, les Archives de l'Eglise évangélique de Bielefeld, en Westphalie, les *Bundesarchiv* de Coblence, etc. En France, Henri Roques présente au ministre de la Défense nationale une demande aux fins de consulter le dossier du "criminel de guerre" Gerstein à la Direction de la justice militaire à Paris. Le ministre, Charles Hernu, aurait pu opposer à H. Roques la prescription de cent ans prévue, sauf dérogation, pour de tels dossiers; Charles Hernu a la sagesse d'accorder au chercheur révisionniste l'autorisation qu'il avait sollicitée. C'est ainsi que des documents inédits enrichiront la thèse qui, à l'époque, s'élaborait.

Au mois de février 1983, Henri Roques apprend que l'historien Alain Decaux prépare une émission télévisée sur l'Obersturmführer Gerstein, "espion de Dieu", et il entre alors en contact avec lui. Alain Decaux paraît très intéressé par son interlocuteur et l'invite à diner.

Alain Decaux souhaitait vivement faire intervenir Henri Roques dans son émission; il doit renoncer à son projet, car l'enregistrement en est presque terminé. En revanche, l'académicien promet à Henri Roques d'exposer le résultat de ses recherches dans son livre à paraître à la fin de l'année 1983, *L'histoire en question 2,* à la Librairie Académique Perrin.

L'éminent historien a tenu sa promesse. Il expose dans son ouvrage, avec beaucoup d'objectivité, la position d'Henri Roques dans les pages 308 à 315 de son chapitre consacré à Kurt Gerstein. Il dit notamment : "J'estime que M. Roques est l'homme qui connaît actuellement le mieux l'affaire Gerstein. Même s'il tire de ses recherches des conclusions qui ne sont pas toujours les miennes, j'estime que tous les chercheurs devront désormais tenir compte de ses travaux. D'ailleurs, sur un grand nombre de points, je me trouve d'accord avec lui."

En avril 1984, la thèse est achevée. Pendant deux ans et demi, les utiles conseils de Jacques Rougeot ont été déterminants pour la bonne fin des travaux de recherche et la rédaction définitive de la thèse. Mais le problème qui inquiète Jacques Rougeot et qu'il ne parviendra jamais à résoudre est celui de la constitution du jury. Selon ses propres expressions, le professeur souhaitait un jury "au-dessus de tout soupçon" en raison du "caractère explosif" de la thèse.

Avec l'accord d'Henri Roques, Jacques Rougeot se met à la recherche d'"adversaires loyaux" du révisionnisme historique. Henri Roques lui suggère Pierre Vidal-Naquet. Il semble que les démarches du directeur de thèse n'aient pas abouti. A titre d'exemple, Jacques Bariéty, professeur d'histoire contemporaine à Paris IV, qui avait donné son accord de principe, se récuse quelques semaines plus tard, sans pourtant mettre en cause la qualité scientifique du travail d'Henri Roques. Malgré tous ses efforts, Jacques Rougeot ne parvient pas à convaincre un nombre suffisant d'universitaires pour former un jury. Il informe Henri Roques qu'il n'a trouvé qu'un seul professeur assez courageux pour prendre parti, François-Georges Dreyfus, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Strasbourg.

Les mois passent, sans que la soutenance ait lieu. L'année universitaire 1983-1984 s'achève sans changement. En octobre 1984, Henri Roques relance son directeur de thèse sans plus de succès. Au début de l'année 1985, Henri Roques propose à Jean-Claude Rivière, qui accepte, de prendre la succession de J. Rougeot.

Henri Roques avait déjà correspondu avec Jean-Claude Rivière au sujet de sa thèse en raison des compétences de celui-ci dans l'édition de textes. Jacques Rougeot envoie à son tour, avec un soulagement certain, une lettre de désistement. Henri Roques entreprend alors les démarches de transfert du dossier, dans les conditions les plus régulières, de Paris IV Sorbonne à Nantes, où enseigne Jean-Claude Rivière. En effet, contrairement à

ce qu'affirmera par la suite le ministre Alain Devaquet sans donner la moindre précision, le transfert et l'inscription à l'université de Nantes ne paraissent pas comporter d'irrégularités.

D'ailleurs, dans un bulletin de l'*Agence télégraphique juive* daté du 7 juillet 1986, on pourra lire : "M. Paul Malvy, président de l'université de Nantes, et plusieurs responsables de cette université ont estimé jeudi que le rapport d'enquête rédigé par le recteur et repris mercredi par M. Alain Devaquet, ministre de la Recherche et de l'Enseignement supérieur, laisse apparaître une ambiguïté certaine au niveau de l'attitude des responsables administratifs. Le ministre de la Recherche et de l'Enseignement supérieur a, notamment, donné instruction à M. Malvy de porter plainte contre X pour les faux en écritures que comprend, selon l'enquête, le procès-verbal de la soutenance. Or, lors d'une conférence de presse donnée le jeudi 3 juillet, M. Malvy, en rendant public, à la demande du ministre, le rapport d'enquête, a tenu à préciser que "les services administratifs sont au-dessus de tout soupçon". Dans une motion diffusée le même jour, les chefs de service de l'université ont, par ailleurs, indiqué qu'"il n'a jamais existé aucune connivence entre eux et les organisateurs enseignants de la thèse" et que "la procédure administrative suivie préalablement à la soutenance a été normale pour ce type de thèse". Estimant que les décisions prises dans cette affaire sont de nature à mettre en cause leurs compétences, ils ont, de plus, demandé au ministre de "lever immédiatement toute ambiguïté dans ce domaine".

A Nantes, le jury est rapidement constitué. Il réunit, outre le rapporteur de thèse Jean-Claude Rivière (qui peut prétendre assumer cette charge puisqu'il est éditeur de textes au même titre que Jacques Rougeot), un germaniste, le professeur Jean-Paul Allard, qui enseigne à l'université de Lyon-3, et un historien spécialiste de l'histoire contemporaine, le professeur Pierre Zind, qui enseigne à Lyon-2. Il est vrai que Jean-Claude Rivière n'a guère trouvé de collègues suffisamment "intrépides" à Nantes pour participer au jury, notamment parmi les professeurs d'histoire. Paradoxalement, la défaillance des enseignants nantais a, en quelque sorte, renforcé la valeur du jury, puisqu'il était composé de trois professeurs appartenant à des universités différentes.

A titre uniquement consultatif, Jean-Claude Rivière a jugé bon de s'adjoindre la compétence d'un assistant d'histoire contemporaine, Thierry Buron, qui, n'ayant pas son doctorat d'Etat, ne pouvait ni appartenir au jury, ni participer aux délibérations.

Du commencement de l'année 1985 au mois de juin de la même année, Jean-Claude Rivière étudie avec sérieux la thèse, demande à Henri Roques des modifications que Jacques Rougeot n'avait pas suggérées, et plusieurs pages sont ainsi refaites en conséquence. Les services administratifs de l'université de Nantes ont accepté au mois de mars la soutenance en vue d'un doctorat d'université à condition que la date de cette soutenance soit fixée avant le 30 juin 1985 (en raison du changement, à cette date, du régime des doctorats). Jean-Claude Rivière fixe alors au 15 juin la date de la soutenance.

Cette soutenance semble s'être déroulée dans des conditions normales. Selon Jean-Claude Rivière, une affiche a été apposée aux endroits habituels, avec l'indication de la salle et de

l'heure. Outre les trois membres du jury et Henri Roques, quelques amis du candidat qui avaient fait le voyage, des collègues de Jean-Claude Rivière, des personnes inconnues et des étudiants de l'université de Nantes, au total, d'après notre enquête, une quarantaine de personnes, chiffre plus qu'honorable, car beaucoup de soutenances se déroulent devant une demi-douzaine d'auditeurs.

Selon l'usage, la porte de la salle est restée ouverte durant les trois heures de soutenance. Cela n'a pas fait apparaître pour autant Thierry Buron, qui s'est décommandé trois jours avant. Cet assistant en histoire contemporaine avait agi correctement après avoir tenu son rôle de consultant puisque la thèse fut en sa possession durant environ quatre semaines. La lettre qu'il adressa à Henri Roques exprimait tout l'intérêt qu'il avait trouvé à la lecture de cette thèse. Quoi qu'il en soit, aucun des membres du jury n'a considéré avec inquiétude l'absence de ce jeune collègue qui n'était invité qu'en surnombre.

Le nom de Buron figure pourtant sur le procès-verbal comme membre consultatif. Il est courant dans la pratique administrative de dactylographier à l'avance les procès-verbaux de ce type, à charge de les compléter à la main pour les données qui demeurent incertaines. Ainsi, le procès-verbal de la soutenance de doctorat d'Henri Roques comporte, à la main, les formules : "docteur de l'université de Nantes", "mention très bien", ainsi que la date précise de la soutenance.

Thierry Buron n'a donc pas signé le procès-verbal, non seulement en raison de son absence, mais vraisemblablement aussi par le fait qu'il n'était pas membre de plein droit du jury pour les raisons mentionnées précédemment.

En tout cas, la signature de Thierry Buron n'était pas nécessaire sur le procès-verbal. Ultérieurement, une fausse signature a été apposée, signature pour laquelle le doyen Malvy, d'une part, Jean-Claude Rivière et Jean-Paul Allard, d'autre part, ont porté plainte pour faux et usage de faux. La question se pose donc de savoir à qui profite le "crime". Certainement pas au candidat et encore moins aux membres du jury. Pour cette raison, les conclusions de l'enquête administrative ultérieure nous paraissent pour le moins hâtives.

Suivant l'usage, Henri Roques a remis à son rapporteur deux exemplaires de sa thèse afin qu'ils soient déposés à la Bibliothèque universitaire de Nantes.

Dans les tout premiers jours d'octobre 1985, un communiqué de presse adressé à l'AFP, à l'ACP et à quelque cent cinquante journalistes et historiens a porté à leur connaissance l'objet de la thèse et le résultat de la soutenance. Des commandes de thèse ont rapidement afflué et ont été satisfaites, notamment auprès du CDJC (Centre de documentation juive contemporaine), dont Georges Wellers est le directeur de la commission historique, et auprès de Pierre Joffroy, auteur du livre "Kurt Gerstein, espion de Dieu".

Fort curieusement, la seule et unique réaction à cette thèse pour le moins explosive est due à Robert Poulet, qui publia dans *Rivarol* (numéro du 25 octobre 1985) un article très favorable intitulé: "Un pas de plus vers la vérité".

Il faudra attendre janvier 1986 pour que paraisse dans un périodique de Lausanne, *Le Pamphlet*, un article très modéré rendant hommage à l'objectivité de la thèse et signé de Mariette Paschoud, professeur d'histoire. La seule réaction hostile à cet article fut l'œuvre d'un rédacteur de *La Gazette de Lausanne*; Mariette Paschoud répondit avec une grande pondération dans le numéro du mois suivant.

En France, c'est *Le Monde juif* (numéro de janvier/mars 1986), revue publiée par le CDJC, qui ouvre le débat. Il propose à ses lecteurs un article très vif de Georges Wellers (pages 1 à 18, dont huit pages d'appendice et de bibliographie) qui n'en rend pas moins compte de la masse considérable de travail accompli par Henri Roques. Travail qualifié, en outre, de minutieux. Le numéro du *Monde juif* est abondamment distribué à l'université de Nantes, où chaque professeur en trouve un exemplaire dans sa case postale, vers la mi-avril 1986.

Par une étrange et paradoxale coïncidence, Henri Roques reçoit à son domicile, à peu près en même temps, une lettre de l'université de Nantes datée du 18 avril 1986. Que dit cette lettre ? Elle informe simplement Henri Roques que son diplôme de Docteur d'université est à sa disposition au bureau de la scolarité.

Il n'est pas possible de faire savoir plus clairement que tout est en ordre et qu'aucun scandale ne couve !

Le 30 avril 1986, le quotidien *Ouest-France*, dans son édition de Loire-Atlantique, publie un article sous le titre : "Après Faurisson, un chercheur soutient à Nantes que l'existence des chambres à gaz nazies n'est pas prouvée". A la suite de cet article, les tracasseries de tout ordre vont accabler le professeur Jean-Claude Rivière. Le 5 mai, dans le même quotidien, le doyen Paul Malvy, administrateur provisoire de l'université de Nantes, fait connaître son sentiment sur cette affaire. Il déclare en substance que la lecture de la thèse l'a profondément troublé et "qu'il n'y a, hélas, aucune ambiguïté sur la conclusion qui ressort de l'analyse des textes étudiés". Malheureusement, nous n'en saurons pas plus, le doyen réservant ses appréciations pour lui-même. A-t-il jugé la conclusion bonne ou abusive ?

Dans son numéro du 15 mai, *La Tribune*, un hebdomadaire de gauche de Loire-Atlantique, offre à ses lecteurs trois pages d'enquête sur le thème "Mention Très Bien pour une thèse niant les chambres à gaz". Dans un sous-titre, on peut lire : "A nouveau, un historien révisionniste tente d'instiller le doute sur le génocide perpétré dans les camps de concentration. Mais il y a, cette fois, *première* en France, la caution d'une université, celle de Nantes, avec mention Très Bien". Est-ce cette enquête qui met la puce à l'oreille des journalistes d'*Europe N°1* ? Toujours est-il qu'au journal de 18 heures du 22 mai, on signale l'existence de la "scandaleuse thèse de Nantes".

A la suite de quoi Henri Roques est interviewé par les radios et les télévisions, et invité à l'émission de Jean-Pierre Elkabbach, *Découvertes*. Le débat se déroule le vendredi 23, de 18 à 20 heures, en présence de Claude Lanzmann (cinéaste et réalisateur du film *Shoah*), Georges Wellers (déjà cité), Jean-Claude Pressac (pharmacien), Me Bernard Jouanneau

(avocat), Jacques Tarnero (journaliste), et Roger Deweck (correspondant du journal allemand *Die Zeit*). Interviennent dans l'émission par téléphone : Simone Veil (député européen) et deux ministres, M. Noir et A. Devaquet. Face à cet important aréopage, H. Roques et Me Eric Delcroix. On ne peut pas dire qu'il se soit agi d'un authentique débat, la thèse n'ayant pu ni être exposée ni faire l'objet d'une critique honnête. C'est dans un climat totalement passionné que cette confrontation a lieu. En effet, comment interpréter autrement l'injure proférée par un homme comme Claude Lanzmann qui, perdant tout sang-froid, lance à H. Roques : "Sale gueule de rat" ? Ces excès ont peut-être contribué à asseoir la crédibilité de la thèse d'Henri Roques auprès d'un vaste public.

André Frossard, ne voulant pas être en reste, consacre dans *Le Figaro,* dans un style plus courtois, trois de ses rubriques "Cavalier seul" (23 et 24 mai, 14-15 juin) à ce qui va devenir "l'affaire Roques".

Le 24 mai, toute la presse nationale traite le sujet (*Libération*, *Le Matin*, *Le Quotidien de Paris*, *Le Monde*). La semaine suivante, les hebdomadaires prennent le relais des quotidiens : *Le Nouvel Observateur*, *L'Express*, *Le Point*. Tous ces journaux manifestent une complète unanimité; il s'agit d'une mise en coupe réglée de la thèse d'Henri Roques. Les arguments avancés, dans le meilleur des cas, s'en tiennent à la thèse qui, manifestement d'ailleurs, n'a pas été lue; dans le pire des cas, on s'en prend à l'auteur lui-même en rappelant perfidement ses activités politico-journalistiques, d'ailleurs modestes, remontant à vingt-cinq ans.

Toutefois, il faut noter qu'au milieu de ce concert très négatif pour les thèses révisionnistes, seul *Le Figaro* a eu l'honnêteté de publier trois lettres de lecteurs favorables à Henri Roques, dans ses numéros du 29 mai et du 5 juin.

Le 30 mai, le directeur de l'Institut d'Histoire du Temps Présent, François Bédarida, réunit plusieurs auteurs français et étrangers, dont Georges Wellers, Pierre Vidal-Naquet, Saul Friedländer, Jean-Pierre Azéma, Harry Paape, Harlem Désir (mais nous ne savons pas à quel titre), le grand rabbin Sirat et Mme Ahrweiler. Les conclusions de cette table ronde sont catégoriques : la thèse de Nantes est absolument nulle.

Face à cette hostilité quasi-générale, à l'exception de François Brigneau dans le quotidien *Présent*, et de l'hebdomadaire *Rivarol*, Henri Roques exerça son droit de réponse dans *Le Monde* (du 20 juin) et *Le Quotidien de Paris* (du 23 juin).

Il convient de noter que Jean-Paul Allard, président du jury de thèse, adressa à tous les journaux une mise au point très ferme concernant l'objet même de la thèse, à savoir les "confessions" de Kurt Gerstein, et les conditions dans lesquelles s'était déroulée cette soutenance. Il ne trouvera d'écho que dans *Le Matin de Paris* (9 juin), *Le Figaro* (12 juin) et *Rivarol* (13 juin).

Si l'on peut comprendre la réaction de ceux qui ont souffert et celle de leurs descendants, on s'étonne toutefois devant l'ampleur de l'hostilité que suscite une thèse qui ne vise qu'à démontrer que l'on a peut-être accordé au document Gerstein une confiance excessive. En

effet, la thèse d'Henri Roques n'a jamais eu comme intention seconde de nier l'existence des chambres à gaz homicides. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'Henri Roques peut faire état de deux soutiens particulièrement représentatifs: le premier est celui de Michel de Boüard, historien, membre de l'Institut, ancien doyen de la faculté des lettres de Caen, ancien déporté NN à Mauthausen au titre de la Résistance, commandeur de la Légion d'honneur, médaillé de la Résistance, membre du Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale 1946 à 1981, membre actuel de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (commission Résistance et déportation). Michel de Boüard n'a pas hésité à écrire à Henri Roques que, s'il avait été sollicité pour participer au jury, il aurait certainement accepté, considérant qu'un tel travail était utile et justifiait amplement le titre de docteur d'université.

Le deuxième soutien est celui de l'éminent historien Alain Decaux, membre de l'Académie française, qui, après avoir lu intégralement la thèse, a confirmé à Henri Roques le jugement flatteur qu'il avait porté sur son travail dans le chapitre de son livre *L'histoire en question, 2*, consacré à Gerstein, "espion de Dieu". Alain Decaux a toutefois précisé à Henri Roques que les conclusions auxquelles il aboutissait pouvaient être contestées, mais qu'elles n'étaient en aucun cas abusives.

Le 2 juillet, le ministre Alain Devaquet tient une tapageuse conférence de presse, au cours de laquelle il livre les conclusions de l'enquête administrative menée par le recteur de l'Académie de Nantes, conclusions qui, faisant état d'irrégularités administratives que beaucoup jugent peu convaincantes, amenaient le ministre à annuler, non pas la thèse, mais simplement la soutenance. Pour la première fois dans l'histoire de l'université française, une soutenance est annulée pour vice de forme. Ceci vaudra à un collaborateur du journal *Libération* de rapporter les propos suivants tenus par un enseignant de l'université de Nantes: "S'il faut annuler toutes les thèses bidon, sur des sujets douteux, soutenues devant des jurys de complaisance, il faut en annuler tout de suite au moins trois cents". S'il faut, de surcroît, annuler toutes les thèses qui dérangent, à quel total parviendrions-nous ? Dès le 4 juillet, on peut lire dans *Le Quotidien de Paris*, sous la plume de Gérard Leclerc : "Alain Devaquet a-t-il outrepassé ses droits en réclamant l'annulation de la thèse d'Henri Roques? Un débat sur la franchise des universités".

Dans le même journal, on peut noter deux réactions des plus significatives :

– celle du Premier ministre Jacques Chirac qui, par l'intermédiaire de son porte-parole, s'est déclaré "outré par le sujet, le manque de sérieux de la thèse et le ton adopté";

– celle du Centre Simon Wiesenthal de Los Angeles, qui se réjouit de la décision du ministre français et ajoute : "Cette mesure montre que la France reconnaît [...] sa responsabilité envers les victimes de l'Allemagne nazie".

M. Chirac n'a pas, semble-t-il, été "outré" par le "manque de sérieux" du communiqué du centre Simon Wiesenthal, pas plus d'ailleurs que par "le ton adopté".

Interrogé par les médias, après les mesures prises par le ministre, Henri Roques a déclaré: "Ce qui me scandalise, c'est la suspension qui frappe le professeur Jean-Claude Rivière qui a eu un comportement courageux en acceptant d'être le rapporteur de ma thèse après le désistement de Jacques Rougeot. Quant à moi, j'accueille l'annulation de ma soutenance avec un grand éclat de rire. Je constate que, incapable de critiquer ma thèse sur le fond, ce qui aurait été normal dans un pays où le délit d'opinion n'existe pas, on s'est contenté de chercher des vices de forme dans les procédures administratives. Cela me fait penser au proverbe : "Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage". Avec ou sans label universitaire, ma thèse désormais existe et, avec la publicité qui lui a été faite, je pense que nombreux seront ceux qui souhaiteront la lire". L'argument d'Henri Roques est vrai. Aucune réfutation sérieuse des thèses de ce chercheur n'a été proposée à la presse. Au cours de notre enquête, divers professeurs d'histoire (qui ont tous demandé l'anonymat !) nous ont fait part de leur désarroi. Le contenu de la thèse d'Henri Roques heurte les convictions profondes de la plupart, mais ils n'ont aucun argument rationnel à lui opposer. S'agit-il là d'une attitude responsable ? Il serait plus bénéfique pour l'opinion publique qu'un vrai débat puisse s'ouvrir, et non pas un simple échange d'invectives. Ce dossier veut être un premier pas dans cette direction.

Dans les mois suivants, l'affaire Roques a continué à soulever les passions. Quelques dates jalonnent les prolongements de cette étrange affaire :

Le 30 juillet 1986, dans un grand hôtel parisien, Henri Roques tient une conférence de presse; Mariette Paschoud, ce professeur de Lausanne qui fut, bien avant le "scandale", l'une des premières à rendre hommage à l'objectivité de l'auteur de la thèse, avait accepté de présider cette conférence; la télévision suisse romande ne manqua pas de déléguer son correspondant parisien pour interviewer Mariette Paschoud et Henri Roques. Les organisateurs de la réunion n'avaient pas jugé utile de prévoir un service d'ordre; s'ils l'avaient fait, on n'aurait pas manqué de le leur reprocher, en invoquant leurs "méthodes totalitaires".

Il est donc très aisé à "S.O.S. Racisme" d'introduire dans la place vingt à trente membres de son association; la plupart sont des adolescents encadrés par quelques "lieutenants" d'Harlem Désir. Peut-être ces censeurs vigilants pensent-ils opposer à un "vétéran nostalgique du nazisme" la jeunesse de leurs militants. Ils en sont pour leurs frais, car ils trouvent, aux côtés d'Henri Roques, une jeune enseignante venue spécialement de Lausanne pour le soutenir, ainsi qu'un des animateurs des éditions Polémiques, qui a moins de 30 ans. Les "potes" de S.O.S. Racisme font un beau chahut qui étonne fort la plupart des journalistes présents, notamment les correspondants de la presse étrangère.

Après une heure et demie d'obstruction, la police alertée se décide à faire quitter la salle aux perturbateurs. En quelques secondes, le calme revient et la conférence de presse peut se dérouler normalement. Un certain nombre de journalistes suivent les "potes", soit par solidarité idéologique, soit par lassitude, soit encore par obligation professionnelle. Cependant, il reste un nombreux auditoire, au premier rang duquel on remarque la présence de correspondants de presse égyptien, libyen, syrien, chinois, polonais et américain. Nul doute que plus d'un auditeur s'est alors interrogé avec perplexité sur le

prétendu racisme d'Henri Roques et sur le prétendu antiracisme des séides d'Harlem Désir.

Henri Roques expose longuement ses motivations aux journalistes présents qui lui posent de nombreuses questions; puis il annonce qu'il a lancé une contre-offensive judiciaire, à savoir : un recours en excès de pouvoir devant le tribunal administratif de Nantes en vue de retrouver son titre universitaire; des procès devant des juridictions parisiennes contre l'hebdomadaire *Le Nouvel Observateur* et contre le quotidien *Libération* pour injures et diffamation.

Les 1er et 2/3 août 1986 paraissent dans le quotidien *Ouest-France* deux articles qui marquent un tournant d'une extrême importance dans l'"affaire". Dans le cadre d'une enquête due à Jacques Lebailly, l'historien Michel de Boüard, précédemment cité, prend publiquement position en faveur de la thèse de Nantes; il n'hésite pas à écrire: "Si j'avais fait partie du jury, j'aurais probablement donné la mention très bien à la thèse de M. Roques". Plus loin, l'éminent membre de l'Institut, lui-même ancien déporté, ajoute : "La thèse est une bonne édition critique. Il est vrai qu'on y sent parfois une certaine... partialité, mais quelle est la thèse qui n'en comporte pas ? Une thèse n'est pas un catéchisme ! Une thèse, ça se discute..."

Dès le début du mois d'août 1986 éclate en Suisse l'"affaire Paschoud". Après avoir présidé la conférence de presse d'Henri Roques, Mariette Paschoud est retournée dans le canton de Vaud, où elle a affronté une campagne de presse d'une extrême violence. Professeur de français et d'histoire dans un lycée de Lausanne, Mariette Paschoud est, en outre, capitaine dans le service auxiliaire féminin de l'armée helvétique, et même juge militaire suppléant. Ces différents titres accroissent le "scandale". Le ton est donné par le grand rabbin de Lausanne qui exprime son indignation de voir un membre de l'enseignement public vaudois (apparemment au-dessus de tout soupçon) apporter son soutien à un "faussaire" (*sic*). Une enquête administrative est ouverte et Mariette Paschoud immédiatement privée, à titre provisoire, de son enseignement de l'histoire. Nous verrons ultérieurement que l'affaire n'en est pas restée là !

L'année 1986 sera-t-elle appelée celle du révisionnisme en France et, nous venons de le voir, chez ses plus proches voisins ?

C'est encore au mois d'août, traditionnellement consacré aux vacances, que la presse s'empare de l'"affaire Konk". Ce dessinateur qui gagna sa réputation en collaborant au journal *Le Monde* avant de rejoindre l'équipe de l'hebdomadaire *L'Evénement du Jeudi*, fait paraître en juin 1986 un album de bandes dessinées: *Aux voleurs!* Le lecteur y découvre dans les dernières pages des dessins accompagnés de légendes que ne désavouerait pas le professeur Faurisson. Cela suffit pour alimenter les rubriques de plusieurs journaux qui ne manquent pas de disserter sur le thème "Konk-Roques, même combat". Le mois d'août se termine par la publication d'une enquête dans *Le Matin* intitulée : "Comment les émules d'Henri Roques préparent la rentrée à l'université de Nantes".

Dans ce même quotidien, *Le Matin*, on peut lire, le 13 septembre 1986, la lettre d'un lecteur prestigieux : Alain Decaux. L'académicien, "abonné de toujours au *Matin*", précise-t-il, a été surpris de lire dans son quotidien préféré qu'il "approuvait toutes les thèses de M. Roques". Alain Decaux fait donc une "longue mise au point". "J'ai trouvé le travail de M. Roques remarquable et je l'ai écrit", déclare-t-il, et il ajoute: "La consultation que j'ai pu faire de la presse quotidienne et hebdomadaire, l'audition des radios et des télévisions m'ont persuadé que je dois être probablement l'un des rares à avoir lu la thèse".

L'historien explique par la suite qu'il ne partage pas toutes les conclusions d'Henri Roques; on peut penser qu'à l'instar de Michel de Boüard, son collègue à l'Institut de France, il estime qu'"une thèse n'est pas un catéchisme".

Le 1er octobre 1986, Me Delcroix, avocat d'Henri Roques, plaide devant la 1e chambre civile contre l'hebdomadaire *Le Nouvel Observateur* qui a qualifié l'auteur de la thèse de "faussaire de Nantes".

Par jugement rendu le 5 novembre, l'hebdomadaire est condamné pour injure, car il n'a pu présenter aucun exemple de falsification.

Le jugement est définitif, *Le Nouvel Observateur* ayant renoncé à faire appel.

La télévision s'intéresse à l'"affaire" sur le même ton que les journaux poursuivis en justice par Henri Roques. TF1 programme le 7 octobre 1986, en soirée, son émission "Contre-enquête", au cours de laquelle le premier sujet traité s'intitule : "Devoir de réponse". A cette occasion, l'hebdomadaire *L'Evénement du Jeudi* titre dans sa rubrique de télévision : "Contre-enquête répond à Henri Roques". Même si les noms de l'auteur de la thèse et de l'université où cette thèse fut soutenue ne sont pas donnés à l'antenne, les intentions de la réalisatrice sont sans ambiguïté. Relevons seulement une affirmation particulièrement absurde lue au cours de l'émission et présentée comme extraite de la thèse : "Aucun Tzigane n'était dans les chambres à gaz, puisque aucun n'en est revenu pour témoigner. Donc, les chambres à gaz n'ont pas existé". Il est aisé au lecteur de la thèse de constater que cette élucubration malsaine n'a jamais été énoncée par Henri Roques. En revanche, ces deux phrases avaient été imprimées, quelques semaines plus tôt, dans *L'Evénement du Jeudi* pour "stigmatiser" le travail universitaire couronné à Nantes.

Le commencement du mois de novembre est marqué par plusieurs événements. Le 5, comme nous l'avons dit précédemment, la 1re chambre civile condamne *Le Nouvel Observateur* et, le même jour, un procès est plaidé devant la même juridiction contre le quotidien *Libération*.

Ce sont deux affaires identiques puisque l'une et l'autre publications ont traité Henri Roques de "faussaire". Paradoxalement, on saura le 7 janvier 1987 que le quotidien *Libération* bénéficie de la bonne foi et Henri Roques, gagnant contre l'hebdomadaire, se retrouvera débouté devant le quotidien de gauche. Mystère insondable de la justice ! A

toutes fins utiles, pour que le lecteur puisse comprendre comment se rend la bonne justice, il lui est recommandé de lire l'ouvrage explosif d'André Giresse, président durant dix ans de la cour d'assises de Paris, *Seule la vérité blesse*, qui met en pièces les dernières illusions que peut entretenir tout citoyen de bonne foi à l'égard de la justice. Il reste des magistrats intègres; l'exemple d'André Giresse l'atteste.

Le 6 novembre a lieu l'"escapade" à Genève d'Henri Roques et de Pierre Guillaume (directeur de la maison d'édition La Vieille Taupe). Quelque temps auparavant, la télévision suisse romande avait fait des travaux d'approche pour amener devant ses caméras l'auteur de la thèse de Nantes et l'éditeur du professeur Faurisson. De leur côté, des révisionnistes de Genève (mais oui, ils sont partout !) proposent de louer une salle pour tenir une conférence de presse dans la cité de Calvin. Henri Roques et Pierre Guillaume se présentent à la porte d'une salle de l'Union chrétienne des jeunes gens, le 6 novembre en début de soirée; les journalistes sont au rendez-vous avec des mines à la fois effarouchées et gourmandes : effarouchées, car il est inconvenant pour de bons Suisses de prêter l'oreille aux propos du Diable; mais aussi gourmandes, car il est tentant de rédiger le soir même un article pour dénoncer le scandale perpétré dans les murs de leur bonne ville.

Les révisionnistes venus de Paris apprennent que le directeur de la salle de l'U.C.J.G. rompt le contrat de location, sous prétexte que sa bonne foi a été surprise. Par ailleurs, les journalistes révèlent que, dans la journée, Bernard Ziegler (chef du département de Justice et Police) les a convoqués pour leur faire savoir qu'il ressortait des oubliettes un arrêté du Conseil fédéral daté de 1948, arrêté déjà utilisé quelques mois plus tôt pour empêcher la venue à Genève de Jean-Marie Le Pen. Que dit cet arrêté ? Simplement que les étrangers sont soumis à autorisation préalable s'ils souhaitent prendre la parole en Suisse sur un sujet politique. Le révisionnisme est-il politique ? Certainement pas, puisqu'il a pour but d'étudier des faits qui remontent à plus de 40 ans. Il s'agit d'histoire et non pas de politique. La présence côte-à-côte d'Henri Roques, qui n'a jamais fait mystère de ses idées de droite, et de Pierre Guillaume, militant de l'ultra-gauche depuis un quart de siècle, apporte la preuve du caractère extra-politique du révisionnisme.

Les représentants de la presse romande expliquent alors aux conférenciers que, même pour le Diable, il y a des arrangements avec le ciel. Ils les dirigent donc vers une salle de café en sous-sol où, justement (!), les caméras de télévision sont installées.

Deux inspecteurs de police se présentent fort courtoisement et remettent à H. Roques et P. Guillaume une lettre signée de B. Ziegler et adressée à un Genevois inconnu qui avait retenu la salle de l'U.C.J.G. en utilisant un pseudonyme. Les futurs orateurs rassurent les policiers sur leurs intentions et ces derniers s'installent tranquillement au fond de la salle pour veiller à ce que les interdits du fameux arrêté fédéral ne soient pas violés. A aucun moment les inspecteurs n'auront à intervenir; ils feront ultérieurement un rapport précisant que les exposés qu'ils ont entendus traitent uniquement de la thèse soutenue par H. Roques.

Les journalistes romands manifestent ce soir-là un étrange manque de curiosité; ils ne trouvent qu'une seule question à poser : qui vous a invités ? On aurait compris que les policiers posent cette question, mais des journalistes...!

Tour à tour, H. Roques et P. Guillaume prennent la parole; ils ont des sensibilités différentes pour aborder le même problème, mais cela fait seulement ressortir la richesse du révisionnisme qui n'oblige personne à se couler dans un moule préétabli.

Une jeune rédactrice du quotidien *La Suisse* fait une tentative d'esclandre avant de quitter la salle; pour elle, disserter sur le problème des chambres à gaz en incitant au doute, c'est faire de l'antisémitisme, donc commettre l'acte le plus impardonnable. Elle s'attire cette réplique d'Henri Roques que l'on retrouvera le lendemain dans son journal : "Dans notre société permissive, on peut tout dire, on peut tout faire, sauf mettre en doute l'existence des chambres à gaz !"

Dès le lendemain, H. Roques et P. Guillaume s'en retournent à Paris; ils emportent en souvenir une affichette apposée le matin même devant les kiosques à journaux de Genève. Que lit-on sur cette affichette ? "Orateurs hors la loi", "Antisémitisme dans nos murs".

Dans les derniers jours de novembre, Henri Roques se rend en Allemagne à l'occasion de la sortie de son livre; la thèse est proposée aux lecteurs allemands dans une version allégée; on y trouve des avant-propos de l'éditeur et de l'auteur, ainsi qu'un dossier sur l'"affaire". A Munich et dans la région de Mannheim, Henri Roques, accompagné de son interprète-traducteur, Gunter Deckert, prend la parole devant des auditoires attentifs. Peu d'échos dans la presse.

Avant la trêve de Noël, deux événements se produisent : le 3 décembre, l'Office fédéral des Etrangers à Berne, à la demande du département de Justice et Police à Genève, frappe H. Roques et P.Guillaume d'une interdiction d'entrée en Suisse pour une durée de trois ans. Des recours contre cette mesure sont déposés à Berne par un conseiller juridique. L'affaire suit son cours. A peu près à la même date, l'un des protagonistes de l'"affaire Roques" (et non des moindres), Alain Devaquet, en proie à la colère estudiantine, est contraint d'abandonner son poste de ministre délégué à la recherche et à l'enseignement supérieur. Le quotidien *Le Monde* (numéro du 4 décembre 1987, p. 6) publie un long article destiné à verser quelque baume dans le cœur de ce fils de boulanger vosgien parvenu par son travail acharné (*sic*) à trouver sa place sous les lambris ministériels. Alain Devaquet, "l'homme-charnière", écrit le rédacteur du quotidien vespéral; il est triste, Alain Devaquet, comme le sont les incompris, mais il a pour lui la pureté de ses intentions et la satisfaction du devoir accompli... "Et puis, il caresse de la main l'épais dossier de lettres de félicitations reçues après avoir pris une position très en flèche (sic) sur l'affaire de la thèse de Nantes, qui tentait de nier la réalité des chambres à gaz. Et cela se passe de mots".

Toutefois, Devaquet lui-même nuancera le satisfecit qui lui a été décerné. En mars 1987, il s'épanche dans le giron de Patrick Poivre d'Arvor qui le questionne pour *Le Journal du*

Dimanche; il laisse entendre que "sa très sévère condamnation de la thèse Roques sur les camps de concentration (!) à l'université de Nantes, si elle fut très appréciée par la plupart, lui a aussi valu de farouches animosités". Pour nous qui avons recueilli l'avis d'éminents universitaires de toutes disciplines, et notamment d'universitaires historiens, ce n'est pas une révélation. 1987 enterre joyeusement l'année 1986, celle où éclata l'affaire Roques, qui, elle, est loin d'être enterrée. En janvier, on plaide le 7 et le 19 devant la 17e chambre correctionnelle; le quotidien *Libération* est à nouveau poursuivi par H. Roques cette fois pour diffamation publique à cause d'un article publié dans le numéro du 24 mai 1986 annoncé en page de couverture de la manière suivante : "Des mandarins priment une thèse antisémite". Parmi les témoins cités par *Libération,* on remarque deux enseignants nantais dont les noms évoquent la Provence et les comédies de Labiche : l'un s'appelle Tartarin et il enseigne le droit; l'autre s'appelle Bridonneau et il fut, avant la retraite, assistant en sciences économiques. Pour M. Tartarin, "la thèse reflète un antisémitisme fondamental, qui, certes, ne ressort pas de chaque phrase prise isolément, mais d'un ensemble de procédés, d'une démarche dont le résultat est révélateur".

Le professeur Tartarin nous rappelle ces commerçants qui déclarent vendre à perte leur marchandise au détail mais comptent bien se rattraper sur la quantité. Quant à M. Bridonneau, ancien déporté, il proclame devant le tribunal : "C'est eux ou nous. Si les révisionnistes ont raison, alors nous avons tort. Nous sommes des menteurs". M. Bridonneau place le débat sur un terrain purement émotionnel qui fait fi des arguments rationnels, et il oublie que les quarante années passées depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale autorisent un certain recul à l'égard des événements passés, si douloureux soient-ils.

Le tribunal est pourtant sensible à de tels témoignages; il est également touché par les plaidoiries de Mes Leclerc et Lévy; habituels défenseurs de *Libération,* ils comptent, parmi leurs clients, le héros de la rébellion contre la société répressive, Roger Knobelspiess. Toujours est-il que, par jugement du 18 février, les juges admettent que "la preuve parfaite et complète des faits diffamatoires n'a pas été rapportée par les prévenus"; toutefois, compte tenu du "climat de stupeur et d'émotion intense" qui régnait lorsque l'article incriminé parut, H. Roques est débouté. Henri Roques use assez rarement de son droit de réponse; il lui faudrait un secrétariat particulier pour faire face à toutes les occasions qui lui sont offertes. Cependant, l'auteur de la thèse ne manque pas d'exercer son droit de réponse à l'égard de la revue de l'association des professeurs d'histoire et de géographie *Historiens et géographes,* revue dans laquelle il avait été violemment pris à partie. Le texte d'Henri Roques est publié dans le numéro de décembre 1986; la rédaction de la revue ajoute quelques commentaires: "Nos amis Alain Decaux et Georges Wellers ont en effet reconnu les mérites du travail littéraire de H. Roques qui a réuni, comparé et confronté tous les rapports concernant Gerstein. Cela est incontestable. Mais Georges Wellers comme Alain Decaux n'approuvent pas les conclusions de cette étude". La réplique à ces commentaires a été donnée à l'avance par l'historien Michel de Boüard qui, rappelons-le, a déclaré : "Une thèse n'est pas un catéchisme".

Le changement de ton adopté par l'association des professeurs d'histoire marque un début de compréhension dans une affaire qualifiée de scandaleuse sans le moindre examen préalable. L'hebdomadaire *Rivarol*, fidèle soutien de la thèse de Nantes, écrit à ce propos : "L'histoire se fait lentement, mais elle se fait tout de même" (numéro du 6 mars 1987).

En février 1987, à l'ouest, du nouveau : à Nantes, l'affaire Delaporte. A l'est, également : à Lausanne, les suites de l'affaire Paschoud.

Qu'est-ce que l'affaire Delaporte ? André Delaporte est un historien, docteur d'Etat, qui brigue un poste de professeur à l'université de Nantes; il remplit les conditions requises et ses pairs souhaitent l'accueillir parmi eux. Fort bien, mais ce professeur Delaporte sent le fagot révisionniste. A vrai dire, sa thèse "révisionniste" porte sur l'"Idée d'égalité au XVIIIe siècle", ce qui est très éloigné du sujet "sulfureux" choisi par Henri Roques. L'historien fort connu, Pierre Chaunu, membre de l'Institut, dont l'ardent révisionnisme s'applique exclusivement aux événements antérieurs à 1815, soutient André Delaporte. Certes, Pierre Chaunu est une référence respectable, mais les professeurs Yves Durand et Jean-Claude Rivière siégeaient dans le jury de thèse du candidat Delaporte; en outre, ce dernier est connu pour ses idées de droite; il a même eu l'imprudence de confier quelques articles à une publication ultra-nationaliste.

Le quotidien *Libération*, toujours prêt à dénoncer des complots imaginaires, titre le 7 février : "Un émule d'Henri Roques à l'université de Nantes". *L'Evénement du Jeudi* (semaine du 26 février au 4 mars 1987) pose une question angoissante : "La contre-révolution passe-t-elle par la fac de Nantes ?". Il est évident, pour les belles consciences de la gauche bien pensante, que la contre-révolution ne passera pas plus que le "fascisme", ni à Nantes, ni ailleurs. A Lausanne également, les médias qui fabriquent l'opinion appellent à la mobilisation contre la "scandaleuse" Mariette Paschoud. D'abord, "on" trouve que les conclusions de l'enquête administrative ouverte à son sujet sont bien longues à venir. "Consternant", s'afflige l'éditorialiste de *La Gazette de Lausanne*, qui aurait souhaité que "la question soit réglée en 48 heures".

A l'heure de grande écoute (20 h 05), le 19 février, les téléspectateurs de la télévision suisse romande sauront tout, tout, tout sur le... révisionnisme grâce à l'émission *Temps présent*.

André Frossard a acquis sa célébrité "en rencontrant Dieu"; il semble que la TSR se soit inspirée de son exemple. "Le Diable existe, je l'ai rencontré", tel apparaît le leitmotiv de l'émission. Le Diable ? C'est peut-être Henri Roques qui, par la séduction malsaine de sa thèse, a détourné de ses devoirs de réserve une jeune fonctionnaire de l'enseignement public vaudois. Le Diable ? Il prend également l'aspect du professeur Faurisson, maître à penser du révisionnisme français, qui vint prendre la parole en Suisse en octobre 1986; tout aussi diabolique, voici Pierre Guillaume, l'éditeur qui se prétend toujours de l'ultra-gauche; voici telle ou telle figure de révisionniste vaudois, par exemple G. A. Amaudruz, directeur du *Courrier du continent*, coupable de sympathie pour les "pollueurs" idéologiques venus de France. Heureusement, il existe des exorciseurs: le professeur

Pierre Vidal-Naquet, la journaliste militante Annette Lévy-Willard, Pierre du Bois, qui professe à l'Institut d'études européennes de Genève et surtout le pharmacien Jean-Claude Pressac, révisionniste repenti (selon certaines sources, il serait à nouveau sur le point de changer de camp!) qui bénéficie de l'appui logistique de Serge Klarsfeld pour effectuer des recherches sur le site d'Auschwitz; ce Pressac, espoir suprême de quelques "exterminationnistes", caresse l'ambition de publier un livre magistral, pour "faire éclater la vérité". Preuve, s'il en est besoin, qu'elle n'a pas encore éclaté depuis plus de quarante ans !

Quarante-huit heures après cette édifiante émission télévisée, les lecteurs romands apprennent par leur journal habituel que Mariette Paschoud ne fera pas l'objet d'une enquête disciplinaire; elle reçoit seulement une admonestation et il lui est fortement conseillé d'être à l'avenir moins "naïve" et plus réservée dans ses appréciations. Une telle mansuétude indigne les gardiens vaudois de l'orthodoxie tant morale qu'historique. Campagnes de presse, manipulation des élèves de Madame Paschoud par les militants locaux de S.O.S. Racisme, exposition sur les camps de concentration organisée au gymnase (lycée) de la Cité où enseigne la "maudite" : rien n'est épargné pendant un mois pour que, de guerre lasse, le Conseil d'Etat en vienne "à condamner sans réserve les opinions exprimées par les révisionnistes". Encore quelques semaines de pressions, de manœuvres perfides et, vers la mi-avril, Mariette Paschoud quitte son poste d'enseignante pour être mutée à un service d'archives dépendant de l'Instruction publique et des Cultes à Lausanne. On ne badine pas impunément avec l'histoire officielle ! Mais on peut s'interroger sur la disproportion qui existe entre la réaction "officielle" (d'ailleurs très peu spontanée) et la participation, certes fort courageuse, mais symbolique, de la jeune enseignante suisse à une conférence de presse; elle y a tenu avec honneur sa place de présidente. Est-ce suffisant pour qu'elle devienne dans son pays une martyre de la cause révisionniste ?

Mais, voici du nouveau à l'est, et même au Proche-Orient. Le 15 mars 1987, le *Teheran Times*, quotidien iranien en langue anglaise, publie un grand article sur le "mythe juif". Son titre : "Student loses his doctorate for exposing Jewish myth" (un étudiant perd son doctorat en dénoncent le mythe juif). Deux semaines plus tard, *Le Nouvel Observateur* signale l'article qui, selon l'hebdomadaire, aurait causé de l'inquiétude dans les milieux juifs iraniens. Pourquoi cette inquiétude ? La communauté juive d'Iran a-t-elle eu à souffrir de "l'holocauste" ?

Le papier du *Teheran Times* était signé "Muslimedia", du nom d'une agence de presse célèbre dans le monde arabo-musulman. Le fait est à rapprocher de la publication de deux grands articles avec photographies d'Henri Roques, sous le titre : "Un homme persécuté" dans le plus grand quotidien égyptien *Al Ahram*, en juillet 1986.

L'hebdomadaire *Rivarol*, à propos des commentaires publiés dans la revue *Historiens et Géographes* faisant suite au texte en droit de réponse d'Henri Roques, écrit en avril 1987: "On aura remarqué que l'association (des professeurs d'histoire), quand M. Roques lui dit: "Decaux et de Boüard", répond: "Decaux et Wellers". On attendait pourtant que, pour une association de professeurs, le grand universitaire qu'est le professeur de Boüard, dont la

carrière a honoré l'université de Caen, passât avant [...] Alain Decaux et le chercheur très engagé qu'est Georges Wellers. Point du tout : ce sont ces derniers seuls que l'association appelle "nos" amis. Le professeur de Boüard n'a pas droit à ce titre, ni même à être nommé". *Rivarol* a-t-il été entendu ? Le temps travaille-t-il pour la cause révisionniste ? Courant avril est diffusé le numéro du 1er trimestre 1987 de la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*. C'est une revue réservée aux universitaires spécialistes; elle mentionne dans son sommaire une étude due à Michèle Cointet de l'université de Poitiers, et à Rainer Riemenschneider de l'Institut historique allemand à Paris. Son titre : "Histoire, déontologie, médias : à propos de l'affaire Roques". Les auteurs proposent à leurs collègues une documentation assez nourrie "pour rendre compte à la fois du déroulement de l'affaire et du fonctionnement du révisionnisme"; les références à la prise de position de Michel de Boüard sont nombreuses et son interview donnée à *Ouest-France* le 2 août 1986 est intégralement publiée. Le dernier chapitre de l'étude s'intitule : "Le procédé des révisionnistes : un processus révisionniste réussi ?" Lorsque l'on pose ainsi une question, c'est que la réponse n'est pas loin d'être donnée. Dans son exposé oral de soutenance, Henri Roques a dit que l'un des buts de sa thèse était de "contribuer quelque peu à ce que l'école révisionniste se voie reconnaître un droit de cité dans l'université", c'est-à-dire qu'un débat s'instaure entre historiens d'avis différents. Timidement, ce débat semble s'engager.

Dans un tout autre "registre" le mensuel satirique *Zéro*, qui compte dans sa rédaction Gebé, Cavanna, Wolinski, s'intéresse, lui aussi, au révisionnisme. En avril, il a publié les interviews de Pierre Guillaume, Robert Faurisson et Pierre Vidal-Naquet; dans son numéro de mai, le rédacteur Michel Folco rend compte de ses entretiens avec Georges Wellers et avec Henri Roques. Ce dernier, dans sa biographie, éclaire quelque peu le lecteur sur son passé militant, qu'Annette Lévy-Willard n'avait pas manqué de "diaboliser" dans *Libération* et à la télévision suisse romande. "Faurisson nie l'existence des chambres à gaz. Moi, dit Henri Roques, je n'y crois pas beaucoup, mais je les mets en doute... L'acharnement de mes adversaires et leur mauvaise foi à défendre ce témoignage si suspect qu'est le rapport Gerstein ne peuvent dissiper mes doutes, au contraire, ça ne peut que contribuer à les augmenter".

"Il arrive que l'on puisse compter plus encore sur ses adversaires que sur ses amis pour la célébration des anniversaires", remarquait récemment devant nous Henri Roques, en feuilletant le quotidien *Ouest-France*. En effet, dans l'édition de Loire-Atlantique, le numéro des 16/17 mai 1987 annonce en première page un article : "L'affaire Roques" : que faire de l'enseignant nantais "complice" ? Même avec des guillemets, le mot complice est certainement jugé choquant par l'éminent historien, membre de l'Institut, Michel de Boüard, qui, courageusement, avait apporté son soutien total au professeur Jean-Claude Rivière, bien avant qu'il ne fût suspendu de ses fonctions par Alain Devaquet, éphémère ministre.

Suspendu durant un an, J.-C. Rivière a été muté au début de l'année universitaire 1987-1988 au CNED (Centre national d'enseignement à distance). Le lundi 18 mai, *Ouest-France* revient à la charge : "Alors que s'est ouvert le procès Barbie à Lyon, convient-il de laisser passer en silence le double anniversaire de la thèse d'Henri Roques : de sa

soutenance pratiquement clandestine à Nantes en juin 1985." Nous savons ce qu'il faut penser de cette "clandestinité" et du scandale qu'a provoqué, au printemps dernier, sa découverte à retardement... Etrange "découverte" en effet que celle d'un document déposé très régulièrement à l'issue de la soutenance à la bibliothèque universitaire de Nantes, puis annoncé dès octobre 1985 par un communiqué de presse adressé à cent cinquante personnes!

"Les enseignants qui posent cette question y répondent, bien sûr, par la négative", poursuit le quotidien, qui annonce pour le 20 mai, à l'université de Nantes, une journée d'information et de réflexion intitulée : "Parler du génocide nazi, aujourd'hui".

Après le calme relatif des vacances, la presse reparle de l'"affaire Roques" chaque fois qu'il lui paraît utile d'agiter l'épouvantail du racisme et de l'antisémitisme.

Jean-Marie Le Pen et le Front National sont souvent les premières cibles, surtout depuis l'émission piège du *Grand Jury RTL Le Monde* du 13 septembre 1987. Ce soir-là, J.-M. Le Pen a dit qu'il était "partisan de la liberté de l'esprit". Quel scandale ! A propos des chambres à gaz, le chef du Front National a dit qu'il se posait des questions. Il a déclaré textuellement : "Je ne dis pas que les chambres à gaz n'ont pas existé". Or, le professeur Faurisson déclare quant à lui : "Les chambres à gaz homicides n'ont jamais existé". Il est donc impossible à une personne de bonne foi de dire que Le Pen et Faurisson partagent le même point de vue sur la question. Cela n'a pas empêché Bernard-Henri Lévy d'écrire dans un hebdomadaire que "Le Pen parle comme Faurisson..." B.-H.L. se moque-t-il de ses lecteurs ?

Un certain Jean-Pierre Rioux, qui fait profession d'historien, a écrit un article d'une particulière mauvaise foi dans le quotidien vespéral *Le Monde* du 22 septembre 1987. Ce J.-P. Rioux qui appartient à l'"écurie" de François Bédarida, directeur de l'Institut d'Histoire du Temps Présent, reprend maladroitement quelques-unes des critiques avancées par Georges Wellers et Pierre Vidal-Naquet contre la thèse d'Henri Roques; puis Rioux décoche le coup de pied de l'âne aux professeurs du jury de Nantes. Il n'hésite pas à parler d'un "jury de complices". Complices ou non complices, J.-P. Rioux n'aurait pas pu lui-même participer à ce jury faute de titres nécessaires pour y siéger.

Nul n'est prophète en son pays. Le révisionnisme historique est international; les premiers numéros de la sérieuse revue *Annales d'Histoire Révisionniste* l'attestent par les nationalités des rédacteurs (l'Italien Carlo Mattogno, l'Américain Howard F. Stein, les Britanniques Jessie Aitken, Arthur Ponsonby... Les principaux auteurs révisionnistes viennent à tour de rôle au rendez-vous annuel que leur fixe à Los Angeles l'Institute for Historical Review. Cette année 1987 se tenait la 8e conférence internationale révisionniste. Henri Roques y retrouva le professeur Robert Faurisson qui est un des orateurs habituels de ces rencontres californiennes. Henri Roques fut très chaleureusement accueilli par les congressistes, auxquels il adressa la communication dont le texte est présenté à nos lecteurs aux pages 459 à 479. Nous tenons à remercier M. Roques de nous avoir autorisés à reproduire son texte.

Henri Roques a lancé en octobre de Los Angeles un défi à l'ex-ministre Devaquet et à ses complices.

Est-ce pour répondre à ce défi qu'un colloque est organisé les 9, 10 et 11 décembre 1987 à la Sorbonne sur le sujet suivant : "La politique nazie d'extermination" ? Qu'est-ce qu'un colloque ? Une réunion où l'on confronte des points de vue. En toute logique, les révisionnistes auraient d y être invités pour exposer leurs idées. Henri Roques adressa donc une demande d'invitation à Hélène Ahrweiler, recteur de l'Académie de Paris. Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire ci-dessous la réponse que reçut H. Roques :

> Monsieur,
>
> En accusant réception de votre lettre du 2 décembre, j'ai l'honneur de vous préciser que le colloque international portant sur *la politique nazie d'extermination* comprendra les communications d'universitaires français et étrangers sans aucun débat.
>
> Je vous prie de croire, Monsieur, etc.

Un colloque sans aucun débat ! Reconnaissons que c'est une inquiétante nouveauté.

Naturellement, ces mesures bien peu démocratiques n'empêchèrent pas les révisionnistes d'obtenir indirectement des cartes d'invitation et d'assister aux différentes séances du colloque. On pouvait reconnaître parmi les auditeurs attentifs et quelque peu narquois le professeur Faurisson, l'éditeur Pierre Guillaume, Henri Roques et quelques-uns de leurs amis.

On assista à une série de grand-messes exterminationnistes, particulièrement soporifiques. Aucune idée neuve, aucune réplique irréfutable aux thèses révisionnistes ne furent même énoncées. D'ailleurs, le révisionnisme n'était pas à l'ordre du jour du colloque. Quel paradoxe, alors que la manifestation était organisée contre lui !

Seul, Pierre Vidal-Naquet effleura (sic) le sujet. Il déclara sentencieusement que l'historien ne peut rien négliger, même l'ordure; il qualifia textuellement les idées révisionnistes "d'excréments intellectuels". Il est évidemment plus facile d'injurier bassement que de discuter sérieusement.

Au symposium du dimanche matin se côtoyaient Alain Devaquet, Alfred Grosser, Alain Finkelkraut, Claude Lanzmann et l'inévitable Simone Veil qui tint la vedette. Hélène Ahrweiler, maîtresse de maison ès Sorbonne, avait annoncé au début du symposium que des questions écrites pouvaient être posées, auxquelles il serait répondu à la fin de la séance. Le professeur Faurisson posa une question et Henri Roques en fit autant; ce dernier nous a communiqué le texte de sa question adressée à l'ex-ministre Devaquet : "M. Devaquet, avez-vous lu ma thèse? Si oui et si vous pensez qu'elle a pour but de nier l'existence des chambres à gaz, comment expliquez-vous que des historiens comme Alain

Decaux et Michel de Boüard pensent le contraire et rendent hommage au sérieux de mon travail ?"

On vit la question écrite parvenir entre les mains d'Hélène Ahrweiler d'abord, entre celles d'Alain Devaquet ensuite. Peu après, M. Devaquet se pencha vers Mme Ahrweiler pour lui faire une confidence. Il est aisé d'en deviner la teneur. Toujours est-il qu'à l'heure des réponses aux questions, on entendit Hélène Ahrweiler faire une annonce qui disait en substance : "Après l'intervention de Mme Veil, seul le recueillement convient. Il ne sera pas répondu aux questions qui ont été posées."

Nous avons parlé précédemment de grand-messe. Après le sermon du prédicateur, aurait-on l'idée d'ouvrir un débat ? Mais, alors, diantre ! Pourquoi avoir appelé "colloque" cette cérémonie cultuelle ? L'année 1987 s'achève et 1988 s'annonce. L'affaire Roques, loin d'être finie, entre dans une nouvelle phase. Le 14 janvier 1988, à Nantes, devant le tribunal administratif, le recours pour excès de pouvoir présenté par Henri Roques est examiné en audience publique.

Nous faisons vraisemblablement preuve de naïveté en écrivant que le recours pour excès de pouvoir a été *examiné*. En fait, le commissaire du gouvernement, jeune et ambitieux, s'est donné beaucoup de mal pendant une heure et demie pour démontrer que, s'il était impossible d'annuler la délibération d'un jury, en revanche un président d'université pouvait parfaitement refuser de délivrer un diplôme en raison d'irrégularité administrative.

Les juges n'avaient qu'une hâte : suivre aveuglément les conclusions du commissaire du gouvernement pour se décharger d'une affaire bien encombrante; ils ont donc délivré quatre jours plus tard un "jugement de circonstance". Ce délai ridiculement court de quatre jours atteste bien, s'il en était besoin, que l'audience était superflue.

Henri Roques se trouve donc proclamé Docteur de l'université de Nantes par un jury dont la délibération n'a pas été annulée, mais privé d'une peau d'âne dont l'université de Nantes lui avait elle-même proposé l'envoi par lettre datée du 18 avril 1986. Cette situation qui défie tout bon sens aurait inspiré Georges Courteline. Henri Roques a immédiatement fait savoir qu'il saisissait le Conseil d'Etat.

Dans cette affaire Roques aux multiples rebondissements, il n'y a pas que des échecs. L'obstination des révisionnistes obtient parfois quelques résultats encourageants.

Ainsi, une conférence de Pierre Vidal-Naquet devait avoir lieu à l'université de Nanterre (section Sciences-Po.) le 15 février 1988; l'annonce en avait été faite dans *Le Monde, ·Libération* et *Le Parisien*. Ce même 15 février, *Le Parisien* publiait une interview d'Henri Roques dans laquelle celui-ci déclarait qu'il était prêt à se représenter devant n'importe quel jury de France et pourquoi pas à Nanterre. En attendant une éventuelle soutenance de thèse à Nanterre, plus de douze révisionnistes parmi lesquels Henri Roques et Pierre Guillaume, se sont installés dans la salle où Pierre Vidal-Naquet devait parler des "historiens révisionnistes". Soixante à soixante-dix étudiants étaient présents. Tout le

monde regardait sa montre en guettant l'arrivée de Pierre Vidal-Naquet. Tout le monde fut déçu : Pierre Vidal-Naquet ne vint pas ! Les révisionnistes devenus, par forfait, maîtres du terrain purent engager des conversations avec les étudiants et leur distribuer des tracts. Etait-ce le but recherché par Pierre Vidal-Naquet qui a écrit récemment : "On doit discuter *sur* les révisionnistes... On ne discute pas *avec* les révisionnistes... Je n'ai rien à leur répondre et ne leur répondrai pas." Curieuse conception du débat démocratique!... Toujours est-il que Pierre Vidal-Naquet joint au téléphone en début d'après-midi du 15 février a déclaré qu'il avait oublié la réunion.

L'auteur du livre *Les Assassins de la mémoire* a d'inquiétants trous de mémoire.

Soutenance de thèse du 15 juin 1985 devant l'université de Nantes

Monsieur le Président, Messieurs,

Ma découverte du récit de Gerstein remonte à près d'un quart de siècle. J'étais à cette époque, et depuis déjà quelques années, un lecteur de Paul Rassinier. J'avais été immédiatement séduit par l'honnêteté intellectuelle de ce professeur d'histoire et de géographie, militant pacifiste d'avant-guerre qui avait connu Buchenwald et Dora comme déporté. Il était revenu des camps en 1945, allongé sur une civière, si gravement atteint dans sa santé qu'il fut pensionné à 100 % + 5 degrés.

Mais, malgré ses épreuves, Rassinier ne céda jamais comme tant d'autres à la haine. Il ne prôna jamais le *Vae Victis* (malheur aux vaincus). Passionné de vérité, il refusa toujours de tomber dans le mensonge d'Ulysse et, à ma connaissance, il fut le seul à proclamer publiquement son refus.

[33] *Le Mensonge d'Ulysse*, tel fut précisément le titre de son premier livre sur sa propre expérience concentrationnaire. A la date de la parution du livre, le récit de Gerstein était encore peu connu et Rassinier n'en parle pas. C'est en 1961 que parut le deuxième ouvrage de Paul Rassinier. Son titre : *Ulysse trahi par les siens*. Dans une note, au bas des pages 30 et 31, le document Gerstein est discrètement cité. L'auteur signale un témoignage retenu par le Tribunal de Nuremberg en janvier 1947 pour le procès des médecins; étrange document où il est question d'un gazage de 700 à 800 personnes entassées dans une chambre de 5x5 m avec une hauteur de 1,80 m. Le nom du témoin n'est pas mentionné par Paul Rassinier. Peut-être ce dernier pensait-il qu'un témoignage si extravagant aurait une vie courte. Il se trompait.

Dans ses ouvrages suivants : *Le véritable procès Eichmann ou les vainqueurs incorrigibles* (1962), *Le Drame des Juifs européens* (1964), Rassinier consacre des chapitres entiers à ce document Gerstein et au personnage même de Gerstein. Il découvre l'un et l'autre en lisant des ouvrages spécialisés de la littérature concentrationnaire. Avec Léon Poliakov, il va de surprise en surprise. Pourquoi, se demande Rassinier, cet auteur donne-t-il des chiffres qui ne sont pas ceux de ses confrères ? Pourquoi a-t-il des difficultés de lecture sur le document d'origine, alors que les autres n'en ont pas rencontré ? Pourquoi, lorsqu'il prétend reproduire un même document, présente-t-il des textes complètement différents les uns des autres ? Singulier document, remarque l'honnête Rassinier, que ce récit de Gerstein qui ne parle pas le même langage aux uns et aux autres.

En août 1965, nouveau livre de Rassinier : *L'Opération Vicaire*. C'est une réponse à un écrivain protestant allemand, Rolf Hochhut, qui avait fait représenter à Berlin en février 1963 une pièce ayant pour titre *Der Stellvertreter*, pièce traduite en français sous le titre *Le Vicaire*. Gerstein joue dans cette pièce un rôle de premier plan. Il est l'accusateur de Pie XII, suspect de complaisance à l'égard des nazis, et, à travers le Pape, l'accusateur du monde entier. Gerstein est bien ici le Juste parmi les Gentils, comme l'a défini à la même époque Léon Poliakov lui-même. L'auteur de la pièce, Hochhut, multiplie les déclarations à la presse à travers le monde entier, et j'ai relevé cette phrase étonnante [34] : *Je n'attaque pas le Pape en tant qu'homme ni en tant que Pape, mais parce qu'il était le représentant de notre culpabilité à tous*. Les mots sont dits; nous sommes tous coupables de ce qui s'est passé, ou de ce que l'on raconte qui s'est passé dans les camps de concentration nazis, et le personnage de Gerstein est ainsi utilisé en quelque sorte pour tenter de fonder un mythe de culpabilisation collective.

Paradoxalement, en France, c'est Rassinier, cet incroyant, qui défend le plus énergiquement le Pape Pie XII, et, en même temps, la cause de l'humanité. Connaissant l'esprit chevaleresque de Rassinier, nous n'en sommes pas surpris. D'une façon générale, les connaissances qu'avait Paul Rassinier de Gerstein et de son témoignage restaient fragmentaires. Il les avait recueillies au cours de ses lectures sans faire de recherches personnelles sur la question. Il lui est arrivé de faire des hypothèses qui se sont révélées inexactes, mais il fut (c'est là son mérite) le premier à percevoir l'essentiel : premièrement, que le document Gerstein, en raison de ses invraisemblances, devait être examiné avec la plus grande prudence; deuxièmement, que ce même document avait donné naissance à des reproductions où l'on relevait des différences inexplicables. En conclusion, toute personne de bonne foi ne pouvait à cette époque qu'être perplexe sur la valeur historique de ce que l'on appelait gravement, un peu partout, le "Rapport Gerstein".

C'est à cette époque que je compris la nécessité d'effectuer un travail complet sur le sujet, mais j'étais bien loin de penser que je m'en chargerais moi-même un jour.

En 1967, Rassinier meurt, très probablement des suites de sa déportation. Dans cette même année 1967, Saul Friedländer, qui est professeur à Tel-Aviv et à Genève, publie *Kurt Gerstein, ou l'ambiguïté du bien*. Le visage du héros Gerstein se dessine, mais il reste encore quelques zones d'ombre. Deux ans plus tard, les zones d'ombre ont disparu. C'est Pierre Joffroy qui prend la relève de Saul Friedländer, et, cette fois, il n'est même plus question d'ambiguïté. Joffroy pense sceller pour la postérité le destin lumineux de Kurt Gerstein : c'est un "saint égaré dans le siècle". D'ailleurs, le titre et le sous-titre de son ouvrage sont sans équivoque : *L'Espion de Dieu/la Passion de Kurt Gerstein*.

Dix années passent et le 21 février 1979, le journal *Le Monde* publie une demi-page au titre évocateur : "La politique hitlérienne [35] d'extermination : déclaration d'historiens". Dans cette déclaration, un seul témoignage était cité. Il avait été "choisi parmi tant et tant d'autres" par les auteurs de la déclaration, et ce témoignage était celui de Gerstein. Trente-quatre historiens, et non des moindres (j'ai cité d'ailleurs quelques noms dans ma thèse), avaient cautionné la déclaration en acceptant de la contresigner. Quinze jours plus

tard, exactement le 8 mars 1979, on peut lire dans le même journal, *Le Monde*, une mise au point sur le témoignage de Gerstein. Des lecteurs, qui n'étaient peut-être pas historiens mais qui avaient certainement du bon sens, avaient écrit au journal pour s'étonner des chiffres invraisemblables publiés dans l'extrait du récit de Gerstein. Réponse des auteurs de la déclaration, c'est-à-dire Léon Poliakov et le professeur Pierre Vidal-Naquet : Gerstein s'est trompé; il s'est trompé dans les détails, mais son témoignage est vrai pour l'essentiel, soyez-en persuadés.

C'est alors que, disposant de temps libre, je repris les livres que j'avais déjà lus de Rassinier, de Léon Poliakov, de Saul Friedländer, de Pierre Joffroy, ainsi que diverses publications telles que *Le Monde juif*, également une brochure intitulée *La solution finale et la mythomanie néo-nazie* rédigée par Georges Wellers. J'écrivis même à plusieurs reprises à Léon Poliakov pour lui demander des explications sur ses différences de reproduction du même document Gerstein, et il me fit chaque fois la même réponse : "Allez donc au CDJC, c'est-à-dire le Centre de Documentation Juive Contemporaine, et vous trouverez dans ses archives tout ce qui vous préoccupe."

Le professeur Pierre Vidal-Naquet s'était engagé personnellement aux côtés de Léon Poliakov. Je lui adressai également une correspondance. Il me fit parvenir deux lettres. Dans la seconde, il reconnut que le texte de Poliakov, donné dans diverses publications, était erroné sur plusieurs points et ces lettres, je les ai dans mon dossier à la disposition du jury, s'il souhaite les lire.

Je dus me rendre à l'évidence. Il n'y avait pas de texte de référence pour ce fameux document Gerstein. Je décidai d'y voir clair et, dans ce dessein, de préparer une thèse. Il me fallait avant tout établir une édition critique de l'ensemble des textes laissés par l'ex-officier S.S. ou qui lui étaient attribués, puis étudier leur authenticité, enfin estimer leur véracité.

Ma première tâche fut de rassembler les documents. Où les trouver ? Combien y en avait-il ? C'était la première difficulté.

[36] La version la plus connue porte le sigle PS-1553. PS signifie Paris Storey; Storey, c'est le nom du colonel qui dirigeait la Documentation Division siégeant à Paris en 1945. Je m'adressai donc aux National Archives de Washington pour leur demander photocopie des documents en leur possession sur l'affaire Gerstein, et c'est ainsi que j'obtins les photocopies de trois versions : PS-1553, c'est-à-dire la version dactylographiée en français du 26 avril 1945; PS-2170, la version dactylographiée en allemand du 6 mars 1945, plus un texte rédigé en français, dactylographié, daté du 6 mai 1945, et intitulé : rapport du docteur Gerstein. J'appris également qu'il existait un dossier sur Gerstein aux archives de l'Eglise évangélique de Bielefeld en Westphalie. Je fis le voyage et rapportai une ample moisson de documents. Les trois autres versions présentées dans ma thèse, ainsi que quelques brouillons et quelques feuillets séparés, proviennent de Bielefeld. Le tout avait été remis, en 1972, aux archives de cette ville par la veuve de Gerstein.

Au CDJC, à Paris, je découvris également une version anglaise du rapport du "docteur Gerstein" dont je possédais déjà la version française envoyée par les National Archives de Washington; enfin, à la Direction de la justice militaire à Paris, où j'avais été autorisé à faire des recherches, j'ai pu compléter ma collection de textes par les procès-verbaux des interrogatoires de Gerstein devant des juges d'instruction militaires français, en juin et juillet 1945, ainsi que par des fragments de documents laissés par l'ex-officier SS dans sa cellule du Cherche-Midi et mystérieusement égarés.

J'avais donc à faire face à six versions complètes et à quelques brouillons. J'entrepris la lecture attentive de l'ensemble. Mon premier obstacle fut de vaincre le doute. Des récits aussi peu cohérents, aussi invraisemblables, méritaient-ils de faire l'objet d'une étude approfondie ? Mais, considérant l'utilisation qui était faite de ces versions protéiformes par des historiens ou des auteurs aux prétentions historiques qui étaient de plus en plus nombreux, je répondis affirmativement et m'astreignis à passer au crible d'une analyse rigoureuse des textes qui m'apparaissaient comme l'oeuvre d'un mythomane ou d'un mystificateur.

En effet, en suivant Gerstein, on quitte le monde rationnel. On doit renoncer à la logique, au simple bon sens. Ce militant de l'Eglise confessante a-t-il entrevu les tourments de l'enfer comme [37] d'autres entrevoient les félicités célestes ? Est-il un halluciné de l'*Unterwelt*, ce monde souterrain (enfer) dont parle Nietzsche ? Les guerres font naître des mythes. L'ennemi est toujours un monstre barbare qu'il faut exterminer, car il s'oppose à l'instauration d'un nouvel âge d'or promis par les vainqueurs.

Après la fin de la Première Guerre mondiale, des marxistes firent descendre le paradis sur la terre. Ce paradis se situait au pays des Soviets et certains y crurent pendant des décennies. Déjà, à la fin des années trente, André Gide et Louis-Ferdinand Céline revinrent d'U.R.S.S. désabusés. L'illusion continua jusqu'à la dénonciation des crimes de Staline après sa mort, par ses propres successeurs. Depuis lors, l'image du paradis soviétique est bien ternie; le développement du tourisme permet d'ailleurs à beaucoup d'aller se rendre compte sur place de ce qu'est exactement la vie soviétique.

Une fois achevée la Seconde Guerre mondiale, il y eut un accord des vainqueurs -on dirait maintenant un consensus- pour faire monter l'enfer sur la terre. L'enfer avait existé dans l'empire nazi, tout particulièrement dans ses camps de concentration. La croyance au mal absolu sécrété par le régime nazi est toujours tenace : "le mal absolu". Et le tourisme, dans ce cas, est impuissant. Il n'est pas possible d'aller vérifier sur place la véracité des récits d'épouvante dont nous sommes saturés.

Me permettrai-je de dire que nous semblons être en face d'une sorte de nouvelle religion que l'on cherche à nous imposer ? On pourrait l'appeler la religion de l'Holocauste, avec ses grands-prêtres, Elie Wiesel, Samuel Pisar et quelques autres, avec sa liturgie et ses cérémonies expiatoires sur les lieux sacrés: Auschwitz, Treblinka, etc.

Tout récemment, lorsque les grandes orgues sionistes se sont déchaînées contre le président Reagan à l'occasion de sa visite à Bitburg, Shimon Pérès a bien situé le

problème en n'hésitant pas à déclarer : "Le dernier conflit mondial fut la lutte de l'humanité contre Satan".

Certes, l'univers concentrationnaire était épouvantable; il suffit de lire Paul Rassinier pour s'en rendre compte; mais il est inutile d'en rajouter. A Buchenwald, il y eut d'autres déportés, compagnons d'infortune de Paul Rassinier, qui rédigèrent leurs souvenirs de déportation. Parmi eux, des universitaires. Ils appartenaient à la faculté de Strasbourg, qui avait été transplantée en [38] 1940, après l'armistice, à Clermont-Ferrand. Et, à la fin de l'année 1943, les Allemands, ayant cru y découvrir un foyer de résistance, ont déporté de nombreux professeurs et quelques élèves. Un livre a paru après la guerre, rédigé par ces professeurs et ces étudiants. Son titre : *De l'université au camp de concentration. Témoignages strasbourgeois.* Dans cet ouvrage, le meilleur côtoie le pire. Le meilleur, c'est par exemple le chapitre intitulé "L'arrivée à Buchenwald", dont l'auteur est Georges S., professeur de linguistique romane. Son récit est très éprouvant et il correspond certainement à la réalité. Au sujet des chambres à gaz, il écrit simplement : "Nous savions que dans certains camps il y avait des chambres à gaz, mais le *Lagerschutz* nous dit qu'à Buchenwald il n'y en avait pas". (Le *Lagerschutz* était un détenu qui exerçait des fonctions de gardien de camp). Lorsque Georges S. dit : "Nous savions", il faut naturellement entendre : nous avions entendu dire, nous en étions persuadés. Ce qui prouve que la rumeur sur les chambres à gaz était déjà extrêmement répandue en 1944, lorsque les infortunés universitaires sont arrivés au camp de Buchenwald. Or, à Buchenwald, depuis plusieurs décennies, personne ne prétend plus qu'il y avait des chambres à gaz. Eh bien ! dans ce Buchenwald où personne ne prétend plus qu'il y avait des chambres à gaz, il s'est pourtant trouvé un universitaire pour en avoir vu et les avoir décrites avec un luxe de détails qui laisse loin derrière lui Gerstein lui-même. Cet universitaire, doué d'une imagination peu commune, c'est le théologien Charles Hauter, et je vais vous lire rapidement ce qu'il a écrit à ce sujet.

Son chapitre s'intitule : "Réflexions d'un rescapé". Dans ce même livre : *De l'université au camp de concentration,* il y a donc des contradictions flagrantes. L'un (nous venons de le voir) dit clairement qu'il n'y avait pas de chambre à gaz à Buchenwald; l'autre, le théologien Charles Hauter, en fait la description suivante:

> Le machinisme abondait littéralement quand il s'agissait de l'extermination. Celle-ci, devant se faire vite, exigeait une industrialisation spéciale. Les chambres à gaz répondaient à ce besoin de façons fort diverses. Certaines, d'un go¸t raffiné, étaient soutenues par des piliers en matière poreuse, à l'intérieur desquels le gaz se formait pour traverser ensuite les parois.D'autres étaient de structure plus simple, mais toutes présentaient un aspect somptueux. Il était facile de voir que les architectes les avaient conçues avec plaisir en y arrêtant longuement leur attention [39], en y apportant les ressources de leur sens esthétique.C'étaient les seules parties du camp vraiment construites avec amour.

Il a beaucoup d'imagination, le théologien Charles Hauter, et je vous fais grâce du reste : des cadavres jetés sur des tapis roulants, des peaux tatouées préparées pour des abat-jour, etc. D'ailleurs, le professeur Pierre Vidal-Naquet, dans son livre *Les Juifs, la Mémoire et*

le Présent, a reconnu lui-même que ce pasteur n'avait jamais vu de chambres à gaz et délirait à leur propos.

Supposons que les récits du pasteur Hauter se soient appliqués à Auschwitz, Belzec ou Treblinka, c'est-à-dire à l'un des cinq camps de Pologne où les adversaires les plus modérés des révisionnistes prétendent qu'il y eut des chambres à gaz, ce témoignage n'aurait-il pas été retenu comme celui de Gerstein ?

Dans l'horreur comme dans le reste, il faut de la mesure...

Tout au long de mon travail, j'ai gardé à l'esprit la volonté de dépassionner le débat. Nous affrontons un grave sujet historique. Etudions-le avec sérénité. Le témoignage de Gerstein n'a jamais été vraiment examiné jusqu'à ce jour. En revanche, il a été beaucoup cité, et, en quelque sorte, invoqué. On écrit quelques phrases, voire quelques mots. A la rigueur, le nom seul de Gerstein suffirait : c'est le Juste parmi les Gentils, le seul chrétien que l'on puisse respecter, et il est devenu une sorte de talisman contre les mauvais esprits, c'est-à-dire les esprits sceptiques.

Céline, notre grand Louis-Ferdinand Céline, a trouvé un magnifique adjectif pour qualifier les chambres à gaz. Dans sa correspondance d'après-guerre, peut-être à Albert Paraz[1], il a parlé de "magique chambre à gaz". En effet, pour pénétrer dans le monde des chambres à gaz, il fallait un maître magicien et Gerstein fit parfaitement l'affaire.

Avec lui, avec d'autres aussi, les chambres à gaz devenaient immatérielles et elles exerçaient un pouvoir d'attraction qui grandissait avec leur immatérialité. J'ai tenté de contribuer à rompre ce cercle magique. J'ai considéré et étudié le document Gerstein dans ses six versions comme n'importe quel autre document auquel on prétend donner une valeur historique.

Ma thèse ne prouve pas l'inexistence des chambres à gaz. Des chercheurs plus qualifiés que moi se chargent de nous faire connaître les résultats de leurs travaux. Je pense en particulier aux [40] travaux du professeur Faurisson en France, je pense aux travaux du Dr. Stäglich en Allemagne, à ceux d'Arthur Butz aux Etats-Unis. Mais, si ma thèse n'apporte rien de concret sur le problème de ces gigantesques abattoirs humains qui auraient fonctionné dans certains camps de Pologne, elle rend peut-être évident que les tenants de l'histoire officielle ne sont guère difficiles quant à la qualité des documents qu'ils retiennent comme preuve de ce qu'ils affirment. Seraient-ils si limités dans leur choix ? A vouloir trop prouver, on ne prouve rien, dit le proverbe.

---

[1] C'est effectivement dans une correspondance adressée à Albert Paraz que Céline a parlé de la magique chambre à gaz. Dans le volume 6 des *Cahiers Célin*e (1980), on peut lire à la page 276, lettre 195, le texte suivant : "Rassinier est entièrement un honnête homme... Son livre admirable va faire grand bruit. Quand même, il tend à faire douter de la magique chambre à gaz...! Ce n'est pas peu ! Tout un monde de haines va être forcé de glapir à l'iconoclaste ! C'était tout, la chambre à gaz ! Ça permettait tout ! Il faut que le diable trouve autre chose...Oh ! je suis bien tranquille ! "

Mon ambition a donc été volontairement limitée : d'une part, j'ai voulu démontrer que le témoignage de Gerstein n'avait pas valeur de preuve; il s'apparente plus à un mauvais chapitre de roman-feuilleton qu'à un document historique. D'autre part, je me suis interrogé sur les motifs de ceux qui s'acharnent à utiliser ce récit si suspect, si peu cohérent. L'ont-ils vraiment lu ? L'ont-ils seulement parcouru distraitement ? Il est impossible qu'ils aient exercé à son égard leur esprit critique.

Ce récit pourrait servir de test auprès de tous les gens de bonne foi. Il en existe. Il en existe parmi ceux qui croient aux chambres à gaz. Il en existe parmi ceux qui n'y croient pas et il en existe parmi ceux qui doutent, qui n'ont pas étudié particulièrement le sujet, qui se posent des questions, parce qu'ils ont un esprit curieux. Et il me semble que les uns et les autres pourraient tomber d'accord pour éliminer la preuve Gerstein.

Quant à moi, je me suis attaché aux textes exacts en refusant de leur faire dire autre chose que ce qu'ils disent. Mon travail est un peu une réponse au professeur Pierre Vidal-Naquet. Dans son livre déjà cité, *Les Juifs, la Mémoire et le Présent,* il parle à nouveau du témoignage de Gerstein, et voici ce qu'il écrit : "On mélange sous une même appellation des témoignages en réalité très différents. Kurt Gerstein, par exemple, principal témoin du processus d'extermination à Belzec en 1942, chrétien antinazi vêtu de l'habit SS, ne peut se comparer avec le commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss. Or, son témoignage, mis en cause pour diverses raisons qui n'étaient pas toutes mauvaises (caractère manifestement erroné des précisions numériques, médiocre qualité des premières publications) a victorieusement subi l'épreuve". Vous avez remarqué que le professeur Vidal-Naquet fait allusion à la mise en cause du témoignage pour des raisons qui n'étaient pas toutes mauvaises. Pourquoi le fait-il ? Il le fait [41] parce qu'il y a eu, en 1981, au mois de mai, les débats du procès qui opposait Léon Poliakov à Robert Faurisson, et parce que je lui avais écrit quelques mois auparavant; j'avais attiré son attention sur certaines invraisemblances du récit et sur les reproductions incorrectes de Léon Poliakov. P. Vidal-Naquet termine néanmoins en parlant de la victoire du récit de Gerstein après l'épreuve. Quant à moi, je me suis efforcé de faire reconnaître que, contrairement à ce qu'affirme Pierre Vidal-Naquet, le récit de Gerstein n'est pas sorti victorieux de l'épreuve. Je pense qu'il est invraisemblable et qu'il le restera.

Quels sont les buts que je me suis proposé d'atteindre en préparant la présente thèse ? Mon premier but est très simple : *servir la vérité*. J'ai voulu donner aux historiens des textes intégraux auxquels ils puissent accorder leur confiance. J'ai voulu leur éviter ainsi de tomber involontairement dans les erreurs de leurs prédécesseurs. Le second but ? *Contribuer quelque peu à ce que l'école révisionniste* qui se consacre à mettre l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en accord avec les faits, que cette école révisionniste *se voie reconnaître un droit de cité dans l'Université*, qu'on en finisse avec les calomnies. Les révisionnistes ne sont pas des fantaisistes, encore moins des faussaires, comme certains ne craignent pas de le dire; ce sont des gens compétents et de bonne foi avec lesquels il peut être enrichissant de discuter, même et surtout quand on ne partage pas leur avis.

En France, on connaît le comportement de l'Université à l'égard du professeur Faurisson; mais il existe encore heureusement des professeurs indépendants qui respectent la liberté de recherche. En Allemagne, la situation est bien pire qu'en France. Il y a trois ou quatre ans, à Göttingen, il s'est trouvé un conseil de professeurs allemands rongés par le virus de la culpabilisation au point de retirer son titre de docteur à un juriste, le Dr. Wilhelm Stäglich. Et quel était le crime de ce Dr. Stäglich ? Avoir publié un livre révisionniste intitulé *Le mythe d'Auschwitz.*

Je pense que l'école révisionniste doit vivre et s'ouvrir largement à ceux qui doutent, à tous ceux qui se posent des questions. Les tenants de la vérité officielle n'admettent pas le doute.

Donc, ceux qui doutent ont leur place chez les révisionnistes. Les tenants de la vérité officielle prouvent quotidiennement qu'ils n'admettent pas le doute, en nous présentant une histoire monolithique [42] pour laquelle ils demandent une adhésion pleine et entière. Or, il est plus aisé de douter que de nier. On se débarrasse difficilement de croyances vieilles de 40 ans, et, pour les plus jeunes, ce sont des croyances qui remontent même à la naissance. Je serais comblé si une simple thèse d'université, dont je n'exagère pas l'importance en soi, pouvait être l'amorce d'un large débat sur des sujets aujourd'hui encore tabous. On constate une certaine inquiétude, un certain désarroi depuis quelque temps chez les adversaires des révisionnistes, et à ce propos, un article, publié très récemment par le grand journal régional *Ouest-France*, est très significatif. Cet article s'intitule : "Camps de la mort, la mémoire vivante des témoins". L'auteur en est Michel de Boüard, déporté de la Résistance. Il avait été déporté à Mauthausen, où il était immatriculé NN. 63584. Michel de Boüard est un universitaire éminent, puisqu'il est doyen honoraire de la faculté des lettres de Caen, membre du Comité d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale de 1946 à 1980, membre actuel de l'Institut d'Histoire du Temps Présent. Voici ce qu'il écrit : "Entre 1933 et 1945, le monde concentrationnaire a présenté divers aspects et, à la même date, il y eut entre les camps de concentration d'assez fortes dissemblances. L'historien doit se garder de faire l'amalgame. Il faudrait aussi publier sans plus de retard les statistiques savamment et patiemment élaborées par le Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Parce qu'elles faisaient apparaître des taux de mortalité inférieurs à ce que l'on croyait, le Comité en ajourna la divulgation pour le motif suivant : *dans les conditions actuelles* (c'était en 1973), il n'est pas opportun d'envisager une publication. Les associations de Déportés sont réticentes".

Et Michel de Boüard continue : "Or, faute d'avoir passé outre à ces réticences, on a laissé le champ libre à la perfide propagande de ceux qui nient la réalité concentrationnaire". [Je ne connais aucun révisionniste qui nie la réalité concentrationnaire, commentaire d'Henri Roques à la lecture de ce texte]. Il leur est facile de réfuter les simplifications et les généralisations systématiques auxquelles cèdent nombre d'écrivains souvent anciens déportés et, dans 50 ans, que concluront les historiens lorsqu'ils auront à choisir entre les deux thèses ?"

Etonnante évolution de la part de ce membre du Comité d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale. Mais, "pour ne pas laisser [42] le champ libre aux révisionnistes", comme il dit, est-il meilleure solution que d'écouter leurs arguments et de discuter avec eux ?[1]

Une jeune philosophe, disparue pendant la dernière guerre, je vais vous dire son nom, c'était Simone Weil, mais avec un W [légers rires dans la salle], nous a laissé cette pensée pleine d'amertume : "La justice est l'éternelle fugitive du camp des vaincus". Elle pourrait être la devise de l'école révisionniste...

Quarante ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, est-il sensé de perpétuer la distinction entre bourreaux et victimes, entre vainqueurs et vaincus ? En Europe, il n'y a que des vaincus, et des vaincus qui recherchent leur identité perdue. Pour la retrouver, n'est-il pas impératif de réclamer le retour de la justice ?

[44]

[1] On sait que le doyen de Boüard a courageusement choisi de soutenir la thèse de Nantes et son auteur. Les lecteurs trouveront dans le présent ouvrage un résumé de l'entretien qu'il a accordé sur ce sujet au quotidien de tendance démocrate-chrétienne *Ouest-France* (n° daté des 2 et 3 août 1986).

Introduction

Pourquoi avoir choisi comme sujet de thèse l'étude des "confessions" de l'Allemand Kurt Gerstein ? Principalement pour les raisons suivantes :

> – Ces "confessions" ont été utilisées depuis 1945 par de nombreux auteurs français et étrangers dans des livres et des articles de revues ou de journaux;
> – Des lecteurs attentifs de ces livres ou articles ont été déroutés par les différences importantes que l'on constate dans la reproduction des textes, ainsi que dans les dates attribuées aux "confessions"; ces dernières existent effectivement en plusieurs versions, ce qui justifie une étude comparative;
> – Nous sommes en face d'une énigme, due, en particulier, à l'étrange personnalité de Gerstein, et un examen critique de ses "confessions" pourrait, éventuellement, nous aider à la résoudre. Toutefois, l'énigme Gerstein ne sera pas au centre de notre travail puisqu'il ne s'agit pas d'une étude historique. Nous l'évoquerons seulement en utilisant les livres que trois auteurs lui ont consacrés (voir pages 52-53), ainsi que les lettres qui nous ont été adressées par sa veuve;
> – Les textes que l'ancien officier S.S. nous a laissés représentent une pièce maîtresse du dossier des chambres à gaz homicides, ces chambres dont les auteurs révisionnistes[1] contestent fortement l'existence dans les camps de concentration nazis;
> – Non seulement tous les auteurs révisionnistes, mais aussi certains non-révisionnistes souhaitent qu'une thèse universitaire établisse les textes exacts. Léon Poliakov et Pierre Vidal-Naquet ont, l'un et l'autre, au cours d'un procès[2] qui, le 29 mai 1981, opposait Léon Poliakov à Robert Faurisson, déclaré que si des ajouts, des suppressions, des erreurs pouvaient être relevés dans les

---

[1] Sont qualifiés de révisionnistes les auteurs qui, au lendemain des deux guerres mondiales, ont estimé qu'en réaction aux excès de la propagande de guerre il fallait revoir ou réviser l'histoire de ces deux conflits pour mettre l'histoire en accord avec les faits. Les principaux révisionnistes de la Première Guerre mondiale sont l'Américain Harry Elmer Barnes, le Britannique Lord Ponsonby et le Français Jean Norton Cru (*Témoins, Du témoignage*). Les principaux révisionnistes de la Seconde Guerre mondiale sont les Français Paul Rassinier (1906-1967) et Robert Faurisson qui prit sa relève, l'Américain Arthur Robert Butz et l'Allemand Docteur Wilhelm Stäglich.

[2] Un compte rendu sténographique d'audience a été établi par le Cabinet J. Fleury, agréé par le Tribunal de Grande Instance de Paris. Un exemplaire de ce document a été utilisé pour l'élaboration de la présente thèse. Les références à ce compte rendu seront signalées entre parenthèses par l'indication "*Compte rendu sténographique*, 1981". Nous avons estimé que l'on ne pouvait négliger ce compte rendu d'un procès au centre duquel se trouvaient les "confessions" de Gerstein et auquel ont participé non seulement L. Poliakov, P. Joffroy et P. Vidal-Naquet, mais encore des témoins de 1942 et 1943, le Baron von Otter, diplomate en poste à Berlin, et deux Hollandais, travailleurs libres à Berlin également.

publications de L. Poliakov concernant le récit de Gerstein, la faute était vénielle puisqu'il ne s'agissait pas d'une thèse universitaire.

Cette incertitude sur les textes exacts des "confessions", sur leur authenticité et sur leur véracité justifie, nous semble-t-il, que la présente thèse soit soutenue dans le cadre d'une unité d'études et de recherches de langue française. Il importe d'abord de résoudre un problème d'édition de texte, même si le style de ces récits est médiocre, compte tenu du fait que l'auteur n'écrit pas dans sa langue maternelle. Bien que leur auteur soit allemand, sur les six versions des "confessions" qui nous sont connues, quatre d'entre elles sont écrites en français. Gerstein, qui avait étudié notre langue au lycée, s'est rendu aux troupes de la 1ère Armée française qui occupaient à la fin d'avril 1945 le Wurtemberg et a rédigé pour elles ses "confessions" en français. Son français est souvent maladroit, incorrect, mais suffisamment compréhensible pour que soient éliminés les risques de contresens.

On peut s'interroger sur notre décision d'appeler "confessions" les textes laissés par Gerstein. Ils ont été généralement appelés "rapports" par les auteurs qui les ont reproduits ou qui en ont parlé. Ce terme "rapport" ne nous paraît pas convenir; les textes de l'ancien officier S.S. n'ont ni la rigueur, ni la sécheresse que l'on attend d'un rapport.

Pour éviter de répéter trop souvent le mot "confessions", nous avons employé parfois dans le cours de notre thèse les mots "récit" et "document", mais ce sont des termes trop neutres pour qu'ils puissent qualifier les différentes versions.

Compte tenu du ton, de la forme, du contenu de ces textes, nous pensons, comme Olga Wormser-Migot (*Syst. conc. naz.*, p. 11 et p. 426), que le mot "confession" est le plus approprié.

Toutefois, nous avons placé le mot "confession" entre guillemets, puisqu'il procède de notre choix et non de celui de Gerstein.

Un sujet d'actualité ?

On peut estimer que le sujet est d'actualité. Le 21 février 1979, le journal *Le Monde* publia une "déclaration d'historiens sur la politique hitlérienne d'extermination" (voir pièce annexe page 59). La rédaction de ce texte est due à Léon Poliakov et Pierre Vidal-Naquet qui obtinrent la signature de trente-deux collègues parmi lesquels des universitaires tels que Emmanuel Le Roy Ladurie, Pierre Chaunu, J.-P. Vernant, Jacques Le Goff, François Furet, Fernand Braudel...

Dans cette déclaration, on lit : "... Parmi tant et tant de témoignages, qui ne peuvent évidemment émaner de ceux qui ont été tués, faut-il rappeler celui du S.S. Gerstein qui tenta en vain d'alerter, dès 1942, les autorités civiles et religieuses sur ce qui se passait dans les camps? Ecrit par lui-même, le 26 avril 1945, pour les autorités françaises, dans un français hésitant, son récit, indiscutable pour l'essentiel de ce qu'il a vu à Belzec, n'en est que plus saisissant..."

Suivent 55 lignes réparties sur deux colonnes du journal à la page 23; elles sont extraites du récit de Gerstein dactylographié en français, portant la cote PS-1553, sous laquelle il fut évoqué, mais non retenu, par le Grand Tribunal de Nuremberg, le 30 janvier 1946; la reproduction partielle de ce texte (que nous appellerons T II dans cette thèse) est conforme à l'original.

Le témoignage le plus convaincant de l'existence des chambres à gaz homicides ?

Les deux historiens qui ont choisi le témoignage de Gerstein "parmi tant et tant d'autres" le tiennent vraisemblablement pour le plus convaincant de l'existence des chambres à gaz homicides. Ces témoignages ne peuvent être considérés comme nombreux que si l'on prend en compte les témoignages souvent flous et contradictoires des anciens déportés et des combattants arrivés dans les camps juste après leur évacuation par leurs gardiens. Il n'y a pas lieu ici de s'interroger sur la valeur qu'il convient d'accorder à ces témoignages. Seuls, les témoignages écrits nous intéressent; ils sont rares et les rédacteurs de la déclaration des historiens étaient donc très limités dans leur choix.

Un cas unique

A Pierre Joffroy, qui témoignait en faveur de L. Poliakov lors du procès du 29 mai 1981, un avocat posa la question suivante : "Est-ce que le témoin peut dire au Tribunal s'il a connaissance d'un autre témoignage relatif à l'existence et au fonctionnement des chambres à gaz émanant d'un S.S. de haut grade, ou en tous cas du grade de M. Gerstein, qui soit disponible? Autrement dit, est-ce qu'il y a d'autres sources accessibles en provenance de S.S. dont on a eu la trace pendant la guerre et non pas après la Libération ?"

Réponse de Pierre Joffroy : "A ma connaissance, non. Je pense que c'est pour cela que le témoignage de Gerstein est important; c'est pour cela que je me suis senti, en écrivant mon livre, presque investi d'une espèce de mission, celle de dire que cet homme était vrai, était sincère. Je pense que si on essaie de démolir ce témoignage, c'est parce qu'il vient de l'intérieur de la S.S. et qu'il n'y en a pas d'autre à ma connaissance". (*Compte rendu sténographique*, 1981).

Peu de temps auparavant, au cours de la même audience, P. Joffroy avait spontanément déclaré à propos de Gerstein : "C'était – j'hésite à prononcer le mot car il me semble bien insuffisant – c'était un héros, je devrais dire un saint". (*Compte rendu sténographique*, 1981). Cela explique le titre donné par Joffroy à son livre sur Gerstein : *L'Espion de Dieu-La Passion de Kurt Gerstein*.

Dans les mêmes dispositions d'esprit, Léon Poliakov avait écrit en 1964 (*Le Monde juif*, mars/avril, p. 4) : "L'Allemand Gerstein fut un Juste parmi les Gentils".

Face à une telle présentation du personnage et de ses écrits, l'auteur de la présente thèse ne dira pas, comme le fait Pierre Joffroy, qu'il se sent investi d'une espèce de mission, mais plus simplement qu'il lui a paru urgent d'établir ce que sont réellement les

"confessions" de l'ancien officier S.S., de faire une étude comparative des différentes versions et d'évaluer le plus exactement possible le degré de crédibilité qu'on peut leur accorder.

Six versions connues et des brouillons

Plus favorisé que Pierre Joffroy qui ne connaît que trois versions, que Saul Friedländer qui en énumère quatre, que Léon Poliakov et Pierre Vidal-Naquet qui en citent cinq, nous avons le privilège d'en connaître six, auxquelles s'ajoutent quelques feuillets séparés, qui ont parfois servi de brouillons.

Il n'est pas certain que nous disposions de tous les documents encore existants; en revanche, il est certain que nombre de pièces rédigées soit en français soit en allemand ont disparu; des précisions sur ce dernier point seront fournies au cours de cette thèse.

Donc, nous possédons six textes complets, constituant chacun une version des "confessions"; ils portent des dates comprises entre le 26 avril et le 6 mai 1945 inclus. Les originaux ou leurs doubles (certains originaux ayant disparu) sont conservés dans différentes archives dont nous donnerons les noms et les adresses en étudiant chacun d'eux. Voici la liste chronologique de ces six textes, avec le sigle que nous leur avons affecté :

T I : Texte manuscrit du 26 avril 1945 en français;

T II : Texte dactylographié du 26 avril 1945 en français (PS-1553);

T III : Texte dactylographié du 4 mai 1945 en allemand; T IV : Texte manuscrit du 6 mai 1945 en français;

T V : Texte dactylographié du 6 mai 1945 en français intitulé : Rapport du Dr Gerstein de Tuebingen. Il en existe trois moutures: a) La version de l'O.R.C.G.[1], qui est la première des trois (T Va); b) Une version provenant de la précédente mais avec quelques variantes et erreurs de transcriptions; c'est ce texte qui est conservé aux National Archives de Washington, avec la mention de déclassification 01.0813 (T Vb); c) Une traduction anglaise, qui porte d'ailleurs en tête: "Translation", manifestement établie d'après la deuxième mouture, portant la même mention 01.0813 des N.A. de Washington (T Vc).

T VI : Texte dactylographié du 6 mai 1945 en allemand (PS-2170).

Outre ces six textes, nous présenterons :

– Des compléments et brouillons (auxquels nous n'affecterons pas de sigle);
– La dernière lettre écrite par Gerstein à son épouse, datée du 26 mai 1945;

[1] O.R.C.G. : Organe de Recherche des Crimes de Guerre. C'était un service français dont le siège était, en 1945, à Paris, 48 rue de Villejust.

– Deux interrogatoires de Gerstein par la Justice militaire française en juin et juillet 1945 à Paris;
– Un article paru dans *France-Soir* le 4 juillet 1945;
– La demande d'avocat écrite par Gerstein, en lettres capitales le 15 juillet 1945;
– Quelques fragments de documents trouvés après la mort de Gerstein, dans sa cellule de la prison du Cherche-Midi.

Pas de texte antérieur à 1945

Des hypothèses concernant l'existence de "rapports Gerstein" (*sic*) dès 1942 ont été présentées par certains auteurs; il paraît indispensable d'étudier cette question et de faire part, dès maintenant, de notre conviction sur ce point.

Dans la déclaration des historiens publiée en 1979 dans le journal *Le Monde*, on rappelait les efforts du S.S. Gerstein "qui tenta en vain d'alerter, dès 1942, les autorités civiles et religieuses sur ce qui se passait dans les camps".

L'officier S.S. a effectivement parlé à quelques témoins qui en ont apporté la confirmation. Le diplomate suédois Baron von Otter et deux Hollandais qui travaillaient à Berlin en 1943 ont été affirmatifs sur ce point. Avec moins de netteté, quelques pasteurs protestants, Otto Dibelius et Kurt Rehling notamment, ont reconnu s'être entretenus avec Gerstein de son expérience vécue dans les camps de Pologne.

Les textes des "confessions" ne disent à aucun moment que Gerstein a fait un rapport écrit à qui que ce fût; l'un des deux Hollandais cités plus haut a même déclaré en qualité de témoin au procès du 29 mai 1981 : "Gerstein nous a dit qu'il ne pouvait pas écrire à ce sujet (c'est-à-dire au sujet des gazages à Belzec et à Treblinka)" (*Compte rendu sténographique*, 1981).

Néanmoins, on peut lire sous la plume de Saul Friedländer : "En août 1942, Gerstein qui venait d'assister à des opérations d'extermination par les gaz essaie de se faire recevoir par le Nonce Orsenigo; il est éconduit. C'est alors qu'il communique un rapport au conseiller juridique de Mgr Preysing, archevêque de Berlin, en demandant qu'il soit transmis au Saint-Siège. Il n'y a aucune raison de croire que le texte n'ait pas été envoyé à Rome. Le rapport Gerstein de 1942 fut probablement à peu près identique à celui qu'il rédigea le 4 mai 1945, puisqu'il décrit le même événement. [...] Compte tenu du fait que le Saint-Siège n'a pas démenti jusqu'à ce jour avoir reçu le rapport Gerstein pendant la guerre, on est en droit de supposer qu'un texte sensiblement identique à celui que nous allons citer a été transmis au Souverain Pontife par Mgr Preysing à la fin de 1942" (*Pie XII et le IIIe Reich*, 1964, p. 123).

La déduction de l'historien Friedländer semble aventurée. Qu'un destinataire présumé n'ait pas nié avoir reçu un document supposé ne suffit pas, en effet, pour estimer que ce document a beaucoup de chances d'avoir existé.

Saul Friedländer rejoint presque, par ses suppositions, la licence théâtrale à laquelle a eu recours le protestant Rolf Hochhut dans sa pièce *Le Vicaire*. Gerstein y joue un rôle important; le pape Pie XII également. On voit sur la scène Gerstein, qui a pénétré au Vatican à l'occasion d'une permission, retrouver le Nonce, Mgr Orsenigo, avec lequel il s'est déjà entretenu à Berlin (ce dernier point est faux : l'ancien S.S. a écrit lui-même dans ses "confessions" qu'il avait été éconduit dès qu'il s'était présenté à la Nonciature berlinoise). Gerstein s'entretient à Rome avec des prélats très proches du pape et leur reproche avec véhémence le silence du souverain Pontife face aux exterminations dont les juifs sont victimes en Pologne. Hochhut nous présente, donc, des situations qui sont de pure invention et ses outrances scéniques ont fait scandale dans le monde entier. Mais il faut dire à sa décharge que R. Hochhut ne se présentait pas en historien mais en auteur dramatique.

En conclusion, il n'existe pas le moindre indice selon lequel Gerstein aurait rédigé un texte quelconque en 1942 ou ultérieurement, avant avril 1945.[1]

Les biographes de Gerstein

Trois livres ont traité fondamentalement du cas Gerstein; ils ont été publiés tous les trois dans les années 1960, après la tournée presque mondiale de la pièce de R. Hochhut, *Le Vicaire,* dont nous venons de parler.

C'est par l'intermédiaire d'une oeuvre théâtrale qu'a été tissée la légende du S.S. Gerstein qui, pendant la guerre, aurait tenté de faire connaître au monde entier les exterminations massives de juifs dans des chambres à gaz homicides. Certains milieux protestants et israélites cherchaient à faire réhabiliter Gerstein; en effet, à titre posthume, l'ancien officier S.S. n'avait pas été absous en 1950 par une chambre de dénazification qui se contenta de lui accorder des circonstances atténuantes. La réhabilitation souhaitée intervint en 1965. La pièce *Le Vicaire* sortit à la fin de 1962; c'est également à cette époque que s'ouvrit le deuxième concile du Vatican, convoqué par le Pape Jean XXIII.

La première biographie de Kurt Gerstein parut à Zurich en 1964; elle était l'oeuvre de l'Allemand Helmut Franz, lui-même frère d'un pasteur, et s'intitulait : *Kurt Gerstein. Aussenseiter des Widerstandes der Kirche gegen Hitler* (Kurt Gerstein franc-tireur de la Résistance de l'Eglise contre Hitler). Ami de longue date de Gerstein, Franz fréquenta, avec lui, les mouvements de jeunesse de l'Eglise évangélique, entre 1925 et 1933; il resta en relations avec lui et le vit plusieurs fois pendant la guerre. A la fin de son ouvrage, Franz reproduit avec exactitude, mais aussi avec coupures qu'il signale, le récit dactylographié en allemand daté du 4 mai 1945, le seul dont il ait eu connaissance, semble-t-il, grâce à la publication de Hans Rothfels (*V.f.Z.* 1953).

La seconde biographie, dont l'auteur est Saul Friedländer, fut publiée en France en 1967. Son titre : *Kurt Gerstein ou l'ambiguïté du bien*. On trouve dans ce livre de nombreuses informations sur la vie de Gerstein avant, puis durant la guerre. Nos propres recherches

---

[1] Un document rédigé en hollandais et daté du 25 mars 1943 existe; nous le connaissons, mais il est si suspect qu'aucun des biographes de Gerstein n'a jugé bon de le signaler. Il pourrait s'agir d'un faux antidaté.

nous ont convaincu que certaines de ces informations ne sont pas exactes. Quant aux textes de l'ancien officier S.S., il est manifeste que S. Friedländer les a empruntés à L. Poliakov; nous verrons plus loin l'usage que celui-ci en a fait.

En France également, en 1969, Pierre Joffroy franchit une étape décisive en intitulant son livre *L'Espion de Dieu. La Passion de Kurt Gerstein.* Dans cet ouvrage, il n'est plus question d'ambiguïté comme le suggérait S. Friedländer. P. Joffroy s'efforce de faire partager à ses lecteurs sa conviction que Gerstein est une sorte de saint, intermédiaire entre Dieu et les hommes; ces derniers ne le comprirent pas et furent, soit directement, soit indirectement, responsables de sa mort dans une prison parisienne. Les textes des "confessions" connus par P. Joffroy sont au nombre de trois (*op. cit.*, p. 283); l'auteur reproduit intégralement et fidèlement celui que nous appelons T II, sans même améliorer le français souvent approximatif de l'ancien S.S., ce qui peut rebuter le lecteur (*op. cit.*, p. 283-290). Nous avons seulement relevé deux erreurs mineures qui sont probablement des fautes dactylographiques ou des coquilles d'imprimerie.

Les avatars des "confessions"

En 1951, Léon Poliakov publie son livre *Bréviaire de la Haine*, avec une préface de François Mauriac; on trouve dans cet ouvrage, aux pages 220 à 224, un assez long extrait d'un récit de Gerstein. De quel récit s'agit-il ? Léon Poliakov écrit qu'il porte "la date certaine du 5 mai 1945"; or, aucun des six textes ne [54] porte cette date. En réalité, Léon Poliakov a utilisé la version dactylographiée en français, datée du 26 avril 1945 (que nous appelons T II) et en a fait une reproduction partielle, comportant de graves déformations et omissions.

En 1953, en Allemagne, le Professeur Docteur Hans Rothfels reproduit la version en allemand datée du 4 mai 1945 (que nous appelons T III) dans la revue *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte* (n° 2, avril 1953); cette reproduction est fidèle, mais incomplète : des coupures signalées par l'historien ont été faites et l'ensemble des compléments (*Ergänzungen*) n'a pas été publié.

En France, le livre de Léon Poliakov *Bréviaire de la Haine* est réédité trois fois (en 1960, en 1974 et en 1979); l'auteur maintient le texte infidèle de 1951 et y intercale des phrases prélevées dans la version allemande que Hans Rothfels fit connaître au public en 1953; il omet de prévenir le lecteur de ces ajouts.

Léon Poliakov, Hans Rothfels et quelques autres auteurs qui reprirent les publications des deux premiers avaient en France un lecteur attentif et critique en la personne de Paul Rassinier.[1] Ce dernier fut intrigué par les différences qu'il constatait d'un texte à l'autre; il

[1] Rassinier milita dès son jeune âge dans des mouvements libertaires; en 1939, il appartenait à l'aile gauche de la S.F.I.O. et manifestait un pacifisme résolu. Pendant l'Occupation, il fut l'un des fondateurs d'un mouvement de résistance; arrêté et torturé par le S.D. (*Sicherheitsdienst*) en 1943, il connut la déportation à Buchenwald et à Dora. En 1945, il fut déclaré invalide à 100% +5 degrés; il était titulaire de plusieurs décorations, dont la Rosette de la Résistance. Après un court passage à l'Assemblée Nationale comme député S.F.I.O de Belfort, il se retira de la vie politique et se consacra à des recherches historiques sur le système concentrationnaire nazi. Il le fit à partir de son expérience personnelle. Plus tard, il s'intéressa au

prit, en particulier, vivement à partie Léon Poliakov qu'il accusa de présenter des textes protéiformes attribués à l'ancien S.S., tout en prétendant, *à chaque fois*, reproduire le même document. L. Poliakov ne répondit pas aux critiques de Paul Rassinier et n'en tint aucun compte.

Si l'on tente de faire le bilan de l'utilisation des six versions que nous connaissons, on constate que :

1) T II et T III ont été les versions les plus utilisées pour des reproductions parfois complètes, mais le plus souvent partielles et déformées;

2) T V n'a jamais été publié intégralement; il n'a fait l'objet que de prélèvements très fragmentaires et la source de ces prélèvements n'a jamais été indiquée avec exactitude;

3) T VI, bien que signalé par Saul Friedländer (*K.G.*, 1967, p.11), n'a jamais non plus été publié, même partiellement;

4) T I n'a pu, jusqu'à présent, être connu des lecteurs que par le fac-similé des pages 3 et 4 que l'on trouve dans le livre de Friedländer (*op. cit.* p. 100-103);

5) T IV, texte manuscrit en français daté du 6 mai 1945, a été découvert par nous aux Archives de l'Eglise évangélique de Bielefeld (Westphalie), puisque personne, à notre connaissance, n'en a signalé l'existence;

[55] 6) les compléments (*Ergänzungen*) aux "confessions" T III et T IV n'ont jamais donné lieu à la moindre publication.

Nous présentons ci-après la liste, peut-être non exhaustive, des reproductions de T II, de T III et de T V :

1) T II (dactylographié en français du 26 avril 45) a été reproduit :

1. Complètement et correctement par :

– Pierre Joffroy (*L'Espion de Dieu*, 1969, p. 283-290), qui a seulement éliminé au début les éléments biographiques et à la fin la liste des personnes que Gerstein présente comme antinazies;

– Arthur R. Butz, auteur révisionniste (*The Hoax of the Twentieth Century*, 1976, p. 251-258) qui a toutefois commis quelques erreurs mineures, notamment dans l'orthographe des noms propres. Son texte anglais provient de la traduction officielle américaine du PS-1553. L'erreur la plus fâcheuse consiste en l'omission dans une phrase du récit de l'adverbe "aussi". On lit donc : "Nus en hiver" au lieu de "Nus aussi en hiver". La visite

---

comportement des vainqueurs à l'égard des vaincus, et s'interrogea sur les causes de la Seconde guerre mondiale.

de Gerstein au camp de Belzec ayant eu lieu en août, on pourrait penser que l'officier S.S. situe ce mois en hiver;

2. Complètement mais incorrectement par :

– Léon Poliakov (*Le Monde juif*, n° de mars/avril 1964, p. 4-12);

3. Partiellement et correctement par :

– Adalbert Rueckerl (*N.S. Vernichtungslager*, 1977, p. 61-66) dans une traduction allemande;

– Léon Poliakov (*Le Procès de Jérusalem*, 1963, p. 224-228) qui, en 1963, présente un texte très différent de ceux qu'il a publiés auparavant et de ceux qu'il publiera ultérieurement;

4. Partiellement et incorrectement par :

– Léon Poliakov (*Bréviaire de la Haine*, édition de 1951, p. 220-224) qui déclare reproduire le même document dans les rééditions de 1960, de 1974, de 1979, alors que la publication y est encore moins fidèle au texte d'origine que dans l'édition de 1951. Dans chaque édition, la reproduction s'interrompt juste avant la phrase où Gerstein évalue à 25 millions le nombre extravagant des victimes pour les seuls camps de Belzec et de Treblinka;

– J. Heydecker et J. Leeb (*Der Nürnberger Prozess*, 1958, p. 456-460) dans une traduction allemande, avec de graves inexactitudes, différentes de celles que l'on relève chez L. Poliakov. [56]

2) T III (dactylographié en allemand, du 4 mai 45) a été reproduit :

1. Correctement, mais avec des coupures, par :

– Hans Rothfels (*V.f.Z.*, 1953, p. 177-194) qui a signalé toutes les coupures et donné de nombreuses notes explicatives; les compléments ("Ergänzungen") sont au nombre des coupures;

– Helmut Krausnick (*Dokumentation zur Massen-Vergasung*, 1956) qui reprend la publication de H. Rothfels, mais avec moins de notes explicatives;

– Léon Poliakov et Josef Wulf (*Das Dritte Reich und die Juden*, 1955, p. 101-115) qui reprennent la publication de H. Rothfels, avec les mêmes coupures, plus ou moins signalées d'ailleurs, et moins de notes explicatives;

2. Incorrectement et avec des coupures par :

– Léon Poliakov et Josef Wulf (*Le IIIe Reich et les Juifs*, 1959, p. 107-119). Ce texte français est présenté comme la traduction du texte allemand (*op. cit.* 1955, p. 101-115); or, il diffère sur plusieurs points du texte d'origine, sans que les inexactitudes constatées puissent être expliquées simplement par des maladresses de traduction;

3. Partiellement et incorrectement par :

– Robert Neumann (*Hitler. Aufstieg und Untergang des Dritten Reiches*, 1961, p. 190-192) qui remplace les 700/800 personnes entassées dans une pièce de 25 m2 par 170/180 personnes.

3) T V (dactylographié du 6 mai 1945 en français) a été reproduit :

1. Fragmentairement mais correctement par :

– Pierre Joffroy [...] qui a fait des prélèvements dans T V et les a reproduits à différentes pages de son livre;

2. Fragmentairement et incorrectement par :

– Léon Poliakov (*Le Monde juif*, mars/avril 1964, p. 7-11) qui a inséré six alinéas empruntés à T V dans le récit de Gerstein présenté, à tort d'ailleurs, comme la reproduction de T II. Sur ces six alinéas, imprimés en retrait par rapport au reste du texte, il y en a deux qui sont reproduits fidèlement et quatre qui comportent de graves inexactitudes.

Dans la liste ci-dessus, nous n'avons cité ni Saul Friedländer (*Kurt Gerstein ou l'ambiguïté du bien*, 1967, p. 34, 73, 96-99, [57] 104-108, 118-119, 143, 156-158), ni François Delpech (*Historiens et Géographes*, n° 273, mai-juin 1979, p. 628-629), car l'un et l'autre ont simplement repris les textes reproduits par Léon Poliakov. Enfin, d'autres auteurs, et ce sont les plus nombreux, ont parlé de Gerstein, de son rôle présumé, de ses révélations, mais sans publier d'extrait de telle ou telle de ses "confessions".

Citons parmi eux :

Gerald Reitlinger: *The Final Solution* (1953), *The SS* (1956);

Raul Hilberg: *The Destruction of the European Jews* (1961);

Rolf Hochhut : *Der Stellvertreter*, pièce de théâtre de 1963, traduite en plusieurs langues, notamment en français sous le titre *Le Vicaire*;

Jacques Nobécourt : *Le Vicaire et l'Histoire* (1963);

Lucy S. Dawidowicz : *The War against the Jews* (1975);

Gidéon Hausner : *Justice à Jérusalem*, traduction française, 1976;

John Toland : *Adolf Hitler* (1976), etc.

A cette liste, il convient d'ajouter l'historienne Olga Wormser-Migot qui soutint et publia la thèse : *Le Système concentrationnaire nazi* (P.U.F., 1968). Mais, alors que les autres auteurs cités ne mettent pas en doute la véracité des déclarations de Gerstein, O. Wormser-Migot exprime son scepticisme. Elle écrit notamment : "Les leitmotive de la confession, y compris les prières des victimes, sont tellement identiques à cinquante autres évocations – y compris celles des *Mémoires* de Höss – que nous arrivons difficilement pour notre part à admettre l'authenticité intégrale de la confession de Kurt Gerstein ou la véracité de tous ses éléments" (*op. cit.*, p. 426).

En commençant cette thèse, nous eûmes donc sous nos yeux :

– six versions des "confessions" écrites en trois langues différentes;
– des reproductions souvent partielles et déformées de trois d'entre elles seulement;
– des utilisations de ces récits par de nombreux auteurs qui s'étaient contentés de faire un résumé partiel.

La tâche primordiale nous est alors apparue : établir les textes avec une rigoureuse exactitude.

[58] [p 59 : fac-similé de la déclaration des historiens dans *Le Monde* du 21 février 1979.]

(Page [61] à page [82] de l'ouvrage imprimé d'A.Chelain)

CHAPITRE I

Etablissement des textes

Remarques générales T I et T II

La lecture et l'étude comparative des six textes que nous connaissons est fastidieuse. Pierre Vidal-Naquet, déposant comme témoin au procès du 29 mai 1981, a dit que leur reproduction, exactement comme ils se présentent dans les originaux, en édition qu'il qualifie de diplomatique, serait à peu près illisible (*CR. sténogr.* 1981). En fait, cette publication n'est pas illisible, mais seulement lassante.

Dans notre chapitre "Etablissement des Textes", nous donnons pour chaque version une transcription dactylographiée en français, conforme aux originaux; parfois, nous avons placé entre crochets des mots ou des groupes de mots destinés à faciliter la compréhension du français hésitant de Gerstein. Nous avons procédé [62] à deux coupures pour alléger la lecture des documents :

– la première coupure est située au début; il s'agit des renseignements biographiques concernant Gerstein pour la période 1905- 1938;
– la seconde coupure est située à la fin; dans certaines versions, Gerstein a rédigé une page supplémentaire comportant une liste de personnes que l'officier S.S. présente comme antinazies. C'est cette page supplémentaire que nous n'avons pas reproduite.

Quant à la photocopie intégrale des documents d'origine, elle constitue les six annexes jointes à la fin de notre thèse; cette photocopie comprend donc les passages qui, dans notre transcription, ont fait l'objet des deux coupures signalées ci-dessus. Nous précisons que le texte des coupures n'est pas contesté et varie très peu d'une version à l'autre ([Note d'H.R. : Dans les "confessions" du 26 avril 1945 (T I et T II), Gerstein s'est trompé sur la date de son mariage. On lit en effet : 2 mai 1937 au lieu de : 2 novembre 1937 (date du mariage religieux). Mme Gerstein, interrogée sur ce point, nous a répondu que le 2 mai est l'anniversaire de sa naissance. C'est une erreur mineure, mais nous pensons qu'il est dans notre rôle de la signaler).

Dans notre transcription dactylographiée, nous présentons les passages comparables d'une version à l'autre; ils peuvent ainsi être mis en parallèle et faire apparaître plus facilement toutes les différences.

En ce qui concerne les textes complémentaires, beaucoup plus courts que les "confessions", nous avons estimé qu'ils pouvaient être présentés dans le présent chapitre, et non en annexes; ils font l'objet de photocopies et parfois, lorsque cela se justifie, d'une transcription dactylographiée.

[63]

Texte T I

Il est manuscrit, rédigé en français, daté du 26 avril 1945. *L'original est conservé au Landeskirchliches Archiv der Evangelischen Kirche von Westfalen à Bielefeld/Westphalie; c'est la pièce n·32 classée au Bestand ("fonds") 5,2. Les archives de Bielefeld portent le sigle LKA, qui sera utilisé dans la présente étude. T I a été remis à LKA par Elfriede Gerstein, veuve de l'ancien officier S.S., le 14 août 1972.* *T I se compose de dix pages entièrement écrites auxquelles s'ajoutent deux autres pages qui ont l'aspect de brouillons et qui reprennent partiellement des passages des dix pages précédentes.* *La dixième page, qui porte d'ailleurs le numéro 9 (nous en expliquerons ultérieurement la raison), n'est pas intégrée par LKA à la pièce 32, mais classée à part; il n'y a pourtant aucun doute qu'elle doive y être intégrée. En effet, la neuvième page de T I se termine par les mots : "Je les ai fait écrire à mon nom" et la dixième page commence par les mots : "pour - comme j'ai dit - discrétion, en véritée pour être quelquement libre dans la disposition..." Le raccordement est parfait d'une page à l'autre.*

T I

Pages 2-3 (cette dernière également numérotée 2)

...Ecoutant des massacres des imbéciles & aliénés, choqué et blessé dans mon intérieur, ayant tel cas dans ma famille, je n'avais qu'un seul désir: voir, voir dans toute cette machinerie et alors: crier dans tout le peuple!

Muni de deux références des deux employés de Gestapo, ayant traité mon cas, il n'était pas difficile d'entrer dans la SS Armée. 10 mars - 2 juin 1941, instruction élémentaire du soldat à Hambourg - Langenhoorn, Arnhem & Oranienburg avec 40 médecins - Pour mes doubles études - technique & médecine - je reçus l'ordre d'entrer au service médico-technique de SS FuehrungsHauptamt - service sanitaire de la SS Armée.

A ce lieu de service, je me choisis moi-même le devoir de construire aussitôt des appareils de désinfection locaux et motorisés, et des filtres d'eau potable pour les troupes et pour les champs de prisonniers. Pour connaissance exacte de l'industrie, [64] j'y réussis bientôt, mes prédécesseurs n'étant pas réussi. Ainsi il était possible de abaisser le numéro des morts considérablement. Pour mes succès, je réussis bientôt au lieutenant. Décembre 1941, encore une fois, grand danger. Ecoutant par hasard de mon entrée dans la SS, le juge de NSDAP qui avait prononcé ma exclusion, faisait grands efforts de me chasser et poursuivre. Mais mon chef, enchanté de mes succès, me déclara sincère et indispensable. Parce que une grande partie du service de désinfection se faisait par moyen d'acide prussique (Cyankali) il me fallait surprendre aussi ce service, mais exclusivement pour désinfection.

T I

Page 3 (numérotée 2)

Le 8 juin 1942 entra dans ma chambre de service le SS Sturmbannfuehrer Guenther du Reichssicherheitshauptamt, inconnu à moi, en civil. Il me donna l'ordre de prendre 100 kgs d'acide prussique à un camion et d'aller à un lieu, qui n'était pas connu qu'au chauffeur. Nous partions. A Kollin près de Prague nous chargions le camion de l'acide et venons à Lublin/Pologne. Là, le SS Gruppenfuhrer Globocnek nous attendait. Ayant encore de la place à la voiture, j'avais pris avec moi le SS Obersturmbannfuhrer Professor Dr. Pfannenstiel. Globocnek nous dit: Cette chose est une des plus secrètes qu'il y a. Chacun qui en parle sera fusillé aussitôt. Hier deux parleurs sont morts. Alors, il nous expliqua: A l'instant, le 17 août 1942, il y a 3 installations:

1) *Belzec* à la route Lublin-Lemberg au secteur à la ligne de démarcation russe. Maximum 15.000 par jour (vu!)

2) *Sobibor* (je ne sais pas exactement où, pas vu!) 20.000 par jour maximum -

3) *Tréblinca* - 120 km NNE de Warsawa, vu, 25.000 par jour maximun -

4) *Maidanneck*, près de Lublin, (vu) en préparation.

[65]

T I

Pages 3 (numérotée 2**) et 4** (numérotée 3)

Il vous faudra - dit Globocnek - faire la désinfection de très grandes quantités de vêtements, dix ou vingt fois le résultat de la Spinnstoff-Sammlung, qu'on ne faisait que pour obscurcir la provenance des vêtements juifs, polonais, tchèques, etc.

Votre deuxième devoir: de changer nos chambres de gaz, maintenant fonctionnant avec échappement d'un ancien moteur "Diesel", à une chose plus toxique et plus vite, c'est acide prussique. Mais le Fuhrer et Himmler qui étaient ici le 15 août (avant-hier) m'ont fait devoir: toute personne qui doit voir les usines de la mort, doit être accompagné par moi (Globocnek) même. Alors le Professeur Pfannenstiel: Mais qu'est-ce que dit le Fuhrer?

Alors Glob.: Plus vite, plus vite, finir toute l'action, dit-il. Alors le Ministerialdirektor Dr. Lindner de Innenministerium: N'était-il pas meilleur de brûler les corps au lieu de les enterrer? une autre génération, peut-être, en pensera d'une autre manière.

Alors Globocnek: Messieurs, si, après nous, viendrait jamais une génération qui ne comprend pas notre oeuvre, si bon, si nécessaire, qui soit si lâche et carieuse [gâtée], alors, messieurs, tout le National-Socialisme était pour rien. Au contraire, il faudrait enterrer des tables de bronce [bronze] auxquels il est fixé que *nous nous* avons eu le courage de réaliser cet oeuvre gigantesque. Alors Hitler: Oui, mon brave Globocnek, c'est un mot, c'est aussi mon opinion! -

T I

Pages 4 (numérotée 3**) et 5** (numérotée 4)

L'autre jour, nous partions à Belcek. Une petite gare s'incline à la colline de sable jaune, immédiatement à gauche (=N!) de la rue et du chemin de fer. Au Sud, près de la chaussé, quelques maisons du service avec l'affiche: Lieu de service Belcek de la SS Armée - Globocnek me présenta à Hauptsturmfuehrer Obermeyer de Pirmasens, qui me fit voir avec grande retenance les installations. A cet jour, on ne vit pas les morts, mais l'odeur de toute la région, aussi de la chaussée, était pestilencieuse. A côté de la petite gare, il y avait une grande baraque "Garderobe" avec un guichet "Valeurs". Alors, une chambre à 100 chaises "Coiffeurs". Alors, un corridor 150 m en plein vent avec fil barbelé et affiches: Aux bains & inhalations!

[66]Avant nous une maison comme un institut de bain, à droite et à gauche grand pot de béton avec géranium ou bégonia (fleurs). Après avoir monté un petit escalier, à droite et à gauche, trois et trois chambres comme des garages, 4 x 5 m, 1 m 90 d'altitude. Au retour, sorties de bois. Au toit, l'étoile de David en cuivre. Avant le bâtiment, inscription: "Fondation Heckenholt". De plus, l'après-midi, je n'ai pas vu.

Autre matin, quelques minutes avant 7 heures, on m'annonça: après 10 minutes, le 1er train! Vraiment après quelques minutes, le premier train arriva de Lemberg. 45 wagons, contenant 6700 personnes, 1450 déjà morts à leur arrivée. Derrière les petites lucarnes aux fils barbelés, des enfants, jaunes, pleins de peur, femmes, hommes. Le train arrive. 200 Ukrains [Ukrainiens] contraints à ce service, arrachent les portes et avec cravaches de cuir, ils chassent les personnes en dehors des voitures.

Alors, un grand parleur-haut donne les instructions: au plein vent, -- quelques dans baraques -- se déshabiller de tout vêtement, aussi prothèse, lunette. Avec petite ficelle, offerte par un petit garçon juif de 3-4 ans, joindre ensemble les chaussures. Rendre tout valeur, tout argent au guichet valeurs sans bon, sans tickets. Alors, les femmes, les jeunes filles aux coiffeurs - faire couper à un ou deux coups les cheveux qui disparaissent dans des grands sacs de pommes de terre, pour faire quelques choses spèciales pour les sous-marins, (épaisseurs, etc.) me dit le SS Unterscharfuehrer du service.

T I

Pages 5 (numérotée 4) **et 6** (numérotée 5)

Alors la marche commence: à droite, à gauche, le fil barbelé, derrière le train nu, deux douzaines Ukrains avec bajonets [baionnettes] et des SS avec leur cravaches de cuir. Guidé d'une jeune fille extraordinairement belle, le train avance. Moi-même avec le plus grand meurtrier de tous les temps (Hitler et Himmler exceptés) ce Hauptmann de police Wirth, un petit Suèbe [Souabe] à tête chauve, lunettes d'or.

Nous nous trouvons avant les chambres de mort. Totalement nus, les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants, les bébés, les hommes avec un seule jambe, tous nus passent. Au coin, un SS fort qui à haute voix, dit aux pauvres: il vous n'arrivera ni le moindre! il ne vous faudra rien que vivement aspirer, [67] cela fait fort les poumons, cette inhalation c'est nécessaire contre les maladies contagieuses, c'est une belle désinfection. Demandé qu'elle serait leur sort, il leur dît: Vraiement, les hommes doivent travailler, bâtir des rues et des maisons. Mais les femmes ne sont pas obligées. Seulement si elles veulent, elles peuvent aider au ménage ou dans la cuisine.

Pour quelques de ces pauvres gens, petit espoir encore une fois, assez pour les faire marcher sans résistance aux chambres de mort. La majorité sait tout -- l'odeur leur indique le sort! Alors, ils montent le petit escalier et -- voyent la vérité. Mères, nourrices avec leurs bébés à poitrine, nues, beaucoup d'enfants de tout âge, nu ils hésitent et ils entrent dans les chambres de la mort, la plupart sans mot dire, poussés des autres derrière eux, agités par les cravaches de la SS. Une juive, 45 ans cca, les yeux comme des flambeaux, cite le sang de leurs enfants sur leurs meurtriers. Beaucoup font leur prière. D'autres disent: Qui est-ce qui nous prête l'eau pour la mort? (Rite israelitique ?). La juive aux yeux flambants reçoit dans le visage 4,5 coups de la cravache du Hauptman Wirth, personnellement. Dans les chambres, la SS presse les hommes "Bien remplir" le Hauptmann Wirth a ordonné. Les hommes nus sont debout aux pieds des autres, 700- 800 à 25 qm, 45 cbm! Les portes se ferment.

T I

Pages 6 (numérotée 5) **et 7** (numérotée 6)

Cependant le reste du train, nus, attendent. Aussi en hiver nus. Ils se peuvent emporter la mort, a-t-on dit! Mais, c'est pour cela qu'ils sont ici, c'était la réponse d'un jeune SS - A ce moment, je comprends, pourquoi "fondation Heckenholt". Heckenholt, - c'est le chauffeur du moteur Diesel, dont les échappements sont destinés à tuer les pauvres. SS Unterscharfuehrer Heckenholt se donne quelque peine pour faire en marche le Diesel. Mais, il ne marche pas! Le Hauptmann Wirth arrive. On voit, il a peur, parce que moi, je vois le désastre. Oui, je vois et j'attends. Mon chronomètres "stop" a fixé tout -- 50 minutes, 70 minutes -- le Diesel ne marche pas! Les hommes attendent dans leur chambre. En vain -- On les écoute pleurer "comme à la synagogue" dit le SS Sturmbannfuehrer Professor Doctor Pfannenstiel, ordinarius de l'hygiène de l'Université de Marbourg/Lahn, l'oreille à la porte de bois. Le Hauptmann Wirth furieux, prend sa carache [68] [cravache]: 11, 12 coups au visage de Ukrain [Ukrainien], qui est en aide de Heckenholt. Après deux heures 49 minutes - la montre stop a tout registré [enregistré] - le Diesel commence. Jusqu'à ce moment, les hommes dans les 4 chambres déjà remplies vivent, vivent, 4 fois 750 personnes à 4 fois 45 m3!

De nouveau, 25 minutes passent: beaucoup, c'est vrai, sont morts. On voit par la petite fenêtre dans lequel [laquelle] la lampe électrique fait voir, pour un moment, l'intérieur de la chambre. Après 28 minutes encore peu qui survivent, après 32, enfin, tout est mort! De l'autre côté, les juifs travailleurs ouvrent les portes de bois. On leur a promis pour leur service terrible, la libertée et quelques procents [pourcentages] du résultat des valeurs.

T I

Pages 7 (numérotée 6) **et 8** (numérotée 7) **plus extrait de la p. 10** (non numérotée)

Comme des colonnes de basalte, les morts sont encore debout, [n'] étant pas la moindre place de tomber ou de s'incliner. Même morts, on connaît encore les familles qui se serrent les mains encore morts. On a peine de les séparer, pour faire vides les chambres pour la prochaine charge. On jette les corps bleus, humides de soudre [sueur] et d'urin, les jambes pleins de crotte et de sang périodique. Parmi tous, les bébés, les corps des enfants. Mais, on n'a pas de temps. Deux douzaines de travailleurs s'occupent de contrôler les bouches, qu'ils ouvrent par moyen des crochets de fer. "Or à gauche, sans or à droite!" Autres contrôlent anus et génitales pour monnaie, brillants, or. Les dentistes arrachent avec martel [marteau] les dents d'or, ponts, couronnes. Parmi tous, le Hauptmann Wirth. Il est à son élément, me prêtant une grande boîte de conserves, remplie des dents d'or, il me dit: Eprouvez le poids de l'or, seulement d'hier et d'avant-hier! Et vous ne croyez [croiriez] pas [ce] que nous trouvons par jour: les dollars, les brillants, l'or! Mais, voyez vous-même. Alors il me guida à un bijoutier juif, qui avait la responsabilité de toutes ces valeurs. On me fit encore voir un chef de "Kaufhaus des Westens", Berlin, qui avait des fonctions au commando de travail et un petit homme avec violine [violon], le chef de ce commando de travailleurs juifs. "C'est un capitaine de l'Armée KK d'Autriche, chevalier de la croix de fer allemande de première classe!"

[69]Alors, les cadavres nus furent jetés dans des grands fossés de 100 x 20 x 12 mètres, situés auprès des chambres de mort. Après quelques jours, les corps se gonflaient et tout s'élevait de 2-3 mètres par moyen de gaz qui se formait dans les cadavres. Après quelques jours, le gonflement fini, les corps tombaient ensemble. Autre jour, les fossès furent remplis de nouveau et couverts de 10cm de sable.

(En bas d'une page supplémentaire (10· page non numérotée) qui semble un brouillon, on lit le texte ci-dessous:)

Quelque temps plus tard - j'ai écouté - on a fait des grilles de rails de chemin de fer - et a brûlé les cadavres par moyen de l'huile Diesel et de l'essence, pour faire disparaître les cadavres.

T I

Pages 8 (numérotée 7)

Autre jour, nous allions avec l'auto du Hauptmann Wirth à Tréblinca a 120 km environ de Warsawa NNE. L'institution de ce lieu de mort était presque la même qu'à Belzec, mais plus grande encore - 8 chambres à gaz et vraies montagnes de vêtements et de linge de 35-40 mètres d'altitude. Alors, à notre honneur, on faisait un banquet avec tous les employés de la SS. L'Obersturmbannfuehrer Professor Dr. méd. Pfannenstiel fit un sermon [discours]: votre oeuvre, c'est un grand devoir et un devoir si nécessaire. Si l'on voit les corps des juifs, on comprend la grandeur de votre bonne oeuvre. Le dîner lui-même était simple, mais selon l'ordre de Himmler lui-même, les occupés [employés] de ce service recevaient ce qu'ils voulaient de beurre, viande etc. Au congé [départ] on nous offrit plusieurs kilos de beurre et grand nombre de bouteilles d'alcool. Moi, je fis le mensonge d'avoir assez de tout de notre ferme. Pour cette raison, Pfannenstiel prit encore ma portion.

Nous allions avec l'auto à Warsawa. Wagon-lit déjà étant parti, j'attendais l'autre train. Attendant en vain un lit libre, je rencontrais le secrétaire de la légation [de] Suède, Baron von Otter. Tous les lits occupés, nous passions la nuit au corridor du wagon- lit. Alors, sous la fraîche impression, je lui ai raconté tout avec la prière de référer tout à son gouvernement et aux alliés. Il me demanda une référence de moi-même. Je lui ai donné l'adresse du Généralsuperintendant Dr Otto Dibelius, Berlin-Lichterfelde, Bruederweg 2, ami de Mr. le curé Martin Niemoeller et chef de la [70] résistance protestante contre le nazisme. Après quelques semaines, j'ai vu encore une fois Mr. le Conseil [ler] de Légation von Otter. Il me dit qu'il avait fait son rapport au gouvernement [de] Suède, un rapport qui, selon ses mots, avait grande influence sur les relations de [la] Suède et de l'Allemagne.

T I

Pages 8 (numérotée 7) **et 9** (numérotée 8)

Ma tentative de référer tout cela au chef de la légation du Saint- Père n'a pas eu grand succès. On me demanda si j'était soldat. Alors on refusa tout entretien. Alors, je lui ai fait dire tout cela par Mgr. le Docteur Winter, secrétaire de l'épiscopat catholique de Berlin. En sortant de la légation du Saint-Père à la Rauch-strasse à Berlin, je me vis poursuivi d'un agent de police qui, après quelques minutes très désagréables de me suivre me quitta [se lassa de me suivre].

Dans mes appartements à Berlin W 15, Buelowstrasse 47 I, j'avais autour de moi un cercle d'antinazis. Un des membres vint quelque temps plus tard avec l'attaché de Presse de la Légation suisse à Berlin, Dr. Hochstrasser, auquel j'ai raconté comme aux autres membres, tout ce que je savais. Autre membre de ce cercle, Mr le curé Buchholz, curé de la prison Ploetzensee, qui a accompagné à la mort les officiers du 20 juillet 1944. Mgr. Buchholz et Mgr. Niemoeller recevaient de ma part de temps en temps couwent [souvent] grand nombre de cigarettes et cigares et d'autres dotations d'amour [cadeaux en signe d'affection].

T I

Pages 8 (numérotée 7) **et extrait de p. 11** (non numérotée)

(Sur une page supplémentaire (11e page non numérotée) se présentant comme un brouillon, on lit le texte ci-dessous:)

A Belcec et à Tréblinca, on n'a pas se donné la peine de compter d'une manière quelquement exacte le nombre des hommes tués. S'il on avait trouvé des passeports ect..., il ne s'agira d'une très petite partie de tout le nombre des morts. La plupart est mort anonyme. C'est valable aussi pour les Polonais et Tchécoslovaques n· III qui sont disparus dans les mêmes chambres de la mort. Ils furent choisis pour la mort par des commissions de pseudo-médecins, simples jeunes hommes à limousine et [71] à manteaux blancs, qui parcouraient les villages pour, selon vue, destiner les vieux, malades etc. qui n'étaient pas encore dignes de vivre pour ne pouvoir pas encore travailler.

Le Hauptmann Wirth me pria de ne pas proposer à Berlin quelconque autre méthode et de laisser tout, comme il était. Je mentais que l'acide prussique était déjà détruit[e] par le transport et très dangereux et d'être forcé d'enterrer l'acide [ce] qui se fit aussitôt.

T I

Pages 9 (numérotée 8) **et p. 10** (numérotée 9)**,**
mais seulement pour les 6 premières lignes.

Il me faut encore ajouter que SS Sturmbannfuehrer Guenther demanda de moi, le commencement 1944, de grandes fournitures d'acide prussique pour un destin [dessein] obscur. L'acide devait être fourni à Oranienburg et Auschwitz, champs [camps] de concentration. J'ai fait envoyer l'acide loyalement comme désiré. Mais aussitôt après son arrivée, je ai fait disparaître pour désinfection. C'était quelquement [quelque peu] dangereux pour moi, mais si l'on m'avait demandé où se trouvait l'acide, j'aurais dit: il était déjà en état de dissolution dangereuse, et c'est pour cela qu'il me fallait le consommer pour la désinfection. Je suis sûr que Guenther, selon ses propres mots, avait l'ordre de [se] le procurer pour éventuellement tuer beaucoup d'hommes. Les notas [factures] de cettes fourniture, ensemble 2.175 kg, assez pour tuer quelques millions d'hommes, j'ai sur moi. Je les ai fait écrire à mon nom, pour - comme j'ai dit - discrétion, en véritée pour être quelquement libre dans la disposition et pour mieux faire disparaître l'acide toxique.

Je n'ai jamais payé la livraison. Le directeur de la maison, Dr. G. Peters, Friedberg/Hessen, qui a fourni l'acide, m'a dit qu'il a fourni - pour tuer des hommes - acide prussique en ampoules.

T I

Page 10 (numérotée 9)**, à partir de la 7e ligne et jusqu'à la fin.**

Le 22 avril 1945, j'avais attendu la prise de la ville de Metzingen/Wurttemberg. J'avais donné le conseil aux citoyens et à la Mairie de Metzingen de rendre la ville aux Français. Les habitants étant prêts, on annonça des troupes allemandes pour tenir [72] Metzingen. Alors, j'ai passé les lignes françaises et je me suis présenté, de moi-même, volontaire à Mr. Le Commandant français de la ville de Reutlingen. J'ai lui présenté mes papiers, c'est:

- 2 mandats d'arrêt de la Gestapo - exclusion du partie NSDAP

- référence spéciale du bureau du pasteur Martin Niemoeller - papiers militaires.

Ayant éprouvés [examiné] les papiers, Mr. le Commandant de Reutlingen m'a donné un papier avec le texte suivant: "Le titulaire n'est pas un vrai SS et ne doit pas être traité comme tel, mais, au contraire, avec tous ménagements".

C'était Mr. le Commandant de Reutlingen qui proposa, selon mes désirs, que je serai présenté à un lieu de service qui s'intéresserait de mes connaissances du nazisme et qui, peut-être, ferait usage de mon antinazisme. Malheureusement, les papiers [2 mandats d'arrêt de la Gestapo, etc.) sont restés à Tuebingen, Gartenstr. 24 au corridor de ma maison, où il m'était encore permis de prendre chemise, brosse à dents

[N'ayant pas trouvé aux Archives de Bielefeld (LKA) d'autre page au-delà de cette page 9, je constate que c'est ici que s'interrompt brutalement la confession manuscrite en français du 26 avril 1945.]

Il existe encore 2 pages supplémentaires qui reprennent essentiellement des passages des pages précédentes; ce qu'il y a de nouveau a été intercalé par nous dans l'ensemble de la confession et annoncé par une introduction.)

Texte T II

Il est dactylographié, rédigé en français et daté du 26 avril 1945.

Il se compose de six pages (dont la dernière porte la signature manuscrite: Kurt Gerstein), auxquelles s'ajoute une septième page intitulée: "Kurt Gerstein - Suplement", non signée.

Nous disposons d'une photocopie qui provient des National Archives de Washington; au bas de chaque page, on relève un numéro appliqué à l'aide d'un composteur et précédé d'un B. Les sept pages sont donc numérotées de B 49357 à B 49363.

[73]

T II

Première feuille

Page numérotée 1 de l'original

Ecoutant des massacres des imbéciles et aliénés à Grafeneck, Hadamar etc., choqué et blessé dans mon intérieur, ayant tel cas dans ma famille, je n'avais qu'un seul désir: Voir, voir dans toute cette machinerie et alors crier dans tout le peuple! -- Muni de deux références des deux employés de gestapo, ayant traité mon cas, il n'était pas difficile d'entrer dans la SS armée. 10 mars - 2 juin 1941 instruction élémentaire du soldat à Hambourg- Langenhoorn, Arnhem et Oranienburg avec 40 médecins. Pour mes doubles études - technique et médecine - je reçus l'ordre d'entrer au service médico-technique de SS-Fuehrungshauptamt- service sanitaire de la SS Armée - Amtsgruppe D, Hygiene. - A ce lieu de service, je me choisis moi même le devoir de construir aussitôt des appareils de désinfection et des filtres d'eau potable pour les troupes et pour les champs de prisonniers et de concentration.. Pour connaissance exacte de l'industrie j'y réussis bientôt- mes prédécesseurs n'étant pas réussis. Ainsi, il fût possible d'abaisser le nombre des prisonniers morts considérablement. -- Pour mes succès, bientôt je réussis lieutenant.-- Décembre 1941, le tribunal qui avait ordonné ma exclusion dehors NSDAP reçut connaissance de ma entrée dans la SS armée. On faisait grandes efforts de me chasser et de me poursuivre. Mais pour mes succès on me déclara sincère et indispensable.- Janvier 1942 je fus le chef du service technique de désinfection, contenant aussi le service des gaz sévérement toxiques pour désinfection.-

T II

Deuxième feuille

Fin de la page numérotée 1 de l'original

--- Le 8 juin 1942 il entra dans ma chambre de service le SS-Sturmbannfuehrer Guenther du Reichs-Sicher-

Page numérotée 2 de l'original

ReichsSicherheitsHauptamt, en civil, inconnu à moi. Il me donne l'ordre de procurer 100 kg d'acide prussique et d'aller avec lui à un lieu qui n'était pas connu qu'au chauffeur du cammion. Nous partions à l'usine de potasse près de Collin (Prague). Le cammion chargé nous partions à Lublin-Pologne. Nous prennions avec nous [74] le professor Dr. méd. Pfannenstiel, ordinarius d'hygiène de l'universitée Marbourg/Lahn. - A Loublin, le SS-Gruppenfuehrer Globocnek nous attenda. Il nous dit: c'est une des plus secrètes choses qu'il y a, et même la plus sécréte. Chacun, qui en parle, sera fusillé aussitôt. Hier, deux parleurs sont morts. Alors il nous expliqua: A l'instant, -17 août 1942- il y a 3 installations: 1.) Belcec, à la route Loublin-Lemberg, au secteur à la ligne de démarcation Russe. Maximum par jour 15.000 personnes. (vu!) 2.) Sobibor, je ne sais pas exactement, où. pas vu. 20.000 pers.p.jour. 3.) Tréblinca, 120 km NNE de Warsawa.25.000 par jour. vu!. 4.) Maidannek; près de Loublin, vu en préparation.--

T II

Troisième feuille

Suite de la page numérotée 2 de l'original

--Globocnek dit: il vous faudra faire la désinfection de très grande quantitées de vêtements, dix ou vingt fois le résultat de la "Spinnstoffsammlung", (collection de vêtements et textils), qu'on ne fait que pour obscurcir la provenance des vêtements Juifs, Polonais, Tchèques etc. - Votre autre devoir sera: de changer le service de nos chambres de gaz, maintenant fonctionnant par échappement d'un ancien moteur "Diesel", à une chose plus toxique et fonctionnant plus vite, c'est acide prussique. Mais le Fuehrer et Himmler, qui étaient ici le 15 août- c'est avant-hier-- m'ont obligés d'accompagner moi même tous ceux qui doivent voir les installations.

- Alors professor Plannenstiel: Mais qu'est ce que dit le Fuehrer? - Alors Globocnek, maintenant chef de Police et ss rivière Adriatique à Triest: Plus vite, plus vite, réaliser toute l'action! -dit il. Alors le directeur du ministère Dr. Herbert Lindner, ministère Intérieur: N-'estait il pas meilleur de brûler les corps au lieu de les enterrer? Une autre génération, peut-être, en penserait d'une autre manière.".. - Alors Globocnek: Mais messieurs, si jamais, après nous, il y aurait une génération si lâche, si carieuse, qu'elle ne comprenne pas notre oeuvre si bon, si nécessaire, alors-messieurs- tout le Nationalsocialisme était pour rien. - Mais, au contraire, il faudrait enterrer des tables de bronce, auxquels il est inscrit, que c'étions nous, nous, qui avions eu le courage de réaliser cet oeuvre gigantique! "--Alors Hitler: oui, mon brave Globocnek, c'est un mot, c'est aussi mon oppinion! --

[75]

T II

Quatrième feuille

Suite et fin de la page numérotée 2 de l'original

--L'autre jour, nous partions à Belcek. Une petite gare spéciale de deux quais s'incline à la colline de sable jaune, immédiatement au Nord de la rue et du chemin de fer Lublin-Lemberg. Au sud, près de la chaussée, quelques maisons du service avec l'affiche: "lieu de service de Belcec de la SS armée"-. Globocnec me présenta à SS-Hauptsturmfuehrer Obermeyer de Pirmasens, qui me fit voir avec grande retenance les installations. Cet jour, on ne vit pas les morts, mais l'odeur de toute la région, aussi de la grande chaussée, était pestillent. A côté de la petite gare il y avait une grande baraque "Garderobe" avec un guichet "valeurs". Alors, une chambre de 100 chaises "coiffeurs". Alors un corridor de 150 mètres au plein vent, fils barbelé de deux cotés, et affiches: "Aux bains et inhalations"! --Avant nous une maison comme institut de bain, à droite et à gauche grand pot de beton avec geranium ou autre fleurs. Aprês avoir monté un petit escalier, à droite et à gauche, trois et trois chambres comme de garages, 4 x 5 mètres, 1,90 mètre d'altitude. Au retour, pas visibles, sorties de bois. Au toît, l'étoile de D a v i d en cuivre. Avant le bâtiment inscription: "Fondation Heckenholt". -De plus- cet après-midi-je n'ai aperçu. --Autre matin, quelques minutes avant 7 heures, on m'annonça:

Page numérotée 3 de l'original

Après dix minutes le premier train arrivera! -Vraiement, après quelques minutes le premier train arriva de Lemberg. 45 waggons, contennants 6.700 personnes, 1450 déjà morts à leur arrivée. Derrière les petites lucarnes aux fils barbelés des enfants, jaunes, pleins de peur, femmes, hommes. Le train arrive: 200 Ucrains, contraints à ce service, arrachent les portes et, avec caraches de cuir, ils chassent les personnes dehors des voitures. Alors un grand parleur-haut donne les instructions: Au plein vent, quelques dans la baraque, se déshabiller de tout vêtement, aussi prothèse et lunettes. Avec petit morceau de ficelle, offert par un petit garçon juif de 4 ans, joindre ensemble les chaussures. Rendre tout valeur, tout argent au guichet "Valeurs" sans bon, sans reçu. Alors les femmes, les jeunes filles au coiffeur-faire couper à un ou deux coups les cheveux, qui disparaîtrent dans [76] des grands sacs de pomme de terre "pour en faire quelques choses spéciales pour les sous-marins, épaisseurs etc". --me dit le SS-Unterscharfuehrer du service.

T II

Cinquième feuille

Suite de la page numérotée 3 de l'original

Alors, la marche commence: A droite, â gauche le fil barbelé, en derrière deux douzaines Ucrains avec fusil, Guidé d'une jeune fille extraordinairement belle, ils s-'approchent. Moi même avec le Hauptmann Wirth, police, nous nous trouvons avant les chambres de la mort. Totalement nus, les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants, les bébés, les à une seule jambe, tous nus, passent. Au coin, un SS fort, qui à haute voix pastorale dit aux pauvres: il vous n'arrivera ni le moindre! il ne vous faudra rien que vivement respirer, cela fait forts les poumons, cette inhalation, c'est necessaire contre les maladies contagieuses, c'est une belle désinfection! -- Demandé, quelle serait leur sort il leur dît: vraiement, les hommes doivent travailler, bâtir des rues et des maisons. Mais les femmes ne sont pas obligées. Seulement si elles veulent elles peuvent aider au ménage ou dans la cuisine. -- Pour quelques de ces pauvres gens petit espoir encore une fois, assez pour les faire marcher sans résistence aux chambres de la mort, -- la majoritée sait tout, l'odeur leur indique le sort! -Alors ils montent le petit escalier et --voyent la véritée! Mères, nourrices, les bébés à la poitrine, nues, beaucoup d'enfants de tout âge - nus - ils hésitent, mais ils entrent dans les chambres de la mort, la plus part sans mot dire, poussés des autres derrière eux, agités par les caraches de SS. -Une juife, 40 ans environ, les yeux comme des flambeaux, cite le sang de leur enfants sur leurs meurtriers. Recevant 5 coups de carache au visage de part de Hauptmann de police Wirth lui même, elle disparait dans la chambre de gaz. Beaucoup font leurs prières, d'autres disent: Qui est ce qui nous donne de l'eau pour la mort? rite israélitique?)- Dans les chambres, la SS presse les hommes. "Bien remplir"- le hauptmann Wirth a ordonné. Les hommes nus sont debout aux pieds des autres, 700-800 à 25 mètres quarrés, à 45 m cube! - Les portes se ferment.

[77]

T II

Sixième feuille

Suite et fin de la page numérotée 3 de l'original

Cependant, le reste du train, nus, attendent. On me dit: aussi en hiver nus! - Mais ils peuvent emporter la mort! -- C'est pour cela, donc, qu'ils sont ici! - était la réponse! - à, ce moment, je comprend pourquoi "Fondation Heckenholt". -Heckenholt, c'est le chauffeur du "Diesel", dont les échappements sont destinés à tuer les pauvres! SS-Unterscharfuehrer Heckenholt se donne quelque peine pour faire en marche le moteur Diesel. Mais il ne marche pas! Le Hauptmann Wirth arrive. On voit, il a peur, parce que moi, je vois le désastre. Oui, je vois tout, et j'attends. Mon chronomètre "stop" a fixé tout. 50 minutes, 70 minutes, -- le Diesel ne marche pas! -Les hommes attendent dans leurs chambres de gaz. En vain. On les écoute pleurer. "Comme à la synagogue" -dit le SS-Sturmbannfuehrer Professor Dr. Pfannenstiel, ordinarius de l'hygiène de l'universitée de Marbourg/Lahn, l'oreille à la porte de bois. Le Hauptmann Wirth, furieux, fait 11, 12 coups de carache au visage de l'Ucrain, qui est en aide de Heckenholt. -Après deux heures 49 minutes le montre stop a tout enregistré--le Diesel commence. Jusqu'à ce moment les hommes dans les 4 chambres déjà remplis vivent, vivent, 4 fois 750 personnes à 4 fois 45 mètre cube! --De nouveau.

Page numérotée 4 de l'original

25 minutes passent: Beaucoup, c'est vrai, sont morts. C'est ce qu'on voit par la petite fenêtre, par laquelle la lampe électrique fait voir pour un moment l'intérieur de la chambre. Aprés 28 minutes, encore peu qui survivent. Après 32 minutes, enfin-, tout est mort! -De l'autre coté, des travailleurs juifs ouvrent les portes de bois. On leur a promis - pour leur service terrible-- la libertée et quelques procents du résultat des valeurs et de l'argent trouvé.

T II

Septième feuille

Suite de la page numérotée 4 de l'original

Comme des colonnes de Basalte les morts sont encore debout, étant pas la moindre place de tomber ou de s'incliner. Même morts, on connait encore les familles, qui se serrent encore les mains. On a peine de les séparer, pour faire vides les chambres [78] pour prochaine charge. On jête les corps, bleus, humides de soudre et de l'urin, les jambes pleins de crotte et de sang périodique. Parmi tous, les bébés, les cadavres des enfants. -Mais on n'a pas de temps! Deux douzaines de travailleurs s'occupent de contrôler les bouches, qu'ils ouvrent par moyen de crochets de fer. "Or à gauche, sans or à droite!" --D'autres contrôlent anus et génitaux pour monnaie, brillants, or etc. -Des dentistes arrachent par moyen de martels les dents d'or, ponts, couronnes. Parmi tous, le Hauptmann Wirth. Il est à son élément, me pretant une grande boîte de conserves, remplis de dents, il me dit: Eprouvez vous même le poids de l'or! C'est seulement d'hier et d'avant-hier! -Et vous ne croyez pas ce que nous trouvons par jour!: Les dollars, les brillants, l'or!! -Mais voyez vous même: -Alors il me guida à un bijoutier, qui avait la responsabilité de tous ces valeurs. -On me fit voir encore un des chefs du grand magasin de l'ouest, Berlin, Kaufhaus des Westens et un petit homme, qu'on faisait jouer le violon, chefs du commando travailleurs juifs. "C-est un capitaine de l'armée K et K [impériale et royale] Autriche, chevalier du Croix de fer Allemand I Klasse -me dit le Hauptsturmfuehrer Obermeyer. --Alors les corps nus fûrent jetés dans des grandes fossées de 100 x 20 x 12 mètres environ, situés auprès des chambres de la mort. -Après quelques jours, les corps se gonflaient et le touts'élevait de 2-3 mères par moyen de gaz, qui se formait dans les cadavres. Après quelques jour, le gonflement fini, les corps tombaient ensemble. Autre jour, les fossées furent remplies de nouveau et couvertes de 10 cm de sable. -Quelque temps plus tard -j'ai écouté- on a fait des grilles de rail de chemin de fer et a brulé les cadavres par moyen de l'huille Diesel et de l'essence, pour faire disparaître les cadavres.

T II

Huitième feuille

Suite de la page numérotée 4 de l'original

A Belcek et à Tréblinca, on n'est pas se donné la peine de compter d'une manière quelquement exacte le nombre des hommes tués. Les nombres, fait connu par Britisch Broadcasting Co -Radio sans fil sont pas justes, en vérité il s'agira cca [environ] ensemble de 25.000000 hommes! Pas juifs, seulement, mais en préférence des Polonais et Tchèques biologiquement sans valeurs celon oppinion des Nazies. La plus part et morte anonyme. Des [79] commissions de Pseudo-médecins, simples jeunes SS à manteaux blancs et limousines, parcouraient les villages et villes de Pologne et Tchechoslovaqie pour désigner les vieux, phtisistes, malades pour quelque temps plus tard, les faire disparaître aux chambres de gaz. C'étaient les Polonais, les Tcéques de la No. III [critère de classement défini par la S.S.], qui n'étaient pas encore dignes de vivre pour ne pouvoir pas encore travailler. -----Le Hauptmann de police Wirth me pria de pas proposer à Berlin quelquonque autre méthode des chambres de gaz et de laisser tout comme qu'il était. -Je mentis - ce que j'avais fait à tout cas-que l'acide prussique était déjà détruite par le transport et devenue très dangereuse. Alors je serai forcé de l'enterrer-que se fit aussitot.

T II

Neuvième feuille

Suite et fin de la page numérotée 4 de l'original

--Autre jour nous allions à par l'auto de Hauptmann Wirth à Tréblinca. 120km environ NNE de Warsawa [Varsovie]. L'institution de ce lieu de la mort était presque la même comme à Belcec, mais plus grande encore. 8 chambres de gaz et vrais montagnes de vêtements et de linge, 35-40 m environ d'altitude. Alors, à notre "honneur" on fît un banquet avec tous les employés de l'institut. Le obersturmbannfuhrer professor Dr. méd. Pfannenstiel, ordinarius [professeur titulaire] d'hygiène de l'universitée de Marbourg Lahn, fit un sermon: Votre oeuvre c-'est un grand devoir et un devoir si util et si

page numérotée 5 de l'original

nécessaire. En moi seul il parlait de cet institut comme de "beutée de travail, et d'une chose humane. A tous: Si-l-on voit les corps des juifs on comprend le grandeur de votre bon oeuvre! - Le diner lui même était simple, mais, celon l'ordre de Himmler, les occupés de ce service recevaient ce qu'ils voulaient de beurre, viande, alcool etc. -Au congé, on nous offra plusieurs kilos de beurre et grand nombre de bouteilles de liqueur. J'avais peine de mentir d'avoir assez de tout de notre ferme. Pour cette raison, Pfannenstiel prit encore ma portion. - Nous allions par l'auto à Warsawa. Attendant en vaine un lit libre, je rencontrais le secrétaire de la légation Suède, Msr. le Baron de Otter. Tous les lits occupés nous passions la nuit au corridor du waggon lit. là, sous [80] l'impression récente j'ai lui raconté tout avec la prière de réferer tout à son gouvernement et aux tous alliés. Il me demanda une référence de moi. J-ai lui donné comme telle l'adresse de Msr. le Generalsuperintendent D. Otto Dibelius, Berlin-Lichterfelde West, Bruederweg 2, ami de Martin Niemoeller et chef de la résistence protestantique contre le nacisme. Après quelques semaines j'ai vu encore deux fois le baron de Otter. Il me dit qu'il avait fait son rapport au gouvernement Suède, un rapport, qui, celon ses mots, a eu grande influence aux rélations de Suède et d'Allemagne

T II

Dixième feuille

Suite de la page numérotée 5 de l'original

Ma tentative de réferer tout cela au chef de la légation du Saint-Père, n'a pas eu grand succès. On me demanda si j'éstais soldat; Alors on me réfusa tout entretien. Alors j-ai fait un réferat détaillé au sécretaire de l'episcopat de Berlin Msr. le. DrWinter pour réferer tout cela à son episcope de Berlin et ainsi à la légation du Saint-Père.- Sortant de la légation du Saint-Père à la Rauchstrasse à Berlin, j'avais un rencontre dangereux à un agent de police, qui me poursuivait, mais, après quelques minutes très désagréables, me fit échapper.

T II

Onzième feuille

Suite et fin de la page numérotée 5 de l'original

Il me faut encore ajouter que le SS-Sturmbannfuehrer Guenther du Reichssicherheitshauptamt demanda de moi, le commencement 1944, de très grandes fournitures d'acide prussique pour un destin obscur. L'acide devait être fournie à Berlin, Kurfuerstenstrasse à son lieu de service. Je réussis à lui faire croyable que cela n'était pas possible pour les grands dangers. Il s'agit de plusieurs wagons d'acide toxique, assez pour tuer beaucoup d'hommes, des millions! Il m'avait dit qu'il n'éetait pas sur, si, quand, pour quel cercle de personnes, de quelle manière, où on aurait besoin de ce poison. Je ne sais pas exactement quelque ait été l'intention de Reichssicherheitshauptamt et du SD. Mais j'ai, plus tard, pensé aux mots de Goebbels de "fermer les portes derrière eux, si le nacisme ne réussirait jamais. Peut être qu'ils voulaient tuer une grande partie du peuple Allemand, peut être les travailleurs [81] étrangers, peut être les prisonniers de guerre - je ne sais pas! A tout cas, j'ai fait disparaître l'acide aussitot après son arrivée pour devoirs de désinfection. C'était quelquement dangereux pour moi, mais si-l-on m'avait demandé ou se trouvait l'acide toxique, j'aurais répondu: Elle était déjà en état de dissolution dangereux, et c'est pour cela qu'il me fallait la consommer pour la désinfection! - Je suis sur, que Guenther, le fils du-Rassen-Guenther- celon ses propres mots, avait l'ordre de procurer l'acide pour- éventuellement- tuer millions d'hommes, peut -être aussi dans les champs de concentration. J'ai sur moi les notas de 2.175 kg, mais en véritée il s'agît de cca 8.500kgs, assez pour tuer 8 millions d'hommes. J-'ai fait écrire à mon nom les notas pour- comme j'ai dit-discrétion, en véritée pour être quelquement libre dans les dispositions et pour mieux faire disparaitre l'acide toxique. Je n'ai jamais payé ces livraisons pour éviter le rembourse-[*Page numérotée 6 de l'original*]ment et de rappeler le SD à cet stock. Le directeur de la Degesch, qui avait fait cette fourniture, m'a dit qu'il a fourni pour tuer des hommes acide prussique en ampoules.--

T II

Douzième feuille

Suite et fin de la dernière page de l'original numérotée 6

Une autre fois, Guenther me consulta s'il était possible de tuer grande nombre de juifs au plein vent des fossées de fortifications de Maria-Theresienstadt. Pour empecher ce conseil diabolique, je déclarais impossible cette méthode. Quelques temps plus tard j'ai écouté que le SD s'était procuré d'une autre manière l'acide prussique pour tuer ces pauvres hommes à Theresienstadt. --Les champs de concentration les plus détestables n'étaient pas Oranienburg ni Dachau ni Belsen - mais Auschwitz (Oswice) et Mauthausen-Gus en près de Linz/Donau. C'-est là que sont disparus des millions d'hommes aux chambres de gaz, à des autos comme chambres gaz. La méthode de tuer les enfants était de leur tenir sous le nez un tampon à l'acide prussique. J'ai vu - moi-même- des expériments continuées jusqu'à la mort avec personnes vivants aux champs de concentration. Ainsi, le SS- Hauptsturmfuehrer Gundlach, Dr. med, a fait tels expériments au champs de concentration pour femmes à Ravensbrueck près de [82] Fuerstenberg-Mecklenburg. J'ai lu beaucoup de référats - à mon lieu de service- de tels expériments à Buchenwald, par exemple expériments jusqu'à 100 tablettes de Pervitine par jour - D'autres expériments toute fois cca.100-200 personnes-sont fait jusqu'à la mort avec sérum, lymphe etc. Himmler lui même s'avait réservé la permission de tels expériments.

Un jour, a Oranienbourg, champs de concentration, j'ai vu disparaître, un seul jour, tous les prisonniers, étant la pour etre perverses (homosexuels.)

J'ai évité de visiter souvent les champs de concentration, parcequ'il était usuel - en préférence à Mauthausen Gusen-près de Linz-de pendre à l'honneur des visiteurs un ou deux prisonniers. A Mauthausen, il était usuel de faire travailler les juifs à une carrière de grande altitude-. Après quelque temps les SS du service dîrent: Attention, après quelques minutes il-y-aura quelque malheure! Vraiement, une ou deux minutes plus tard, quelques juifs fûrent précipités de la carrière, tombants morts à nos pied. "Accidents de travail"-on régistrait aux papiers des tués. - Le Dr. Fritz Krantz, antinazi, SS-Hauptsturmfuehrer m'a souvent raconté de telles choses, qu'il condamnait vivement et publiait souvent.--

Les crimes découverts à Belsen, Oranienbourg etc sont pas considérables en comparaison des autres, qui sont faits à Auschwitz et à Mauthausen.

J-'ai le dessein d'écrire un livre contenant mes aventures avec les nazies.

Je suis pret de preter un serment que tous mes déclarations sont totalement vrais.[83]

[page 83 à page 108 de l'ouvrage imprimé d'A.Chelain]

Texte T III

Il est dactylographié, rédigé en allemand, daté du 4 mai 1945. Il n'est pas signé.

Il se compose de vingt-quatre demi-pages numérotées de 1 à 24, plus une demi-page (zu 7) (1) manuscrite, insérée entre la demi- page 7 et la demi-page 8, auxquelles s'ajoutent également huit demi-pages de compléments (Ergänzungen). C'est la pièce 31 de LKA, qui conserve un double du document dactylographié. Le Docteur Steinberg, Directeur de LKA, nous a dit que l'original n'avait jamais été retrouvé.

T III a été remis à LKA par Elfriede Gerstein le 31 juillet 1972.

Nous disposons de photocopies de 21 x 29,5; sur chacune d'elles, deux demi-pages sont superposées. Les pages photocopiées sont numérotées à la main, en haut et à droite, de 244 à 261.

La transcription du texte allemand est traduite en français. Nous avions eu l'intention d'utiliser la traduction publiée dans Le IIIe Reich et les Juifs *(1959) de Léon Poliakov et Josef Wulf, mais nous y avons rapidement renoncé. En effet, dès la demi-page n° 3, nous avons constaté que les auteurs mentionnés ci-dessus traduisaient les mots allemands suivants: "in diesen Oefen und Kammern hineinzuschauen", par: "jeter un coup d'oeil en ces lieux". En réalité, il faut traduire: jeter un coup d'oeil dans ces fours et ces chambres. Peut-être MM. Poliakov et Wulf ont-ils estimé peu logique que Gerstein semble savoir à l'avance qu'il allait trouver des fours et des chambres à gaz homicides? Nous avons, en outre, relevé de très nombreuses inexactitudes que nous avons dû corriger. Enfin, le texte publié comportait plusieurs coupures dans la "confession" principale et négligeait complètement les suppléments (Ergänzungen) qui n'ont jamais été publiés jusqu'à ce jour.*

Dans ses grandes lignes, les auteurs de Le IIIe Reich et les Juifs *ont traduit le récit déjà publié par le Professeur Docteur Hans Rothfels, en 1953, dans le n° 2 de la revue* Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, mais ils n'ont pas justifié leurs coupures par des notes comme l'avait fait H. Rothfels, et ils n'ont pas signalé l'existence des suppléments dont l'historien allemand a écrit qu'il s'agissait, non pas de témoignages oculaires, mais de "Hörensagen" (choses apprises par oui-dire).*

[84]

T III

Demi-pages 3 (fin), 4 et 5 (début)

Ayant entendu dire que l'on commençait à faire mourir les malades mentaux à Grafeneck, Hadamar et ailleurs, je résolus de tenter en toute circonstance de regarder dans ces fours et ces chambres afin de savoir ce qui s'y passe. Cela d'autant plus qu'une belle-soeur par alliance fut victime de ce meurtre forcé à Hadamar. Muni de deux recommandations émanant de fonctionnaires de la Police secrète d'Etat qui s'occupaient de mon affaire, je parvins sans difficulté à entrer dans la SS. Ces messieurs étaient d'avis que mon idéalisme, qu'ils admiraient probablement, ne manquerait pas de servir la cause nazie. Le 10 mars 1941, j'entrai dans la SS. Je fis mes classes à Hamburg-Langenhoorn, à Arnhem (Hollande) et à Oranienburg.

En Hollande, je pris aussitôt contact avec le mouvement de Résistance hollandais (l'ingénieur diplômé Ubbink, à Doesburg). En raison de mes études à double filière que j'avais faites, je ne tardai pas à entrer dans les services techniques médicaux et je fus affecté à l'Office Central de Commandement SS, Groupe d'emploi D, Service sanitaire de la Waffen SS Section Hygiène. Je reçus ma formation en suivant un cours médical fréquenté par 40 médecins. Au service d'hygiène, j'étais libre de définir moi-même mon activité. Je fis construire des dispositifs de désinfection, mobiles et fixes, pour la troupe, les camps de prisonniers et les camps de concentration. Ceci me valut, sans que je les aie mérités, de grands succès et je passai à partir de ce moment pour une sorte de génie technicien. Effectivement, on parvint au moins à endiguer quelque peu dans les camps la terrible vague de typhus exanthématique de 1941. En raison de mes succès, je passai bientôt sous-lieutenant et lieutenant. A Noel 1941, le tribunal qui avait ordonné mon exclusion du parti eut connaissance de mon entrée dans la SS à un poste de commandement. Il s'ensuivit une campagne dirigée contre moi, au cours de laquelle je fus traqué comme une bête. Mais en raison de mes succès et de ma personnalité, le service auquel j'appartenais me protégea et me maintint en fonction.

En janvier 1942, je devins "chef de section" à la Section Technique de la Santé et je fus en même temps chargé en double emploi du même secteur par le Médecin en chef (Reichsarzt) de la SS et de la police. Je fus chargé en cette qualité de tout le service [85] technique de désinfection, y compris de la désinfection relative aux gaz hautement toxiques.

T III

Demi-pages 5 (fin), 6 et 7 (début)

C'est en cette qualité que je reçus, le 8 juin 1942, la visite du SS Sturmbannfuehrer Guenther de l'Office Central de la Sûreté de Reich, Berlin W, Kurfuerstenstrasse, personne que je ne connaissais pas jusqu'alors. Guenther vint en civil. Il me donna l'ordre de faire venir immédiatement, pour une mission ultra-secrète relevant du Reich, 100 kg d'acide prussique et de les transporter dans une auto dans un endroit inconnu dont seul le chauffeur de la voiture savait le nom.

Puis, quelques semaines plus tard, nous partîmes pour Prague. Je pouvais à peu près me faire une idée du genre de mission que c'était, mais je l'acceptai parce que se présentait ainsi pour moi par hasard l'occasion, attendue depuis longtemps, de mettre le nez dans ces affaires-là. En outre, en qualité d'expert de l'acide prussique, je possédais tant d'autorité et de compétence qu'il devait m'être facile, de toute façon, de déclarer sous un prétexte quelconque que l'acide prussique était inutilisable parce que décomposé ou quelque chose de ce genre, et d'empêcher qu'on l'emploie dans le but meurtrier qui était le sien. Il y avait avec nous, plutôt par hasard, le Professeur Pfannenstiel, docteur en médecine, Obersturmbannfuehrer-SS, titulaire de la chaire d'hygiène à l'université de Marbourg-sur-la-Lahn.

Nous partîmes ensuite en voiture pour Lublin où nous attendait le Gruppenfuehrer-SS Globocnek. A l'usine de Collin, j'avais laissé entendre exprès que l'acide était destiné à tuer des êtres humains. Aussi ne tarda-t-il pas à se faire que, dans l'après-midi, une personne se manifestât qui montra beaucoup d'intérêt pour le véhicule et qui, dès qu'elle se sentit observée, s'enfuit à toute vitesse. Globocnek dit: "Toute cette affaire est l'une des choses les plus secrètes qu'il y ait en ce moment, on peut dire: la plus secrète. Celui qui en parlera sera fusillé sur-le-champ. Pas plus tard qu'hier, deux bavards ont été fusillés. "Puis il nous déclara: "Actuellement - c'était le 17 août 1942 - nous avons trois installations en service, à savoir: 1) Belzec, sur la route et la voie ferrée Lublin-Lemberg [Plus connu actuellement sous son nom ukrainien de Lvov. NdE] à l'intersection de la ligne de démarcation avec la Russie. Rendement maximal par jour: 15.000 personnes. [86] 2) Sobibor, également en Pologne, je ne sais pas exactement où. Rendement maximal: 20.000 personnes par jour. 3) Treblinca, à 120 km N-NE de Warschau [Varsovie]. Rendement maximal: 25.000 personnes par jour. 4) alors en préparation: Maidanek, près de Lublin. J'ai visité personnellement jusque dans les détails Belcec, Treblinka et Maïdanek en compagnie du directeur de ces établissements, le capitaine de police Wirth.

T III

Demi-pages 7 (fin), zu 7 (zu 7 signifie: "ajouter à la page 7", NdE)
(demi-page manuscrite également numérotée 7), 8 et 9 (début)

Globocnek s'adressa exclusivement à moi en disant: C'est votre tâche que de mener à bien la désinfection de quantités très importantes de textiles. La collecte de textiles n'a été effectuée en fait que pour expliquer la provenance de vêtements pour les travailleurs de l'Est, etc. et les présenter comme un résultat du sacrifice consenti par le peuple allemand. En réalité, le produit de nos établissements est de 10 à 20 fois supérieur à l'ensemble de la collecte de textiles.

(J'ai ensuite discuté avec des entreprises capables de ce travail de la possibilité de désinfecter de telles quantités de textiles - il s'agissait seulement d'un stock d'environ 40.000 tonnes - 60 trains de marchandises complets - dans les laveries et les établissements de désinfection existants. Mais il fut totalement impossible de placer de si grosses commandes. Je mis à profit toutes ces négociations pour faire connaître ou laisser entrevoir habilement le fait du meurtre des Juifs. Globocnek se tint alors pour satisfait qu'on arrosât tout cet amas de déténoline afin que cela eût l'odeur de la désinfection - ce qui fut fait par la suite)

Votre seconde tâche - bien plus importante encore- est d'adapter nos chambres à gaz, qui fonctionnent pour l'instant avec les gaz d'échappement d'un diesel, à quelque chose de mieux et de plus rapide. Je pense avant tout à l'acide prussique. Le Fuehrer et Himmler étaient ici avant-hier. Conformément à leurs instructions, je dois vous y mener personnellement. Je ne dois délivrer d'attestations ou de permis d'entrée écrits à personne.

Là-dessus, Plannenstiel demanda: Qu'a donc dit le Fuehrer? Glob.: Plus vite! d'exécuter toute l'opération plus vite! Le conseiller ministériel, le Dr. Herbert Lindner qui l'accompagnait, a alors demandé: Croyez-vous, Monsieur Globocnek, qu'il soit bon [87] et judicieux d'enterrer tous ces cadavres au lieu de les brûler? Après nous pourrait venir une génération qui ne comprendra pas tout cela! Globocnek répliqua: Messieurs, si jamais devait venir après nous une génération si veule et ramollie qu'elle ne comprenne pas notre grande mission, alors tout le national-socialisme aura été vain. Je suis au contraire d'avis que l'on devrait enfouir des plaques de bronze commémorant que c'est nous, nous, qui avons eu le courage d'accomplir cette grande oeuvre si nécessaire. Le Fuehrer ajouta: "Bien, Globocnek, c'est bien aussi mon avis".

Par la suite, c'est l'autre opinion qui s'est imposée. Les cadavres ont donc été brûlés sur de grands grils improvisés avec des rails de chemin de fer, à l'aide d'essence et de mazout.

T III

Demi-pages 9 (fin), 10 et 11 (début)

Le lendemain, nous partîmes pour Belcec. On avait créé à cet effet une petite gare spéciale près d'une colline tout au nord de la route Lublin-Lemberg dans le coin gauche de la ligne de démarcation. Au sud de la route quelques maisons portant l'inscription "Commando/Détachement spécial de la Waffen-SS à Belcec". Le chef proprement dit de toutes les installations meurtrières, le capitaine de police Wirth, n'étant pas encore là, Globocnec me présenta au Hauptsturmfuehrer-SS Obermeyer (de Pirmasens). Celui-ci ne me laissa voir cet après-midi-là que ce qu'il devait absolument me montrer. Je ne vis aucun mort ce jour-là; seule l'odeur qui régnait dans les parages était pestilentielle par ce mois d'août torride et il y avait partout des mouches par millions. Tout près de la petite gare à deux voies, il y avait une grande baraque, le prétendu "Vestiaire", avec un grand guichet "Valeurs". Puis venait une pièce avec une centaine de chaises: le local du coiffeur. Puis une petite allée à l'air libre plantée de bouleaux, bordée à droite et à gauche d'une double rangée de barbelés, avec des inscriptions: Accès aux salles d'inhalation et de bain! Devant nous, une sorte d'établissement de bains, avec à droite et à gauche sur le devant de grands pots en béton avec des géraniums, puis un petit escalier et ensuite à droite et à gauche respectivement trois salles de 5 x 5 mètres, 1,90 m de hauteur, avec des portes de bois comme les garages. Dans le mur du fond, pas très visibles dans l'obscurité, de grandes portes coulissantes en bois. [88] Sur le toit, en guise de "fine plaisanterie", l'étoile de David! Devant le bâtiment, une inscription: Fondation Heckenholt. Je n'en ai pas vu davantage cet après-midi-là.

Le lendemain matin, peu avant 7 heures, on m'annonce: dans dix minutes arrive le premier transport! Effectivement, au bout de quelques minutes, le premier train en provenance de Lemberg arrive: 45 wagons, 6 700 personnes dont 1.450 étaient déjàmortes à leur arrivée. Derrière les ouvertures grillagées, terriblement pâles et apeurés, des enfants regardaient au dehors, les yeux emplis de l'angoisse de la mort, ainsi que des hommes et desfemmes. Le train entre en gare: 200 Ukrainiens ouvrent brutalement les portes et font sortir les gens des wagons en les cinglant de leurs fouets à lanières de cuir. Un grand haut-parleur donne les instructions ultérieures: se dévêtir complètement, ôter également prothèses, lunettes, etc. Remettre les objets de valeur au guichet, sans bons ni reçus. Attacher soigneusement les chaussures par paires (en vue de la collecte de textiles), car sinon, dans le tas qui s'élevait bien à 25 mètres de hauteur, personne n'aurait pu retrouver les chaussures qui allaient ensemble. Puis les femmes et les jeunes filles passent chez le coiffeur qui, en deux trois coups de ciseaux, coupe tous les cheveux pour les faire disparaître dans de grands sacs à pommes de terre. "C'est destiné à un but spécial quelconque pour les sous-marins, pour les calfatages ou quelque chose d'analogue", me dit le Unterscharfuehrer-SS qui est de service à cet endroit-là.

T III

Demi-pages 11 (fin), 12 et 13 (début)

Puis le cortège se met en mouvement. En tête, une jeune fille très jolie, ils suivent l'allée, tous nus, hommes, femmes, enfants, sans prothèses. Je me trouve moi-même en haut, sur la rampe, entre les chambres, avec le capitaine Wirth. Des mères avec leur nourrissons au sein: elles montent, hésitent, entrent dans les chambres de la mort. Au coin se tient un homme de troupe SS, corpulent, qui dit d'une voix pastorale à ces malheureux: Il ne vous arrivera pas la moindre chose! Il faudra seulement respirer profondément dans les chambres, ça développe les poumons; cette inhalation est nécessaire à cause des maladies et des épidémies. A ceux qui demandent ce qui pourrait advenir d'eux, il répond: Oui, naturellement, les hommes devront travailler, [89] construire des maisons ou faire des routes, mais les femmes n'auront pas besoin de travailler. Seulement si elles veulent, elles peuvent aider au ménage ou à la cuisine. Pour quelques-uns de ces malheureux une petite lueur d'espoir qui suffit à leur faire faire sans résistance les quelques pas qui les mènent aux chambres. La plupart savent à quoi s'en tenir, l'odeur leur annonce leur sort! Ils montent le petit escalier et alors ils voient tout. Des mères avec leur enfant au sein, de petits enfants nus, des adultes, hommes et femmes, tous nus, ils hésitent, mais ils entrent dans les chambres de la mort poussés en avant par les autres qui sont derrière eux ou par les fouets à lanières de cuir des SS. La plupart sans dire un mot. Une juive d'environ 40 ans, aux yeux pleins de flamme, en appelle au sang qui est ici versé pour qu'il retombe sur les meurtriers. Elle reçoit cinq ou six coups de cravache au visage de la part du capitaine Wirth en personne, puis elle disparaît, elle, aussi dans la chambre. Beaucoup prient. Je prie avec eux. Je me serre dans un coin et je crie à haute voix vers mon Dieu et le leur. Comme j'aurais aimé entrer avec eux dans les chambres, comme j'aurais aimé mourir de leur mort! Ils auraient alors trouvé un officier SS en uniforme dans leurs chambres. On aurait interprété et traité l'affaire comme un accident et elle aurait été classée sans faire le moindre bruit. Mais je n'en ai pas encore le droit, il faut que je révèle d'abord ce que je vois ici! Les chambres s'emplissent. Bien tasser! a ordonné le capitaine Wirth. Les gens se marchent sur les pieds, 700-800 sur 25 mètres carrés, dans 45 mètres cubes. La SS les presse physiquement les uns contre les autres autant que faire se peut. Les portes se ferment.

T III

Demi-pages 13 (fin) et 14 (début)

Pendant ce temps, les autres attendent dehors à l'air libre, nus. On me dit: même en hiver, c'est tout à fait comme ça! Oui, mais ils peuvent attraper la mort! dis-je. Mais ils sont bien là pour ça! me rétorque un homme de troupe SS dans son dialecte. Maintenant, je comprends aussi enfin pourquoi toute l'installation s'appelle "Fondation Heckenholt". Heckenholt est le chauffeur du moteur diesel, un petit technicien, en même temps le constructeur de l'installation. Les gens doivent être mis à mort par les gaz d'échappement du diesel. Mais ce dernier ne fonctionne pas! Le capitaine Wirth arrive. On voit qu'il lui est pénible qu'il faille [90] que ça arrive juste aujourd'hui où je suis ici. Oui, je vois tout et j'attends. Mon chronomètre a bravement tout enregistré.50 minutes, 70 minutes, le diesel ne démarre pas. Les gens attendent dans leurs chambres à gaz. En vain. On les entend pleurer, sangloter. "Comme à la synagogue", remarque le professeur Pfannenstiel, l'oreille contre la porte de bois. Le capitaine Wirth frappe de sa cravache l'Ukrainien qui doit aider l'Unterscharfuehrer Heckenholt à faire marcher le diesel, 12 ou 13 fois au visage. Au bout de 2 heures 49 minutes - le chronomètre a tout enregistré - le diesel démarre. Jusqu'à ce moment-là, les gens demeurent en vie dans ces quatre chambres, quatre fois 750 personnes dans 4 fois 45 mètres cubes. De nouveau, 25 minutes passent. Exact [Traduction du mot "richtig". Sens probable: les choses sont en ordre, comme prévu. NdE], beaucoup sont morts maintenant, on le voit par la petite fenêtre dans laquelle la lumière électrique éclaire un instant la chambre. Au bout de 28 minutes, seuls quelques-uns vivent encore, au bout de 32 minutes, tout le monde est mort. De l'autre côté, les hommes du commando de travail ouvrent les portes de bois. On leur a promis pour leur épouvantable service - même aux Juifs - la liberté et un tant pour mille de toutes les valeurs trouvées.

T III

Demi-pages 14 (fin), 15 et 16 (début)

Les morts se tiennent droits comme des colonnes de basalte, serrés les uns contre les autres dans les chambres. Il n'y aurait pas place pour tomber ni pour se pencher en avant. Même dans la mort, on reconnaît les familles. Elles se serrent encore les mains, crispées dans la mort, de sorte que l'on a peine à les séparer pour libérer les chambres en vue de la prochaine charge. On jette au dehors les cadavres, humides de sueur et d'urine, souillés d'excréments avec du sang menstruel sur les jambes. Les cadavres d'enfants volent. On n'a pas le temps. Les cravaches des Ukrainiens sifflent sur les commandos de travail. Deux douzaines de dentistes ouvrent les bouches avec des crochets et regardent s'il n'y a pas de couronnes en or. L'or à gauche, sans or à droite. D'autres dentistes brisent les dents en or et les couronnes à l'aide de pinces et de marteaux pour les retirer des mâchoires.

Au milieu de tous ces gens, le capitaine Wirth bondit de tous côtés. Il est dans son élément. Quelques travailleurs contrôlent organes génitaux et anus à la recherche d'or, de brillants et d'objets [91] précieux. Wirth m'appelle auprès de lui: "Soupesez un peu cette boîte de conserve avec les dents en or. C'est seulement d'hier et d'avant-hier." Il me dit dans un langage incroyablement ordinaire et incorrect: Vous ne croiriez pas les quantités d'or et de brillants - il prononçait le mot avec 2 l - et de dollars. Mais voyez vous-même. Et il me conduisit à un joaillier qui avait pour tâche de gérer tous ces trésors, et il me fit tout voir. Puis on me montra encore un ancien directeur du "Kaufhaus des Westens" de Berlin et un violoniste. "C'est un capitaine de l'ancienne armée impériale et royale d'Autriche, chevalier de la Croix de Fer de 1ère classe, qui est maintenant le doyen du camp au sein du commando de travail juif". Les cadavres nus furent traînés sur des civières en bois à seulement quelques mètres de là dans des fosses de 100 sur 20 sur 12 mètres. Au bout de quelques jours, les cadavres se mirent à gonfler, puis se tassèrent ensuite fortement sur eux-mêmes peu après, de sorte que l'on put jeter par-dessus, une nouvelle couche. Puis 10 cm de sable furent répandus dessus de sorte qu'il n'émergeait plus que des têtes et des bras isolés. J'ai vu à un de ces endroits-là des juifs grimper sur les cadavres dans les tombes et travailler. 0n me dit que, par erreur, on n'avait pas déshabillé les gens d'un convoi qui étaient arrivés morts. Il fallait naturellement récupérer ça à cause des textiles et des objets précieux qu'ils auraient sans cela emportés dans la tombe.

T III

Demi-pages 16 (fin) et 17 (début)

Ni à Belzec ni à Treblinka on ne s'est donné la moindre peine pour enregistrer ou compter ceux qui ont été tués. Les chiffres n'étaient que des estimations faites d'après le contenu des wagons. Outre des Juifs originaires de tous les Etats souverains, on tua dans les chambres à gaz surtout des Tchèques et des Polonais n. III. Des commissions d'hommes de la SS - une partie d'entre eux n'ayant même pas le niveau de fin d'études de l'école primaire - se rendaient de village en village dans de belles limousines et avec un équipement médical, en manteaux blancs [il faut certainement comprendre: blouses blanches, NdE], faisaient défiler la population devant eux, faisaient mine de l'examiner et désignaient ceux qui étaient prétendument sans valeur biologique et devaient pour cette raison être supprimés, principalement les vieux, les phtisiques et les malades. Oui, me disait un SS-Sturmbannfuehrer, sans ces mesures, la Pologne, surpeuplée, [92] serait pour nous dépourvue de toute valeur. Nous ne faisons que réaliser après coup ce que la nature veille à faire d'elle-même dans le règne animal et végétal et omet malheureusement de faire chez l'homme. Le capitaine Wirth me pria de ne pas proposer à Berlin de transformer ses installations et de tout laisser en l'état, tel que c'était, formant un bon ensemble rodé au mieux et ayant fait ses preuves. Quant à l'acide prussique, je l'ai fait enterrer sous ma surveillance en donnant comme motif qu'il était entré en décomposition.

T III

Demi-pages 17 (fin) et 18 (début)

Le lendemain, 19 août 1942, nous nous rendîmes dans l'auto du capitaine Wirth à Treblinka, à 120 km au nord- nord-est de Varsovie. L'installation était à peu près la même, mais bien plus grande qu'à Belzec. Huit chambres à gaz et de véritables montagnes de valises, de textiles et de linge. En notre honneur, on donna un banquet dans la salle commune de style "vieille Allemagne", typiquement himmlérien. Le repas fut simple, mais on pouvait avoir de tout à volonté. Himmler avait lui-même ordonné que les hommes de ces commandos aient autant de viande, de beurre et d'autres choses, notamment d'alcool, qu'ils voudraient. Le Professeur Pfannenstiel fit un discours dans lequel il expliqua aux hommes l'utilité de leur tâche et l'importance de leur grande mission. S'adressant à moi-même, il parla de "méthodes très humaines et de la beauté du travail" Je garantis qu'il m'a vraiment dit cette chose incroyable. Il dit en particulier aux équipes: Quand on voit ces corps de Juifs, on comprend alors vraiment combien votre tâche est digne de reconnaissance. Lorsque nous prîmes congé, on nous offrit encore plusieurs kilos de beurre et beaucoup de liqueurs à emporter. J'eus peine à faire croire que j'avais de tout cela en suffisance provenant de mon soi-disant domaine, sur quoi Pfannenstiel, comblé, fit main basse sur mes parts. Nous partîmes ensuite en auto pour Varsovie. C'est là que je rencontrai, alors que je tentais vainement d'obtenir une couchette dans le train, le secrétaire de la légation de Suède de Berlin, le baron von Otter. Encore sous l'impression toute fraîche des choses épouvantables que j'avais vues, je lui ai tout raconté, en le priant de faire connaître aussitôt cela à son gouvernement et aux alliés, étant donné que chaque jour de retard devait coûter la [93] vie à des milliers et des dizaines de milliers d'autres gens. Il me pria de lui indiquer une référence et je lui indiquai à ce titre Monsieur le Surintendant Général, le Docteur Otto Dibelius, Berlin, Bruederweg 2, Lichterfelde West, ami intime du pasteur Martin Niemoeller et membre du mouvement ecclésiastique de résistance au nazisme. Je rencontrai Monsieur von Otter deux fois encore à la légation de Suède. Il avait entre-temps fait un rapport à Stockholm et m'annonça que ce rapport avait eu une influence considérable sur les relations germano-suédoises.

T III

Demi-pages 18 (fin) et 19 (début)

Je tentai de faire un rapport sur la même affaire au nonce apostolique. C'est là que l'on me demanda si j'étais soldat. A la suite de quoi, on refusa d'avoir avec moi toute autre conversation et je fus invité à quitter l'ambassade de Sa Sainteté. En quittant l'ambassade du Saint-Siège, je fus poursuivi par un policier à bicyclette qui passa rapidement devant moi, mit pied à terre et me laissa ensuite passer, de façon totalement incompréhensible. J'ai alors raconté cela à des centaines de personnalités, entre autres au syndic de l'évêque catholique de Berlin, M. le Docteur Winter, en le priant expressément de transmettre mes renseignements au Siège Apostolique.

T III

Demi-pages 19 (fin), 20 et 21 (début)

Je dois encore ajouter que le Sturmbannfuehrer-SS Guenther de l'Office Principal de Sécurité du Reich - je crois qu'il est le fils du Guenther des races - exigea encore de moi au début de 1944 de très grandes quantités d'acide prussique dans un but très obscur. Il me montra, dans la Kurfuerstenstrasse, à Berlin, un hangar dans lequel il songeait à stocker l'acide prussique. Je lui déclarai alors qu'il était exclu que j'en prenne la responsabilité. Il s'agissait de plusieurs wagons, assez pour mettre à mort des millions d'êtres humains. Il me dit qu'il ne savait pas encore lui-même si le poison serait employé, ni quand, pour qui, de quelle façon, etc. Mais il devait être tenu en permanence à disposition. Je n'ai pu par la suite m'empêcher de penser souvent aux paroles de Goebbels. Je suppose qu'ils voulaient tuer une grande partie du peuple allemand, y compris sûrement le clergé et les officiers mal vus. Cela [94] aurait dû se passer dans des sortes de salles de lecture ou de clubs; c'est du moins ce que je pus déduire des questionsrelatives à l'exécution technique que Guenther me posa. Il se peut aussi qu'il ait eu à tuer des travailleurs étrangers ou des prisonniers de guerre - je ne sais pas - En tout cas, je m'arrangeai pour que l'acide prussique disparaisse à n'importe quelles fins de désinfection dès qu'il était arrivé dans les camps d'Oranienburg et d'Auschwitz. C'était dangereux pour moi, mais j'aurais simplement pu dire que le poison s'était trouvé déjà dans un état dangereux de décomposition. Je suis sûr que Guenther voulait se procurer le poison pour mettre à mort éventuellement des millions d'êtres humains. Il y en avait assez pour 8 millions de personnes, 8.500 kg. J'ai présenté les factures pour 2.175 kg. Je faisais toujours établir les factures à mon nom, en prétendant que c'était pour des raisons de discrétion, en vérité pour être plus libre de disposer du poison comme je l'entendais et pouvoir le faire disparaître. J'évitai surtout de remettre sans cesse l'affaire en mémoire en présentant des factures, mais je laissai les factures impayées, en faisant prendre patience à la firme.

Le directeur de la DEGESCH, le Docteur Peters, Francfort s.M. et Friedberg, qui a exécuté cette livraison, m'a raconté qu'il a livré de l'acide prussique en ampoules destinées à tuer des êtres humains.

T III

Demi-pages 21 (fin) et 22 (début)

Une autre fois, Guenther me demanda s'il était possible de tuer en plein air, dans les fossés de la forteresse de Theresienstadt, des Juifs qui avaient l'autorisation de s'y promener. Pour faire échouer ce terrible projet, je déclarai que c'était impossible. J'ai alors appris par la suite que le commando du Service de Sécurité (SD) de Theresienstadt s'est procuré de l'acide prussique d'une autre façon et a tué les Juifs. Les camps de concentration les plus horribles n'étaient d'ailleurs pas Oranienburg ou Belsen ou Dachau, mais Auschwitz, où des millions de gens ont été tués, en partie dans des chambres à gaz, en partie dans ce qu'on appelait les "autos de la mort", et Mauthausen-Gusen, près de Linz. A Auschwitz, il était habituel de tuer des enfants en leur maintenant des tampons imbibés d'acide prussique sous le nez. J'ai du reste vu moi-même, au camp de Ravensbrueck, près de Furstenberg [95] dans le Mecklenbourg, le camp de concentration des femmes, des expériences faites sur des vivants. Celles-ci étaient faites à l'initiative du Gruppenfuehrer-SS le Dr. Gebhardt-Hohenlychen, par le Hauptsturmfuehrer-SS Dr. Gundlach. A Buchenwald, aussi on fit de telles expériences sur des êtres humains vivants, par exemple avec jusqu'à 100 comprimés de Pervitin, le cas échéant, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Himmler lui-même s'était réservé un droit d'approbation pour ces expériences. En particulier, c'est là-bas qu'on essaya le vaccin contre le typhus, la lymphe et d'autres sérums. Les expériences portaient à chaque fois sur 100 à 200 personnes, à savoir des gens condamnés à mort par la direction du camp ou par le SD. Je m'étonnai à Oranienburg que tous les homosexuels disparussent par centaines en quelques jours, et ce dans les fours.

T III

Demi-pages 22 (fin) et 23

J'ai, du reste, évité de faire de trop fréquentes apparitions dans les camps, car on avait parfois l'habitude de pendre des gens ou de procéder à des exécutions en l'honneur des visiteurs. Le Dr. Fritz Krantz Hauptsturmfuehrer-SS, qui a vu de telles choses en grand nombre, m'en parla souvent avec une indignation profonde. Par exemple, à Gusen-Mauthausen, on poussait tous les jours de nombreux Juifs, qui devaient travailler dans une grande carrière, pour les faire tomber au bas de la paroi abrupte et, en bas, on enregistrait leur cas comme accident mortel. A Auschwitz, de telles bassesses ont été également perpétrées en bien plus grand nombre qu'à Belsen. J'eus la chance de rencontrer dans mon servicequelques antinazis intégraux, comme le Hauptsturmfuehrer-SS et chef d'état-major Heinrich Hollaender, un bon catholique, et le Dr. Fritz Krantz que je viens de nommer précédemment. Hollaender porta à ma connaissance toutes les choses intéressantes. Sa femme a fait un jour, à l'occasion d'un repas, de violents reproches au sujet de l'homicide commis sur les Juifs au Dr. Grawitz, SS-Obergruppenfuehrer, Médecin SS du Reich et de la Police, de Berlin, en outre Président de la Croix Rouge allemande. A la suite de quoi elle fut réprimandée d'importance et il lui fut inerdit de jamais aborder de nouveau ce sujet-là.

Tous les renseignements que je fournis sont d'une exactitude littérale. Je suis pleinement conscient, devant Dieu et toute l'humanité, [96] de la portée extraordinaire des indications que je note ici par écrit et j'affirme sous serment que rien de tout ce que j'ai enregistré n'est affabulé ni inventé, mais qu'au contraire tout s'est passé exactement comme je l'ai dit.

T III

Supplément n° 1

A Belzec, j'avais l'impression que tous étaient réellement morts bien que le Capitaine Wirth m'ait raconté qu'ils auraient vu les choses les plus inattendues, par exemple qu'ils auraient trouvé un enfant bien vivant, le matin, dans une chambre qu'on avait laissée pleine toute la nuit sans la décharger. Notamment, disait Wirth, ils auraient constaté les choses les plus curieuses et les réactions les plus diverses chez les malades mentaux.

L'expérimentation des différents genres d'homicide n'a pas dû s'étendre au grand nombre. Mais on procéda à plus d'un essai. Par exemple, sans doute sur un assez grand nombre de gens, les morts par air comprimé dans les vieilles chaudières dans lesquelles l'air était introduit grâce à des compresseurs du genre de ceux que l'on emploie d'ordinaire pour fendre l'asphalte. A Tréblinka, j'avais l'impression que beaucoup vivaient encore. Presque tous gardaient les yeux ouverts et avaient un air épouvantable pour cette raison. Cependant je n'ai plus vu de mouvements bien que j'y aie prêté grande attention. Le Docteur en médecine Villing, de Dortmund, me fit avec une très profonde émotion le récit d'une mort vraiment héroïque. Il s'agissait de milliers d'ecclésiastiques polonais qui durent creuser eux-mêmes des fosses devant lesquelles ils furent ensuite fusillés, nus.

T III

Supplément n° 2

Lorsqu'on leur demanda avec un mépris railleur s'ils croyaient toujours au Christ et à Marie, ils répondirent en confessant fermement leur foi dans le Christ et invoquèrent la Vierge de Chestochova. Cette mort avait été saisissante et convaincante, me dit le docteur Villing. D'autres intellectuels encore - notamment des professeurs, hommes et femmes, sont morts par centaines de milliers avec une décence exemplaire analogue. Un genre de mort qui m'a été raconté sous toute garantie de vérité consistait à faire monter aux gens l'escalier qui conduisait à un haut-fourneau, à [97] les achever une fois en haut et à les faire disparaître ensuite dans le haut-fourneau. Bien des gens doivent avoir été également tués et brûlés dans des fours de tuileries. Mais la source dont je tiens le fait n'est pas suffisamment digne de foi.

Un haut gradé de la Police de Bromberg, le SS-Obersturmfuehrer Haller, raconta, à moi et aux médecins du cours pour SS, qu'avant son arrivée à Bromberg, il y était d'usage de tuer les enfants juifs en leur fracassant sans plus de façon la tête contre les murs des habitations. Il a fait cesser ces inepties et veillé à ce qu'on procède à l'exécution par les armes.

T III

Supplément n° 3

Il garde le souvenir particulièrement tragique de deux petites filles qui s'étaient agenouillées devant eux pour faire leur prière - elles étaient âgées de 5 et 8 ans - et qu'il "fallut" pourtant tout de même fusiller. Hall (er) dit en outre: lors des exécutions en masse des Polonais, on obligeait ceux-ci à creuser de longs fossés et à s'y coucher sur le ventre. Ils étaient ensuite exécutés d'en haut à la mitraillette. Les suivants devaient ensuite se coucher sur les cadavres encore chauds pour être également exécutés. Beaucoup n'étaient pas encore morts et, lorsqu'ils tentaient de sortir du fossé en rampant sous 5 ou 6 couches (de cadavres), il fallait les achever sur le bord du fossé.

Un membre important du gouvernement allemand du Krakau [= Cracovie. NdE] me raconta, en découpant une dinde, une prise particulièrement heureuse qu'ils avaient faite. Ils auraient, selon lui, pris un membre dirigeant du mouvement polonais de Résistance, un Juif. Celui-ci se serait, lors de son interrogatoire, drapé dans le silence. Sur quoi, on lui aurait brisé les poignets. Même alors il avait continué de se taire. Ensuite on l'aurait assis de force sur une plaque de fourneau rougie au feu. Vous auriez dû un peu voir comme le type est devenu loquace!!!

T III

Suppléments n° 4 et n° 5 (5 premières lignes)

Lors d'une visite à la Direction locale de la Construction de la Waffen-SS de Lublin, le 18 août 1942, deux chefs de travaux spéciaux me racontèrent une inspection faite dans la matinée à la morgue du camp de prisonniers de guerre de la SS près de [98] Lublin. Les cadavres y avaient été entassés par milliers. Pendant qu'ils procédaient à des mesures en vue d'une transformation des locaux, deux hommes avaient soudain bougé. Le SS-Rottenfuehrer qui les accompagnait avait alors demandé: Où donc? Puis il avait pris une barre de fer qui se trouvait sous la main et il avait fracassé le crâne des deux hommes. Ce n'était pas le fait, pensaient les chefs de travaux, qui les avait surpris, mais le naturel avec lequel cela s'était passé.

Le jour de mon inspection à Belzec, il advint qu'une Juive fit quelques coupures dans le cou à quelques Juifs du commando de travail à l'aide d'un rasoir qu'elle avait gardé sur elle en cachette. Wirth regretta vivement que la femme fût déjà morte, elle aurait dû subir un châtiment exemplaire. Quant aux Juifs du commando de travail blessés, il les fit soigner avec attention et les fit suivre médicalement, comme il disait, afin de les entretenir dans la croyance qu'ils seraient installés, rémunérés et maintenus en vie. Il - Wirth - trouvait une source intarissable d'étonnement et d'amusement dans le fait qu'ils y croyaient. Et les types croient ça, les types le croient!!! s'écriait-il tout seul!!

T III

Supplément n° 5 (fin)
et les 4 premières lignes du supplément n° 6

A Belcec, les hommes et les jeunes garçons furent invités par haut-parleur, après ouverture des wagons et déshabillage, à rapporter aussitôt les vêtements éparpillés partout dans les wagons avec lesquels ils disparurent dans un grand entrepôt. "Celui qui en fera le plus pourra rester dans le commando de travail!!"

Alors commença une course à mort entre ces gens nus au moment du rangement, sous les rires sarcastiques des hommes de troupe. Naturellement, ils disparurent tous par la suite dans les chambres à gaz. Seules quelques personnes très âgées et très faibles furent mises à part, puis fusillées. Je pense à quelques images profondèment émouvantes pour moi: au petit garçon juif de 3 ou 4 ans auquel on mit dans la main un paquet de ficelles destinées à attacher les chaussures par paires, à la façon dont, perdu dans un rêve, il distribuait les ficelles aux gens - ou encore à une chaînette de corail qu'une petite fille perdit à un mètre de l'entrée de la chambre à gaz. Je me rappelle qu'un petit garçon de peut- être trois ans se baissa pour la ramasser, quel plaisir il y trouva, [99] et qu'on le pousse ensuite, non, dans ce cas-là on le presse doucement, pour faire entrer dans la chambre.

[Les mots "qu'une petite fille" existent deux fois, d'une part à la fin du supplément n° 5, d'autre part au début du supplément n° 6. Donc les suppléments n° 5 et 6 ne se raccordent pas exactement.]

T III

Supplément n° 6 à l'exception des 3 dernières lignes

Le Hauptsturmfuehrer SS Obermeyer me raconta: J'ai rencontré dans un village de la région un Juif et sa femme, originaires de ma ville natale de Pirmasens. L'homme était Wachmeister pendant la guerre mondiale et c'est un type très bien. Lorsque j'étais enfant, il m'a sauvé de la mort en m'empêchant d'être écrasé. Je vais les prendre avec moi maintenant et je les incorporerai au commando de travail. Comme je lui demandais ce qu'il adviendrait de ces deux-là, Obermeyer dit: Après, ce sera comme pour les autres, il ne faut pas se faire d'illusions. Il n'y a qu'une possibilité. Mais, du moins, je les ferai fusiller. J'ai également rencontré au sein de la SS un assez grand nombre de gens qui condamnaient le plus sévèrement ces méthodes et qui, à cause de cela, en venaient au refus, ou même à une haine ardente du national- socialisme.

T III

Supplément n° 6 (les 3 dernières lignes), n° 7 (en entier), n° 8 (en entier, soit 5 lignes)

Je cite ici quelques noms dont je réponds totalement: - le SS-Sturmbannfuehrer, docteur en médecine Focht de Hagen en Westphalie, chef de la section intérieure de l'hôpital de campagne SS de Berlin, - le Hauptsturmfuehrer SS, docteur en médecine, Nissen, de Itzehoe, - l'Obersturmbannfuehrer docteur ... Sorge, de Iena, - le Hauptscharfuehrer ... Heinrich Hollaender, activiste de l'antinazisme et animé d'une haine brûlante du nazisme, - le Hauptsturmfuehrer, docteur Fritz Krantz, chef de section auprès du médecin SS du Reich, - le Gruppenfuehrer SS, docteur en pharmacie, Blumenreuther, directeur en chef du matériel sanitaire auprès du médecin SS du Reich et de la Police, - le docteur Rudolphi, Sturmbannfuehrer SS, même endroit, - le docteur Behmenburg, même endroit. Rudolphi a foulé aux pieds le portrait d'Hitler en octobre 1944.

[100]En général, c'est se méprendre que de considérer, ne serait-ce qu'un tant soit peu, la SS comme une masse unitaire. Je sais combien il est difficile de faire à ce sujet des différences dans l'appréciation et le traitement. Je comprends que l'on veuille s'en prendre à une formation en particulier et je suis sans doute celui qui connaît le mieux les horreurs commises par la SS. Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue que par exemple au moins les deux tiers de la SS hollandaises ont été racolés par contrainte par des moyens mensongers et de prétendus cours de sport. Il en alla ainsi de beaucoup d'Allemands, notamment de ceux qui provenaient de la Jeunesse hitlérienne et qui furent surpris et dupés sans se douter de rien. Egalement de ceux qui, à l'instigation de Himmler, furent tout bonnement poussés à quitter l'armée de l'air ou la marine pour entrer dans la SS. Il faut tenir compte de cela pour l'amour de la vérité et de la justice!

[101]

Texte T IV

Il est manuscrit, rédigé en français, daté du 6 mai 1945.

L'original, remis à LKA par Elfriede Gerstein le 10 août 1972, y est conservé; c'est la pièce 33.

Il se compose de neuf demi-pages.

En même temps que la pièce 33, la veuve de Kurt Gerstein a remis à LKA neuf autres demi-pages originales intitulées "Suppléments". C'est la pièce 34 que LKA présente comme des compléments à la pièce 33.

T IV

Demi-pages 4, 5 et 6 (en entier)

... Ecoutant des massacres des imbéciles et des aliénés à Grafeneck, Hadamar etc., choqué et blessé dans mon intérieur, je n'avais qu'un seul désir: Voir, voir dans toute cette machinerie et alors crier dans tout le peuple! Je n'avais à cette entreprise des grands scrupules ayant été moi-même deux fois la victime des agents du SD qui s'étaient glissés au plus sécrete conseil des Frères de l'église résistente confessionnelle (Niemoeller) et même dans l'association des prieurs. En outre, une belle-soeur - Mselle Bertha Ebeling - était assassinée à Hadamar. Muni de deux références des employés de Gestapo, ayant traité mon cas, il n'était pas difficile d'entrer dans la SS armée. Les employés étaient de l'opinion que mon idéalisme, qu'ils admiraient, devait rangé au profit du nacisme. - Le 10 mars 1941 j'entrais dans la SS. L'instruction élémentaire se fit avec 40 médecins à Hambourg-Langenhoorn, à Arnhem/Hollande et à Oranienburg. A l'Hollande, aussitôt je pris contact avec la résistance nationale Hollandaise (Ingénieur diplômé Ubbink de Doesbourg). - Pour mes études doubles, bientôt je réussis au service médico-technique de SS Fuehrungs-hauptamt - Groupe D - service sanitaire de la SS armée, secteur d'hygiène. A cet service, il était à moi de me choisir moi-même mes devoirs avec toute largesse. Je construais des camions et installations de désinfection et des filtres d'eau potable pour troupes, champs de prisonniers et champs de concentration. [102] Pour connaissance exacte de cette industrie j'y réussis bientôt, mes prédécesseurs n'étant pas réussis. Ainsi, il fût possible d'abaisser le nombre des prisonniers morts considérablement. Injustement bientôt j'avais grand succès et on me prenait pour grand génie technique. Ainsi, souvent je fus consulté de part de ministère intérieur et ministère est. Au moins, je réussis à abaisser quelquement la grande vogue de fièvre purpuré de 1941 aux champs de prisonniers etc. Pour mes succès, bientôt je fus lieutenant. Décembre 1941, le tribunal qui avait ordoné ma exclusion dehors NSDAP reçut connaissance de ma entrée dans la SS armée. On faisait grand efforts à me chasser et à me poursuivre. Mais pour mes grands succès et pour mon caractère honorable je fus tenu et protégé par mon chef. Janvier 1942 je fus nommé chef du service du rayon technique-sanitaire, contenant aussi ce service des gaz sévèrement toxiques pour désinfection.

T IV

Demi-pages 7, 8 et 9 (les 2 premières lignes)

Le 8 juin 1942, il entra dans ma chambre de service le SS Sturmbannfuehrer Guenther du Reichs Sicherheits Hauptamt, en civil, inconnu à moi. Il me dona l'ordre de procurer aussitôt 260 kg d'acide prussique pour un dessein extrêmement discrète et d'aller avec le poison par moyen d'un auto à un lieu, qui n'était seulement connu qu'au chauffeur. Quelques semaines plus tard, nous partons à Collin, près de Prague. Je ne pouvais penser quelquement la manière de l'ordre. Mais je m'en chargeais, parceque, par hasard, je réussis à voir dans toute cette machinerie. En outre, comme expert pour acide prussique, j'étais assez autorisé et compétent pour à tout cas faire disparaître le poison comme dissoud et ainsi à empêcher un abus pour tuer des personnes. - Nous étions accompagnés - par hasard - par SS Obersturmbannfuehrer Professor Dr. med. Plannenstiel, ordinarius de l'hygiène de l'Université Marbourg/Lahn. - A Collin j'avais fait entendre que l'acide était destinée pour tuer des personnes. Pour cela, l'après-midi la voiture fût observée avec attention.

A Lublin nous fûmes reçus par SS Gruppenfuehrer Globocnek, qui nous dit: Toute cette affaire est une des plus sécrètes choses, qu'il y a, et même la plus sécrète. Chacun, qui en parle, sera fusillé aussitôt. Hier, deux parleurs sont morts. Alors il nous expliqua: A l'instant - 17 août 1942 - il y a 3 installations: 1) Belcec, [103] à la chaussée Lublin-Lemberg au secteur de la ligne de démarcation Russe. Maximum par jour 15.000 personnes 2) Sobibor, en Pologne; je ne sais pas exactement, ou) 20 000 par jour pas vu! 3) Tréblinca, 120 km NNE de Warsavie. 25.000 par jour Vue! 4) Maidanek (près de Lublin) vu en préparation. J'ai visité en détail Belcec, Tréblinca, Maidanek avec le chef de ces institutions, le capitaine de police Wirth.

T IV

Demi-page 9 (suite et fin)

Globocnek dit: Il vous faudra faire la désinfection de très grandes quantitées de textiles, linge, vêtements, dix ou vingt fois le résultat de "Spinnstoff Sammlung" [Note d'H.Roques: Collecte de textiles]. Toute cette collection n'est faite que pour obscourcir la provenance des vêtements juifs, Polonais, Tchèques etc. En véritée, le résultat de nos installations est 10-20 fois celui de toutes cettes collections!

T IV

Supplément

Demi-page 1 et demi-page 2 (début)

A Belcec j'avais l'impression que tous étaient morts. Mais le Hauptmann Wirth qui - sans toute connaissance de chimie, de physiologie et en outre sans toute culture intellectuelle avait une prédilection pour des expériences au tuage d'hommes - m'a raconté les choses les plus curieuses qu'il a vu: par exemple un enfant très vive à une chambre qui était restée chargée pendant la nuit. En préférence ils avaient fait les expériences les plus différentes avec les aliénés. Je ne crois pas qu'il s'agit de grands nombres, avec quels on a fait des expériments. Mais on a fait des expériments singuliers. Par exemple on a tué des hommes par moyen d'air comprimé dans chaudières, faisant usage des compresseurs usuels à l'asphalte des rues. - A Treblinca j'avais l'impression que quelques-uns vivaient encore. Presque tous avaient ouverts les yeux, un aspect terrible. Mais je n'ai pas vu des mouvements, malgrée toute attention.

D'une manière de mourir la plus héroïque m'a raconté, touché et saisi de tout son cœur, le SS Hauptsturmfuehrer Dr. Villing de Dortmund. Il s'agissait de plusieurs milles des curés et des prêtres Polonais, forcés à creuser eux-mêmes des fossées et qui, devant ces fossées, sont fusilés totalement nus.

[104]

T IV

Supplément

Demi-pages 2 et 3 (sauf les 4 derniers mots)

Demandés avec ironie s'il croyaient encore en Jésus-Christ et en Maria ils répondaient par forte confession en Jésus-Christ et par un appel à Sainte Vierge de Tchenstochau. Cette manière de mourir - me dit le Docteur Villing - étaient émouvante et touchante.

Aussi des autres Polonais intellectuels, surtout des maîtres et maîtresses sont morts en grand nombre d'une maniére extraordinairement honnête et émouvante.

Une manière de tuer des hommes était de les faire ascendre l'escalier d'un haut fourneau, de les tuer là d'un coup de fusil et de les faire disparaître au fourneau. On dit que beaucoups d'hommes sont morts aux fourneaux ronds des briqueteries. Mais je ne peux pas garantir pour la vérité de cet rapport.-

Un des chefs de la police de Bromberg, SS Obersturmbannfuehrer Haller, à raconté aux médecins de mon cours et à moi, que, avant son arrivé à Bromberg, il était usuel de claquer des enfants juifs par tête au mur. Lui-même aurait fini cet abus et fait fusiler ces enfants.

T IV

Supplément - Demi-pages 3 (les 4 derniers mots), 4 (en entier) et 5 (début)

Il se rappela tragiquement de deux petites filles de 5 et 8 ans, qui étaient tombées à ses genoux pour faire leurs prières - et ensuite devaient être fusilées. - Haller nous raconta: Aux massacres des Polonais ils fûrent forcés de creuser des grandes fossées et de se poser dedans au ventre. Ensuite ils fûrent mitraillés par moyen de pistolets mécaniques. Les prochains furent engagés de se poser aux cadavres encore chauds pour être fusilés aussitôt. Beaucoup n'étaient pas morts et fûrent fusilés, faisants tentative de glisser en dehors les 5-6 couches d'hommes.

Un des chefs du gouvernement Allemand à Krakovie m'a raconté, tranchant la dinde d'un coup extraordinairement fortuné, Qu'ils avaient saisi un des chefs de la résistence Polonaise, un juif. A l'auditoire il garda silence. Alors on lui a cassé les poignets. Mais encore il garda silence. Alors on l'a mis avec le derrière au plaque du foyer ardent. Alors, il était prêt de parler! [105]

T IV

Supplément

Demi-pages 5 (suite et fin) et 6 (en entier)

Par l'occasion d'une visite à l'admnistration des travaux de construction de la SS armée, le 18 août 1942, ces deux officiers architectes nous racontaient d'une visitation du dépôt mortuaire d'un champs de prisonniers près de Lublin. Les cadavres étaient massés par quelques milles. Etant occupés de leurs travaux, tout à coup ils voyaient quelques-uns qui se mouvaient. Le SS Rottenfuhrer du service ne demanda que: Où? ...Alors il a pris une pièce de fer rond étant déjà à disposition pour leur briser les crânes. - Ce n'était pas le fait - me dirent les architectes - qui les surprit, mais que tout cela s'entendait de soi-même.

Par occasion de ma visite à Belcec, une juife à blessé avec un rasoir quelques hommes du commando de travail. Wirth regretta qu'elle était déjà morte, pour ne pouvoir pas la punir sévèrement par exemple. Les Juifs blessés il fit soigner par médecins avec exactitude, pour leur faire croire qu'ils seraient épargnés et récompensés. A haute voix il s'amusait qu'ils croyaient qu'ils vivraient, qu'ils recevraient leurs acres, leurs promilles. Les sots, les sots, il s'écriait!

T IV

Supplément

Demi-page 7 (sauf les 3 derniers mots)

A Belcec et à Tréblinca, après se déshabiller les hommes et les garçons furent invités de porter à grande vitesse les vêtements de partout dispercés aux waggons: Les meilleurs travailleurs seront membres du service de travail! - Il se fit une concurrence de vie et de mort de ces hommes nus enlevants les vêtements, les SS se moquant d'eux. Naturellement, l'après, tous sont disparus aux chambres de gaz. Seulement quelques personnes très agées et très faibles furent fusilées. - Je me souviens de quelques images saisaissantes: Au petit garçon juif, auquel on avait ordoné de donner une petite ficelle à toute personne pour plier ensemble les chaussures, et qui, rêveur, distribuait les ficelles. Que tous - involontaires - fûrent engagés pour la machinerie de leur propre tuage. Ou je me souviens à une petite fille nue de 5 ans qui perd un mètres devant chambre de la mort petit cordon de corails, au petit garçon de trois ans, qui le soulève, qui s'en réjouit - et d'alors, fût lancé dans la chambre.

[106]

T IV

Supplément

Demi-page 8 (sauf les 5 dernières lignes)

Le SS Hauptsturmfuehrer Obermeyer m'a raconté: J'ai rencontré à un village de cette région un juif et sa mariée de mon lieu natal Pirmasens. 1914-1918, il était sergeant, homme honorable. En enfant, il m'a sauvé de la mort d'être passé sur le corps. Je prendrai ces hommes et les ferai membres du commando de travail. - Demandé, que serait leur sort futur, il me dît: D'après? Le même comme les autres, dans telles choses il n'y a pas des différences. Mais je les ferai fusiler! - Même à l'intérieur de la SS j'ai rencontré quelque nombre d'hommes condemnants ces méthodes vivement, pleins d'une haine ardente contre le nacisme.

T IV

Supplément

Demi-pages 8 (fin)et 9 (en entier)

Voilà quelques noms de tels hommes:

2/3 de la SS hollandaise n'était dans cette formation que forcés par des méthodes les plus fraudouleuses et violentes. De même, beaucoup d'Allemands, en préférence de la jeunesse Hitler, sont pressés dans la SS par mensonge et tromperies. C'est le même sort comme celui des membres de Luftwaffe et marine, forcés à SS par Himmler. Pour la justice, il est nécessaire de pas oublier cela!

[page 107 à page 128 de l'ouvrage imprimé de Roques]

[107]

Texte T V

Il est dactylographié, rédigé en français, daté du 6 mai 1945. Il ne comporte aucune signature.

Il s'intitule "Rapport du Dr Gerstein de Tuebingen". C'est la copie d'un interrogatoire par les services de l'O.R.C.G. (Organe de Recherche des Criminels de Guerre). Un exemplaire de cette copie est conservé à la Direction de la Justice militaire à Paris dans le dossier administratif n. 611/Crimes de guerres, concernant Kurt Gerstein.

N'ayant pas été autorisé à faire des photocopies de cet interrogatoire, que nous appelons T Va, nous présenterons en annexe la photocopie d'un document très proche qui provient des National Archives de Washington et porte la mention de déclassification 01.0813. Il est, d'évidence, la réplique du document conservé à Paris à quelques différences près que nous avons rectifiées dans la transcription. Nous appelons ce dernier document T Vb.

Il existe également une traduction en anglais de T Vb; nous l'appelons T Vc. Ce document en anglais est, lui aussi, conservé aux National Archives de Washington; il porte la même mention de déclassification 01.0813 que T Vb. Nous disposons d'une photocopie, provenant du Centre de Documentation Juive Contemporaine à Paris; mais il s'agit d'un document de si mauvaise qualité que certains passages sont illisibles. Nous renonçons, dans ces conditions, à joindre en annexe à notre thèse la version T Vc.

T Va Première feuille

... Lorsque j'appris l'assassinat massif des aliénés à Hadamar, Grafeneck et ailleurs, je n'eus plus qu'un désir, voir jusqu'au fond de cette marmite de sorciers et communiquer au peuple ce que j'y verrai, serait-ce au risque de ma vie. Je n'avais pas à avoir de scrupules; ayant été moi-même, à deux fois la victime des agents du S.D. qui s'étaient eux-mêmes infiltrés dans les milieux les plus fermés de l'Eglise protestante et qui avaient prié côte à côte avec moi. [108]

Je pensais: "Ce que vous êtes capables de faire, je le peux mieux que vous", et je me constituai volontairement pour entrer dans les S.S.. J'ai pris cette décision d'autant plus facilement que ma propre belle-soeur, Bertha Ebeling, avait été assassinée à Hadamar.

A l'aide de deux recommandations d'agents de la Gestapo qui avaient été chargés de mon cas, il me fut facile d'être accepté dans les Waffen SS; un de ces messieurs m'avait dit: "avec votre dose d'idéalisme vous devriez être enfoncé jusqu'au cou dans le parti." C'est ainsi qu'ils me montrèrent eux-mêmes le chemin à prendre. Ma formation de base me fut donnée à Hamburg-Langenhoorn dans un stage que je suivis avec 40 médecins. Ensuite à Arnhem en Hollande et à Oranienburg. A Arnhem, je fus mis immédiatement en relations avec la résistance hollandaise par mon ami d'études, le fabricant Ubbink, de Doesburg.

Mes études doubles, en tant que médecin et technicien, me conduisent bientôt à l'E.M. des S.S., section D. hygiène. Il faut avouer que cette section était d'une largeur de conception remarquable, parfaitement consciente. Le choix de mon occupation m'est laissé entièrement et librement. Je me mets à construire des installations de désinfection locales et mobiles pour camps de prisonniers, camps de concentration, troupes au combat, en grande quantité pour subvenir à un besoin pressant. Sans avoir de mérite personnel à cela, j'obtiens de gros succès et à partir de ce moment, on me considère, à tort, comme un génie technique. Je dispose tout simplement d'un solide bon sens et d'une grande sûreté d'instinct. A partir de ce moment, je suis fortement utilisé pour des projets du Ministère du Travail et du Ministère de l'Est, et je dois me charger de remettre dans le bon chemin le système de désinfection très insuffisant de l'O.K.W. (Oberkommando der Wehrmacht). Ce système était déjà tellement saboté qu'il n'y a pas grand chose à améliorer. Toutefois, je réussis à stopper la terrible vague de typhus de 1941 qui causa quotidiennement plusieurs dizaines de milliers de morts dans les camps de prisonniers et de concentration. Bientôt, je deviens sous-lieutenant, puis lieutenant.

En décembre 1941, je suis à nouveau en grand danger, le tribunal du parti qui avait décidé mon exécution, ayant appris que je m'étais infiltré dans un E.M. de S.S. Grâce à mes réussites et à l'estime générale dont je jouis, je suis protégé par mes chefs et maintenu.

[109] En février 1942, je suis nommé chef de la section technique sanitaire qui comprend, en même temps, tout le système de l'eau potable et toute la désinfection technique, même à l'aide de gaz très toxiques.

T Va Deuxième feuille

Le 8 juin 1942, le S.S. Sturmbannfuehrer Guenther du R.S.H.A. de la Kurfuerstenstrasse vient dans mon bureau. Il est en civil. Je ne l'ai jamais vu. Avec beaucoup d'allusions mystérieuses, il me donne l'ordre de lui procurer 260 Kgs d'acide prussique et de me rendre avec ce poison, avec une voiture du R.S.H.A. dans un endroit connu seulement du conducteur.

Quelque temps après, je me rends avec cette voiture à Kellin (Kollin) près de Prague. Je pouvais m'imaginer approximativement le genre de mission dont il s'agissait. Je l'accepte toutefois, car aujourd'hui encore il me semble qu'un hasard ressemblant étrangement au destin, me mit en situation de jeter un coup d'oeil exactement là où je voulais voir clair de toutes les fibres de mon cœur. Parmi des milliers de postes possibles, on m'avait confié, parmi les centaines d'autres, juste le poste qui m'approchait le plus de cette sorte de chose et qui me chargeait, moi parmi tant d'autres d'y travailler. Si j'y pense, cela me semble incroyable et cela d'autant plus si l'on tient compte de mon passé qui m'a conduit plusieurs fois dans les prisons de la Gestapo et du S.D. pour activités antinationales et, il n'y a pas si longtemps, dans un camp de concentration, ceci étant largement connu de mes chefs, par suite de la dénonciation du Parti. Vraiment le S.D. et son patron le R.S.H.A. ont magnifiquement dormi dans ce cas et ont rendu d'une façon exemplaire le bouc jardinier.

Toutefois, en exécution d'un ordre reçu, je garde le secret absolu sur cette mission, même dans le bureau et ne parle à personne de cette chose. Aucun doute n'est possible, si dans ma situation je me livre à une indiscrétion, je suis tué après des tortures effroyables et ma famille sera exécutée en même temps que moi.

Je n'ai pas le moindre scrupule d'accepter cette mission, car toute autre l'aurait mené à bien dans l'esprit du S.D., tandis que moi, considéré comme autorité dans le domaine de l'acide prussique et des gaz très toxiques, je peux très facilement faire disparaître tout le chargement sous prétexte que la matière est abimée ou décomposée [110]. C'est ainsi seulement que l'emploi d'acide prussique pour l'exécution d'être humains peut-être empêché. En tout cas, je fais le nécessaire, à partir de ce moment, pour avoir au besoin pour moi, pour mon usage personnel, toujours du poison sur moi, ainsi qu'un pistolet bien chargé qui ne me quittent ni de jour, ni de nuit.

Une place restant libre dans la voiture en question, je suis accompagné par le S.S. Obersturmbannfuehrer Professeur Docteur Pfannenstiel, tenant la chaire d'hygiène à l'université de Marburg Lahn.

A Kollin dans la fabrique d'acide prussique, j'avais fait comprendre volontairement au personnel, par de maladroites questions techniques, que l'acide prussique était destiné à tuer des êtres humains. J'ai pratiqué ainsi à chaque fois, ceci étant la meilleure façon de lancer des rumeurs dans le peuple. Le véhicule fut surveillé très étroitement à Kollin.

A Lublin, nous sommes reçus par le S.S. Gruppenfuehrer Globocnec, général de la Waffen S.S.. Celui-ci dit: "Ce secret d'Etat est actuellement un des plus importants, on peut dire tranquillement le plus important, chaque homme qui en parle sera immédiatement fusillé; hier justement, nous avons fait taire deux bavards".

Actuellement (nous sommes le 17 août 1942) nous avons 3 installations:

T Va

Troisième feuille

1 - Belcec, situé sur la route Lublin-Lemberg, dans l'angle nord juste à l'endroit où la ligne de démarcation russe coupe la route. Rendement quotidien: environ 15.000 exécutions. Utilisation moyenne: jusqu'à par (sic) depuis avril 42: 11.000 par jour. 2 - Sobibor, près de Lublin en Pologne, je ne sais pas exactement où, 20.000 exécutions par jour depuis environ juin 42. 3 - Treblinca, en Pologne, 120 Kms nord-nord-est de Varsovie - 25.000 exécutions par jour, depuis mai 42. 4 - Maidanneck, près de Lublin, encore en préparation. Accompagné du chef de toutes ces fabriques de morts, le capitaine de police Wirth, j'ai visité à fond tous ces endroits à l'exception de Maidanneck. Wirth est celui-là même chargé par Hitler et Himmler de mission qui a supprimé les aliénés à Hadamar, Grafeneck et ailleurs.

[111]

T Va

Quatrième feuille

Se tournant vers moi, Globocnec dit: "votre devoir est de désinfecter les immenses quantités de lainages, linges, vêtements et souliers que produisent nos usines. Si tous les ans nous collectons des vêtements parmi le peuple danois, cela n'est fait que pour camoufler, vis-à-vis du peuple et des ouvriers étrangers, la provenance de ces immenses quantités de friperies. Un autre aspect beaucoup plus important de votre mission est de modifier le fonctionnement même de nos institus [sic] de mort. Actuellement, cela se fait grâce aux échappements de gaz d'un vieux moteur Diesel russe. Ceci doit se modifier et aller beaucoup plus vite. Je pense surtout à l'acide prussique. Avant-hier (le 15 août 42) le Fuehrer et Himmler étaient ici. J'ai reçu l'ordre de ne pas donner de permis aux gens qui sont obligés de visiter ces installations pour des raisons de services indispensables, mais de les accompagner personnellement en vue de la conservation du secret.

Pfannenstiel demande alors: "Qu'est-ce que le Fuehrer a dit de tout ceci?" Réponse de Globocnec: "Toute l'action doit être menée au plus vite". Il était accompagné du conseiller ministériel, Dr. Herbert Linden, du ministére de l'intérieur qui était responsable comme médecin de l'exécution des aliénés. Celui-ci émit l'idée de brûler les cadavres plutôt que de les enterrer. "Il est possible qu'une génération nous succède qui ne nous comprendra pas trop bien". Là dessus, Globocnec aurait répondu: "Messieurs, si jamais une génération doit nous succéder qui ne comprendrait pas notre grand devoir si nécessaire, il faut vraiment croire que tout notre national-socialisme a été inutile. Je suis au contraire d'avis qu'il faudrait enterrer en même temps que les cadavres des tablettes de bronze sur lesquelles il serait inscrit que c'est nous qui avons eu le courage de mener à bien cette oeuvre si importante et si indispensable". Hitler répondit: "Oui Globocnec, ceci est également mon opinion."

Néanmoins, quelque temps après, c'est l'avis du Dr. Linden qui domina. Même les cadavres déjà enterrés furent brûlés sur des grilles fabriquées avec des rails à l'aide d'essence et d'huiles lourdes.

Les bureaux de ces usines étaient à Lublin dans ce qu'on appelle la "caserne Juliusschreck".

On me présente aux messieurs qui s'y trouvent le jour suivant.

[112] **T Va Cinquième feuille**

Nous allons avec la voiture du capitaine Wirth à Belcec, une petite gare spéciale est aménagée tout près de la route, à proximité d'une colline de sable jaune. Au sud de la route se trouvent quelques bâtiments avec l'inscription "Kommando spécial des Waffen S.S. de Belcec".

Globocnec me met en rapport avec le remplaçant de Wirth, le S.S. Hautptsturmfuehrer Obermeyer de Pirmasens.

Avec une discrétion remarquable, celui-ci me fit faire le tour du propriétaire.

Derrière d'épaisses rangées de fil de fer barbelé, tout de suite, après la gare, se trouve d'abord une grande baraque avec l'inscription "vestiaire". A l'intérieur, il y a un grand guichet sur lequel il est marqué: "Dépôt d'or et d'objets de valeurs" - Vient ensuite une chambre avec environ 100 escabeaux, le "salon de coiffure". Ensuite, une allée bordée d'arbres d'environ 150 m, bordée à droite et à gauche de fil de fer barbelé double avec une inscription "vers les locaux d'inhalation et de bains". Nous nous trouvons alors devant un bâtiment comme une maison de bains avec un petit escalier de fer forgé. Sur le bâtiment, une grande pancarte avec l'inscription "Fondation Heckenholt" - Je n'ai pas vu davantage cet après-midi, seulement les chambres à gaz viennent à droite du couloir se trouvant dans la "maison de bains". A droite et à gauche, trois chambres comme des garages 5 m sur 5 et 1,90 de haut.

Je ne vois pas de mort cet après-midi, mais partout, même sur la route règne une puanteur irrespirable, pestilentielle, indescriptible, de cadavre. Des millions de mouches volaient dans l'air.

Le lendemain quelques minutes avant 7 heures, je suis prévenu "Tout de suite, le premier transport doit arriver". Effectivement, à 7 heures frappantes, un train avec 45 wagons vient de Lemberg; derrière les orifices garnis de fil de fer barbelé, on aperçoit des enfants d'une pâleur effroyable, aussi quelques hommes et quelques femmes avec les traits déformés par la frayeur.

200 Ukrainiens arrachent les portes et avec leurs fouets en cuir fouettent les gens hors des wagons. 6700 personnes, dont 1450 sont déjà morts à leur arrivée. Un haut parleur donne les instructions! [113] "Se déshabiller complètement, se débarasser également des lunettes et des prothèses (un garde dit à une jeune fille: déposez tranquillement vos lunettes, vous en aurez d'autres à l'intérieur) déposer les objets de valeur au guichet sans bon ou quittance. Un garçonnet juif de trois ans reçoit une brassée de ficelles qu'il distribue pensivement aux autres; c'est destiné à lier les chaussures, car jamais personne ne pourrait retrouver les paires assorties dans le tas haut de 35 à 40 mètres. Ensuite, les femmes et les jeunes filles passent au "coiffeur" - Avec 2 ou 3 coups de ciseaux, les cheveux sont coupés et disparaissent dans de grands sacs de pommes de terre.

Un Unterscharfuehrer de service me dit: "C'est destiné à un usage spécial pour l'isolation de sous-marins".

T Va

Sixième feuille

A ce moment déjà, je prédis à tout le monde que bientôt ces sous-marins cesseront de rôder en mer, car l'armée la plus efficace doit perdre son mordant si elle a été souillée avec des fleuves de sang innocent.

En fait, les événements m'ont donné raison peu de temps après.

Le train de la mort se met alors en mouvement; en tête, une jeune fille ravissante. Il descend l'allée. Tous nus, hommes, femmes, enfants; parmi eux soutenus à droite et à gauche, des hommes qui ont été obligés de déposer leurs prothèses.

Je me trouve avec le capitaine Wirth, en haut de la rampe entre les chambres de la mort. Deux mères avec leurs nourrissons aux seins, des petits-enfants nus, des adultes, des enfants, des femmes, tous pêle-mêle, nus, ils montent lentement. Ensuite, ils entrent dans les chambres de mort, poussés par ceux qui se trouvent dérrière eux qui sont actionnés par les fouets des S.S.

Dans un coin de l'allée se trouve un gros S.S. avec un visage de bull-dog qui est entouré par ses malheureux. D'une voix pastorale il leur dit: "Il ne vous arrivera rien du tout. Vous devez seulement respirez à fond à l'intérieur des chambres, les inhalations sont indispensables à cause des épidémies et des maladies et cela vous fera du bien aux poumons". Sur la question "Que va-t-il nous arriver?" il répond: "Ja, naturellement les hommes doivent travailler, construire des maisons, des routes, mais les femmes n'ont pas besoin de travailler, seulement si elles veulent, elles peuvent aider dans les usines et à la cuisine". [114] Pour quelques-uns parmi ces malheureux, cette lueur d'espoir est suffisante pour leur faire faire quelques pas jusque dans les chambres sans résistance, mais la majorité sait ce qui l'attend. L'odeur les a renseignés sur leur sort. Ainsi, ils montent le petit escalier et voient toute l'installation. La majorité sans dire un mot réagit comme un mouton qu'on mène à l'abattoir. Une juive d'environ 40 ans avec des yeux flamboyants, appelle sur la tête des assassins tout le sang innocemment versé ici par l'assassinat le plus lâche qui se vit jamais. C'est le capitaine Wirth personnellement qui la frappe 5 ou 6 fois de son fouet au visage. Elle disparaît à son tour dans la chambre. Quelques uns se tournent vers moi: "O, Monsieur aidez-nous, aidez-nous". Beaucoup prient. Je ne peux pas encore leur donner d'aide. Je prie avec eux, je m'enfonce dans un coin et je crie vers leur Dieu et vers mon Dieu à haute voix. Je peux me le permettre; il y a assez de bruit autour de moi. Avec quelle joie ne serais-je allé vers eux dans cette chambre, avec quelle joie ne serais-je mort de leur mort. En trouvant dans leur chambre, un officier des S.S. en uniforme, les assassins n'auraient jamais supposé que cela pouvait être une protestation de ma part. Ils auraient considéré comme un accident et mon épitaphe aurait été: "mort pour son Fuehrer bien aimé, en exécution de son devoir important pour le Fuehrer".

Non, cela ne va pas. Je n'ai pas encore le droit de céder à la tentation de mourir avec ces gens. J'en sais assez. Wirth me l'a dit: "Il n'y a pas dix personnes qui ont vu ce que j'ai vu et qui le verront; le personnel étranger auxiliaire sera exécuté à la fin. Je suis un des 5 hommes qui ont vu toutes ces installations. Il n'y en a certainement pas un, à part moi, qui voit cela comme adversaire, comme ennemi de cette bande d'assassins; donc, je dois vivre encore et hurler ce que j'ai vu ici. En vérité, cela doit être beaucoup plus difficile, je dois vivre et désigner.

Les chambres se remplissent "chargez bien", a ordonné le capitaine Wirth. Ils marchent sur les pieds les uns les autres. De 700 à 800 êtres humains sur 25 m 2 , sur 45 m 3 . Je récapitule, plus de la moitié sont des enfants, poids moyen au maximum 30 Kgs, poids spécifique 1, donc 25.250 Kgs d'homme par chambre. Wirth a raison; avec l'aide des S.S. 750 personnes peuvent êtres casées en 45 m3 et les S.S. aident avec leurs fouets et enfournent autant que cela est physiquement possible. Les portes se ferment.

[115]

T Va

Septième feuille

Pendant ce temps, les autres attendent dehors nus. Entre-temps, le 2 ème transport est arrivé. On me dit: "Naturellement ils attendent nus dehors même par mauvais temps, même en hiver". Je n'ai jusqu'à présent rien demandé, je parais m'y intéresser, mais un mot m'échappe bêtement. "Ils vont attraper la mort". "Ils sont bien là pour ça", me dit un S.S. dans son patois. En un éclair je comprends aussi pourquoi toute cette installation s'appelle "Fondation Hockelchoc" - Hockelchoc est le chauffeur du Diesel. Un petit technicien si travailleur infatigable selon Wirth, il a déjà acquis des mérites impérissables lors de l'exécution des aliénés par son ardeur et sa fertilité en idées. Il est aussi le constructeur de toute l'installation, avec les vapeurs de son Diesel, tous ces être humains doivent mourir. Mais la machine Diesel ne fonctionne pas. On me dit que ceci est assez rare.

Wirth arrive. On voit qu'il lui est pénible que cela se fasse juste aujourd'hui où je suis là. Oui, je vois tout et j'entends tout; ma montre a tout bien enregistré, 50 minutes, 70 minutes le Diesel ne démarre pas; l'humanité attend dans ces chambres en vain. On les entend pleurer et sangloter "comme à la synagogue" remarque le Professeur Pfannenstiel qui a collé l'oreille contre la porte en bois. Le capitaine Wirth frappe du fouet l'Ukrainien qui doit aider Hockelchoc au démarrage du Diesel.

Après 2 heures 49 minutes, mon chronomètre l'a bien enregistré, le Diesel démarre. Jusqu'à cet instant, ces êtres humains vivent dans les chambres déjà remplies: 4 fois 750 êtres dans 4 fois 45 mètres 3.

A nouveau 25 minutes passent. Il est vrai que beaucoup sont déjà morts; on voit cela à travers la petite fenêtre éclairant un instant la chambre de lumière électrique. Wirth m'a interwievé à fond pour savoir si j'estime préférable de laisser mourir ces gens dans une salle obscure ou claire. Il demande cela sur le même ton que l'on demande: "Préférez-vous dormir avec ou sans coussin? aimez-vous le café avec ou sans lait".

28 minutes plus tard, rares sont ceux qui vivent encore. Enfin, après 32 minutes tout est mort; on me dit que c'est le temps normal pour tuer.

[116]

De l'autre côté, des hommes du commando de travail ouvrent les portières en bois. Eux, Juifs, également, ont eu la promesse d'avoir la liberté et un certain pourcentage de tous les objets de valeur trouvés. Trois comptables tiennent un livre avec une exactitude scrupuleuse et calculent ce pourcentage.

T Va

Huitième feuille

Comme des statues de marbre, les morts se tiennent pressés les uns aux autres. Dans la chambre il n'y a pas de place pour tomber ou même pour être penchés. Même dans la mort on peut reconnaître les familles; ils se tiennent les mains raidies par la mort et il est difficile de les arracher les uns aux autres pour libérer les chambres pour la charge prochaine.

Les cadavres nus et humides par la transpiration et l'urine, du sang de menstruation aux jambes, salis d'excréments sont jetés au dehors, des corps d'enfants traversent l'air; il n'y a pas de temps à perdre. Les fouets des Ukrainiens tombent sur le dos du Kommando de travail. 2 douzaines de dentistes ouvrent les bouches avec des crochets et cherchent l'or. Or à droite, pas d'or à gauche. D'autres dentistes avec des pinces et des marteaux arrachent les dents en or des mâchoires. Le capitaine Wirth sautille parmi tout cela, il est dans son élément. Quelques ouvriers contrôlent les organes génitaux et les anus pour chercher de l'or, des brillants ou des objets de valeur. Wirth me fait signe "soulevez voir cette boîte de conserves avec des dents en or, ce n'est que d'hier et d'avant-hier". Avec une vulgarité extraordinaire, il me dit: "Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que l'on trouve tous les jours comme or et comme brillants, mais regardez", et il me conduit vers un bijoutier chargé d'administrer tous ces trésors, et me montre tout cela. - 2 grosses pièces de 20 dollars semblent particulièrement plaire à Wirth qui les fait disparaître dans sa poche.

On me montre également un ancien chef d'une grande maison d'achats à Berlin. On fait jouer de son instrument un petit violoniste. C'est un ancien capitaine de l'armée autrichienne, propriétaire de la croix de fer de 1 ère classe. Tous les deux sont chefs du commando de travail juif.

Les cadavres nus furent jetés quelques mètres plus loin, dans des fossés de 100 x 12 x 20 mètres. Quelques jours après, ces cadavres [117] enflent et s'effondrent fortement ensuite, ce qui permet de les recouvrir d'une nouvelle couche; 10 cm de sable environ sont jetés par dessus; il n'y a plus que quelques bras et quelques têtes qui sortent. Le jour de ma visite, 2 transports seulement avec environ 12500 personnes arrivent à Belcec.

T Va

Neuvième feuille

Cette "usine" fonctionne depuis 1942 et "fabrique" environ 11.000 morts par jour. Lorque le cercle de mes amis ou moi-même entendions l'émetteur de Londres ou la Voix de l'Amérique nous étions souvent surpris par les anges innocents qui parlaient de centaines de milliers de morts alors qu'en réalité il y avait déjà plus de DIX MILLIONS.

Dans l'année 1943, la Résistance hollandaise me fait dire par Ubbink que j'étais prié de ne pas fournir d'atrocités inventées, mais de me contenter de reproduire la stricte vérité; malgré mes indications de ces choses, en août 1942, auprès de l'ambassade suédoise à Berlin, on se refuse à croire ces chiffres. Malheureusement j'en réponds sous serment, ces chiffres sont exacts.

D'après mes documents certains, j'estime le nombre des êtres humains sans défense assassinés par Adolf Hitler et Heinrich Himmeler à environ 20 millions. Il ne s'agit pas évidemment seulement des 5 ou 6 millions de Juifs d'Europe qui ont été ainsi assassinés mais encore de toute l'intelligence tchèque et de l'élite d'autres peuples comme les Serbes qui suivirent le même chemin. Ensuite, les Polonais, les plus nombreux et un petit nombre de Tchèques n. 3; il s'agit de ce que l'on appelle des "inutiles biologiques" qui, selon l'avis de la S.S., n'avaient plus le droitd'exister puisqu'ils ne pouvaient plus travailler.

Des commissions de soi-disant médecins, équipés de magnifiques voitures et d'un équipement de sorcellerie médicale voyageaient de village en village, de ville en ville et auscultaient toute la population en manteau blanc, le stéthoscope à la main. Qui ne semblait pas capable de travailler, sur un simple coup d'\il, était mis sur la liste des inutiles et était cherché quelque temps après et casé.

Ce sont les jeunes gens chers à Himmler qui ont jugé, qui très souvent n'avaient même de sang bouillant, pas encore subi une [118] formation d'école primaire et qui se congratulaient de "chers collègues" et de "M. le Professeur" - "Sans ces mesures, me dit un Sturmbannfuehrer à Lublin, toute la Pologne serait sans valeur pour nous, car elle est trop surpeuplée et trop malade. Nous faisons seulement ce que la nature fait partout ailleurs et ce qu'elle oublie malheureusement chez les autres êtres humains".

Même un garde-chasse me confirme que l'élimination des faibles qui fait partie de l'entretien correct d'une chasse est, dans les circonstances polonaises, absolument juste et indispensable. Il est étonnant combien cette sorte de matérialisme racial peut prendre place dans les cerveaux de beaucoup d'intellectuels allemands; même ceux qui refusent d'accepter le massacre des Juifs étaient complètement d'accord pour l'exécution des faibles et des aliénés et justifient cette mesure avec beaucoup de conviction. Pour beaucoup, cela devenait tellement naturel et indiscutable qu'il devenait difficile de discuter avec une grande partie de l'élite.

Wirth me demande de ne pas proposer à Berlin de modifications dans les méthodes de mort dans les chambres à gaz employées jusqu'à présent car elles ont fait leurs preuves [sic]. Ce qui est curieux c'est que l'on ne m'a posé aucune question à Berlin.

J'ai fait enterrer l'acide prussique emporté.

T Va

Dixième feuille

Le lendemain, 19 août 1942, la voiture du capitaine Wirth nous conduit à Treblinca, 120 kms nord - nord-est de Varsovie. L'installation est à peu près semblable mais beaucoup plus importante que celle de Belcec. 8 chambres à gaz et plusieurs montagnes de valises, de textiles et de linge.

En notre honneur, un festin vraiment himmlérien, dans le plus pur style vieux germanique, est donné dans la salle commune. Le repas est simple, mais tout est à la disposition de tout le monde en quantité illimitée. Himmler lui-même a donné l'ordre de donner à volonté aux hommes de ce Kommando autant de viande, de beurre et surtout d'alcool qu'ils le désirent. Le Prof. Pfannenstiel tient un discours, soulignant l'importance et l'utilité du devoir de ces hommes. Se tournant vers moi, il parle de méthodes "très humaines" et de "beauté du travail". Cela semble invraisemblable, mais je garantis que Pfannenstiel, lui-même père de 5 enfants, ne parlait ni en plaisantant, ni ironiquement, mais qu'il traitait [119] comme médecin cette chose avec un sérieux absolu. Plus de la moitié des assassinés étaient des enfants; le temps normal pour tuer après le transport et l'attente si pénible était de 32 minutes. Pfannenstiel disait encore aux hommes du Kommando: "En voyant ces corps de Juifs, ces lamentables figures, on comprend encore mieux combien notre devoir provoquera de reconnaissance".

Au départ plusieurs kilos de beurre et de nombreuses bouteilles de liqueur nous sont offerts pour être emportés. J'ai grand peine à refuser ces choses en argumentant que, soi-disant, j'en disposais amplement. Très heureux, Pfannenstiel empoche encore mes portions. Nous retournons en voiture à Varsovie. Au départ, nous voyons encore un groupe de Juifs au travail qui s'active dans une des fosses communes sur un tas de cadavres. "On avait oublié de déshabiller ceux des arrivants qui étaient déjà morts; naturellement, il faut rattraper cela, à cause des objets de valeur et des vêtements", m'explique le capitaine Wirth. A Varsovie, attendant en vain un wagon-lit, je rencontre le secrétaire de légation de l'ambassade suédoise à Berlin, le Baron Von Otter dans le train; encore sous l'impression fraîche de mes aventures effroyables, je lui ai tout raconté avec la prière expresse de communiquer immédiatement tout cela à son gouvernement et aux alliés, car chaque jour de retard coûte la vie à d'autres dizaines de milliers. Je lui dis: "Si les alliés envoyaient à la place de nombreuses bombes, des millions de brochures et de tracts intelligents et bien faits en informant le peuple allemand de tout ce qui se passe, il est probable que dans quelques semaines ou mois, le peuple allemand en finirait avec Adolf Hitler".

Le Baron Von Otter m'a demandé des références car cette conversation était pour lui, en temps que diplomate, très délicate. Je lui indiquai le Dr Dibélius à Berlin, Bruederweg, 2, membre éminent de la résistance protestante, ami intime de mon ami, le pasteur Niemoeller à ce moment à Dachau.

J'ai revu le Baron Von Otter à deux reprises à la légation suédoise. Entre-temps, il a rendu compte personnellement à Stockholm et me dit que son rapport a eu une influence considérable sur les relations suédo-allemandes.

[120]

T Va

Onzième feuille

Quelques jours plus tard pour soulager ma conscience, et pour avoir fait tout ce qui est en mon pouvoir, j'ai essayé de rendre compte au nonce du pape à Berlin; dès mes premières paroles, on me demande si je suis soldat; là dessus, toute conversation avec moi est refusée et je suis prié de quitter immédiatement la légation de Sa Sainteté.

Je dis cela uniquement pour prouver combien il était difficile, même pour un Allemand, ennemi impitoyable du nazisme de trouver une voie pour discréditer un gouvernement criminel.

Dans cette situation où tous les jours des dizaines et des dizaines de milliers attendaient l'assassinat, où une attente de quelques heures me semblait criminelle, si, dans cette situation, dis-je, un représentant qualifié de Jésus sur terre refuse toute conversation avec moi, que peut-on demander d'un citoyen moyen contre le nazisme? Que doit-il faire lui qui ne connaît ces erreurs, en général, à peine de ouï-dire? Lui qui, comme des millions d'étrangers (telle la résistance hollandaise) tient ces choses pour terriblement exagérées, qui ne dispose pas de mon habileté, qui n'a peut- être aucune occasion telle que moi d'écouter la radio étrangère, que doit-il faire contre le nazisme? Si même le représentant du pape en Allemagne se refuse à écouter des informations de cette importance extraordinaire sur cette violation unique contre la base de la loi de Jésus: "Tu dois aimer ton prochain comme toi- même".

Terriblement déçu et abattu, je quitte la légation où je n'ai pu trouver conseil ni aide. A peine sorti, je suis suivi par un policier; quelques minutes plus tard, un agent cycliste me suit aussi. J'ai passé des minutes d'immense espoir et de déception; j'ai enlevé le cran de sûreté de mon revolver dans ma poche et je venais mentalement de me préparer au suicide. L'incompréhensible eut lieu; le policier me frôla à 50 cm près, arrêta un instant et... s'en alla. A partir de ce jour, risquant à chaque heure ma vie, j'ai rendu compte de ces morts atroces à des centaines de personnes influentes: à la famille Niemoeller, à l'attaché de presse de la légation suisse à Berlin, Dr Hochstrasser, au syndic de l'évêque catholique de Berlin, Dr Winter en demandant une transmission à l'évêque et au pape, au Dr Dibelius et à beaucoup d'autres, ainsi des milliers ont été informés par moi.

T Va

Douzième feuille

[121]Je dois ajouter que Guenther du R.S.H.A. (je crois qu'il s'agit du fils de Guenther des Etudes raciales) m'a redemandé, au début 1944, de grosses quantités d'acide prussique. Le poison devait être livré à son bureau dans la Kurfuerstenstrasse à Berlin et être conservé dans un hangar qu'il me montrait. Il s'agissait de très grosses quantités, ensemble de plusieurs wagons, qui devaient être entassées peu à peu et tenues à sa disposition. Ce poison suffisait pour tuer plusieurs millions qui ainsi auraient disparu sans beaucoup de bruit. Guenther me disait qu'il ne savait pas encore où, quand, comment, dans quel but, pour quel milieu, ce poison devait être utilisé. En tout cas, il devait être constamment disponible. J'ai déduit de plusieurs questions techniques de Guenther qu'une partie, tout au moins, de ce poison devait être utilisé pour supprimer une grande quantité d'hommes dans des clubs et des salles de lecture. D'après les maigres indications, je supposais qu'il sagissait d'officiers ou de prêtres, en tous cas de gens cultivés et le poison devait être employé à Berlin même.

Ayant visité les lieux à fond, je déclare à Guenther que je ne peux prendre la responsabilité de stocker de pareilles quantités de poison à cet endroit, dans la capitale, puisqu'il y avait assez pour tuer deux fois le nombre de tous les habitants. Avec beaucoup de difficultés, j'obtiens la conservation de ce poison à Oranienburg et à Auschwitz, dans les camps de concentration. Je m'arrange ensuite de façon à faire supprimer le poison dès l'arrivée, soi- disant pour la désinfection. Les factures de la firme ayant livré, la Société allemande pour la lutte contre les parasites, à Francfort et à Friedberg, ont été établies, sur ma demande, à mon nom, soi- disant pour mieux garder le secret; en réalité, pour mieux faire disparaître ce poison. Pour cette raison j'évite de présenter au paiement les nombreuses factures courantes pour ne pas rappeler constamment au S.D. et au R.S.H.A. les grosses quantités de poison qui devraient être disponibles. Je fais patienter la firme et laisse les factures non payées. Le Directeur de cette maison, le Dr Peters m'a dit au cours d'une conversation qu'il a livré de l'acide prussique en ampoules pour l'exécution d'êtres humains. Je n'ai jamais su exactement quel était le milieu que Guenther devait encore détruire sur ordre de son chef Eickmann [Eichmann].

D'après les quantités, j'ai pensé d'abord aux occupants des camps[122] de concentration, c'est pour cela que j'ai répondu négativement au fils Jochen du pasteur Niem\ller sur sa question: reverra-t-iljamais son père vivant? L'ordre de Himmler de tuer tous les occupants des camps de concentration au besoin, était à prévoir déjà à ce moment. Il était également clair que, tout au moins, les équipes ukrainiennes des camps de mort seraient sacrifiées pour supprimer des témoins gênants. Je pensais également à l'éventualité de l'assassinat des prisonniers de guerre comme moyen de chantage.

Lorsque plus tard, Goebbels indiqua que, s'il le fallait le national-socialisme claquerait la porte derrière lui de façon à secouer le monde, j'ai vérifié encore une fois, pour savoir si les réserves de poison étaient bien détruites.

T Va

Treizième feuille

Quelque temps après, Guenther me rappela au R.S.H.A. et me demanda comment il pourrait être possible d'empoisonner les Juifs internés à Maria-Theresienstadt en jetant de l'acide prussique du haut de fortifications. Pour empêcher l'exécution de ce plan, j'ai déclaré celui-ci inexécutable.

J'ai appris plus tard qu'il s'était procuré de manière différente de l'acide prussique et qu'il avait tout de même exécuté les Juifs qui, soi-disant, menaient une si bonne vie à Maria-Theresienstadt; il s'agissait de Juifs, pères de fils tués ou détenteurs de hautes décorations et ayant rendu particulièrement service.

Les camps de concentration les plus horribles n'étaient nullement Belsen ou Buchenwald. Auschwitz et Naathausen étaient bien pires et des millions d'hommes ont disparu dans des chambres à gaz et dans des voitures à gaz (chambres à gaz mobiles) à Auschwitz seul, des millions d'enfants ont été tués par un tampon d'acide prussique tenu sous le nez, dans le camp de concentration de Ravensbruck.

J'ai assisté à ces essais sur des êtres vivants, exécutés par le Dr Gundlach, Hauptsturmfuehrer, sur ordre du S.S. Gruppenfuehrer Professeur Dr Gerhardt Hohenlychen.

Les essais sur les femmes étaient, en quelque sorte, encore plus répugnants et odieux que dans les camps de concentration pour hommes. Au moins, aux hommes on disait honnêtement: "Fais [123] attention, tu vas recevoir une piqûre et tu vas crever"; au camp de concentration pour femmes de Ravensbrueck, on procédait autrement: "Voilà, Mme Meyer, nous venons de constater que vous avez un abcès au foie, on va vous faire suivre une cure de quelques piqûres et vous allez voir que votre état va bien s'améliorer." Ce qu'il y avait de plus horrible, était le cynisme et la basse ironie avec laquelle tout cela se faisait. C'est un véritable concours partant de l'étoile de Davis sur les chambres mortuaires et allant jusqu'à ces diagnostics humoristiques.

Quotidiennement, des expériences ont été faites à Buchenwald sur de centaines de détenus avec de 1 à 100 tablettes de pervitine, d'autre part injections de typhus. Himmler se réservait lui-même l'autorisation de pareilles expériences exercées sur des personnes condamnées à mort par le S.D. Les comptes rendus de ces essais étaient tous centralisés dans mon bureau.

Le Stabsscharfuehrer Hoellander me les donnait régulièrement.

Un autre jour, à Oranienburg, j'ai vu disparaître sans traces des milliers de pédérastes dans un fourneau.

T Va

Quatorzième feuille

A Mauthausen, il était courant de faire disparaître des Juifs dans des carrières, en les faisant tomber de haut.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces "accidents du travail" étaient toujours prévus quelques minutes auparavant par des gardes.

Le SS Hauptsturmfuehrer, Dr Fritz Kraatz, chef de mission auprès du médecin S.S. du Reich, m'a rendu compte de ces faits avec un écœurement sincère et a rendu publiques ces choses. Kraatz était un ennemi fanatique des Nazis

T Va

Quinzième feuille

A Belcec, j'avais l'impression le jour de mon inspection, qu'après une si longue attente dans les chambres, tout le monde était vraiment mort; par contre, le captaine Wirth, un être sans aucune instruction et sans aucune notion de chimie et de physiologie m'a raconté les choses les plus étranges apparemment. Wirth était doué d'un amour particulier pour essais divers pour mener les gens de vie à trépas. Il me parlait ainsi d'un petit enfant qu'ils [124] ont trouvé un matin dans une chambre à gaz qui n'avait pas été vidée la veille et qui était parfaitement vivant et gai.

Wirth se serait livré à des expériences particulièrement intéressantes sur des faibles d'esprit, c'est sur eux que l'on pouvait expérimenter le mieux les divers degrés de sensibilité. Des essais ont également été faits à l'aide d'air comprimé: des gens ont été mis dans de vieilles bouilloires remplies à l'aide de compresseur d'air comprimé. A Treblinka, j'avais l'impression que certains vivaient encore et étaient seulement sans connaissance, ce qui n'excluait pas qu'au cours de la nuit, ils pouvaient se ranimer et souffrir un nouveau martyre jusqu'à la mort définitive.

Presque tous avaient les yeux ouverts et offraient un aspect effroyable. Malgré mon observation appliquée, je n'ai pas pu observer de mouvement. Dans l'ensemble, on ne s'est pas donné la moindre peine de faire ces exécutions de façon humaine, si tel est [tant est] qu'on ait le droit d'employer ce mot par rapport à ces faits. Tout cela a été fait moins par sadisme que par indifférence totale et commodité.

Le Hauptsturmfuehrer Dr Villing de Dortmund m'a parlé d'une chose qui l'a particulièrement impressionné: environ 8.000 cléricaux polonais ont été obligés de creuser des fosses; ils devaient ensuite se déshabiller, se placer devant ces fosses et furent fusillés nus.

T Va

Seizième feuille

Sur les questions ironiques, s'ils croyaient toujours à Jésus-Christ, à Marie et à leur peuple polonais, ils répondirent avec une affirmation de foi sereine qu'ils croyaient plus que jamais au Christ, à la Sainte Mère de Dieu et à une résurrection de leur peuple.

Villing me parlait de cela avec émotion.

D'autres Polonais sont morts de la même façon exemplaire, surtout des instituteurs et des institutrices. En entendant parler de tout cela, je me suis souvenu de ma propre prison dans la Buechsenstrasse à Stuttgart; une main avait gravé dans le métal de mon lit: "Prie, le Mère de Dieu aide". Ceci a été pour moi dans des jours pénibles une grande consolation et ma cellule me semblait une petite Eglise. Je salue avec reconnaissance ce frère inconnu qui m'a envoyé ce signe et cet encouragement dans ma peine profonde. Que Dieu le récompense.

[125] Un autre moyen de tuer du monde en Pologne était de faire monter les personnes en haut d'échelles de hauts-fourneaux et lesjeter à l'intérieur après les avoir tuées d'un coup de pistolet. Beaucoup d'autres auraient disparu dans des fours à briques, étouffés par les gaz et brûlés. Dans ces cas, je ne dispose pas d'une source absolument garantie.

Un des chefs de la police de Bromberg, le S.S. Sturmbannfuehrer Haller racontait au médecin qui suivait le cours avec moi qu'il était d'usage à son arrivée à Bromberg de prendre les enfants juifs par les pieds et de leur casser la tête contre le mur de leur appartement, pour éviter le bruit de la fusillade. Il aurait fait cesser ce non-sens et aurait obtenu la fusillade de ces enfants.

T Va

Dix-septième feuille

Il aurait trouvé particulièrement pénible d'assister lui-même, au fait de deux petites filles de 5 et de 8 ans, tombant à genoux et priant. Naturellement, conclut Haller, il fallait ensuite que je les fasse fusiller également. Il nous parla également de l'exécution des intellectuels polonais; ils étaient contraints de faire leur tombe, de s'y coucher sur le ventre et furent fusillés avec le pistolet mitrailleur; les suivants étaient obligés de se coucher sur les cadavres chauds et furent fusillés à leur tour; certains, pas encore morts, ont été fusillés au cours de leur tentative de sortie entre les diverses couches.

Un des chefs du gouvernement allemand de Krakau m'a parlé en découpant une dinde d'une prise particulièrement bonne qu'il avait faite: un homme de la résistance polonaise, un Juif, avait refusé de parler, alors on lui avait brisé les poignets; il continuait de se taire; là-dessus, on l'a fait asseoir sur une plaque de fer chauffée à blanc. "Vous auriez dû voir, me dit-il, ce que ça l'a rendu bavard".

T Va

Dix-huitième feuille

Lors d'une visite à un bureau de construction de la Waffen S.S. à Lublin, les deux architectes me faisaient part d'une visite qu'ils avaient faite la veille à la morgue d'un camp de prisonniers de guerre en vue de l'agrandir. "Des milliers de cadavres en général typhiques, ont été entassés là; brusquement, ils se sont aperçus [125] que certains remuaient encore; le Rottenfuehrer, qui portait la clef, s'est contenté de demander calmement: "Où ça?" puis, apris un marteau de fer rond tout près, et a enfoncé le crâne des personnes indiquées. Ce n'est pas le fait lui-même qui a étonné les architectes, mais le naturel avec lequel le geste a été exécuté.

Lors de ma visite à Belcec, une Juive avait coupé plusieurs des Juifs de travail, à l'aide d'un rasoir caché. Wirth regrettait vivement que cette femme soit déjà morte car elle aurait du être punie de façon exemplaire.

Les Juifs blessés ont été parfaitement soignés par lui, pour leur faire croire qu'ils seraient recompensés, "et ils croient cela, ces idiots", s'écria Wirth en riant

T Va

Dix-neuvième feuille

Ce qui était particulièrement répugnant à Belcec, était le concours organisé entre les hommes et les garçons de transport pour traîner les effets d'habillement vers les wagons. Celui qui travaille le mieux fait partie du Kommando de travail. Ainsi est constitué un concours pour la vie et la mort entre ces êtres nus qui transportent les vêtements sous les rires des S.S.; naturellement, ils disparaissent tous sans exception, dans les chambres à gaz; seuls, quelques êtres très vieux et très malades, qui même soutenus par les autres, ne peuvent se traïner jusqu'aux chambres étaient déposés à part et fusillés.

Quelques images particulièrement saisissantes ne me quittent plus: le garçonnet Juif de 3 ans qui, rêveur, distribue les morceaux de ficelle pour lier les paires de souliers. Même cet enfant a été incontestablement mis à contribution dans la machine de mort épouvantable de Hitler.

Je pense aussi à une petite fille qui, à un mètre de la chambre, a perdu son petit collier de corail; ce collier est retrouvé par un garçonnet de 3 ans; il le ramasse, le considère amoureusement, s'en réjouit et, au moment suivant est poussé, je dois le dire, avec douceur, par un gardien conservant un reste de sentiment, à l'intérieur de la chambre.

[126]

T Va

Vingtième feuille

Le S.S. Hauptsturmfuhrer Obermeyer m'a raconté l'histoire suivante: dans un village à proximité, il avait rencontré un Juif venant de PIRMASINZ, sa ville natale. Pendant la guerre, ce Juif avait été sous-officier, un très chic type. Comme enfants, ils jouaient ensemble et même, il avait sauvé la vie, une fois à Obermeyer - Obermeyer déclara qu'il allait prendre maintenant cet homme avec sa femme dans son Kommando de travail. Je lui demandai ce qu'il allait devenir plus tard. Il me regarda d'un air étonné: "Que voulez-vous qu'il devienne? la même chose que les autres, il n'y a pas d'autre solution, enfin, peut-être que je les ferai fusiller".

-- Je dois dire pour être juste que j'ai rencontré certains S.S. qui condamnaient formellement ces méthodes et sont devenus des adversaires forcenés du nazisme.

T Va

Vingt et unième feuille

Je pense surtout au Hauptscharfuehrer H\llander qui m'a toujours mis au courant de tous les secrets et qui a toujours fait disparaître tout ce qui aurait pu être compromettant pour moi.

-- Un autre anti-nazi était le chef de la section intérieure de l'hôpital de S.S. de Berlin, le S.S. Sturmbannfuehrer Dr Focht qui, depuis 1941, a fréquemment critiqué ouvertement ces méthodes en risquant sciemment sa tête. La même chose est valable pour le chirurgien S.S. Hauptsturmfuehrer Dr Nissen de Itzeh\ et le Dr Sorgue de Jena. Les trois pharmaciens en chef de la Waffen S.S. Blumenreuther, Behmenburg et Rudolphi ont fait partie du groupe des officiers du 20 juillet. Parmi les S.S. hollandais et belges, les 2/3 ont été amenés par force et par ruse sous prétexte de cours sportif. S'ils refusaient par la suite d'obéir, ils étaient immédiatement fusillés.

Toute personne qui, même de l'extérieur, d'un geste imprudent, touchait au pantalon d'un camarade était immédiatement fusillé. Cet ordre émanait directement de Himmler et a coûter la vie à beaucoup de tout jeune S.S., sortant de la Hitler Jugend et amenés par force aux S.S..

[127] De nombreux appartenant à l'aviation et à la marine ont été brusquement mutés aux S.S. Il serait injuste, malgré la haine très compréhensible qu'ont déchainée les S.S. de ne pas faire de différence.

Il faut dire ici que, fréquemment, la police a été bien pire que les S.S.. Le Président de la Croix-Rouge allemande, le S.S. Gruppenfuehrer Dr Grawitz est un des principaux responsables de la situation des camps de concentration.

[128]

Texte T VI

Il est dactylographié, rédigé en allemand, daté du 6 mai 1945.

On ne relève aucune signature, bien qu'on lise à la dernière page: Gez: Kurt Gerstein. (Gez =Gezeichnet =Signé)

T VI est conservé aux National Archives de Washington.

Il se compose de treize pages.

La transcription en langue française provient d'une traduction qui a été faite par nous.

T VI

Page 1 (les 4 dernières lignes) et page 2 (lignes 1 à 35)

Lorsque j'entendis parler de l'assassinat massif de malades mentaux à Hadamar, Grafenesk et autres lieux, je n'eus plus qu'un seul désir: "Il te faut aller voir toi-même dans cette chaudière du diable et faire connaître au peuple ce qui se passe, même au péril de ta vie." En cela, je n'avais à avoir aucun scrupule, puisque j'avais été moi-même deux fois victimes des agents du SD, qui s'étaient introduits au sein même du Conseil fraternel de l'Eglise de la Confession et participaient même aux communautésde prière les plus intimes et s'y mettaient à genoux. Je me disais: ce que vous pouvez, je le peux aussi depuis longtemps et m'inscrivis volontairement pour entrer dans la SS. Ceci d'autant plus que ma belle-soeur Bertha Ebeling de Saarbruecken avait été mise à mort à Hadamar. Sur la recommandation de deux fonctionnaires de la Gestapo qui avaient étudié mon cas, il me fut facile d'être accepté dans les Waffen-SS. Ces messieurs étaient absolument d'avis qu'un idéalisme tel que le mien devait à tout prix être utilisé pour le NSDAP. Ainsi, ils me montrèrent eux-mêmes le chemin que je suivis ensuite. Ma formation de base, je la reçusavec 40 médecins à Hambourg-Langenhoorn, puis à Arnheim- Hollande - et à Oranienburg. A Arnheim, je pris immédiatement contact par l'intermédiaire de mon ami d'études, le fabricant Ubbink de Duisbourg, Ing. diplômé, avec un mouvement de résistance hollandais. En raison de mes doubles études techniques et médicales, je fus appelé aussitôt à l'Administration centrale de la [129] SS, Service D, Affaire sanitaires des Waffen-SS, Section Hygiène. Admettons que ce service se montrait d'une grande largeur de vue. Ainsi, on me laissa totalement le soin de me choisir moi- même une activité. Pour faire face à un besoin tout à fait pressant, je construisis des installations de désinfection, mobiles et locales, en grand nombre, notamment pour les camps de prisonniers, les camps de concentration et les troupes au combat. Sans vouloir me vanter, j'obtins dans ce domaine des succès extraordinaires et l'on me tint désormais pour un génie technique tout particulier. C'est pourquoi l'on fit aussi fréquemment appel à moi pour des projets de ce genre au Ministère des Territoires de l'Est et au Ministère du Travail. Toujours est-il que l'on parvint en fait à contenir la terrible épidémie de typhus exanthématique de 1941 qui faisait par moments plusieurs dizaines de milliers de morts chaque jour dans les camps de prisonniers et de concentration. C'est pourquoi je devins très vite sous-lieutenant puis lieutenant. En décembre, je me trouvai de nouveau en grand danger, car le tribunal du Parti, qui avait décidé de mon exclusion du Parti, avait eu connaissance de mon accession à un poste de responsabilité de la SS. En raison de mes succès et ma bonne appréciation générale, je fus cependant protégé par mon service et maintenu. En février 1942, je devins chef du service technique sanitaire, qui englobait aussi les questions des eaux potables, toute la désinfection technique, y compris à l'aide de gaz hautement toxiques.

T VI

Page 2 (lignes 36 à la fin) et page 3 (lignes 1 à 25)

Le 8 juin 1942, je reçus dans mon bureau de service la visite du Sturmbannfuehrer SS Guenther du Service Central de Sécurité du Reich de la "Kurfuerstenstrasse". G. vint en civil: je ne le connaissais pas jusque là. Avec toutes sortes d'allusions mystérieuses, il me donna l'ordre de me procurer une quantité d'acide cyanhydrique (260 kg) et de me rendre avec le poison, au moyen d'un véhicule du SD, en un lieu que seul le chauffeur connaissait. L'affaire se présentait comme une des affaires du Reich les plus secrètes du moment. Quelque temps plus tard, je me rendis avec le véhicule en question à Kollin près de Prague. Je pouvais approximativement m'imaginer le genre de la mission. Je l'acceptai cependant parce qu'ici le hasard me conduisait au but: jeter un [130] il dans toute cette machinerie, ce que je souhaitais depuis longtemps. Je n'avais pas non plus le plus léger scrupule. Car si je n'avais pas accepté la mission, un autre l'aurais exécutée dans le sens voulu par le SD, tandis que, grâce à mon autorité dans le domaine des gaz hautement toxiques, je pouvais sans difficultés faire disparaître tout le chargement, comme étant décomposé ou devenu dangereux ou détérioré. Ainsi je pouvais moi seul empêcher un emploi abusif de l'acide cyanhydrique pour tuer des hommes.

Comme il y avait encore une place dans la voiture, je me déclarai prêt à emmener le Prof. Dr. med. Pfannenstiel, titulaire de la chaire d'hygiène à l'Université de Marburg/Lahn. A Kollin j'avais laissé entrevoir, par des questions techniques volontairement maladroites au personnel tchéque de la fabrique, que l'acide cyanhydrique était destiné à tuer des êtres humains. J'ai toujours agi de même par la suite, la meilleure façon de répandre la chose dans le peuple. A Kollin, rapidement, le véhicule fut inspecté avec soin. A Lublin, nous fûmes reçus par le SS Gruppenfuehrer Général Globocnec. Celui-ci nous dit: Cette Affaire Secrète du Reich est actuellement une des plus secrètes, on peut même dire la plus secrète qui existe. Celui qui ne tient pas sa langue est fusillé immédiatement. Hier justement, nous avons fait taire deux bavards. Pour l'instant - c'était le 17 août - nous avons trois installations: 1) Belcec, sur la grand-route de Lublin à Lemberg dans l'angle nord, exactement à l'endroit où la route coupe la ligne de démarcation avec les Russes. Rendement journalier: environ 15.000 mises à mort. Utilisation moyenne jusqu'ici depuis avril: 11.000 par jour. 2) Sobibor, près de Lublin en Pologne; je ne sais pas exactement où. 20.000 mises à mort par jour. 3) Treblinka, 120 km au NNE de Varsovie en Pologne. 25.000 mises à mort par jour. Utilisation moyenne environ 13.500 par jour depuis juin 1942. 4) Maidaneck près de Lublin. Etait alors encore en construction.

J'ai visité Belcec, Treblinka et Maidaneck accompagné du Chef de toutes ces installations de mise à mort, le capitaine de police Wirth, de façon approfondie et en fonctionnement. Wirth est celui-là même qui, sur l'ordre de Hitler et Himmler, a fait périr les malades mentaux à Hadamar, Grafeneck et autres lieux.

[131]

T VI

Page 3 (lignes 26 à la fin) et page 4 (les 5 premières lignes)

Globocnec nous dit, c'est-à-dire qu'il s'adressa seulement à moi: C'est votre tâche de désinfecter les grandes quantités de textiles, linge, vêtements et chaussures qui restent dans les installations. Ces quantités représentent 10 à 20 fois le produit des collectes de textiles. Toutes ces collectes ne sont effectuées pour l'essentiel que dans le but de rendre plausible en quelque sorte pour les travailleurs étrangers et le peuple allemand l'origine des grandes quantités de vieux vêtements. Votre autre tâche, encore beaucoup plus importante naturellement, est de transformer le fonctionnement lui-même de ces installations de mort. La chose s'effectue maintenant avec les gaz d'échappement de Diesel venant d'un vieux moteur Diesel russe. Cela doit être transformé de quelque façon pour aller plus vite, et là, je pense avant tout à l'acide cyanhydrique. Avant-hier, le 15 août 1942, le Fuehrer et Himmler étaient ici. Je ne dois pas établir de laisser-passer aux gens qui doivent visiter les installations, mais, pour garder le secret, les y conduire personnellement. Pfannenstiel demanda alors: "Qu'a dit le Fuehrer de tout cela?" et Globocnec répondit: "Toute l'action doit être menée à son terme au plus vite!" En sa compagnie, se trouvait aussi le Conseiller ministériel Dr. Herbert Linden du Ministère du Reich. Celui-ci est d'avis qu'il serait mieux de brûler les cadavres au lieu de les ensevelir. Un jour pourrait venir une génération après nous qui ne comprendrait pas tout cela. Sur quoi, moi Globocnec, j'ai dit: "Messieurs, si jamais devait venir après nous une génération qui ne comprenait notre grande tâche si digne de reconnaissance et nécessaire, alors c'est notre National-socialisme tout entier qui aurait été vain. Je suis au contraire d'avis qu'il faudrait enfoncer des tables de bronze sur lesquelles serait écrit que nous, que c'était nous qui avons eu le courage d'accomplir cette oeuvre si nécessaire et importante.§W10-Et là-dessus, Hitler: Bien, Globocnec, c'est vraiment aussi mon point de vue. Quelque temps après, c'est cependant l'autre point de vue qui a prévalu. Les cadavres furent alors brûlés à l'aide d'essence et de gazole sur de gigantesques grils improvisés avec des rails de chemin de fer. Il me fallut ensuite visiter les vastes bureaux à Lublin de ces établissements de mort, à la caserne nommée "Julius Schreck".

[132]

T VI

Page 4 (lignes 6 à 43)

Le lendemain, nous allâmes à Belcec avec la voiture du capitaine Wirth. On avait créé une petite gare spéciale tout contre une colline de sable jaune sur le côté nord de la route. Au sud de la route, se trouvaient quelques bâtiments administratifs avec l'inscription "Commando spécial de Belcec des Waffen SS". Globocnec me confia au Hauptsturmfuehrer Obermeyer de Pirmasens, qui me fit voir les installations avec une grande réticence. Derrière d'épaisse haies de branchages, tout près de la gare, il y avait d'abord une grande baraque avec l'inscription "Garde-Robe". Là se trouvait un grand guichet, "Remise de l'argent et des objets de valeur". Suivait une pièce avec quelque cent tabourets, la salle de coiffure. Puis une allée de bouleaux d'environ 150 mètres, clôturée à droite et à gauche par un double fil barbelé avec des écriteaux: "Vers les salles de bains et d'inhalation". Ensuite, il y avait devant nous un bâtiment, à peu près comme un établissement de bains, avec un petit escalier à droite et à gauche duquel se trouvait un grand vase de béton avec des géraniums. Sur le toit, en guise de girouette, l'étoile de David en fer forgé. Devant le bâtiment, une inscription "Fondation Heckenholt". Je n'en ai pas vu plus cet après-midi-là. En particulier, je ne vis pas un seul mort. Mais sur l'ensemble, et encore au-dessus de la route, une odeur pestilentielle de cadavres et des millions de mouches bourdonnaient partout à l'entour. Dans la salle de bains elle-même, rangées de part et d'autre d'un corridor, trois pièces de chaque côté, à peu près comme des garages, de 5 x 5 mètres et 1,90 m de haut. Le lendemain matin, quelques minutes avant 7 heures, on me dit: le premier transport va arriver! De fait, à 7 heures précises, arriva un train de 45 voitures venant de Lemberg. Derrière de petites fenêtres grillagées de fil barbelé, on voyait des enfants effroyablement pâles, et aussi quelques hommes et femmes aux traits rongés d'angoisse. Le train disparut derrière la haie. 200 Ukrainiens ouvrent brusquement les portes et font sortir des trains à coups de fouets de cuir 6.700 personnes dont 1.450 sont déjà mortes à leur arrivée. Un haut-parleur donne les instructions: se dêvetir complètement, enlever même les prothèses, lunettes, etc. (A une jeune fille, une sentinelle dit: enlevez vos lunettes; à l'intérieur vous en recevrez d'autres). Remettre les objets de valeur au guichet, sans bon ni quittance. Sous le bras d'un petit garçon juif, on presse une poignée de ficelles, que l'enfant [133] de trois ans, éperdu, distribue aux gens: pour attacher ensemble les chaussures! Car, dans le tas de 35 ou 40 mètres de haut, personne n'aurait pu ensuite retrouver les chaussures allant ensemble. Puis les femmes et les jeunes filles chez le coiffeur, qui leur coupe les cheveux en deux ou trois coups de ciseaux et les fait disparaître dans de grands sacs à pommes de terre. "Cela est destiné aux sous-marins pour certains emplois spéciaux, pour des joints d'étanchéité ou quelque chose comme ça!", me dit le Unterscharfuehrer qui est de service à cet endroit.

T VI

Page 4 (lignes 44 à la fin) et page 5 (lignes 1 à 43)

Je prédisais déjà alors à beaucoup de gens que ces sous-marins ne circuleraient bientôt plus parce que cette arme si ingénieuse s'émousserait si elle était souillée de flots de sang innocent. Dieu arrangerait les choses de telle sorte qu'ils ne marcheraient plus! Et de fait, peu de temps après, les événements m'ont donné raison! Puis la troupe se met en marche; devant, une superbe jeune fille; ainsi vont-ils en suivant l'allée, tous nus, hommes, femmes et enfants, soutenus des deux côtés par d'autres, des hommes avec des prothèses qu'ils ont dû enlever.

Moi-même, je me tiens avec le Capitaine Wirth en haut, sur la rampe, entre les chambres de mort. Des mères avec leur nourrisson sur la poitrine, ils montent, hésitent, puis entrent dans les chambres de mort. Au coin de l'allée de bouleaux se tient un robuste SS d'un certain âge, entouré par ces pauvres gens. D'une voie pastorale, il leur dit: Il ne vous arrivera pas la moindre chose! Il vous faut seulement dans les chambres respirer profondément; cela dilate les poumons, cette inhalation est nécessaire à cause des maladies et des épidémies. A la question: Qu'est-ce qu'il leur arrivera ensuite? il répond: Oui, naturellement, les hommes doivent travailler, construire des maisons et des routes, mais les femmes n'ont pas besoin de travailler. Seulement, si elles le veulent, elles peuvent aider dans le travail ou à la cuisine. Pour quelques-uns de ces pauvres gens, une petite lueur d'espérance qui suffit pour qu'ils franchissent sans résistance les quelques pas jusqu'aux chambres. La plupart savent; l'odeur leur annonce leur sort! Ainsi, ils montent le petit escalier, et alors ils voient tout! Des mères avec leur nourrisson sur la poitrine, de [134] petits enfants nus, des adultes, hommes et femmes, pêle-mêle, tous nus - ils hésitent - mais ils entrent dans les chambres de mort, poussés en avant par les autres derrière eux ou par les fouets de cuir des SS. La plupart sans dire un mot. Comme un agneau conduit à l'abattoir! Une juive d'environ 40 ans aux yeux étincelants s'écrie: Que le sang qui est ici versé dans le plus bas des assassinats retombe sur les meurtriers! Elle reçoit 5 ou 6 coups de cravache sur le visage, personnellement du Capitaine Wirth, puis disparaît aussi dans la chambre. Certains s'adressent à moi: O Monsieur, aidez-nous, mais aidez-nous! Beaucoup prient. Mais je ne peux pas les aider, je prie avec eux, je me serre dans un coin et crie à haute voix vers mon Dieu et le leur. Il y a assez de bruit autour de moi, je peux me permettre de crier à haute voix vers mon Dieu. Comme j'aurais voulu entrer avec eux dans les chambres; comme j'aurais voulu partager leur mort. Ils auraient trouvé alors un officier S.S. en uniforme dans leurs chambres. Ils n'auraient pas protesté pour cela; ils auraient considéré la chose comme un accident; on aurait annoncé à mon sujet: "A péri en service pour son Fuehrer bien-aimé fidèlement servi dans l'exécution d'une tâche importante pour le Reichsfuehrer..." Non, cela ne va pas. Je ne peux encore céder à la tentation de mourir avec ces gens. Je le sais

bien: il n'y a pas encore 10 personnes qui voient ce que je vois et ce que j'ai vu, moi qui ai une vue d'ensemble ici, sur toutes les installations et leur organisation. Sûrement pas un en dehors de moi ne voit cela en adversaire, en ennemi de cette bande d'assassins; il me faut donc vivre et tout d'abord faire connaître ce que je vois ici. Certes, c'est le service le plus difficile, très difficile! Les chambres se remplissent. Bien entasser, c'est ce qu'a ordonné le capitaine Wirth. Les gens se marchent sur les pieds, 700 à 800 personnes sur 25 mètres carrés dans 45 mètres cubes. Je fais une estimation: poids moyen, tout au plus 35 kg, plus de la moitié sont des enfants, poids spécifique 1, donc 25.250 kg d'êtres humains par chambre. Wirth a raison, si la SS pousse un peu, on peut faire entrer 750 personnes dans 45 mètres cubes! - et les SS y poussent, avec leurs cravaches et les contraignent à entrer, autant que cela est possible physiquement. Les portes se ferment.
[135]

[136]

T VI

Page 5 (lignes 44 à la fin) et page 6 (lignes 1 à 25)

Pendant ce temps, les autres attendent dehors nus. Entre temps, le deuxième transport est aussi arrivé. On me le dit, nus bien entendu en hiver aussi et par temps froid. Oui, mais ils peuvent attraper la mort! dis-je, moi qui suis d'habitude prudent, qui ne pose absolument aucune question, qui fais celui qui n'est pas intéressé, ce mot m'échappe. "Oui, c'est justement pour cela qu'ils sont là!", me répond un SS dans son dialecte. Maintenant enfin je comprends pourquoi toute l'installation s'appelle "Heckenholt". Heckenholt est le chauffeur du diesel, un petit technicien et un travailleur infatigable. Déjà lors de la mise à mort des malades mentaux, il s'est acquis selon Wirth des mérites inouis par son zèle et son esprit inventif. Il est aussi le constructeur de toutes les installations. C'est avec les gaz d'échappement de son diesel que l'on doit faire périr les gens ici. Mais le diesel ne fonctionnait pas. Cela se produisait relativement peu souvent, me dit-on. Le capitaine Wirth arrive. On voit qu'il lui est désagréable que cela arrive justement aujourd'hui où je suis ici. Mais oui, je vois tout! et j'attends. Mon chronomètre a tout sagement enregistré. 50 minutes, 70 minutes, le diesel ne démarre pas! Les gens attendent dans leurs chambres à gaz. En vain. On les entend pleurer, sangloter. "Comme à la synagogue!" remarque le Professeur Pfannenstiel, l'oreille contre la porte de bois. Le capitaine Wirth frappe de sa cravache l'Ukrainien qui doit aider Heckenholt, en plein visage. Au bout de 2 heures 49 minutes - le chronomètre a tout bien enregistré - le diesel démarre. Jusqu'à cet instant, les gens vivent dans ces 4 chambres déjà remplies: 4 x 750 personnes dans 4 x 45 mètres cubes! - De nouveau 25 minutes s'écoulent. C'est juste, beaucoup sont déjà morts maintenant. On le voit par la petite lucarne, par laquelle la lumière électrique éclaire un instant la chambre. Wirth m'avait minutieusement interrogé pour savoir si je trouvais mieux de faire mourir les gens dans une pièce éclairée ou sans éclairage. Il demandait cela sur le ton dont on demande si l'on dort mieux avec ou sans traversin. Au bout de 28 minutes, seuls quelques-uns survivaient. Enfin, au bout de 32 minutes, tout est mort. A l'autre bout, les hommes du commando de travail ouvrent les portes de bois! On leur a promis, à eux qui sont eux-mêmes Juifs, la liberté et un petit pourcentage (quelques millièmes) de toutes les valeurs trouvées pour [136] leur terrible service. Trois comptables tiennent les comptes avec une grande exactitude et calculent minutieusement les millièmes.

T VI

Page 6 (lignes 26 à la fin)

Les morts sont debout, serrés les uns contre les autres comme des colonnes de basalte dans les chambres. Il n'y aurait pas de place pour tomber ou même s'incliner en avant. Même dans la mort, on reconnaît les familles. Crispés par la mort, ils se serrent les mains de sorte que l'on a peine à les détacher les uns des autres afin de libérer les chambres pour la prochaine charge. On jette dehors les cadavres, mouillés de sueur et d'urine, souillés d'immondices et le sang des menstrues sur les jambes. Des cadavres d'enfants volent en l'air. On n'a pas le temps, les cravaches des Ukrainiens sifflent sur le commando de travail. Deux douzaines de dentistes ouvrent les bouches avec des crochets pour chercher l'or - de l'or, à gauche - sans or à droite! D'autres dentistes extraient avec des pinces et des marteaux les dents en or et les couronnes hors des mâchoires. Le capitaine Wirth saute de tous côtés au milieu. Il est dans son élément. Quelques-uns des travailleurs contrôlent les parties génitales pour chercher l'or, les brillants et les objets de valeur. Wirth m'appelle: Soulevez donc cette boîte de conserve pleine de dents en or; c'est seulement d'hier et d'avant-hier! Avec une prononciation incroyable et incorrecte, il me dit: Vous ne croiriez pas ce qu'on peut trouver chaque jour d'or et de brillants (Il prononçait cela avec "2 L" et sans "i") et aussi de dollars. Mais regardez vous-même! et il me conduisit chez un joaillier chargé d'administrer tous ces trésors et il me fit voir tout. Puis on me montra encore un ancien chef du Grand Magasin de l'Ouest à Berlin, W. et l'on fit aussi jouer en mon honneur un petit violoniste. C'est un ancien capitaine de l'armée impériale et royale d'Autriche avec la Croix de fer de 1ère classe, ce sont les deux chefs du commando de travail juif. Les corps nus, sur des voitures en bois, furent jetés à quelques mètres seulement de distance dans des fosses de 100 x 12 x 20 mètres. Après quelques jours, la fermentation faisait gonfler les cadavres puis ils s'affaissaient fortement peu de temps après, de sorte que l'on pouvait jeter une nouvelle couche par-dessus, puis on répandait environ 10 cm de sable par-dessus, si bien qu'il n'émergeait plus que quelques têtes et bras isolés. Le jour de ma visite n'arrivèrent à Belcec que deux transports avec, au total, environ 12.500 personnes.

T VI

Page 7 (lignes 1 à 37)

Cette installation fonctionnait depuis avril 1942 et effectue en moyenne 1.000 mises à mort par jour. Quand moi-même et mon cercle d'amis écoutions la radio de Londres ou la Voix de l'Amérique, nous nous étonnions souvent de ces anges innocents qui nous présentaient des centaines de milliers de morts, alors qu'il y en avait déjà par dizaines de millions. Le mouvement de Résistance hollandais me fit demander en 1943 par le "Diplomingenieur" Ubbink de Duisburg, de ne pas leur fournir des atrocités mais [des faits] de la plus stricte authenticité. Bien que j'aie transmis ces choses en août 1942 à la légation de Suède à Berlin, apparemment on ne voulut tout simplement pas croire ces chiffres. Et cependant ils sont vrais, je l'atteste sous la foi du serment. J'estime le nombre de ceux qui, sans défense et sans armes, ont été assassinés à l'instigation d'Adolf Hitler et de Heinrich Himmler, attirés sans aucune possibilité de résistance dans ces pièges meurtriers où ils furent mis à mort, à au moins 20.000.000 d'êtres humains. Car il ne s'agit certes pas seulement des quelque 5 ou 6 millions de Juifs d'Europe qui furent ainsi mis à mort, mais surtout de l'intelligentsia polonaise et d'une grande partie de la tchèque, ainsi que des couches dirigeantes d'autres peuples, par exemple des Serbes, mais tout particulièrement des Polonais et des Tchèques N. III. C'étaient ceux que l'on disait biologiquement sans valeur, et qui, du fait qu'ils ne pouvaient plus vraiment travailler, n'avaient plus le droit de vivre, du point de vue des nazis. Des commissions de soi-disant médecins allaient de village en village dans de belles limousines et avec tout un attirail médical et de ville en ville; vêtus de blouses blanches et munis de stéthoscopes, ils examinaient toute la population. Celui qui, selon toute apparence, n'était plus en état de travailler, était mis sur la liste comme bouche inutile et, quelque temps après, emmené et gazé. Et ceux qui en décidaient ne possédaient souvent même pas une formation primaire et se donnaient du "Cher collègue!" et du "Monsieur le Conseiller médical!" Oui, sans ces mesures, me disait un SS Sturmbannfuhrer à Lublin, toute la Pologne serait pour nous sans valeur, puisqu'elle est [138] de toutes façons fortement peuplée et malade. Nous ne faisons que compenser ce que partout ailleurs la nature fait d'elle-même et qu'elle a malheureusement oublié chez l'homme! - A Treblinka, j'ai vu, le jour suivant, un certain nombre de travailleurs qui, dans les tombes, retournaient les cadavres. "On a oublié de déshabiller les gens qui sont arrivés déjà morts. Il faut évidemment rattraper cela à cause des textiles et des objets de valeur", me dit le capitaine Wirth. Wirth me pria de ne proposer à Berlin aucune espèce de changement aux chambres à gaz en usage jusque là ainsi qu'aux méthodes de mise à mort, étant donné qu'elles avaient fait leurs preuves au mieux et étaient bien rodées. Curieusement, on ne m'a jamais posé de telles questions à Berlin. Quant à l'acide cyanhydrique emporté, je l'ai fait enterrer.

T VI

Page 7 (lignes 38 à fin) et page 8 (lignes 1 à 18)

Le lendemain, 19 août 1942, nous allâmes avec la voiture du capitaine Wirth à Treblinka, à 120 km au NNE de Varsovie. L'installation était à peu près la même, seulement notablement plus grande qu'à Belcec. Huit chambres à gaz et de véritables montagnes de valises, de textile et de linge. En notre honneur, on donna un banquet dans la salle commune dans le style typique vieil-allemand de Himmler. La nourriture était simple, mais il y avait de tout en quantité à discrétion. Himmler avait même ordonné que les hommes de ces commandos reçoivent autant de viande, de beurre et autre, en particulier d'alcool, qu'ils le voulaient. Le professeur Dr. med. Pfannenstiel fit un discours dans lequel il expliqua aux hommes l'utilité de leur tâche et l'importance de leur grande mission. A moi seulement, il parla de "méthodes très humaines" et de la "beauté du travail". Cela a un air tout à fait incroyable, mais je me porte garant qu'il ne le disait pas comme une plaisanterie mais tout à fait sérieusement! En tant que médecin, c'est ainsi qu'il qualifiait ces choses - Aux équipes, il disait en particulier encore: "Quand on voit ces corps de Juifs, alors seulement, on comprend à l'évidence à quel point votre tâche mérite de reconnaissance". A notre départ, on nous offrit encore plusieurs kilos de beurre et de nombreuses bouteilles de liqueurs à emporter. J'eus de la peine à refuser ces choses [139] sous le prétexte que j'avais suffisamment de tout cela. Sur quoi, Pfannenstiel tout content empocha aussi ma part. - Ensuite, nous allâmes en voiture à Varsovie. Là, alors que je cherchais vainement une couchette de wagon-lit, je rencontrai dans le train le secrétaire de légation de l'Ambassade de Suède à Berlin: le baron von Otter. Encore sous l'impression toute fraîche des choses terribles que je venais de voir, je lui ai tout raconté en le priant de le faire savoir tout de suite à son gouvernement et aux alliés, puisque tout retard devait coûter la vie à des milliers, des dizaines de milliers de gens. Von Otter me demanda une référence: je lui donnai Mr le Surintendant général Dr Otto Dibelius, Berlin, Bruderweg 2, un membre dirigeant du Mouvement de résistance évangélique et en même temps un ami intime de mon ami le pasteur Martin Niem... ller. Je rencontrai Monsieur von Otter encore deux fois à la légation de Suède. Entre-temps, il avait rendu compte personnellement à Stockholm et me fit savoir que ce rapport avait eu une influence considérable sur les relations germano-suédoises. T VI - p. 8 (lignes 18 à 33) Je tentai, dans la même affaire, de faire un rapport au nonce du Pape à Berlin. Là, on me demanda si j'étais soldat. Sur quoi, on refusa tout autre entretien avec moi. Je fus invité à quitter immédiatement l'ambassade de Sa Sainteté. Je dis cela ici parce que cela montre à quel point il était difficile à un Allemand de trouver conseil dans sa détresse alors qu'il ne pouvait pas même trouver aide et conseil dans une nécessité si effroyable auprès du représentant de Sa Sainteté, vicaire du Christ sur la terre! - En quittant l'ambassade papale, je fus poursuivi par un policier à vélo. J'avais enlevé le cran de sûreté de mon revolver dans ma poche pour me brûler la cervelle lorsque, de façon incompréhensible, ce policier passa tout près de moi puis fit demi-tour. En risquant

quotidiennement ma tête, au risque d'être torturé et pendu, j'ai alors rapporté tout cela à des centaines de personnalités influentes, entre autres au syndic de l'évêque catholique de Berlin, Dr Winter, pour qu'il transmette à S.E. Monseigneur l'Evêque et au Saint-Siège. [140] T VI - p. 8 (lignes 18 à la fin)et p. 9 (lignes 1 à 21) Je dois ajouter que Guenther de l'Office central de Sécurité du Reich (je crois que c'est le fils de "Rassen-Guenther)", au début de 1944, me réclama encore une fois de très grandes quantités d'acide cyanhydrique dans un but très obscur. Le poison devait être livré à ses services de la Kurfuerstenstrasse, et là entreposé dans une remise qu'il me montra. Il s'agissait de très grandes quantités, au total de plusieurs wagons, qui devaient être accumulées peu à peu et tenues à sa disposition. Le poison était suffisant pour tuer de nombreux millions de personnes. Guenther disait qu'il ne savait pas encore et qu'on ne pouvait encore prévoir, si, quand, dans quel but, pour quel "cercle de personnes" le poison serait ou ne serait pas utilisé. En tout cas, il devait être là constamment disponible; de certaines questions d'ordre technique que Guenther posa, je conclus qu'on devait avoir en vue probablement de tuer un très grand nombre de personnes dans une sorte de salle de club ou de lecture. Après une visite approfondie des lieux, j'expliquai à Guenther que je ne pouvais prendre en aucune façon la responsabilité du stockage de ce poison dans la remise en question en plein centre de la capitale du Reich, étant donné que ce poison était suffisant pour tuer au moins deux fois le total de la population de Berlin et que sa décomposition et sa gazéification, notamment en été, étaient vraisemblables. A grand'peine, je parvins à le convaincre de stocker le poison dans les camps de concentration d'Oranienburg et d'Auschwitz. J'arrangeai les choses ensuite de sorte que le poison aussitôt après son arrivée, disparaisse à chaque endroit pour des usages de désinfection qui nécessitaient constamment des wagons d'acide cyanhydrique. Les factures de la firme fournisseuse - Deutsche Gesellschaft fuer Schódlingsbekómpfung (Société allemande pour la lutte contre les parasites) Frankfurt a.M. et Friedberg - je les fis établir à mon nom, soi-disant à cause du secret, en réalité pour ne pas être gêné dans mes dispositions et pouvoir mieux faire disparaître le poison. Pour la même raison, j'ai toujours évité de présenter au paiement les nombreuses factures qui s'accumulaient, car il m'aurait fallu ainsi rappeler sans cesse au SD l'existence de ce stock et des recherches auraient certainement été effectuées par le service payeur sur sa situation réglementaire. Aussi je préférai donner des [141] apaisements à la firme à la suite de ses rappels à l'ordre et laisser des factures impayées. Le directeur de la Degesch me raconta d'ailleurs dans une conversation qu'il avait livré de l'acide cyanhydrique en ampoules pour tuer des gens. Quel "cercle de personnes" Guenther devait-il tuer sur les instructions de son supérieur Eickmann [Eichmann] le cas échéant, je ne l'ai jamais appris. D'après le nombre, je pensai aux occupants des camps de concentration et aux travailleurs étrangers, mais aussi aux Officiers, au clergé allemand et aux prisonniers de guerre. Notamment lorsque Goebbels dit plus tard qu'éventuellement le National-Socialisme claquerait violemment la porte derrière lui, j'ai encore une fois soigneusement vérifié que cette réserve de mort avait été véritablement anéantie. L'ordre d'Himmler de tuer tous les occupants des camps de concentration au cas où les choses iraient mal était déjà alors certainement à prévoir. T VI - p. 9 (lignes 21 à 44) Une autre fois, Guenther me demanda s'il était possible à Maria- Theresienstadt, dans les fossés de la forteresse où les Juifs qui y étaient internés avaient le droit de se promener, de

les empoisonner en y jetant d'en haut des boîtes de cyanure. Pour rendre vain ce plan terrible, je déclarai que c'était impossible. J'ai appris plus tard que le SD s'était cependant procuré de l'acide cyanhydrique d'une autre façon et qu'il avait tué quand même les Juifs qui étaient, paraît-il, si bien à Theresienstadt. C'étaient les pères de fils tombés au feu, des Juifs de grand mérite, des titulaires de hautes décorations. D'ailleurs, les camps de concentration les plus affreux n'étaient nullement ceux de Belsen ou de Buchenwald. Bien pires étaient Mauthausen-Gusen près de Linz sur le Danube et Auschwitz. Là-bas, des millions d'hommes ont disparu dans des chambres à gaz et des voitures à gazer (chambres mobiles). A Auschwitz seul, des millions d'enfants furent tués en leur tenant un tampon d'acide cyanhydrique sous le nez. Au camp de concentration pour femmes de Ravensbrueck près de Fuerstenberg en Mecklenbourg, j'ai vu des essais sur des femmes vivantes qu'effectuait le Hauptsturmfuehrer Dr. med. Grundlach sur l'ordre du SS Gruppenfuehrer Professeur Dr. Gebhardt-Hohenlynchen. De plus, j'ai pu avoir connaissance dans mon service de nombreux rapports de ce genre. Ceux-ci concernaient par exemple des essais [142] au Pervitin - jusqu'à 100 comprimés par jour - sur 100 à 200 détenus et ceci jusqu'à ce que mort s'ensuive éventuellement. D'autres essais de ce genre furent effectués à l'aide de sérum et de lymphe - par exemple avec les vaccins les plus divers contre le typhus. Himmler s'était réservé de donner son agrément personnel pour de tels essais sur les personnes condamnées à mort par le SD. De plus, j'ai vu un jour à Oranienburg plusieurs centaines et même plusieurs milliers d'homosexuels disparaître, sans laisser de traces, dans les fours. T VI - p. 9 (lignes 44 à 50) A Mauthausen, il était courant de faire travailler les Juifs à la carrière et de les précipiter ensuite, comme par hasard, du haut d'une paroi rocheuse. Ils restaient morts en bas et étaient enregistrés comme accidents. Le SS Hauptsturmfuehrer Dr. Krantz - un farouche antinazi - originaire de Bonn sur le Rhin, m'a fréquemment parlé, à moi et à beaucoup d'autres personnes, avec indignation des nombreux faits de ce genre qu'il avait vus. T VI - p. 9 (les 4 dernières lignes)et p. 10 (lignes 1 à 20) A Belcec, le jour de ma visite, j'avais l'impression qu'après une aussi longue attente dans les chambres tous étaient vraiment morts. Mais le capitaine Wirth, un être totalement dépourvu de culture et sans les moindres connaissances en chimie et en physiologie, m'a rapporté les choses les plus étranges. Manifestement, Wirth avait une prédilection déclarée pour les essais sur l'homme au moment de tuer. Ainsi, il me parla d'un petit enfant qu'ils avaient retiré le matin de la chambre à gaz parfaitement indemne après y avoir passé la nuit sans avoir été "déchargé". Ils auraient organisé des expériences particulièrement intéressantes sur les malades mentaux. C'est là qu'on avait observé les sensibilités les plus diverses des individus. Des essais avaient été faits aussi avec de l'air comprimé; les gens étaient placés dans des chaudières dans lesquelles de l'air comprimé était introduit au moyen des habituels compresseurs pour asphalter les rues. - A Treblinca, j'ai eu l'impression que tout au moins un certain nombre vivaient encore ou étaient seulement sans connaissance. Pres[143]que tous avaient encore les yeux ouverts et présentaient un aspect terrible. Malgré des observations attentives, je n'ai cependant pu constater aucun mouvement. En gros, on ne s'est donné pour ainsi dire aucune peine pour effectuer les mises à mort de façon - disons - "humaine" pour autant qu'on puisse utiliser ce terme dans un tel contexte! - Et ceci moins sans doute par sadisme que par indifférence complète et paresse vis-à-vis de ces choses. Le SS Hauptsturmfuehrer Dr. med. Villing de Dortmund

m'a rapporté une mort particulièrement digne. Il s'agissait de plusieurs milliers - 8.000 je crois, prêtres et membres du clergé polonais. Ceux-ci furent contraints de creuser eux-mêmes de longs et profonds fossés, puis ils durent se mettre nus, se placer devant les fossés et ils furent ensuite fusillés. T VI - p. 10 (lignes 20 à 40) Aux questions sarcastiques et railleuses s'ils croyaient toujours en Jésus-Christ, à Marie et à leur peuple polonais, ils répondirent en confessant fermement le Christ, la Sainte Mère de Dieu, en particulier celle de Tchenstochau et en affirmant leur foi en la résurrection de leur peuple; Villing en parlait avec des larmes et avec l'émotion et le bouleversement les plus profonds. D'autres Polonais aussi moururent de façon semblablement digne et exemplaire, en particulier des professeurs, hommes et femmes. En entendant parler de tout cela, je me souvenais de ma propre captivité dans la rue Buechsen à Stuttgart. D'une main presque enfantine on avait gravé là des lettres maladroites sur le bord de mon lit de fer: "Je te prie, Mère de Dieu, aide-moi!" - Une façon attestée de tuer les gens était, en Pologne, de leur faire monter l'escalier en spirale des hauts-fourneaux, de les exécuter là-haut cependant d'un coup de pistolet et de les faire disparaître ensuite dans le haut-fourneau. On dit que beaucoup de gens ont été asphyxiés par les fumées des fours à briques et à la suite de cela brûlés. Ici cependant, ma source n'est pas sûre à cent pour cent. - L'un des chefs de la police à Bromberg, le SS Sturmbannfuehrer Haller racontait aux médecins de mon cours et à moi-même qu'à son arrivée à Bromberg, il était courant de fracasser le crâne des enfants juifs immédiatement contre le mur des appartements pour éviter le bruit des coups de feu. Il avait fait cesser cet excès et veillé à ce qu'on tue les enfants à coups de feu. [144] T VI - p. 10 (lignes 40 jusqu'à la fin)et p. 11 (les 3 premières lignes) Il se souvenait encore vivement de deux petites filles de 3 et 5 ans qui étaient tombées à genoux devant lui et avaient prié. "Mais elles aussi, il me fallut les faire fusiller, bien sûr", disait Haller. Haller nous parla de l'exécution de l'intelligentsia polonaise. Ces gens aussi durent creuser des fosses, se coucher sur le ventre et furent ensuite tués au pistolet-mitrailleur. Les suivants devaient ensuite se coucher sur les cadavres encore chauds et étaient également abattus. Beaucoup avaient ensuite été tués alors qu'ils essayaient de se glisser entre les cadavres pour grimper vers l'extérieur, car ils n'étaient pas encore tout à fait morts. L'un des chefs du gouvernement de Cracovie me raconta, tout en découpant une dinde, une capture particulièrement réussie qu'ils avaient faite. Un homme de la Résistance polonaise, un Juif, s'était renfermé dans le mutisme. Sur ce, on lui avait brisé les articulations. Comme il continuait à se taire, on l'avait assis sur une plaque de fourneau portée au rouge. Il aurait fallu voir comme il avait retrouvé sa langue!

T VI

Page 10 (lignes 4 à 18)

A l'occasion d'une visite au bureau des constructions des Waffen SS à Lublin, les deux architectes nous firent savoir que le matin-même, ils avaient mesuré le dépositoire des cadavres d'un camp de prisonniers afin de l'agrandir. Des milliers de cadavres, pour la plupart de typhiques, y étaient entassés. Tout à coup, ils en avaient vu quelques-uns remuer. Le "Rottenfuhrer" qui détenait la clé avait seulement demandé: "Où?" puis il avait pris une tige de fer ronde qui se trouvait prête là et fracassé le crâne à ces gens. - Ce n'est pas le fait même, disaient les architectes, qui les avait étonnés, mais la façon dont cela semblait aller de soi! A l'occasion de la visite, une juive avait porté à des Juifs travailleurs au moyen d'un rasoir qu'elle tenait caché des coups de lame dans le cou. Wirth regrettait vivement que la femme soit déjà morte, elle aurait dû être punie de façon exemplaire! Il fit scrupuleusement donner des soins médicaux aux Juifs blessés afin qu'ils puissent croire qu'ils seraient vraiment laissés en vie, réta[145] blis et récompensés! et les gens le croient, les gens le croient! ces idiots! s'écriait Wirth.

T VI

Page 11 (lignes 18 à 33)

A Belcec, le concours que l'on organisa parmi les hommes et les jeunes gens des transports fut particulièrement horrible: il s'agissait de traîner les vêtements jusqu'aux wagons. Celui qui en fait le plus ira au commando de travail! Il en résulta, paraît-il, une compétition pour la vie ou la mort parmi ces hommes nus qui traînaient des vêtements sous les rires des SS. Bien entendu, tous disparurent ensuite dans les chambres. Seuls, quelques vieux et malades, qui ne pouvaient plus se traîner jusqu'aux chambres même soutenus par les autres, furent emmenés à l'écart et aussitôt fusillés. Quelques scènes touchantes passent encore devant mes yeux: le petit garçon juif rêveur de 3 ans qui devait distribuer des ficelles pour attacher les chaussures. Même un enfant comme lui fut attelé sans le savoir à l'effroyable machine de mort et d'assassinat de Hitler, dans le système de pillage de Himmler et de Wirth. - Ou bien je pense à une petite fille qui avait perdu à un mètre de la chambre une petite chaîne de corail qu'un petit garçon juif de 3 ans retrouva: comment il ramassa la chaînette, la regarda avec amour et en sembla tout heureux et, l'instant d'après fut poussé - oui, je dois le dire - cette fois avec douceur à l'intérieur de la chambre.

T VI

Page 11 (lignes 33 à 43)

Le SS Hauptsturmfuhrer Obermeyer de Pirmasens me raconta: "dans un village des environs, j'ai rencontré un Juif et sa femme originaires de ma ville natale de Pirmasens. Il avait été adjudant pendant la grande guerre, un garçon très bien. Enfants, nous avons joué ensemble; il m'a même une fois sauvé la vie alors que j'avais été presque tué par une voiture. Lui et sa femme, je vais les prendre maintenant dans mon commando de travail". Je demandai à Obermeyer ce qu'il adviendrait plus tard de cet homme. Il me regarda avec étonnement: "Ce qu'il adviendra de lui? exactement la même chose que les autres. Il n'y a rien d'autre. Peut-être, les ferai-je tuer d'un coup de feu." Par ailleurs, j'ai rencontré dans la SS un certain nombre de gens qui condam[146] naient vivement ces méthodes et qui étaient devenus de ce fait des adversaires acharnés du nazisme.

T VI

Page 11 (lignes 43 jusqu'à la fin) et page 12
(à l'exception des 3 dernières lignes)

Je pense surtout au chef d'état-major du Directeur supérieur de l'hygiène auprès du médecin SS du Reich et de la police, le Hauptscharfuehrer Heinrich Hollónder. Il me donna connaissance de toutes les affaires de quelque importance et fit disparaître dans mon service tout ce qui aurait pu de quelque façon me charger ou me rendre suspect. J'aurais moi-même depuis longtemps abouti dans le four, si ce fidèle ami catholique et antinazi ardent n'avait étendu sur moi sa main protectrice. Antinazi convaincu, l'était aussi le directeur du service intérieur de l'hopital SS de Berlin, SS Sturmbannfuehrer Dr. med. Focht qui depuis 1941 trouvait de nombreuses et courageuses paroles pour condamner les méthodes nazies et SS. - Il en était de même des chirurgiens SS Hauptsturm-fuhrer Dr. med. Nissen de Itzeh\ et Dr. med. Sorge de Iena. Un antinazi efficace et militant était aussi le SS Hauptsturmfuhrer Dr. en géologie Fritz Krantz de Bonn, qui faisait connaître dans le peuple autour de lui, au risque constant d'être pendu, les nombreuses horreurs qu'il lui était donné de voir dans les camps de concentration. Il faut compter parmi le groupe des officiers du 20 juillet 1944 les pharmaciens en chef des Waffen SS, le SS Gruppenfuehrer Dr. pharm. Blumenreuther et ses deux collaborateurs SS Sturmbannfuehrer Dr. Behmenburg et Dr. Rudolphi. Ce dernier, en octobre 1944, foula aux pieds le portrait du Fuehrer qui était dans son bureau. Parmi les SS belges, hollandais et luxembourgeois, les 2/3 des effectifs avaient été incorporés de force par d'incroyables manoeuvres de mensonge et de tromperie à propos de soi-disant cours de sport ou autres. Avant que les gens n'aient le temps de se rendre compte et avant même de revêtir l'uniforme, ils étaient assermentés par le seul fait de leur présence à une prestation de serment et en cas de refus ils étaient traités en déserteurs ou pendus pour refus d'obéissance ou, dans le meilleur des cas, fusillés. Avec quelle rigueur de tels faits étaient traités, est éclairé par le fait que de tout jeunes membres des Waffen SS ont été fusillés tout [147] simplement pour le fait d'avoir attrapé un camarade par la braguette de son pantalon, de l'extérieur [Dans le texte allemand on lit: "in der Stallgegend" qui se traduit: "dans la région de l'étable". En Westphalie, cela signifie, en langage familier, "la braguette".NdE]. Cet ordre de châtier même les moindres signes de tendances perverses fut porté à la connaissance de tous les membres des SS et signé par Himmler lui-même. Des milliers de garçons de la jeunesse hitlérienne ont été poussés dans les SS contre leur volonté comme les étrangers ci-dessus mentionnés. Il en est de même des membres des autres corps de Wehrmacht - en particulier de la Luftwaffe et de la Marine - contraints d'adhérer à la SS sur l'ordre d'Hitler et de Himmler. Il serait tout à fait faux et injuste - hautement injuste - de vouloir rendre chaque SS co-responsable des terribles crimes des SS sans examiner ces circonstances-là. Il faut aussi mentionner ici que la police était souvent bien pire que la SS. Lors de l'arrestation et du rassemblement des Juifs en vue de leur transport, par exemple, lors de leur livraison aux abattoirs de Himmler, elle a fourni les pires hommes de main, bien qu'il eût été facile aux anciens fonctionnaires de police

expérimentés de faire disparaître la trace d'une bonne partie au moins des Juifs au moyen du fichier. D'autre part, ce n'est que justice de réclamer de la part de ces anciens fonctionnaires déjà mûrs et qui devaient savoir ce qui est juste ou injuste, un autre comportement que de la part de jeunes hitlériens ou de jeunes SS dépourvus de maturité. Le fait que Himmler n'était pas seulement Reichsfuehrer des SS mais en même temps chef de la police allemande n'est pas suffisamment pris en considération bien souvent. La dette de sang de la police dans l'exécution sans à-coups du massacre des Juifs est énorme, même si cela s'effectuait en grande partie à une table de travail sans risques et dans la sécurité d'un bureau. A cet égard, il ne faut guère faire de distinction entre Gestapo et police et ceci très généralement. Cela n'exclut pas que plus d'un gendarme ou policier peut s'être sérieusement efforcé de servir le bon droit et d'accomplir son service d'après sa conscience et non selon les ordres des nazis. Mais ce serait son affaire de le prouver. Par principe, tout fonctionnaire de police devrait être de prime abord considéré de la même façon qu'un membre de la SS.

[148]

Compléments et brouillons

1) Brouillons de T I

A) Une page manuscrite commençant par : "A la personne" et se terminant par "Administration générale de la S.S.", datée du 26 avril 1945 (voy. p. 150). C'est un brouillon (dont l'original est au LKA) du début de T I. L'écriture est petite et serrée, de telle sorte que, lorsque Gerstein a recopié, avec des ajouts, son brouillon, il a utilisé deux pages au lieu d'une. Nous avons ainsi l'explication pour deux pages de T I qui sont numérotées "2"; ce décalage se poursuit dans les pages suivantes; ainsi la dernière page qui est la dixième est numérotée "9". Le texte de ce brouillon présente une particularité qui mérite d'être signalée : Gerstein dit avoir envoyé 3.500 brochures antinazies, alors que dans les autres versions il écrit "8.500" brochures. Il est à noter, en outre, que sur la page 2 définitive de T I le 8 de 8.500 est surchargé.

B) Une page manuscrite commençant par : "Ayant passé volontaire et spontané" et se terminant par : "avec tous ménagements". C'est un texte indépendant, mais où l'on retrouve des idées exprimées dans la dernière page numérotée 9 de T I. L'original est conservé par LKA (voy. p. 151).

[149]

2) Compléments de T II (PS-1553)

A) Note manuscrite en français de Gerstein, portant sa signature; elle concerne les livraisons d'acide prussique (voy. p. 153 et 154). *B) Note manuscrite de deux pages en anglais, rédigée et signée par Gerstein, accompagnée de la traduction en français faite par nous (voy. p. 155 et 157).* *C) Deux factures de la société Degesch choisies comme modèles dans un lot de douze factures de Zyklon B, six pour livraison à Oranienburg et six pour livraison à Auschwitz. Les dates de ces douze factures s'échelonnent du 14 février 1944 au 31 mai 1944. Le total facturé concerne 2.370 kg, dont 1.185 kg pour Oranienburg et 1.185 kg pour Auschwitz. Gerstein dit dans ses "confessions" qu'il a fait établir les factures à son nom, ce qui est exact, mais l'adresse mentionnée est celle de l'Institut d'Hygiène (Leipzigerstrasse 31/32 à Berlin) et non l'adresse personnelle de l'Obersturmfuehrer à Berlin (voy. p. 158 et 159).* *L'ensemble de ces compléments provient de la Police d'Israël, Quartier général, 6e bureau. Les originaux sont conservés aux National Archives de Washington. La totalité du PS-1553 ("Confessions" proprement dites et compléments) a été remise aux autorités américaines en 1945 par deux officiers alliés, le Major anglais Evans et l'Américain Haught, qui ont interrogé Gerstein à l'hôtel Mohren de Rottweil, le 5 mai 1945.*

[154]

Transcription du texte précédent rédigé en français, non daté, signé. [fac-similé dans l'ouvrage d'A.Chelain]**,**

La photocopie en notre possession provient de la Police d'Israël, quartier général, le bureau; le document constitue une pièce annexe au PS-1553.

L'acide prussique selon notas ajoutées [*factures jointes*] étant ordonné par le Reichssicherheitshauptamt, Berlin W,35 Kurfurstenstrasse, à l'ordre [*sur ordre*] de SS Sturmbannfuhrer Guenther: moi, responsable pour cet service, ai fait loyalement ce service, pour, étant arrivée l'acide à Oranienburg et Auschwitz, faire disparaître les boîtes dans les chambres de désinfection. Ainsi, il était possible d'empêcher un mauvais usage de l'acide. Pour empêcher de rappeler la présence de cet stock - ou, mieux, la non- présence au Reichssicherheitshauptamt, je n'ai jamais payé cettes fournitures, dont l'adresse de notas [*factures*] était pour le même destin [*motif*], moi-même. Ainsi, il était possible de faire disparaître aussitôt après arrivée l'acide. S'il on avait aperçu la non- présence, j'aurais répondu: c'est une erreur de service de désinfection qui ne savait et ne devait savoir le vrai destin [*la véritable utilisation*], ou j'aurais dit: l'acide était devenu dissocié [*s'était décomposé*] et ce n'était pas encore [*plus*] possible de la garder plus longtemps.

Gerstein

[154] **Traduction du texte précédent** [fac-similé dans l'ouvrage d'A.Chelain]**, signé, rédigé en anglais sur papier portant en en-tête : Bergassessor a. D. K. Gerstein, Diplomingenieur**

La photocopie que nous possédons provient de la Police d'Israël, quartier général, le bureau; le document constitue une pièce annexe au PS-1553. *Domicile permanent : Tuebingen-Neckar, Garstenstrasse 24, 26 avril 1945.*

Mon récit est intéressant pour service secret. Les choses que j'ai vues, pas plus de 4-5 autres [*personnes*] les ont vues, et ces autres étaient nazis. Maints responsables de française, Buchenwald, Maidanek, Auschwitz, Mauthausen, Dachau etc. étaient des gens de mon service, quotidiennement, je les ai vus dans ma double position: I) S.S. Fuhrungshauptamt, D, service sanitaire, et, 2) Reichsarzt S.S. et Police, Berlin. Je suis à même de dire les noms et les crimes des vrais responsables de ces choses, et je suis prêt à donner les éléments de cette accusation devant le tribunal mondial. Moi-même, ami chaleureux du Révérend Martin Niemoeller et de sa famille (maintenant à Leoni/Starnbergersee/Bavière). Je fus après 2 prisons et camp de concentration, agent de l'Eglise confessante, comme S.S. Obersturmfuhrer et chef de département de la S.S. Fuhrungshauptamt et du Reichsarzt S.S. et Police, une position dangereuse. Les choses que j'ai vues, personne ne les a vues. En août 1942, j'ai fait mes rapports pour la légation suédoise à Berlin. Je suis prêt et à même de faire toutes mes observations à votre service secret. Le secrétaire de la légation de Suède, à Berlin, maintenant à Stockholm, Baron von Otter est prêt à témoigner de mon récit de 1942 de toutes ces cruautés. Je propose de me demander pour ces informations: référence: Madame Niemoeller (épouse du Révérend Martin Niemoeller, Leoni Starnbergersee Munich/Bavière). Gerstein.

N.B. Votre armée n'a pas trouvé
Mr Niemoeller,
Mr Stalin Junior,
Mr Schuschnigg

à Dachau.

[157] [160] [Suite de la lettre de la page 157]

Ils furent déportés, personne ne sait où ils sont. Prière de ne pas publier mon rapport avant de savoir exactement [si] Niemoeller est libéré ou mort.

Gerstein

3) Un texte indépendant manuscrit, en anglais, d'une page commençant par "This relation is interessant" et se terminant par: "Reichsarzt S.S. und Polizei" (voir page 161).

L'original est conservé par LKA. On retrouve, dans ce texte, certaines idées exprimées dans la note également en anglais de deux pages, énoncée comme Complément de T II en b. Voici la traduction du texte non signé, non daté (Bestand 5,2 - Nr 64 c).

```
Ce récit est intéressant pour le Service Secret. Les choses que j'ai
vues, pas plus de 4 - 5 personnes les ont vues, et les autres étaient
nazies. Maints responsables de française, Buchenwald, Maidanek étaient
des hommes de mon service: S.S. Fuehrungs - Hauptamt D, service
sanitaire et médecin du Reich S.S. et de la Police Je suis à même de
dire les noms des vrais responsables de ces choses et je suis prêt à
donner les éléments pour cette accusation devant le tribunal mondial.
Moi-même, je fus, après 2 prisons et camp de concentration, ami du
Révérend Martin Niemoeller, agent pour l'Eglise confessante dans
l'administration S.S. (S.S. Fuehrungshauptamt, D, Service sanitaire et
Reichsarzt S.S. et Police) [160]
```

4) Une page dactylographiée, en français, s'intitulant "Post scriptum"et portant le numéro 16. [en fac-similé dans l'ouvrage de Chelain]

Elle commence par : "A Belcec, il était très terrible" et se termine par : "furent assassinés" (voir page 163) On peut penser qu'il y avait quinze pages avant cette seizième page. Mais on ne trouve dans les archives de LKA que cette page numéro 16. Les idées exprimées dans ce texte sont à rapprocher de celles que l'on trouve dans certains suppléments (Ergänzungen) de T III et de T IV. [162]

Lettre de Gerstein à son épouse datée du 26 mai 1945

Elle est rédigée à la main sur cinq demi-pages. La photocopie et la transcription dactylographiée nous ont été adressées, sur notre demande, par la veuve de Gerstein (voir page 166-169). La phrase la plus importante nous paraît être la suivante : "Wenn Du irgendwelche Schwierigkeiten hast, geh mit dem Bericht, den ich anlege, zum Militärgouverneur", c'est-à-dire : "Si tu as des difficultés quelconques, va avec le rapport, que je joins, chez le Gouverneur militaire". Nous tenterons de déterminer dans les chapitres suivants à quelle "confession" Gerstein fait allusion en parlant du "Bericht" joint à sa lettre.

Traduction de la dernière lettre écrite à son épouse le 26 mai 1945

Chère Friedel,

Après un séjour de cinq semaines à Rottweil à la disposition du gouverneur militaire, je suis remis aujourd'hui en voiture à une autorité plus haute dans la région de Constance - où, je ne sais pas! J'avais reçu ici une chambre d'hôtel comme résidence assignée, après avoir été tenu sous les verrous pendant une nuit et une après-midi et avoir élevé une protestation à ce sujet. Je t'ai laissé sur la commode dans le vestibule du 24, Gartenstrasse mes papiers, car tu en as certainement besoin. Je te donne un conseil: défends toi! Ne te laisse pas faire. Il va de soi que quelqu'un comme moi - comme nous - doit être traité autrement que les autres gens. Mon activité au SS F.H.A. etc. était a priori une pure activité d'agent au service de l'Eglise confessante. J'ai pu seulement te dire le minimum, parce que, au cas où les choses auraient mal tourné, on aurait pu exercer sur toi un

chantage et te presser de questions. Quant à moi, le S.D. m'aurait plongé dans l'eau bouillante s'il avait su que, dans ma détresse, j'ai tout divulgué à la Suède et à la Suisse.
[164]

Si tu as des difficultés quelconques, va avec le rapport, que je te joins, chez le gouverneur militaire. Garde bien les ordres d'arrestations, les documents concernant l'exclusion du parti etc. Présente aussi ces documents, mais ne t'en démunis pas. Peut-être, Fräulein Dr V. Huene, Zeppelinstrasse peut-elle t'aider de quelque façon. Je te conseille aussi d'aller voir le maire. Quand je reviendrai, je ne le sais pas encore; je bénéficie jusqu'à présent de toutes les libertés et j'espère qu'il en sera de même auprès de la prochaine instance. Pour la nourriture et le logement, chez la famille Mueller au "Mohren" à Rottweil, j'ai eu de la chance. Mais, comme on s'intéresse très fortement à mon cas et comme j'ai à comparaître devant la Cour internationale de Justice en qualité d'un des principaux témoins contre les criminels de guerre, je ne peux encore rien dire de plus précis.

A toi, à ton père et aux enfants, salutations et souhaits affectueux.
[165]

Interrogatoires par la Justice militaire française

Il nous semble opportun d'inclure deux interrogatoires de la Justice militaire française dans l'ensemble des textes laissés par Gerstein, d'autant plus que, pour ces derniers, toutes les garanties d'authenticité sont obtenues.

1) Interrogatoire du 26 juin 1945. [en fac-similé dans l'ouvrage de Chelain]

Officier interrogateur de l'O.R.C.G. : Commandant Beckhardt. *Il se compose de deux pages dactylographiées au recto et au verso, numérotées de 1 à 4 (voir page 171 et suivantes). L'original est conservé dans le dossier Gerstein à la Direction de la Justice militaire à Paris.*

[170]

2) Interrogatoire du 19 juillet 1945 [en fac-similé dans l'ouvrage de Chelain]

Officier interrogateur : Commandant de Justice militaire Mathieu Mattéi, juge d'instruction militaire. *L'original est manuscrit sur des feuilles de très grand format et en mauvais état. Nous présentons la photocopie de la publication faite par la revue* Le Monde Juif *(janvier/mars 1980, p. 27-34); nous l'avons naturellement vérifiée et nous n'avons relevé qu'une erreur : à la page 34, 1ère ligne, il faut lire : "à peine dix" au lieu de "à peine deux" (voir page 176 et suivantes).*

[175]

Article paru dans *France-Soir* le 4 juillet 1945
[en fac-similé dans l'ouvrage de Chelain]

Cet article est surtout intéressant par le fac-similé d'un extrait de "confession", reproduit en première page du journal (voir pages 184 et 185). C'est un court extrait en langue allemande de la biographie de Gerstein où l'on retrouve les informations communes à tous les textes. Cependant, l'examen attentif de cet extrait montre que, ni par la rédaction, ni par la disposition dactylographique, cet extrait n'est identique au passage comparable des deux textes en langue allemande qui nous sont connus. En revanche, le texte allemand correspond exactement au texte français de T Va; il semble donc que T Va soit la traduction en français de ce texte allemand dont nous ne supposons l'existence que grâce au fac-similé paru dans France-Soir.

[183]

Demande d'avocat datée du 15 juillet 1945

[en fac-similé dans l'ouvrage de Chelain]

Ce document est conservé dans le dossier de la Justice militaire française. Il se compose d'une page écrite recto-verso en lettres capitales (voir pages 187 et 188). On remarquera que Gerstein a demandé un avocat chrétien, versé dans les questions religieuses. C'est Me Pierre Lehmann qui fut commis d'office pour sa défense; il était présent le 19 juillet 1945 lors de l'interrogatoire du matin, mais absent pour l'interrogatoire de l'après-midi. Par une lettre datée du 25 juillet 1945, et adressée au Juge d'instruction, Me Lehmann a fait connaître qu'il ne pourrait assister à l'interrogatoire de l'inculpé Gerstein prévu pour le 26 juillet, inculpé qui "au surplus, ne semble point coupable" (pièce annexe page 189). Gerstein fut trouvé mort dans sa cellule le 25 juillet 1945 vers 14h. Me Lehmann n'est décédé qu'en 1980. Assez inexplicablement, l'avocat parisien de Gerstein ne fut pas interrogé par Pierre Joffroy qui, pourtant, dans les années 1966-1968, parcourut toute l'Europe pour retrouver des personnes ayant approché si peu que ce fût l'ancien officier S.S. Me Lehmann était facilement accessible; il habitait dans le 16e arrondissement de Paris, à une adresse qui se trouvait dans l'annuaire.

[186] **Fragments de documents trouvés après sa mort**
[en fac-similé dans l'ouvrage de Chelain]

Dans le procès-verbal dressé le 25 juillet 1945 par le commissaire du quartier de Notre-Dame-des-Champs à Paris (pièce annexe aux pages 192 à 196), on peut lire notamment: "Gerstein a laissé plusieurs lettres dans lesquelles il fait connaître son intention de se donner la mort. Elles nous sont représentées. Elles doivent être remises au Commandant Mattéi, juge d'instruction". *Le Commandant Mattéi reçoit effectivement ces documents; il y en a quatorze. Le juge d'instruction établit la liste de ces documents numérotés de 1 à 14 et les adresse au directeur du Service de l'Identité judiciaire; il demande que chacun des documents soit photographié en quatre exemplaires.* *Le Professeur Ch. Sannié, directeur de l'Identité judiciaire, rédige le rapport le 9 octobre 1945; il déclare avoir rempli la mission qui lui a été confiée, sauf pour le document n° 12 qui ne lui est pas parvenu (voir page 197 et suivantes).* *Le 10 octobre 1945, le Commandant Mattéi annexe au dossier deux enveloppes scellées contenant, l'une les originaux, l'autre les photographies (pièce annexe page 201).* *Sur ordre du Ministère de la Guerre, la totalité du dossier est expédiée à Londres le 10 novembre 1945, à l'attention du Professeur Gros, pour être transmise au Délégué de la Pologne à la Commission des Nations-Unies pour les crimes de guerre.* *Pendant près de vingt-six ans, on cherchera vainement la trace du dossier Gerstein. Il sera retrouvé, à l'occasion du classement d'archives anciennes, le 3 août 1971, au Ministère français des Affaires étrangères. Depuis cette date, il a réintégré la Direction de la Justice militaire à Paris. Mais il est incomplet; les deux enveloppes scellées ont disparu.* *De ces textes écrits par Gerstein dans sa prison, nous ne pouvons donc présenter que la liste telle qu'elle apparaît dans le rapport du Professeur Sannié.* *Pour la plupart des quatorze documents, on lit, dans le meilleur des cas, les premiers et les derniers mots de chacun d'eux. Il est impossible d'imaginer ce que contenait chaque texte. Toutefois, [190] pour le document n° 12 (celui qui a disparu pendant son transfert entre le Tribunal militaire et le Service de l'Identité judiciaire), nous pouvons faire une hypothèse : Les premiers mots sont : "Uatre [autres] témoins" et le dernier : "prison"; comme il n'est pas fait mention de verso, on peut penser que le document tenait sur une seule page. Si l'on se rappelle un passage d'une "confession" du 6 mai 1945 (T V) et une note en anglais rédigée par Gerstein, on peut supposer que l'Obersturmfuehrer a écrit dans ce document n. 12 que si d'autres témoins ont assisté, comme lui, aux gazages, lui seul était antinazi et que, paradoxalement, c'est lui qui se retrouve en "prison".*

[191]

Tableaux comparatifs des principales différences entre les "confessions"

Nous avons procédé à des prélèvements qui nous ont paru significatifs dans chacune des six "confessions" et nous les avons placés côte à côte en huit colonnes, soit une colonne pour chacun des textes suivants : T I, T II, T III, T IV, T VI; et trois colonnes pour T V puisque ce texte se présente en trois moutures (T Va, T Vb et T Vc). Une neuvième colonne est réservée aux observations; on y trouvera en particulier : – des réflexions suscitées par les phrases citées; – le relevé des erreurs et déformations de textes publiées par certains auteurs; – certaines réponses faites par Gerstein au cours de ses interrogatoires à Paris, qui parfois éclairent, parfois contredisent, des affirmations lues dans ses "confessions". Nous n'avons pas relevé systématiquement toutes les différences, car il nous a paru indispensable de tenir compte des facteurs suivants :

1) – Ces textes n'ont aucune qualité de style; ils sont écrits dans un français souvent maladroit que Gerstein a pu tenter d'améliorer d'une "confession" à l'autre.

2) – Deux textes (T III et T VI) sont traduits de l'allemand; les différences notables entre l'un ou l'autre de ces deux textes et les autres versions ont naturellement été relevées; en revanche, toute différence minime, souvent due à l'interprétation du traducteur, a été négligée.

3) – L'un des textes (T V) a été rédigé en français, mais non par Gerstein; c'est la copie d'un interrogatoire mené par des officiers de l'O.R.C.G. De plus, il est assez facile de localiser, si on le souhaite, toutes les différences par la lecture des passages correspondants des six "confessions" grâce au découpage que nous avons préalablement effectué.

[202]

TABLEAU A

Mode d'emploi

(Note de l'éditeur)

Pour faciliter la lecture des tableaux, nous avons abandonné la formule des dépliants qui se sont révélés fragiles et d'un maniement trop difficile pour le lecteur. Nous proposons dans cette édition une formule qui nous semble plus pratique. La progression du texte se déroule de tableau en tableau (de A à K); chaque tableau a été découpé en cinq pages. La première double page de chaque tableau présente les versions TI, TII, TIII et TIV; la seconde, les versions TVa, TVb, TVc et TVI; la dernière page regroupe les observations. Le lecteur désireux d'effectuer une comparaison détaillée des prélèvements significatifs effectués par l'auteur doit procéder comme suit. Commencer par le premier tableau (Tableau A), dans la première double page (pages 204 et 205), lire de gauche à droite les textes du premier extrait; une fois la lecture de ce premier extrait achevée, tourner la page et lire le premier extrait de la seconde double page (pages 206 et 207). En effet, chaque extrait court sur quatre pages, la cinquième page contenant les observations afférentes. Procéder de même pour les extraits suivants jusqu'au dernier. Une fois lues les observations, le lecteur peut entreprendre la lecture du tableau suivant en respectant la même procédure. Ces pages reproduisent la dactylographie des tableaux préparés pour la soutenance de thèse à l'exception de la colonne TIII qui a été recomposée en tenant compte des observations des membres du jury.

[271]

CHAPITRE II

Authenticité des textes

Remarques générales

Dans ce chapitre, nous n'examinerons naturellement que l'authenticité matérielle des textes; la véracité des récits sera étudiée au chapitre suivant; il est à noter que des remarques auront été déjà faites, sur la véracité, dans la colonne "Observations" des tableaux comparatifs.Pour l'authenticité matérielle des six versions que nous connaissons, nous présenterons d'une part des certitudes, d'autre part des hypothèses fondées sur de fortes présomptions.Notre étude nous conduit à classer ces six textes en trois séries distinctes:

1) – Les textes dont l'origine est certaine et dont l'auteur est indiscutablement Gerstein; ce sont T I, T II et T IV;
2) – Un texte dont l'origine est certaine et dont la rédaction n'est pas due à Gerstein, mais à l'O.R.C.G.; c'est le texte T V, dans ses trois moutures (T Va, T Vb et T Vc);
3) – Les textes dactylographiés en allemand dont les origines sont suspectes et dont rien ne permet d'affirmer que Gerstein en [271] soit intégralement ou partiellement l'auteur; ce sont T III et T VI. Bien que T III soit daté du 4 mai 1945 et T VI du 6 mai 1945, nous traiterons T III en dernier pour des raisons que nous fournirons ultérieurement.

1 – Textes dont Gerstein est incontestablement l'auteur

Texte T I

C'est la première "confession" rédigée par Gerstein, le 26 avril 1945, alors qu'il s'était rendu quelques jours plus tôt aux troupes françaises de la 1ère Armée. Elle est manuscrite, rédigée en français; l'examen de l'écriture, comparée à celle de lettres écrites auparavant par Gerstein, prouve que l'ancien SS Obersturmführer en est bien l'auteur.Gerstein l'a datée de Rottweil, localité où il jouissait d'un statut privilégié de prisonnier sur parole et où il occupait une chambre à l'hôtel Mohren. Il a utilisé le papier, rare à l'époque, dont il disposait, à savoir du papier à en-tête, du papier blanc de même format, du papier blanc quadrillé de format plus réduit et même une feuille qu'il avait commencé à utiliser près de cinq années auparavant, puisqu'on lit en haut de cette page son nom, ses titres, son adresse à Hagen et la date du 14.8.1940. Nous avons toutes raisons de penser que l'officier S.S. a rédigé spontanément sa "confession". On remarquera déjà l'irrésistible besoin de l'ancien militant de l'Eglise confessante de faire des "confessions" à répétition, puisque les deux derniers feuillets de T I reprennent des passages entiers des pages précédentes.

Texte T II

Ce texte est dactylographié, en français, daté "Rottweil 26 avril 1945" comme T I. Il est le seul des six textes à comporter une signature manuscrite de Kurt Gerstein; celle-ci se trouve au bas de la sixième page. Sur les six pages de la "confession" proprement dite, les cinq premières sont très proches des huit premières pages de T I, avec toutefois quelques différences, dont une qui [272] est très importante puisqu'elle concerne le nombre des victimes aux camps de Belzec et de Treblinka : il n'y a aucune évaluation dans T I, alors que Gerstein avance le chiffre de 25 millions (sic) dans T II.

La sixième page de T II n'a pas d'équivalent dans T I : Gerstein y relate des exterminations, des atrocités, des expériences sur des êtres vivants qui auraient eu lieu dans d'autres camps que Belzec et Treblinka, même dans des camps où l'ancien Obersturmführer ne s'est jamais rendu, comme Auschwitz et Mauthausen, entre autres.

En parallèle, la page numérotée 9 de T I n'a pas d'équivalent dans T II: Gerstein y donne des détails sur sa reddition aux troupes françaises, sur l'accueil qu'il reçoit de la part des autorités militaires et sur les offres qu'il leur fait de se mettre à leur service.

Une hypothèse peut être formulée : Gerstein a utilisé en partie T I comme brouillon pour dactylographier T II, mais, comme il était prisonnier, des "suggestions" ont pu lui être faites pour la sixième page; on a pu, par exemple, lui demander de relater des atrocités dont il aurait entendu parler afin d'étoffer son récit qui ne concernait que Belzec et Treblinka. On a pu également aider son français hésitant pour rédiger la formule par laquelle il atteste sous la foi du serment la véracité de ses déclarations.

La septième page, non signée, intitulée "Kurt Gerstein - supplément" n'appelle pas de remarque particulière; l'ancien officier S.S. y explique qu'à son adresse berlinoise se réunissait un cercle d'amis antinazis dont il donne les noms et les adresses; il ajoute les références de quelques autres personnes domiciliées ailleurs qu'à Berlin.

T II est la "confession" la plus connue de Gerstein, notamment en France. Paradoxalement, c'est dans les dossiers de la Justice américaine auprès du Tribunal de Nuremberg qu'elle a été retrouvée en janvier 1946. L'explication en est simple: le 5 mai 1945, Gerstein avait encore sur lui les sept pages dactylographiées, ce qui parait indiquer que les officiers français de la Sécurité militaire n'y attachaient pas un intérêt exceptionnel; ce jour-là, le prisonnier sur l'honneur de Rottweil rencontra dans le hall de l'hôtel Mohren deux enquêteurs alliés, le major anglais Evans et l'Américain Haught; il voyait pour la première fois des officiers anglo-saxons dans le Wurtemberg occupé et engagea la conversation [273] avec eux. Les officiers alliés ont rédigé le compte rendu de cette rencontre. Gerstein leur a remis les sept pages de sa "confession" dactylographiée du 26 avril 1945, accompagnée de certains documents qui constituent des pièces annexes, en particulier une note manuscrite de deux pages en anglais et un lot de douze factures de la société Degesch concernant la livraison de Zyklon B.

L'ensemble des documents fut examiné à Paris par la Documentation Division, que dirigeait le Commandant Robert Storey; cet organisme décida de l'admettre dans la série PS (Paris Storey) avec le numéro 1553.

Le 30 janvier 1946, le procureur général français Charles Dubost insista en vain pour que le PS-1553 soit retenu par le Tribunal de Nuremberg; ce refus est important, mais il ne met pas en cause son authenticité matérielle. Seules, les factures furent reconnues.

Nous terminons par l'étude d'un dernier point. Quelle machine à écrire a été utilisée par Gerstein pour la frappe de T II ? Nous pensons avec une quasi-certitude qu'il s'agissait d'une machine à clavier français. En effet, les "é" et les "è" sont manifestement frappés à l'aide d'une seule touche, ce qui n'est pas possible avec un clavier allemand. On relève également de nombreux accents circonflexes qui n'existent que sur un clavier français. On a donc de bonnes raisons de penser que la Sécurité militaire française a mis une machine à écrire à la disposition de son prisonnier. La frappe peut être celle d'un dactylographe occasionnel, comme devait l'être Gerstein.

Texte T IV

C'est la deuxième "confession" manuscrite de Gerstein rédigée en français, comme la première, à l'hôtel Mohren de Rottweil; elle porte la date du 6 mai 1945.Nous avons dit, dans le chapitre "Etablissement des Textes" qu'elle se compose de neuf demi-pages pour la "confession" principale et de neuf autres demi-pages pour les suppléments. [274]

a) La "confession" principale

Elle est très courte et donne au lecteur de T I et T II l'impression d'être inachevée. Elle s'arrête au moment où le général S.S. Globocnik donne à l'Untersturmführer des instructions pour la désinfection de grandes quantités de textiles au camp de Belzec. Il n'est donc fait mention d'aucun gazage de détenus dans cette "confession". Le fait est surprenant.

Il ne semble pas, toutefois, que des pages manquent, car la dernière demi-page numérotée 9 n'est même pas entièrement remplie. Cette brève "confession" reprend les passages correspondants de T I et de T II. On relève cependant une différence très importante avec ces deux derniers textes: Gerstein dit que, le 8 juin 1942, on lui donna l'ordre de livrer 260 kgs d'acide cyanhydrique, au lieu de 100 kgs dans les textes du 26 avril 1945 (T I et T II). Outre cette différence, il existe des ajouts; ce sont des commentaires personnels que nous retrouverons parfois avec d'autres développements dans T III, T V et T VI.

b) Les suppléments

Ils ne sont pas datés, mais aussi bien LKA que la veuve de Gerstein pensent qu'ils complètent T IV. Ils n'ont pas d'équivalent dans T I et T II; en revanche, on les retrouve, avec des variantes, dans T III, T V et T VI. Toutefois, dans T V et T VI, ils ne sont pas séparés comme dans T III et T IV, mais intégrés au texte même de la dernière partie des "confessions".

L'authenticité de T IV est indiscutable, mais on peut se demander à quel mobile a obéi Gerstein en le rédigeant. Nous présenterons trois hypothèses :

Première hypothèse

La rédaction répétitive de "confessions", analogues pour l'essentiel, mais avec des différences, procéderait d'un trait de caractère de Gerstein; dès qu'une feuille blanche était à sa disposition, il ne pouvait résister à son besoin d'écrire en commençant par sa biographie et en continuant par le récit de ses expériences à la S.S.

[275]

Deuxième hypothèse

Gerstein souhaitait envoyer à son épouse un récit; il lui dit d'ailleurs dans sa dernière lettre datée du 26 mai 1945 : "Geh mit dem Bericht, den ich anlege, zum Militaergouverneur", c'est-à-dire : "Va avec le rapport ci-joint chez le Gouverneur militaire français".

Voilà qui expliquerait la nouvelle rédaction en français d'un document qui devait, du moins son mari l'espérait, permettre à Elfriede Gerstein de bénéficier d'un traitement de faveur de la part des autorités militaires françaises.

Pourquoi ce récit est-il si bref ? Gerstein a-t-il eu scrupule à reprendre pour son épouse, dont il connaissait le patriotisme, l'essentiel de la "confession", c'est-à-dire la révélation d'un gazage de déportés aux camps de Belzec et de Treblinka ? A-t-il craint son scepticisme, voire son indignation incrédule ?

Troisième hypothèse

Les officiers de la S.M. française ont été désagréablement surpris d'apprendre que la veille, le 5 mai, leur prisonnier avait remis à des enquêteurs alliés le document en langue française daté du 26 avril 1945 destiné aux services français. Gerstein a pu vouloir se "racheter" en rédigeant une nouvelle "confession".

Quand les officiers français se sont aperçus que l'ancien S.S. répétait une fois de plus les mêmes choses, ils lui ont peut-être intimé l'ordre de faire des révélations nouvelles.

Cette dernière hypothèse pourrait expliquer l'interruption brutale de la "confession" principale et la rédaction de suppléments inédits.

Il est d'ailleurs possible que nos trois hypothèses comportent chacune une part de vérité et qu'elles se conjuguent.

A notre connaissance, personne avant nous n'a publié, ni même fait connaître l'existence de T IV ("confession" principale et suppléments).

[276]

2 - Texte T V dont la rédaction est due à l'O.R.C.G.

L'origine de ce texte est certaine, ainsi que nous l'avons dit dans notre chapitre "Etablissement des textes". On trouve à la Direction de la Justice militaire une lettre (pièce annexe page 280) du chef de l'O.R.C.G., datée du 6 juin 1945, dont nous reproduisons ci-après les premières lignes :

> "Le Chef de l'O.R.C.G.
>
> à Monsieur le Professeur Gros
>
> Carlton Gardens 4 London
>
> J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint la copie de l'interrogatoire par mes services de l'acteur Gerstein de Tuebingen
>
> Ce document ne manquera pas, je pense, de vous intéresser."

Le document annoncé dans cette lettre constitue le texte T Va. Saul Friedländer reproduit une partie de la lettre du 6 juin 1945 (*K.G.*, p. 185), mais il ajoute :"le texte de l'interrogatoire n'a pas été retrouvé jusqu'à présent". Le texte est maintenant retrouvé (il a été retourné aux Archives de la Direction de la Justice militaire le 3 août 1971), et peut y être consulté.

Principales caractéristiques de T Va :

– T Va est présenté comme la copie d'un interrogatoire. Nous ignorons où se trouve l'original de cet interrogatoire.
– Le titre "Rapport du Dr. Gerstein de Tuebingen" contient déjà une erreur : Gerstein était Diplomingenieur, mais n'était pas Docteur.
– Le style est parfois incorrect, le texte est émaillé de fautes d'orthographe, mais, manifestement, l'auteur maîtrise bien la langue française, ce qui n'était pas le cas de Gerstein.
– T Va *peut* avoir été rédigé, partiellement du moins, à partir des réponses faites par Gerstein à des questions qui lui étaient posées par des membres de l'O.R.C.G.

On relève un grand nombre d'erreurs dans les noms propres, ce [277] qui peut venir d'une mauvaise compréhension de ces noms, prononcés, vraisemblablement avec un accent germanique, par l'ex-officier S.S. Nous donnerons cinq exemples de ces erreurs :

dans les noms de villes :	Marbrug au lieu de Marbourg,
	Aachem au lieu de Aachen,
	Pirmasinz au lieu de Pirmasens.
dans les noms de personnes :	Hockelchoc au lieu de Heckenholt,
	Kraatz au lieu de Krantz.

D'autre part, au début de ses autres "confessions", Gerstein parle de son **exclusion** du parti nazi; dans T Va, on lit: **exécution**. Il peut s'agir ici, soit d'une mauvaise prononciation, soit d'une mauvaise lecture.

– en revanche, d'autres erreurs incitent plutôt à penser que les rédacteurs de l'O.R.C.G. ont utilisé des textes manuscrits rédigés par leur prisonnier. Par exemple, il est question dans T Va de collecte de vêtements parmi le peuple **danois**, alors qu'il s'agit, de toute évidence, du peuple **allemand**. A-t-on lu **daenisch** (danois) au lieu de **deutsch** (allemand) ?
– enfin, la rédaction par des Français de T Va est attestée par des expressions typiques, telles que **bachot** pour traduire **Abitur** et surtout *E.M.* (initiales d'Etat-Major) pour désigner les instances supérieures de la S.S

T Va a été utilisé pour deux autres moutures qui contiennent quelques différences avec leur modèle; ce sont :

– T Vb, texte français, dont nous possédons une photocopie qui provient des National Archives de Washington;
– T Vc, texte anglais, qui porte, sur sa première page, le mot "translation" (traduction); notre photocopie de T Vc provient du C.D.J.C. (Centre de Documentation Juive Contemporaine) à Paris, qui tenait lui-même ce document de la Police d'Israël.

Différences constatées entre le modèle (T Va) et les moutures (T Vb et T Vc)

1) T Vb

Il y a peu de différences, puisque les fautes dans les noms propres et même les fautes d'orthographe ont en général été reproduites fidèlement. Cependant, nous avons relevé les trois différences ci-dessous :

– On lit dans T Va :[1]
"**28** minutes plus tard, rares sont ceux qui vivent encore", et dans T Vb : "**26** minutes". Il est probable qu'il s'agit d'une erreur de frappe.

– On lit dans T Va :
"environ **8000** cléricaux polonais ont été obligés de creuser leurs tombes", et dans T Vb : "environ **2000**".

– A la page 9 ligne 21 de T Vb :
une étourderie dactylographique rend une phrase incompréhensible, car plusieurs lignes de T Va ont été sautées.

2) T Vc

Cette traduction en anglais de T Vb porte à sa dernière page la même mention de déclassification des National Archives de Washington que son modèle T Vb, à savoir 01.0813. La transcription est fidèle (mêmes erreurs) dans l'orthographe des noms propres; même sigle E.M. (Etat-Major) qui ne signifie rien en anglais; même nombre de victimes parmi le clergé polonais : 2.000 comme dans T Vb et non 8.000 comme dans T Va. En revanche, la traduction a été quelque peu "arrangée" à deux occasions :

–A la première, on lit dans T Vb, p. 3, lignes 30-31 :
"Vraiment le S.D. et son patron le R.S.H.A ont magnifiquement dormi dans ce cas[2] et ont rendu d'une façon exemplaire le bouc jardinier"; tandis que, dans T Vc, page 3, lignes 38-39, on lit simplement : "Truly, the S.D. and their chief the R.S.H.A. did sleep in this case and took the very wrong man". Cette histoire de bouc-jardinier n'est claire ni pour un Français ni pour un Anglais; en revanche, P. Joffroy (*op. cit*., page 92, note 2) cite un dicton allemand : "einen Bock zum Gärtner machen" qui signifie "faire d'un bouc un jardinier".

– A la seconde, dans T Va et T Vb (page 6, ligne 4), on lit :
"... jamais personne ne pourrait retrouver les paires assorties dans le tas haut de 35 à 40 mètres". 35 à 40 mètres représentent une hauteur de 10 à 12 étages; le traducteur, probablement sensible à cette invraisemblance, se contente d'écrire, dans T Vc : "...otherwise it would have been later impossible to identify the pairs in a heap of boots of **several meters** [un tas de chaussures de plusieurs mètres]".

[1] Pour T Va, nous ne précisons pas à quelles lignes se trouvent les différences. La photocopie de T Va n'est pas incluse dans notre thèse puisque nous n'avons pas été autorisé à la faire par la Direction de la Justice militaire.
[2] Gerstein fait allusion à son affectation à l'Institut d'Hygiène de la S.S., malgré son passé connu des services de Police; le "jardinier" correspond à peu près à notre "dans un jeu de quilles".

[279] *Utilisation de T Vc par Léon Poliakov.*

En 1964, L. Poliakov a publié "le dossier Kurt Gerstein"(*M.J.*, page 4-20); dans sa présentation du récit de Gerstein, il écrit : "...Il [Gerstein] fut interné par les autorités militaires françaises dans un hôtel réquisitionné de la petite ville de Rottweil. Il y rédigea sa relation entre le 21 avril et le 5 mai et il en fit lui-même une traduction abrégée en français dactylographiée par lui [...] Le 5 mai 1945, les enquêteurs militaires alliés, le Major D.C. Evans et M.J.W. Haught, rencontraient Gerstein à Rottweil, par hasard, précisent-ils, l'interrogeaient et traduisaient en anglais le texte intégral de sa relation".

Ce texte suscite de notre part les remarques suivantes :

a) - L. Poliakov parait ignorer que T Vc (texte anglais) n'est que la traduction de T Vb, lui-même transcription plus ou moins fidèle de T Va; il ignore donc, par la même occasion, que T Va est l'œuvre de l'O.R.C.G.

b) - L. Poliakov a-t-il eu sous les yeux le texte anglais qui indique clairement "May **6**, 1945", et non pas **5** mai ?

c) - La traduction anglaise n'a pas été faite par les deux officiers alliés, mais quelques semaines plus tard; il a déjà fallu que T Va, comme nous l'avons dit précédemment, soit envoyé au Professeur Gros à Londres par une lettre datée du 6 juin 1945.

A l'égard des affirmations de Léon Poliakov, Pierre Vidal-Naquet a été trop confiant, puisqu'il a déclaré publiquement en 1981 que T Vc était "l'interprétation donnée par les enquêteurs américain et anglais dans leur propre rapport [...]" (*C.R. sténographique*, 1981).

Nous avons eu précédemment l'occasion de dire que L. Poliakov avait seulement prélevé six alinéas de T Vc, qu'il les avait ensuite insérés, après traduction en français, à différentes places de T II. Sur ces six alinéas, il n'y en a que deux qui présentent un texte conforme au texte d'origine. [281]

3 - Textes à l'origine incertaine

Ce sont T III et T VI, tous deux en langue allemande et dactylographiés; ni l'un ni l'autre ne sont signés :
- T III porte la date du 4 mai 1945, mais n'a été découvert, dans des circonstances peu claires, qu'au printemps de 1946;
- T VI porte la date du 6 mai 1945; il a fait l'objet d'un *Staff Evidence Analysis* (Analyse du témoignage pour les bureaux) par des services américains, le 26 octobre 1945, d'après une traduction partielle du document faite le 13 août 1945.

Nous étudierons successivement ces deux "confessions", mais en commençant par T VI, car nous donnerons les raisons qui nous paraissent valables de penser que T III a été rédigé en dernier lieu.

Texte T VI

Saul Friedländer écrit, au sujet de T VI (*K.G.*, p. 11) : "Un texte allemand du rapport daté *Tuebingen, actuellement Rottweil, Hôtel Mohren, 6 mai 1945* provient d'un nommé Stass qui, lui-même, l'aurait reçu d'un fonctionnaire de police de Hersfeld en été 1945, alors qu'il revenait du camp de Buchenwald à Cologne." Que sait-on du nommé Stass ? Que sait-on de ce policier de Hersfeld dont S. Friedländer lui-même parle au conditionnel ? A notre connaissance, on ne sait rien sur ces deux personnages. Madame Gerstein, interrogée par nous, a répondu qu'elle n'en avait jamais entendu parler; elle ajoutait que son mari avait assez de richesse imaginative (*Einfallsreichtum*) pour trouver le moyen de faire circuler son témoignage pendant sa captivité à Rottweil où il jouissait d'une liberté relative.

Soumis à l'examen de la "Documentation Division" du Commandant Storey, T VI fut admis dans la série P.S. sous le numéro 2170. Il fut utilisé au moins une fois au cours d'un procès : celui du docteur Peters de la Société Degesch, qui s'est déroulé à Francfort; la Société Degesch, au sein de laquelle le Dr. Peters occupait un poste important, fournissait du Zyklon B à l'Armée [282] allemande, notamment au service chargé de la désinfection des camps de concentration. Le Docteur Peters avait donc été en relations assez suivies avec le S.S. Obersturmführer Gerstein.

Trois "confessions" furent examinées simultanément par le Tribunal de Francfort : T II, T III et T VI; le Tribunal a signalé, sans commentaires, certaines différences constatées entre ces trois textes, en particulier la quantité d'acide cyanhydrique que Gerstein reçut l'ordre de transporter vers le camp de Belzec, à savoir **100** kg dans T II et T III, au lieu de **60** kg dans T VI.

Principales caractéristiques de T VI

1) Aspect matériel

La dactylographie est très soignée; de toute évidence, c'est le travail d'un professionnel; ce dernier n'a pas manqué, notamment, de porter au bas et à droite de chaque page, en le soulignant, le premier mot de la page suivante. Ce ne peut être l'œuvre de Gerstein, qui n'était qu'un dactylographe occasionnel.

La machine à écrire utilisée possédait un clavier allemand : on y trouve, en particulier, le caractère spécifiquement germanique ß.

2) Nombreuses erreurs dans les noms propres, dans les mots allemands les plus usuels et dans le style.

a) Noms propres

Nous en donnerons quelques exemples :

page 1 : *in Tuebingen, Hartenstrasse 24,* au lieu de *Gartenstrasse 24* (adresse de Gerstein)
Schemann au lieu de *Schmemann* (nom de jeune fille de la mère de Gerstein)
Grafenesk au lieu de *Grafeneck*
Arnheim au lieu d'*Arnhem*

page 13 : *Dorothea Schult* au lieu de *Schulz*
Heinz Nebenthau au lieu de *Nebelthau*

Les erreurs ci-dessus peuvent éventuellement s'expliquer par une mauvaise compréhension de la dactylographe si le texte a été dicté. Quant à l'erreur de la page 12, il est plus difficile de faire une hypothèse pour l'expliquer; en effet, l'adresse berlinoise de Gerstein était : *Buelowstrasse 47*, et on lit : *Luetzowstrasse 47*.

[283] *b) Mots et style*

Il y a de trop nombreuses fautes dactylographiques pour que nous les citions toutes; en voici quelques-unes à titre d'exemple :

Page 1	dernière ligne	*hierbai* au lieu de *hierbei*
Page 2	1ère ligne :	*DS* au lieu de *S.D.* (initiales de *Sicherheitsdienst*)
	9e ligne :	*Anseicht* au lieu de *Ansicht*
	15e ligne :	*Fuehrlung* au lieu de *Fuehlung*
	6e ligne :	*Fuehrungsgauptam* au lieu de *Fuehrungshauptamt*
Page 43	6e ligne :	*Binsfaeden* au lieu de *Bindfaeden*
	52e ligne :	*ich selbst stehen* au lieu de *ich selbst stehe*
Page 5	2e ligne :	*pastoerale* au lieu de *pastorale*
Page 6	37e ligne :	*Brillen* au lieu de *Brillanten*

et bien d'autres erreurs encore.

Cette profusion de fautes incite à penser que le (ou la) dactylographe ne connaissait pas la langue allemande, mais savait seulement taper à la machine.

3) Analogie entre T V et T VI

T VI reprend dans l'ensemble en langue allemande le contenu de T V, qui est une copie d'interrogatoire par les services français de l'O.R.C.G. Nous avons vu précédemment que T V comportait des erreurs grossières et des passages rédigés d'une façon très maladroite, bien que le rédacteur n'en soit pas Gerstein, mais une ou plusieurs personnes dont le français est la langue maternelle. Dans T VI, les erreurs grossières ont été corrigées. Ainsi, l'*exécution* décidée par le tribunal de la N.S.D.A.P. redevient l'*exclusion*; la collecte dans le peuple *danois* redevient la collecte dans le peuple *allemand*; *Hockelchoc* redevient *Heckenholt*; l'Etoile de *Davis* redevient l'Etoile de *David*, etc. Quant aux passages maladroits de T V, ils ont été soit supprimés, soit abrégés, soit présentés sous une forme plus correcte.

4) Etrangetés constatées dans ce texte allemand

Nous avons dit précédemment que Gerstein ne pouvait avoir dactylographié T VI. Peut-il néanmoins avoir dicté le texte de T VI à un(e) dactylographe ? Nous émettons de sérieux doutes à ce sujet; car, si c'était le cas, on ne comprendrait pas que [284] Gerstein s'exprimant en allemand commette les deux erreurs que nous signalons ci-après :

1ère erreur

A la page 2 de T VI, on lit : *ich wurde daher sehr bald Leutnant und Oberleutnant*, c'est-à-dire : "je devins alors, très vite, sous-lieutenant et lieutenant".

Dans cette phrase, on relève une double erreur. D'abord, si Gerstein devint très vite sous-lieutenant, il dut, en revanche, attendre le 20 avril 1943 pour être promu lieutenant. Ensuite - et cela est beaucoup plus troublant - les grades mentionnés dans T VI n'existaient pas à la S.S. Gerstein n'a jamais été Leutnant et Oberleutnant, mais Untersturmführer et Obersturmführer.

Dans les textes T I, T II et T IV rédigés en français, Gerstein a écrit: "je devins lieutenant" car il donnait ainsi le grade équivalent dans l'armée française. Il n'avait aucune raison d'utiliser des termes impropres pour désigner dans sa langue maternelle ses grades successifs. D'ailleurs, lorsque, le 19 juillet 1945, à Paris, il fut interrogé par le juge d'instruction militaire, il répondit en allemand, en présence d'un interprète : "j'ai été nommé Untersturmführer F" (F étant la première lettre du mot Fachführer, qui signifie : responsable spécialiste ou affecté spécial à un poste de responsabilité). On remarquera en outre que Gerstein n'a jamais donné dans ses différents récits des grades de la Wehrmacht aux officiers et aux sous-officiers SS qu'il a vus à Belzec; si Wirth est qualifié de Hauptmann, c'est parce qu'en août 1942 il est encore capitaine de police, non intégré à la Waffen SS.

2e erreur

A la page 8 de T VI, on lit : *ich traf dann Herrn von Otter noch 2 mal* **in** *der schwedischen Gesandtschaft*, c'est-à-dire : "je rencontrai ensuite Monsieur Von Otter, encore deux fois, à l'intérieur de la Légation de Suède".

Dans les textes français T I et T II, Gerstein a écrit qu'il avait revu le Baron Von Otter *une* fois (T I) ou *deux* fois (T II) à la Légation suédoise. La langue allemande est plus précise que le français dans l'emploi des prépositions. Ainsi, en français, "à la Légation suédoise peut aussi bien signifier : *à l'intérieur* de la Légation suédoise que *près de* ou *devant* la Légation suédoise.

[285] Où Gerstein a-t-il effectivement revu Von Otter ? Nous le savons par le diplomate suédois qui, à plusieurs reprises, a dit que Gerstein s'était trouvé devant lui dans une rue proche de la Légation de Suède (Joffroy, *op. cit*, p. 173 et Friedländer, *K.G.* p. 115). Si Gerstein avait été l'auteur de T VI, il aurait donc écrit en allemand : *bei* (ou *vor*) *der schwedischen Gesandtschaft*, mais certainement pas *in*, puisqu'il n'est pas entré dans la Légation.

Nous avons encore été intrigué par un autre passage de T VI. A la page 4, ligne 9, on lit : *Sonderkommando Belcec der Waffen SS*; il s'agit d'une inscription portée sur une pancarte à l'entrée du camp de Belzec. Si cette inscription a été reproduite avec exactitude dans T VI, nous comprenons difficilement que Gerstein l'ait traduite dans ses versions françaises

T I et T II par : "Lieu de service de la S.S. Armée". L'obersturmführer a prouvé par l'ensemble des textes qu'il a rédigés en français qu'il connaissait suffisamment notre langue pour traduire par : "commando spécial (ou encore : équipe spéciale) de Belzec de la Waffen S.S." Si Gerstein a écrit "lieu de service", on peut penser qu'il a lu sur la pancarte *Dienststelle* et non *Sonderkommando*. Le mot *Sonderkommando* ne serait-il pas une fabrication des rédacteurs de T VI ? On sait que le mot *Sonder*..., jamais employé seul, est très usité en allemand. Par exemple, on parle de *Sonderzug* (train spécial), de *Sondernummer* (numéro spécial de journal) etc. Mais, après la Seconde Guerre mondiale, certains ont voulu donner à ce mot *Sonder* un sens caché, quasi-diabolique. C'est ainsi que *Sonderaktion* (action spéciale) ou *Sonderbehandlung* (traitement spécial) signifient pour eux, sans qu'ils apportent de preuve convaincante à l'appui : action ou traitement ayant pour but l'extermination, en particulier dans les chambres à gaz homicides.

En conclusion, l'étude que nous venons de faire de T VI nous incite à penser que ce document a été "construit" à partir des textes écrits en français, notamment à partir de T V. On peut émettre l'hypothèse que, si l'on a jugé bon de rédiger un texte en langue allemande, c'est qu'il paraissait peu plausible que l'Allemand Gerstein n'ait laissé aucun récit écrit dans sa langue maternelle de sa visite à Belzec et à Treblinka.

[286]

Texte T III

Le texte dactylographié, en allemand, daté du 4 mai 1945, non signé, a été trouvé tardivement et dans des conditions très particulières. Nous avons vu précédemment que, pour l'origine de T VI, aucune explication n'a été donnée; deux intermédiaires dont on ignore même s'ils ont existé ont seulement été cités par S. Friedländer. Pour l'origine de T III, une explication a bien été donnée, mais elle ne nous paraît guère convaincante.

Un document oublié pendant près d'un an

Hans Rothfels a écrit en 1953, à ce sujet, les lignes suivantes : *Es ist daher als ein gluecklicher Umstand zu betrachten, dass sich eine deutsche Parallelfassung zu dem französischen Hauptstueck von PS-1553 gefunden hat. Sie ist datiert: Rottweil, 4 Mai 1945, ist also am Tag vor der amerikanischen Vernehmung verfasst. Nach Angabe von Frau Gerstein hat ihr Mann diese Niederschrift fuer sie im Hotel Mohren in Rottweil deponiert, wo sie erst nach einem Jahr sie abholen lassen konnte, weil ihr die Tatsache der Hinterlegung vorher nicht bekannt war* (*op. cit.*, page 179), ce qui signifie : "Il est à considérer comme une heureuse circonstance qu'une rédaction allemande parallèle à la pièce maîtresse française du PS-1553 ait été trouvée. Elle est datée : "Rottweil, 4 mai 1945"; elle a donc été rédigée un jour avant l'interrogatoire américain. Selon l'information émanant de Madame Gerstein, son mari a déposé cet écrit pour elle à l'hôtel Mohren à Rottweil où elle a pu le faire prendre seulement un an plus tard, parce qu'elle n'avait pas eu connaissance auparavant de ce dépôt".

Le texte ci-dessus suscite plusieurs questions :

a) - Gerstein a mentionné à la première page de T III son adresse à Tübingen. Rottweil est distant de moins de 150 km de Tübingen. La poste allemande, perturbée pendant les semaines qui ont suivi la capitulation du 8 mai 1945, n'est pas restée paralysée pendant un an. Pourquoi les gérants de l'hôtel Mohren n'ont-ils pas prévenu Madame Gerstein qu'un courrier était en instance pour elle depuis le 26 mai 1945, jour où Gerstein a quitté Rottweil pour suivre en direction de Constance des officiers français de la Sécurité militaire ? [287]

b) - Est-il possible que la Sécurité militaire française n'ait pas cherché à savoir si son prisonnier laissait des papiers personnels à l'hôtel Mohren ?

c) - Il nous semble encore plus invraisemblable d'imaginer que Gerstein, à l'insu des gérants de l'hôtel et à l'insu des officiers français, ait pu dissimuler des documents dans sa chambre ou à un autre endroit de l'hôtel, documents qui n'auraient été retrouvés qu'un an plus tard.

Le rôle du pasteur de Hagen/Westphalie

H. Rothfels tenait ses informations de Madame Gerstein (*nach Angabe von Frau Gerstein*); nous avons nous-même interrogé la veuve sur ce point par lettres, rédigées en allemand, et nous avons obtenu d'elle des précisions intéressantes. Nous en donnons ci-après l'essentiel: - Madame Gerstein apprit à la fin de janvier 1946 par une lettre du pasteur Rehling[1] de Hagen/Westphalie que son mari avait fait un récit de son expérience au sein de la S.S., pendant qu'il était prisonnier des troupes françaises. - Elle réussit à obtenir du pasteur Rehling le nom de la localité où l'officier S.S. avait été prisonnier : Rottweil. - Elle ne se rendit pas elle-même à Rottweil, mais chargea un étudiant de demander à l'hôtel Mohren si son mari n'avait rien laissé pour elle. - L'étudiant revint à Tübingen avec la dernière lettre écrite par le prisonnier à son épouse le 26 mai 1945 ; à cette lettre étaient joints deux ou peut-être trois récits de Gerstein, à savoir certainement T III et T IV, et peut-être T I (pour T I, Madame Gerstein n'était pas affirmative).

Quel était cet étudiant qui servit d'intermédiaire ?

Nous avons voulu en savoir davantage sur l'étudiant qui servit d'intermédiaire. Madame Gerstein nous répondit avec une certaine réticence. Elle nous informa, par sa lettre du 15 octobre 1982, qu'il s'agissait, autant qu'elle s'en souvînt, d'un étudiant qui resta seulement un ou deux semestres à Tübingen; elle ajouta que, depuis plusieurs dizaines d'années, elle n'avait eu aucune nouvelle de lui et qu'elle ignorait son adresse; sur notre insistance, elle [288] nous donna, par lettre du 21 mars 1983, le nom de cet étudiant: August Pott (Madame Gerstein a d'ailleurs fait des réserves au sujet de ce nom, qu'elle cite seulement de mémoire).

---

[1] Nous expliquons plus loin comment le pasteur avait été informé.

Y a-t-il une chance de retrouver un jour cet étudiant et d'élucider son rôle dans la découverte de ce document ? C'est la "confession" en allemand la plus importante et la seule, à notre connaissance, à avoir été publiée, bien qu'avec des coupures, en Allemagne d'abord, à l'étranger ensuite, notamment en France.

Comment le pasteur de Hagen fut-il informé ?

Nous avons écrit, précédemment, que le pasteur Rehling fut à l'origine de la découverte de T III; voici dans quelles circonstances :

Le 27 janvier 1946, le pasteur écrit à Kurt Gerstein (dont il ignore la mort, survenue six mois auparavant) à son adresse de Tübingen; sa lettre débute ainsi : "Cher Monsieur Gerstein, Par hasard, j'ai eu en mains une feuille (*Blatt*) qui est datée du 6 mai et relate vos expériences au Service de Santé de la S.S. Comme vous me nommez comme témoin, on me demande si cela est vrai" [...] (pièce annexe page 290).[1]

Le pasteur reçut de Madame Gerstein une lettre par laquelle elle l'informait que son mari n'était pas à Tübingen, mais prisonnier des Français, et qu'elle n'avait aucune nouvelle de lui depuis la fin de la guerre.

Le 26 février 1946, le pasteur répondit aux questions que Madame Gerstein lui avait posées : "Un rapport (*Bericht*) sur les expériences de Kurt m'a été montré; ce rapport a été apporté ici du sud de l'Allemagne par le frère de notre organiste qui, à vrai dire, n'habite plus à Hagen. Il était daté de mai de l'an dernier d'un "Hôtel Mohren" d'un village de Wurtemberg" (pièce annexe page 291).[2]

Cette feuille (*Blatt*) dont parle le pasteur, extraite d'un rapport (*Bericht*) daté du 6 mai 1945, semble être la page 13 de la "confession" en allemand du 6 mai 1945, cotée PS-2170 (T VI); aux lignes 24 et 25 de cette page 13, on lit : *Pfarrer Rehling, Hagen Lutherkirche, fuehrendes Mitglied der westf. Bekenntniskirche*, ce qui signifie : "Pasteur Rehling, Eglise luthérienne de Hagen, membre dirigeant de l'Eglise confessante de Westphalie". [289]

En résumé les conditions de la "découverte" de T III au printemps de 1946 nous paraissent quelque peu confuses.

---

[1] Les phrases des deux lettres du pasteur Rehling traduites ici en français sont signalées sur les pièces annexes par la mention **X**X.

[2] Les phrases des deux lettres du pasteur Rehling traduites ici en français sont signalées sur les pièces annexes par la mention **X**X.

Etude dactylographique de T III

Nous avons déjà donné quelques caractéristiques de T III dans notre chapitre I "Etablissement des textes". Nous rappellerons que cette version n'est pas signée. Vingt-quatre demi-pages, numérotées de 1 à 24, et huit demi-pages de suppléments, numérotées de 1 à 8, sont dactylographiées.

1) Le clavier est allemand

La machine à écrire utilisée est, de toute évidence, une machine à clavier allemand; par exemple, les A et les O majuscules sont surmontés parfois d'un tréma, ce qui n'est pas réalisable avec un clavier français à l'aide d'une *seule* touche. Toutefois, il est curieux de constater que le signe germanique ß n'a jamais été utilisé; il a toujours été remplacé par deux S, contrairement à ce que nous avons constaté dans T VI.

Il est visible à l'oeil nu que les trois versions dactylographiées dont la frappe est attribuée à Gerstein ont nécessité l'utilisation de trois machines à clavier différent. On ne comprend donc pas l'affirmation suivante faite par Saul Friedländer (*op. cit.*, p. 179) : "C'est sur la machine [du pasteur Hecklinger de Rottweil] que [Gerstein] copiera d'abord son rapport français, puis écrira les rapports allemands datés des 4 et 6 mai". Si l'on place les uns à côté des autres les trois documents, ce que S. Friedländer nous présente comme une certitude se trouve immédiatement démenti.

2) Irrégularité dans l'orthographe

Lorsque Gerstein a écrit les versions françaises manuscrites, il a systématiquement remplacé le ü par ue. On relève la même caractéristique dans la version française dactylographiée (que nous appelons T II) pour laquelle un clavier français a été utilisé.

Mais, dans la version allemande T III, il n'y a pas de constante dans l'orthographe, et parfois pour un même mot; voici quelques exemples :

demi-page 1, 1ère ligne : *Tübingen*
demi-page 1, 13e ligne : *Tuebingen*

demi-page 2, 1ère ligne : *Münster*
demi-page 2, 8e ligne : *Bruening*

demi-page 8, 4e ligne : *Fuehrer*
demi-page 8, 7e ligne : *Führer*

[292] Nous avons relevé une autre anomalie. Elle concerne le mot "nazi" écrit curieusement avec un "e" final, ce qui est peu germanique; c'est ainsi qu'on lit :

demi-page 2, ligne 9 : *Nazie-Statt*
demi-page 2, ligne 19 : *staats (nazie) feindlicher ...*
demi-page 4, ligne 5 : *Nazie-Sache.*

Enfin, à la ligne 9 de la demi-page 17, on trouve une grave faute d'orthographe; on lit :

... in typisch himmler-schen altdeutschen Stiel au lieu de *Stil*, ce qui signifie : "... dans le style himmlérien vieil-allemand." Le mot *Stiel* existe, mais il a une tout autre signification; il peut se traduire par : manche (d'outil), hampe (de drapeau), etc.

Il n'est pas sans intérêt de noter que H. Rothfels, lorsqu'il a reproduit T III en 1953 (*op. cit.*), a corrigé toutes ces fautes et anomalies.

Etrangetés identiques à celles de T VI

On retrouve dans T III les deux erreurs qui seraient difficilement explicables si Gerstein en était l'auteur, à savoir l'impropriété dans les grades de la S.S. et l'emploi de la préposition *in* pour signifier que Gerstein a rencontré von Otter près de la Légation de Suède. Les remarques faites précédemment au sujet de l'inscription "Sonderkommando" sont également valables pour T III.

Etrangeté particulière à T III

Dans la demi-page numérotée 6, 12e ligne, on lit : *In der Fabrik in Collin*. Or, dans le *Grand Atlas Larousse*, ainsi que dans le dictionnaire *Larousse* en six volumes, le nom de cette ville de Tchécoslovaquie s'orthographie *Kolin*. Les deux "l" au lieu d'un seul "l" ne nous apparaissent pas comme une erreur grave; en revanche, aucun Allemand n'écrira Colin avec un "C" au lieu d'un "K". Dans les textes en français, Gerstein a écrit Collin avec un "C" croyant vraisemblablement [293] "franciser" de cette manière le nom de la ville. Mais, dans un texte allemand, l'orthographe "Collin" est *inexplicable*; pour nous, les fabricateurs de T III ont manqué de perspicacité à cette occasion. Notons que, dans T VI, on lit *Kollin.*

Une demi-page manuscrite

Entre la demi-page dactylographiée numérotée 7 et la demi-page dactylographiée numérotée 8 s'intercale une demi-page manuscrite qui porte, en haut et à gauche, la mention zu 7 am Schluss zusetzen, ce qui signifie "à 7, porter à la fin". On s'explique mal la présence de cette demi-page manuscrite au milieu de vingt-quatre demi-pages dactylographiées. D'autant plus que le texte de cette demi-page est dénué d'intérêt; il donne presque exclusivement des détails sur les difficultés que Gerstein a rencontrées

pour désinfecter de grandes quantités de textiles. Il n'y a aucun texte correspondant dans les autres "confessions". Il ne se raccorde ni à la demi-page 7 qui le précède, ni à la demi-page 8 qui le suit. Il pourrait être aisément supprimé, à tel point que H. Rothfels l'a reproduit entre parenthèses en 1953 (*op. cit.*, p. 188-189). Comme nous émettons, pour notre part, de sérieux doutes sur l'authenticité de T III, nous inclinons à penser que cette demi-page manuscrite, rédigée indiscutablement par Gerstein, a été placée là pour accréditer l'idée que l'ensemble est authentique.

Les suppléments

Nous avons dit que huit demi-pages dactylographiées, non datées, représentent des suppléments (*Ergänzungen*) à T III. Le premier supplément, qui ne porte d'ailleurs aucune numérotation, est à peu près illisible, tant la frappe en est défectueuse; il a été reproduit sur une feuille à part, intitulée Leseabschrift, c'est-à-dire "copie lisible". Ce premier supplément est toutefois précieux car il se termine par quatre mots manuscrits apparemment écrits par Gerstein. Nous faisons pour ce supplément la même remarque que pour la demi-page manuscrite : la présence des mots manuscrits incite le lecteur à faire taire ses doutes sur l'authenticité de toute la "confession". [294]

Conclusion

Au terme de notre étude, nous parvenons pour T III à la même conclusion que pour T VI. Ces deux "confessions" en allemand nous paraissent avoir été fabriquées à partir de documents disparates laissés par Gerstein, documents qui n'étaient pas publiables dans leur version originale. Dans notre prochain chapitre consacré à la véracité des textes, nous tenterons de démontrer que, si toutes les "confessions" comportent des étrangetés et des invraisemblances, T III en comporte un peu moins; on sent chez l'auteur de T III une volonté de faire disparaître ou d'atténuer des invraisemblances trop flagrantes afin de rendre T III un peu moins incroyable que les autres versions. Cela renforce notre conviction que T III, "découvert" près d'un an après le 4 mai 1945 - date présumée de sa rédaction - est en réalité un récit écrit plusieurs mois après la mort de Gerstein, alors que les cinq autres versions avaient déjà été connues et analysées.

[295]

4 - Compléments et brouillons

L'authenticité de ces compléments et brouillons (à bien distinguer des "Suppléments") est évidente; il n'y a donc pas lieu de l'étudier. Un de ces compléments appelle seulement quelques remarques; il s'agit de la page dactylographiée, en français, s'intitulant "post-scriptum" et portant le numéro 16.

a) Le clavier utilisé est allemand

Nous avons examiné la frappe dactylographique de ce texte. La machine à écrire utilisée comportait un clavier allemand; il suffit pour en avoir la certitude de regarder de près les accents graves, les accents aigus et les accents circonflexes; ils ont tous été ajoutés, soit à la machine, soit à la main. En outre, une faute de frappe est significative. A la dixième ligne avant la fin de la page, on remarque que le dactylographe a frappé un 2 au lieu de guillemets; or, sur le clavier allemand, le 2 et les guillemets occupent la même touche, ce qui n'est pas le cas sur un clavier français par exemple.

b) Le clavier utilisé pour ce complément n'est pas celui utilisé pour T III

Nous avons fait procéder à un agrandissement d'un court passage du complément en question et d'un court passage de T III. Dans l'un et l'autre de ces passages, il y a des lettres communes et même un mot commun : BERLIN. L'examen attentif du mot BERLIN montre de légères différences d'un texte à l'autre; la longueur totale du mot BERLIN est de 4,3 cm dans le passage de T III et seulement de 4,1 cm dans le passage du complément (pièce annexe page 297). Pour l'un et l'autre textes, c'est un clavier allemand qui a été utilisé, mais ce n'est pas le même clavier[1]. Nous émettons une hypothèse : le post-scriptum numéroté 16 a pu être dactylographié sur une machine prêtée par le pasteur [296] Hecklinger de Rottweil. On peut penser que les quinze premières pages introuvables au LKA, ou ailleurs, l'ont été également. Le pasteur a fourni en 1961 à la Police d'Israël, à propos du procès Eichmann, une attestation selon laquelle Gerstein avait, vers la mi-mai 1945, utilisé sa machine à écrire (pièce annexe page 299). Il dit dans cette attestation qu'il possédait deux machines, dont celle avec laquelle il a dactylographié ladite attestation; un examen rapide de la frappe montre que si Gerstein a utilisé une machine à écrire appartenant au pasteur, ce ne peut être celle que le pasteur a utilisée en 1961 (voy. par exemple la frappe du chiffre 4); l'utilisation de l'autre machine, dont nous ignorons les caractéristiques de la frappe, reste possible; c'est pourquoi nous avons émis une hypothèse concernant la pièce "post-scriptum" numérotée 16. Nous n'accusons donc pas le pasteur Hecklinger de mensonge, mais il n'en reste pas moins qu'aucune des trois "confessions" complètes dactylographiées actuellement connues, c'est-à-dire T II, T III et T VI, ne semble avoir été frappée sur la machine du pasteur.

---

[1] Nous avons effectué une vérification complémentaire qui confirme la précédente: sur une ligne de 16,8 cm, nous avons compté 62 espaces dactylographiques dans le texte T III contre 65 dans le complément en français.

[298]

5 - Lettre de Gerstein à son épouse, datée du 26 mai 1945

L'authenticité de cette lettre ne fait aucun doute.

Dans notre précédent chapitre, nous avons dit l'importance que nous attachons à la phrase suivante, dont nous donnons la traduction française : "Si tu as des difficultés quelconques, va avec le rapport, que je joins, chez le Gouverneur militaire". On remarquera que Gerstein écrit "le" rapport et non "les" rapports. Nous pensons que le document annoncé par Gerstein était rédigé en français, puisque le Gouverneur militaire de Tübingen, où habitait la famille de Gerstein, était français.

L'Obersturmführer avait pris l'habitude, dès le 26 avril 1945, de rédiger directement en français ses "confessions" destinées aux officiers français dont il était le prisonnier. Or, Madame Gerstein a reçu deux rapports joints à la lettre du 26 mai 1945, l'un en français, l'autre en allemand. Rappelons que la réception de cette lettre et des pièces jointes n'est intervenue qu'au printemps de 1946. Comme nous avons la conviction, à défaut de certitude, que T III n'est pas authentique, nous formulons une hypothèse: La phrase écrite par Gerstein dans sa dernière lettre datée du 26 mai était suffisamment imprécise pour permettre une substitution de pièce jointe. Si Gerstein avait écrit à son épouse "va chez le Gouverneur militaire avec le rapport manuscrit en français que je te joins", il n'y aurait pas eu d'équivoque. Mais Gerstein n'a pas donné de précision sur la langue utilisée pour la rédaction du document. Nous soupçonnons des manipulateurs d'avoir joint T III à la lettre du 26 mai 1945, et cette manœuvre serait l'origine de ce que H. Rothfels appelle "l'heureuse circonstance de la découverte d'une rédaction allemande du document Gerstein". Ces manipulateurs n'ont cependant pas détruit le texte manuscrit en français (T IV); ainsi, la veuve a reçu une lettre accompagnée de deux rapports, l'un en français (T IV), l'autre en allemand (T III).

[300] Le silence total observé par les auteurs à l'égard de T IV s'expliquerait ainsi par le fait qu'il s'agissait là d'un document superflu, voire gênant, n'ayant pas de raison d'être. Selon la vérité officielle, Elfriede Gerstein avait reçu au printemps de 1946 une lettre de son mari, datée du 26 mai 1945, accompagnée d'un *seul* document, rédigé en *allemand* (T III).

Déclaration de Madame Gerstein concernant T IV

Nous avons trouvé à Bielefeld (LKA) des informations qui confirment notre hypothèse; elles sont contenues dans un document qui porte la classification Bestand 5, 2 n.14, Fasc 1 (pièce annexe page 302). Il s'agit de questions posées à Madame Gerstein et des réponses de cette dernière; le texte est dactylographié sur papier blanc sans en-tête ni signature : il est donc impossible d'identifier la personne qui pose les questions.

Nous avons demandé des éclaircissements sur ce point à la veuve de l'Obersturmführer. Par lettre du 30 juin 1982, elle nous a répondu qu'elle avait été interrogée par le tribunal

de Tübingen le 16 février 1961, à la demande de l'Etat d'Israël, dans le cadre du procès Eichmann.

Voici l'une des questions auxquelles la veuve eut à répondre : "Que sait Madame Gerstein sur la réalisation du texte français (Rottweil 26 avril 1945) ... ?" - Réponse, traduite en français, de Madame Gerstein : "A la dernière lettre de mon mari (manuscrite) dont je donne ci-après un extrait, était joint un rapport manuscrit en français - sans signature - avec lequel il voulait probablement me faciliter la traduction de son rapport rédigé en allemand, pour servir de modèle auprès du Gouverneur militaire français; il porte la date du 6/5/45."

Cette phrase de Madame Gerstein est peu claire en allemand; notre traduction, que nous avons voulue aussi fidèle que possible, n'est pas claire non plus. Ce manque de clarté reflète la perplexité de la veuve. On lui pose une question sur un texte français daté du 26 avril 1945; or, Madame Gerstein ne possède pas ce texte; à la fin de l'interrogatoire, elle demande d'ailleurs qu'on lui en envoie une copie (c'est le PS-1553 - T II).

La veuve n'a en mains qu'*un* texte en français, et il est daté du 6 mai 1945. Elle a trouvé joint à la dernière lettre de son mari un document en allemand, composé de 24 demi-pages, auxquelles [301] s'ajoutent 8 demi-pages de compléments. Elle est persuadée - et l'on se charge certainement de renforcer sa conviction - que ce récit en allemand très complet est le rapport annoncé dans la lettre de son mari. Confrontée, de surcroît, à un texte en français beaucoup plus court, elle a supposé qu'il s'agissait d'un commencement de traduction du texte allemand; l'interruption de la traduction pouvait s'expliquer par un manque de temps de la part de l'Obersturmführer; en effet, ce même 26 mai, il dut quitter brusquement Rottweil pour être transféré près du lac de Constance. Il convient de dire que Madame Gerstein, ayant étudié le français au cours de ses études, aurait pu peut-être - et son mari ne l'ignorait pas - achever la traduction à l'intention du Gouverneur militaire français de Tübingen. Toutefois, la supposition de Madame Gerstein ne donne pas une explication valable, car les deux textes sont trop différents l'un de l'autre pour que l'un puisse apparaître comme un début de traduction de l'autre. Pour Madame Gerstein, la présence de T IV à côté de T III comme pièce jointe à la dernière lettre de son mari paraît inexplicable. Pour nous, c'est au contraire la présence de T III à côté de T IV qui nous intrigue; elle renforce notre soupçon que T III n'est pas authentique et que sa prétendue découverte au printemps de 1946 est une supercherie. [303]

6 - Interrogatoires par la Justice militaire

Il n'y a pas lieu de se poser des questions sur leur authenticité. Ils ont été menés selon les règles habituelles : chaque page est paraphée et les signatures des personnes présentes à l'interrogatoire apparaissent au bas de la dernière page.

7 - Article paru dans *France-Soir* le 4 juillet 1945

Nous manquons de tout élément pour étudier l'authenticité du document dont on nous présente un fac-similé. D'autre part, il nous paraît superflu d'analyser le contenu de

l'article. Comment pourrions-nous distinguer, d'une part, ce que Gerstein a réellement écrit dans ce nouveau texte inconnu de ses "confessions", d'autre part, ce que le journaliste a interprété ?

8 - Demande d'avocat

L'authenticité de ce texte manuscrit et signé paraît peu discutable. Tout au plus peut-on être surpris d'être en présence d'un texte écrit en lettres capitales. Gerstein avait une écriture difficile à déchiffrer. Il a peut-être souhaité être plus lisible. [304]

9 - Fragments de documents trouvés après la mort de Gerstein

Ces fragments de documents ayant disparu, il serait vain de s'interroger sur leur authenticité.

CHAPITRE III

Véracité des textes

Remarques générales

Pour que les "confessions" de Gerstein puissent présenter un quelconque intérêt, il faudrait pouvoir démontrer qu'elles sont vraisemblables. On saisit ainsi l'extrême importance du chapitre que nous consacrons à leur véracité. Le chapitre I a établi la rigoureuse exactitude des textes; il fallait que ce travail fût fait car, à maintes reprises, des reproductions très infidèles de ces textes ont été données; dans ces conditions, il devenait de plus en plus difficile, et même impossible, de distinguer entre les reproductions fidèles et celles qui ne l'étaient pas. Le chapitre II s'est efforcé de déterminer l'authenticité de chacune des versions des "confessions". Les chapitres I et II ont préparé la rédaction du chapitre III. Les "confessions" de l'ancien officier S.S. constituent une des clés de voûte, peut-être même la principale, de l'édifice construit par les auteurs qui affirment indiscutable l'existence des chambres à gaz homicides dans les camps de concentration nazis. Une [307] telle clé de voûte doit avoir la qualité, reconnue par tous, de document historique. Les "confessions" de Kurt Gerstein ont-elles cette indiscutable qualité ? Telle est la question à laquelle les historiens et les chercheurs ne peuvent éviter de répondre.Nous avons, dans le cours de cette thèse, et tout particulièrement dans la colonne "Observations" de nos tableaux comparatifs, exprimé nos doutes et appelé l'attention sur telle ou telle invraisemblance. Nous voudrions maintenant traiter la question dans son ensemble. Peut-être convient-il de rappeler les points principaux des "confessions" tels qu'ils se retrouvent, en dépit de quelques variantes, dans chacune des versions. Nous excluons donc les suppléments qui n'existent ni dans T I ni dans T II.

Que dit Kurt Gerstein dans ses "confessions" ?

Notre choix :

Parmi les six versions connues des "confessions", nous choisissons le texte dactylographié en français daté du 26 avril 1945, désigné par la cote PS-1553, c'est-à-dire le texte que nous appelons T II.

Nos raisons :

– T II est le plus complet des trois textes dont l'authenticité matérielle est la moins contestable; on trouve au bas de la sixième page la signature manuscrite de Gerstein;
– T II n'est pas, en revanche, le texte le plus complet des six versions; il ne comporte pas de compléments (*Ergänzungen*); mais les compléments représentent pour nous, comme pour H. Rothfels, des *Hörensagen* (choses apprises par ouï-dire) auxquels il parait superflu de se référer;
– En outre, T II est le texte le plus connu en France. Bien qu'il ait été pratiquement refusé par le Grand Tribunal de Nuremberg le 30 janvier 1946, il fut ultérieurement utilisé, à l'occasion d'autres procès qui se déroulèrent en Allemagne, ainsi qu'à Jérusalem lors du procès Eichmann. [308]

Nos coupures :

Nous avons fait les mêmes coupures que dans notre transcription dactylographiée, et pour les mêmes raisons.

Résumé des "confessions" proprement dites

1) Gerstein entre volontairement à la S.S. en mars 1941 pour voir ce qui s'y passe et le révéler ensuite au monde extérieur.

2) Affecté au Service de Santé et d'Hygiène, il contribue, en améliorant la désinfection dans les camps, à enrayer des épidémies; ses succès lui valent d'être promu Untersturmführer F (sous-lieutenant spécialiste) en novembre 1941.

3) Malgré les efforts de ceux qui, connaissant ses activités d'avant-guerre contre l'Etat, veulent son expulsion de la S.S., il devient, en janvier 1942, chef du Service technique de désinfection.

4) Il reçoit l'ordre, le 8 juin 1942, d'approvisionner en acide prussique un camp de Pologne, dont seul le chauffeur du camion connaît l'emplacement géographique.

5) A Lublin, il est reçu par le S.S. Gruppenführer Globocnik qui lui dit : il y a trois camps en fonctionnement et un en préparation. Ce qui se passe dans ces camps est un secret d'Etat. Vous, Gerstein, aurez deux tâches à remplir :
– désinfecter de très grandes quantités de vêtements;
– améliorer notre installation de chambre à gaz en remplaçant les gaz d'échappement de notre vieux moteur Diesel par l'acide prussique.

6) Il a visité les camps de Belzec, Treblinka et Maidanek, mais non celui de Sobibor. Il précise que les trois camps en fonctionnement (Belzec, Sobibor, Treblinka) peuvent exterminer, ensemble, 60.000 personnes par jour.

7) Il visite, le lendemain 18 août 1942, le camp de Belzec et voit l'ensemble des installations. [309]

8) Le 19 août 1942, il assiste à l'arrivée d'un train de déportés, au déshabillage de ceux-ci, à la remise des objets de valeur, à la coupe des cheveux des femmes, à l'entassement de 750 personnes environ debout dans une chambre de 25 m2 de superficie et de 45 m3 de volume, à leur agonie, quand le Diesel se met en marche, après 2 h 49. Il observe, à travers une petite fenêtre, tous les détails de cette agonie qui dure 32 minutes, chronomètre en main. Il voit sortir les cadavres par les Juifs du commando de travail qui récupèrent dents en or et objets précieux dissimulés dans certaines parties du corps.

9) Il voit les cadavres entassés dans de grandes fosses, auprès des chambres à gaz; puis il dit que, par la suite, ces cadavres furent brûlés en plein air, sur des rails de chemin de fer.

10) Il évalue à vingt-cinq millions le nombre des victimes à Belzec et Treblinka.

11) Il est prié par le commandant du camp, Wirth, de ne rien proposer à Berlin pour changer les installations qui lui donnent satisfaction.

12) Il dit qu'il a fait enterrer l'acide prussique, sous prétexte qu'il était devenu inutilisable au cours du transport.

13) Le 20 août 1942, il visite le camp de Treblinka, simple réplique de Belzec, mais beaucoup plus grand; il participe à un festin à l'issue duquel des allocutions vantent le rôle humanitaire des camps de concentration.

14) Il rencontre, dans le train Varsovie-Berlin, un diplomate suédois, le Baron von Otter, à qui il révèle ce qu'il vient de voir à Belzec et à Treblinka.

15) Il tente sans succès de rencontrer le nonce du pape à Berlin; il revoit von Otter dans la rue, quelques mois plus tard, près de l'ambassade de Suède; il fait un rapport verbal au Dr. Winter, secrétaire de l'évêque catholique de Berlin. [310]

16) Au début de 1944, il reçoit l'ordre de faire l'achat de grandes quantités d'acide prussique; il les dirige sur Auschwitz et Oranienburg, mais veille à ce qu'elles soient utilisées pour la désinfection; il fait établir les factures à son nom pour être plus libre en ce qui concerne l'utilisation du produit; il précise qu'il a sur lui des factures pour 2.175 kg.

17) Il rapporte des faits qui auraient eu lieu dans différents camps de concentration où il n'est pas allé lui-même.

18) Il pense que c'est à Auschwitz et à Mauthausen qu'il y a eu le plus d'atrocités.

19) Il déclare sous la foi du serment que ses déclarations sont exactes.

Existe-t-il un accord de tous les auteurs sur un texte de référence des "confessions" ?

Il est difficile de répondre à cette question, pourtant fondamentale. Hormis les historiens révisionnistes, il n'est guère que Pierre Joffroy qui pourrait donner un accord sans réserve; dans son livre (*op. cit.*, p. 283-290), il reproduit avec exactitude la version PS-1553 (T II), à l'exception de deux erreurs mineures, comme nous l'avons signalé précédemment. Les autres auteurs non-révisionnistes n'ont présenté que des extraits, parfois exacts mais le plus souvent déformés, du texte d'origine. On pourrait dire qu'ils sont d'accord sur le texte des "confessions" dans ses grandes lignes, mais sans s'arrêter à une analyse de ce qu'ils nomment des détails; pour nous il ne s'agit pas de détails, mais de très nombreux faits qui constituent le tissu même du récit. Ainsi, Léon Poliakov relate l'entassement de 700 à 800 personnes dans une chambre à gaz, mais il remplace arbitrairement les 25 m2 par 93 m2 et élimine à deux reprises les 45 m3. L'auteur allemand Robert Neumann respecte les 25 m2 et les 45 m3, mais il ramène le nombre de victimes à 170/180 au lieu de 700/800. Ce sont là deux cas extrêmes. L'historien Hans Rothfels n'a pas fait subir de déformations au texte allemand du 4 mai 1945 (T III); il a toutefois fait des coupures [311], mais il les a toujours signalées par des notes explicatives; par exemple, il a supprimé le passage où Gerstein parle d'allocutions prononcées à Treblinka pour vanter le rôle humanitaire des camps de concentration; il a supprimé également certains faits relatés par Gerstein, faits qui auraient eu lieu ailleurs qu'à Belzec et à Treblinka: ce sont des *Hörensagen* ("choses que Gerstein a entendu dire"), a précisé H. Rothfels (*op. cit.*, p. 179, note 5). Dans une autre note, le même historien dit que le chiffre de 25 millions de victimes à Belzec et à Treblinka mentionné dans T II n'est pas croyable (*op. cit.*, p. 180, note 6). Les auteurs non-révisionnistes emploient souvent une formule identique en français et en allemand : ils disent que le témoignage de Gerstein est "indiscutable pour l'essentiel", ce qui signifie pour eux qu'il faut croire au récit de Gerstein sans s'attacher à une analyse serrée du texte. Or, de cette analyse dépend, selon nous, la crédibilité ou l'invraisemblance de l'ensemble de la "confession". Pour notre part, nous nous sommes livré à une lecture très attentive des six "confessions" connues et nous avons récapitulé un nombre important d'invraisemblances, d'étrangetés, sans prétendre toutefois que notre liste soit complète.

[312] **Relevé des invraisemblances et des étrangetés dans les "confessions" de Gerstein**

1 – Gerstein, qui a été deux fois victime des Nazis avant la guerre, entre volontairement à la S.S. et cela, *avec la recommandation de la Gestapo*.

2 – A la Noël 1941, Gerstein est sur le point d'être chassé de la S.S., car le tribunal nazi a appris qu'il y était intégré comme sous-lieutenant spécialiste (Untersturmführer F). Néanmoins, six mois plus tard, le 8 juin 1942, on le charge d'une mission ultra-secrète : il devra transporter au camp de Belzec 100 kg d'acide cyanhydrique ("confessions" du 26 avril 1945, T II et du 4 Mai 1945, T III) ou 260 kg ("confessions" du 6 mai 1945, T IV, T V, T VI).

3 – A Kollin, près de Prague, Gerstein qui se prétend, dans d'autres passages de ses "confessions", si prudent à cause des risques de représailles sur lui et sur sa famille, déclare qu'il a laissé entendre au *personnel tchèque* de l'usine de Kollin (T VI) que l'acide cyanhydrique était destiné à tuer des hommes (T III, T IV et T V).

4 – A Lublin, le général S.S. Globocnik, qui n'a jamais vu Gerstein ni son compagnon de voyage Pfannenstiel, leur révèle d'emblée "le plus grand secret du Reich".

5 – Gerstein rapporte d'autres propos de Globocnik; il s'agit des trois camps en fonctionnement pour lesquels le général S.S. aurait donné les précisions suivantes :

Belzec : 15.000 par jour maximum.
Sobibor : 20.000 par jour maximum.
Treblinka : 25.000 par jour maximum.

On ne lit rien de plus dans les versions manuscrites en français (T I, II, IV) ni dans la version allemande (T III). Ces chiffres pourraient représenter les totaux respectifs des déportés arrivant [313] chaque jour dans ces camps. Mais, dans T V et T VI, on lit en plus le mot "exécutions". Ces deux dernières versions donnent même une utilisation moyenne pour Belzec et Treblinka, à savoir 11.000 pour Belzec (T V) et 13.500 pour Treblinka (T VI). Nous avons consulté l'*Encyclopaedia judaica* pour y trouver les dates de fonctionnement des camps concernés. Pour Belzec, il n'est pas aisé de savoir si l'extermination mentionnée par l'*Encyclopaedia judaica* a pris fin le 31 décembre 1942 ou au printemps de 1943. Les exterminations dont parle Gerstein ont-elles eu lieu tous les jours ? Sur ce point, les "confessions" ne nous renseignent pas.

On trouvera ci-après le résultat de nos calculs.

Lieu	Dates	Jours	Si 11.000/jour	Si 15.000/jour	*Enc.Jud.*
Belzec	Print. 42 - fin 42	280 jours	4.015.000	4.200.000	600.000
	Print. 42 - Print. 43	365 jours	5.475.000	5.475.000	
Sobibor	Mai 42 - 14.10.43	530 jours	**Si 20.000/jour**		250.000
			10.600.000		
Treblinka	23.07.42 - 14.10.43	450 jours	**Si 13.500/jours**	**Si 25.000/jours**	750.000
			6.075.000	11.250.000	
TOTAL	**Moy. des totaux**	**Total Min.**	**Total Max.**		600.000
	27.675.000	23.770.000	31.525.000		

[314] Rappelons les totaux pour les trois camps :

Total minimum : 23.770.000. Total maximum : 31.525.000. Moyenne des totaux : 27.675.000 *Encyclopaedia judaica* : 1.600.000 morts.

Les statistiques de l'*Encyclopaedia judaica* ne reposent apparemment sur aucun fondement scientifique. A en croire ces statistiques, il serait mort à Belzec, à Sobibor et à Treblinka un total de 1.600.000 personnes. A en croire les chiffres de Gerstein, on parviendrait à un total d'environ 28.000.000 de personnes, total qui est de dix-sept à dix-huit fois supérieur à celui de l'*Encyclopaedia judaica*.

Dans un livre intitulé *Treblinka*, un certain Jean-François Steiner a écrit : "On gaza à Treblinka une moyenne de 15.000 Juifs par jour". Après avoir lu cette phrase, D. Rousset fut scandalisé et le fit savoir dans le journal *Candide* (18 avril 1966, p. 18) où il écrivit : "C'est évidemment faux. Il suffit à ces avocats du diable (s.e. : les négateurs du génocide) de se saisir de ce chiffre de 15.000 par jour et d'en montrer l'absurdité par un simple calcul, pour faire un mal que l'on imagine peu." D. Rousset sait-il que, selon les "confessions" de Gerstein, il y aurait eu dans trois petits camps de Pologne - dont celui de Treblinka - de 44.500 victimes au minimum à 60.000 victimes au maximum par jour ?

6 – Sur les quatre camps cités par Globocnik, Gerstein prétend en avoir visité trois. Mais, dans cinq "confessions", le camp non visité est Sobibor et dans une "confession" (T V) c'est Maidanek qu'il n'a pas vu.

7 – Hitler et Himmler auraient visité Belzec le 15 août 1942. Or, il est historiquement établi qu'il s'agit là d'une contre-vérité (voy. Prof. H. Rothfels *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, avril 1953, n° 2). Vantardise du général S.S. ? Certains l'ont prétendu. Impossible, elle aurait vite été découverte par les conversations de Gerstein avec les responsables du camp de Belzec.

8 – Dimensions des chambres. Dans les "confessions" du 26 avril 1945 (T I et T II) : 4 m x 5 m x 1 m 90, soit 20 m2 et 38 m3. Dans les "confessions" des 4 et 6 mai 1945 (T III, T

V et T VI) : 5 m x 5 m x 1 m 90, soit 25 m2 et 47,5 m3. Or, l'ingénieur Gerstein écrit dans toutes ses "confessions" : 25 m2 et 45 m3. [315]

9 – 6.700 personnes dans 45 wagons, *soit plus de 148 personnes par wagon*. Il y en avait 1.450 déjà mortes à l'arrivée; il restait donc 5.250 personnes vivantes.

10 – Un petit garçon de 3-4 ans, apparemment seul, puisque Gerstein ne parle que de lui, distribue des ficelles successivement à 5.250 déportés pour attacher les chaussures.

11 – Tas de chaussures de 35 à 40 mètres de hauteur (dans la plupart des "confessions") ou de 25 mètres (T III); dans le premier cas, il s'agirait d'une hauteur de dix à douze étages, et dans le second cas, de sept à huit étages. Comment accéder à de telles hauteurs pour y placer des chaussures ? De plus, ces véritables "collines" auraient été visibles de très loin à la ronde.

12 – 700-800 personnes debout sur 25 m2, dans 45 m3 (c'est une constante de toutes les versions). Imagine-t-on une pièce de cette superficie et de ce volume qui contiendrait 750 personnes environ debout les unes contre les autres ? Trente personnes debout sur 1 m2 ?

13 – Arithmétique invraisemblable (dans deux "confessions" du 6 mai : T V et T VI). Plus de la moitié sont des enfants. Poids moyen : 35 kg (T V) ou 30 kg (T VI). Donc, ajoute Gerstein, 25.250 kg par chambre. D'où ce total précis, qui n'est divisible ni par 35 ni par 30, provient-il ?

14 – Le capitaine de police Wirth, chef du camp de Belzec, interroge "minutieusement" (sic) Gerstein pour savoir s'il préfère que les gens meurent dans une pièce éclairée ou non éclairée (T V et T VI).

15 – Gerstein dit assister au gazage. Il consulte froidement son chronomètre. Le moteur Diesel ne démarre pas. Impassible et inactif, Gerstein compte les minutes qui passent : 50 minutes, puis 70 minutes. Enfin, au bout de 2h 49, le Diesel se met à fonctionner. Il dit constater qu'au bout de 25 minutes la plupart des victimes sont mortes, qu'au bout de 28 minutes quelques-unes encore survivent et qu'au bout de 32 minutes tout le monde est mort. [316]

Si l'ingénieur Gerstein est d'un tel sang-froid, les erreurs de calcul signalées au point n° 8 ne peuvent pas s'expliquer par le fait qu'il aurait été bouleversé. D'autre part, à supposer qu'on puisse concentrer 700 à 800 personnes debout sur un espace de 25 m2, ces personnes n'auraient pas pu survivre pendant 2h 49 minutes; elles auraient rapidement manqué d'oxygène. Enfin, à supposer tout de même qu'elles aient pu survivre, comment Gerstein, à travers une lucarne, aurait-il pu discerner dans ce groupe extraordinairement compact les morts et les vivants ? En effet, les morts n'auraient pas pu tomber au sol.

16 – Dans toutes les "confessions", il est écrit que le gazage est effectué au moyen d'un moteur Diesel. Le mot "Diesel" est répété trois ou quatre fois, selon les versions, dans le passage concerné. Précédemment, Gerstein, relatant son entrevue avec le général S.S.

Globocnik, a écrit que ce dernier lui avait appris dès le début de la conversation que les chambres à gaz fonctionnaient avec les gaz d'échappement d'un ancien moteur Diesel. Or, le Diesel est un moteur à combustion interne qui dégage peu d'oxyde de carbone (CO), gaz mortel inodore, mais beaucoup de gaz carbonique (CO_2), gaz asphyxiant qui rend d'abord malade et ne provoque la mort qu'après un long délai. Il aurait été plus efficace d'utiliser un moteur à explosion.

17 – Gerstein déclare (T V et T VI) : "Il n'y a pas dix personnes qui ont vu ce que j'ai vu et qui le verront. [...] Je suis un des cinq hommes qui ont vu toutes ces installations." Or, dans son récit, Gerstein cite lui-même les noms de personnes qui, entre le 15 et le 19 août 1942, auraient, soit participé, soit assisté aux massacres de Belzec. Il y en a déjà plus de dix pour cette courte période de cinq jours. Ce sont :

– Hitler, Himmler, Dr. Linden (le 15 août);
– Globocnik, Wirth, Obermeyer, Heckenholt (tous les jours);
– Pfannenstiel, Gerstein (le 19 août);

– des anonymes: un grand S.S. à la voix pastorale qui rassure les déportés sur le sort qui les attend; un Unterscharführer (sous-officier) de service qui renseigne Gerstein sur l'utilisation des cheveux des femmes; un S.S. qui, dans son dialecte bas-allemand, déclare que les déportés peuvent attendre nus, en plein air, par n'importe quelle température, puisqu'ils sont là pour mourir; des S.S. qui cinglent de leurs cravaches les déportés qui [317] entrent dans les chambres à gaz; un Ukrainien qui aide Heckenholt à faire démarrer le moteur; etc. De toutes façons, comment admettre que des exterminations massives perpétrées dans plusieurs camps, pendant de longs mois, aient pu avoir moins de dix témoins ?

18 – Les cadavres sont jetés dans des fosses de 100 m x 20 m x 12 m situées près des chambres. La profondeur de 12 mètres représente 3 à 4 étages. Les corps sont recouverts d'une couche de dix centimètres de sable; seuls émergent quelques têtes et quelques bras. Ce sont là des conditions favorables pour le développement d'une épidémie qui n'aurait pas épargné les S.S. ni leurs auxiliaires.

19 – Le nombre des victimes aux camps de Belzec et de Treblinka : 25 millions (T II) ou 20 millions (T V et T VI). Ces chiffres sont invraisemblables (voy. l'avis de D. Rousset au point 5).

20 – Wirth propose à Gerstein de ne rien changer à la méthode de gazage. Ainsi, un simple capitaine de police s'oppose aux ordres d'un général S.S., puisque Globocnik a chargé Gerstein de changer la méthode.

21– Dans T V, Gerstein dit : "Ce qui est curieux, c'est que l'on ne m'a posé aucune question à Berlin". (Il répétera la même chose au Commandant Mattéi qui l'interroge à Paris le 19 juillet 1945; il s'attirera alors la réplique suivante : "Vous êtes chargé d'une mission ultra-secrète, vous ne l'accomplissez pas, et personne ne vous demande d'en rendre compte au retour. Voilà qui n'était guère en usage dans l'armée allemande.")

22 – Il a fait enterrer l'acide cyanhydrique, sous prétexte que celui-ci s'était détérioré pendant le transport et qu'il était devenu dangereux. Il serait possible d'admettre cette affirmation de Gerstein, mais à condition que des précisions nous soient données sur l'opération. Or, lors de l'interrogatoire du 19 juillet 1945, Gerstein précise qu'il transportait 45 bouteilles d'acide cyanhydrique, dont une était arrivée en mauvais état; il ajoute que ces 45 bouteilles ont été dissimulées (*sic*) à 1.200 mètres du camp de Belzec. Ce ne devait pas être un mince travail que de dissimuler [318] 45 bouteilles. Gerstein prétend avoir été aidé par le chauffeur qu'il ne connaissait pas auparavant, qui, selon lui, appartenait au Service Central de Sécurité, et qu'il ne reverra plus, après leur voyage commun en Pologne.

23 – Dans T I, Gerstein dit qu'après sa rencontre dans le train avec le diplomate suédois von Otter, il est allé le voir à Berlin à la Légation de Suède *une fois encore*. Dans toutes les autres "confessions", Gerstein dit qu'il a revu von Otter *deux fois* (le diplomate ne se souvient que d'une fois).

24 – Gerstein nous dit qu'à partir du début de 1944 *8500 kg d'acide* cyanhydrique étaient stockés à Berlin; il ne fournit aucune preuve pour confirmer cette quantité de poison. Il se livre ensuite à des suppositions sur les intentions homicides du S.S. Sturmbannführer Guenther qui lui aurait donné l'ordre de passer ces très importantes commandes; Gerstein passe ensuite en revue les catégories de victimes possibles, estimant ces dernières à huit millions.

25 – Sur les conseils de Gerstein, l'acide cyanhydrique est expédié dans les camps d'Auschwitz et d'Oranienburg; l'obersturmführer fait le nécessaire pour que cet acide serve *uniquement à la désinfection*. Dans aucune de ses "confessions", Gerstein ne dit qu'il est allé à Auschwitz. Dans son interrogatoire du 19 juillet 1945, il ne cite pas Auschwitz au nombre des camps qu'il a visités. Comment a-t-il pu agir à distance ?

26 – Guenther envisageait de tuer avec de l'acide cyanhydrique, *en plein air*, dans les fossés de Maria-Theresienstadt, les Juifs qui s'y promenaient. Gerstein a dissuadé Guenther de donner suite à ce projet, d'ailleurs irréalisable. Cependant, Gerstein a appris que l'opération avait, malgré tout, eu lieu. L'acide cyanhydrique, très volatil, ne pouvait être employé ainsi "en plein air".

27 – Gerstein a vu disparaître des homosexuels dans un four (plusieurs milliers, dans T V et T VI; plusieurs centaines, dans T III) en un seul jour (T II, T V et T VI) ou en plusieurs jours (T III). [319]

28 – En Pologne, il est *attesté* que, pour tuer des gens, on leur faisait monter un escalier de haut fourneau; on les exécutait, en haut de cet escalier, d'un coup de pistolet et on les précipitait dans la cheminée du haut fourneau (T III, T V, T VI). Imagine-t-on la scène ? Les gens montent un par un au haut de "l'escalier"; un S.S. ou un auxiliaire des S.S. les attend au sommet dans les vapeurs du haut fourneau pour les exécuter.

29 – A Auschwitz, où Gerstein n'est jamais allé, plusieurs millions d'enfants sont tués par application d'un tampon d'acide cyanhydrique sous le nez (T V et T VI). La même méthode pour tuer les enfants est mentionnée dans T II et T III, mais on n'y parle pas de plusieurs millions.

Outre ces invraisemblances et étrangetés dont la liste n'est certainement pas complète, on peut s'interroger sur la valeur de certaines affirmations qui n'ont pas la qualité de témoignage oculaire. En effet, Gerstein est resté à peine deux jours à Belzec; le premier jour (18 août 1942), il nous dit lui-même qu'il n'a pas vu grand-chose; il a seulement eu des soupçons. Le lendemain (19 août 1942), il aurait assisté à l'arrivée des déportés et à l'opération de gazage. Le surlendemain (20 août 1942), il était à Treblinka et le soir il prenait à Varsovie le train pour Berlin. Comment, dans ces conditions, peut-il écrire : "après quelques jours, les corps se gonflaient et le tout s'élevait de 2-3 mètres par moyen de gaz qui se formait dans les cadavres. Après quelques jours, le gonflement fini, les corps tombaient ensemble" ? L'historien allemand Rothfels a, d'autre part, renoncé à publier l'ensemble des compléments ainsi que certains passages de la "confession" principale, alléguant qu'il ne pouvait s'agir que de *Hörensagen*. Pourtant, certains de ces extraits non publiés par H. Rothfels sont présentés par Gerstein comme des témoignages oculaires. C'est ainsi que l'on peut lire, par exemple :

> – *J'ai vu moi-même* des expériences continuées jusqu'à la mort sur des personnes vivantes au camp de concentration de Ravensbrueck;
> –A Belzec, *j'avais l'impression* que tous étaient morts (...);
> – *Je me souviens* de quelques images saisissantes; - etc.

Il convient également de noter des phrases dans lesquelles Gerstein met en cause deux de ses compatriotes, le Professeur Dr. Pfannenstiel, d'une part, le Dr. Gerhard Peters, d'autre part. L'un [320] et l'autre ont nié avoir eu l'attitude ou tenu les propos que Gerstein leur a prêtés. H. Rothfels a supprimé tous les passages contestés par les intéressés; il cite une seule fois, dans ses notes explicatives, le Professeur Pfannenstiel et il évite complètement de nommer le Dr. Peters, qu'il désigne simplement comme le directeur de la Société Degesch. Quant au reste de la "confession", il est essentiellement constitué par ce que Olga Wormser-Migot appelle des leitmotive "tellement identiques à cinquante autres évocations - y compris celles des Mémoires de Höss" (*op. cit.*, p. 426).

Existe-t-il des degrés dans l'invraisemblance des "confessions" d'une version à l'autre ?

Toutes les versions comportent un certain nombre d'invraisemblances et d'étrangetés qui les rendent incroyables. Toutefois, l'incrédibilité est plus ou moins criante suivant les versions. On constate une sorte d'escalade dans l'invraisemblance en passant de T I à T II puis à T V. Le cas de T IV est très particulier; la "confession" principale est très courte: les invraisemblances y sont évidemment moins nombreuses; en revanche, T IV comporte des compléments où l'on relève des affirmations difficilement acceptables, affirmations que l'on retrouve avec des variantes dans T III, T V et T VI. Dans le chapitre consacré à l'authenticité des textes, à défaut de preuves impossibles à trouver, un certain nombre de

fortes présomptions a été avancé pour renforcer notre hypothèse selon laquelle les deux versions en allemand (T III et T VI) sont des fabrications de textes. On constate donc une régression relative des invraisemblances en passant de T V à T VI, puis à T III. T VI, version datée du 6 mai, reprend dans l'ensemble T V, mais en éliminant des erreurs grossières, des détails parfois saugrenus, en corrigeant certaines fautes dans les noms propres, etc. Grâce à ces aménagements, T VI a été jugé digne d'accéder à la série PS sous le numéro 2170. Mais T VI fut cependant peu utilisé et, à notre connaissance, ne fut jamais publié, même partiellement. L'élaboration de T III fut plus soignée; sa "découverte", au printemps de 1946 seulement, a donné à ses rédacteurs un temps [321] suffisant pour présenter dans la langue maternelle de Gerstein un texte qui suscite moins spontanément le scepticisme du lecteur. C'est T III qui fut publié pour la première fois par Hans Rothfels en 1953 (*op. cit*., p. 177-194), et souvent repris par d'autres auteurs, tant allemands qu'étrangers. En France, la traduction de T III par L. Poliakov et J. Wulf (*Le IIIe Reich et les Juifs*) a été assez souvent utilisée; ce fut le cas, tout récemment, lorsque, en 1982, François de Fontette a fait paraître, dans la collection "Que sais-je?": *Histoire de l'antisémitisme*. Aux pages 120 et 121, on peut lire des extraits de cette version du 4 mai 1945 (T III), extraits très partiels, sur lesquels nous reviendrons d'ailleurs. Si l'on accepte notre hypothèse de fabrication de texte pour T III, on peut relever quelques-unes des intentions des rédacteurs; on les trouvera ci-après énoncées :

1) T III est en harmonie avec T II sur plusieurs points

T II (PS-1553) était déjà connu lorsque T III fut "découvert". Le PS-1553 avait été évoqué devant le Grand Tribunal de Nuremberg en janvier 1946; il était souhaitable que des différences trop flagrantes n'apparaissent pas entre T II et T III.

a - L'ordre donné à Gerstein de transporter de l'acide cyanhydrique au camp de Belzec concernait 100 kg dans les versions du 26 avril et 260 kg dans les versions du 6 mai. T III s'aligne sur T II et mentionne 100 kg.

b - Gerstein a souvent déformé les noms propres; c'est ainsi qu'il orthographie Lindner le nom d'un conseiller ministériel qui s'appelle en réalité Linden. On peut lire Lindner dans T I et T IV (versions manuscrites) et dans T II (PS-1553), alors que T V et T VI proposent le nom correct: Linden. T III s'aligne une fois encore sur T II et mentionne Lindner.

2) T III élimine des invraisemblances

Certaines invraisemblances de T II expliquent peut-être le refus du Grand Tribunal de Nuremberg de prendre en considération le PS-1553. T III en élimine quelques-unes. [322]

a - Nombre des victimes à Belzec et à Tréblinka : 25 millions (T II) ou 20 millions (T V et T VI). Prudemment, T III n'avance aucune évaluation.

b - Un petit garçon de 3-4 ans distribue des ficelles à plus de 5.000 personnes pour lier leurs chaussures par paires (T I, T II, T V, T VI). Dans T III, le petit garçon de 3-4 ans a disparu.

c - Dimensions de la chambre à gaz: 4.m x 5.m x 1m 90 dans T.II, soit 20 m2 et 38 m3 (T I, T II) et 5.m x 5.m x 1m 90 soit 25 m2 et 47,5 m3 (T V et T VI). Or, on lit dans toutes les versions : 25 m2, 45 m3. T III a choisi les dimensions qui donnent une superficie exacte et un volume assez proche; dans ce cas, T III ne suit pas T II (PS-1553).

3) T III atténue certaines invraisemblances

a - Dans la plupart des versions, il est question d'un tas de chaussures de 35 à 40 m (10 à 12 étages). T III a-t-il pensé rendre l'affirmation plus croyable en ramenant la hauteur à 25 mètres ? Cela représente encore 7 à 8 étages !

b - "Plusieurs *milliers* d'homosexuels ont disparu dans un four en *un seul jour*", lit-on dans quatre versions. Dans T III, plusieurs *centaines* d'homosexuels ont disparu en *quelques jours*.

c - A Auschwitz, plusieurs millions d'enfants ont été tués par application d'un tampon d'acide cyanhydrique (T V et T VI). Dans T III, les enfants meurent de la même façon mais ils ne sont pas plusieurs millions.

d - On lit dans T IV (suppléments), de la main même de Gerstein : "Etant occupés de leurs travaux, ils [*deux officiers architectes*] voyaient tout à coup quelques-uns qui se mouvaient". Il s'agit de cadavres présumés et un S.S. Rottenführer les achève en leur brisant le crâne avec une pièce de fer rond déjà à sa disposition. On retrouve la sinistre anecdote dans les suppléments de T III, mais les "quelques-uns" sont ramenés à "deux". Il n'est pas sans intérêt de noter que, dans T Va et dans T VI, on lit que ces moribonds se trouvaient au milieu de "milliers de cadavres en général typhiques". Imagine-t-on des architectes et des S.S. [323] déambulant au milieu de typhiques ? Gerstein, chef du Service de désinfection a-t-il des notions élémentaires en matière d'hygiène ? Il est évident que le mot "typhique" a disparu de T III.

e - Gerstein a vu (T IV, suppléments) un petit garçon de 3 ans lancé dans la chambre. Dans T III, le garçonnet n'échappe pas à la chambre, mais il y est "poussé avec douceur". Les quelques points énoncés ci-dessus contribuent tous, nous le répétons, à faire de T III non pas une "confession" croyable, mais seulement la moins incroyable. Cette constatation renforce, s'il en est besoin, notre conviction que T III est un texte fabriqué avec soin en allemand à partir des versions en français (T I, T II, T IV et TV). [324]

CHAPITRE IV

Les "confessions" de Gerstein devant leurs lecteurs

Avant la publication des "confessions"

Jusqu'en 1951, les textes rédigés par Gerstein entre le 26 avril et le 6 mai 1945 n'ont été lus que par un nombre très restreint de personnes, essentiellement des officiers des Services de Renseignement alliés, des magistrats de différentes nationalités et quelques rares journalistes.[1] Pour ces premiers lecteurs, la réalité des exterminations massives dans des chambres à gaz n'était pas mise en doute; les "confessions" de Gerstein venaient simplement renforcer leur conviction. Mais, loin de considérer l'officier S.S. comme un antinazi qui s'était lui-même chargé de la mission de révéler au monde extérieur des atrocités jusqu'alors inconnues, ces ennemis inconditionnels de l'Allemagne nationale-socialiste ont vu en [325] Gerstein un criminel de guerre qui avait choisi un système de défense original pour se disculper. S'ils ont relevé des invraisemblances dans des textes, probablement lus à la hâte, ces invraisemblances ont été pour eux des raisons supplémentaires pour rejeter la bonne foi de l'auteur des textes, sans pour autant contester l'authenticité des faits exposés.

Gerstein a perdu la vie dans cette aventure. Son suicide est plausible mais il n'est pas certain; en Allemagne, sa famille et ses amis protestants ne croient pas au suicide. Il est vrai que les circonstances de sa mort sont peu claires et que l'on ne s'explique pas pourquoi son épouse n'a été informée du décès de son mari qu'en 1948. Au Grand Tribunal de Nuremberg, le PS-1553 ne fut pas retenu; en tout cas il ne fut pas utilisé; sur l'insistance française, seules quelques factures de Zyklon B annexées au document

[1] Parmi ces journalistes, on peut citer :
- Geo Kelber, auteur d'un article publié dans *France-Soir* le 4 juillet 1945;
- Madeleine Jacob qui, en janvier 1946, apporta au Procureur général adjoint au Grand Procès de Nuremberg, le Français Charles Dubost, la photographie des pièces qui constituaient le PS-1553 (Joffroy, *op. cit.*, p. 266).

principal furent prises en considération. Il y a d'ailleurs une étude particulière à effectuer sur ces factures tant dans leur rédaction que dans leur présentation dactylographique; elles suscitent des interrogations qui peuvent faire douter de leur authenticité. Nous nous proposons de publier un travail analytique sur le sujet.

A Tübingen, en 1950, la Chambre de dénazification refusa de réhabiliter l'ancien S.S.; elle lui accorda seulement les circonstances atténuantes et le classa dans une catégorie de petits Nazis (*Belasteten*).

Après la publication des "confessions"

Dans notre introduction, nous avons suivi les avatars des "confessions" et parlé des trois auteurs qui ont consacré chacun un livre à la biographie de Gerstein. Il nous importait essentiellement, au début de la présente thèse, d'identifier les versions connues par chacun des auteurs et d'apprécier la fidélité apportée dans la reproduction complète ou partielle de tel ou tel document.

Nous rappellerons que L. Poliakov en France et H. Rothfels en Allemagne ont été des chefs de file auxquels la plupart des non-révisionnistes ont emboîté le pas. De ce fait, les suiveurs de L. Poliakov ont recopié les graves déformations de textes imputables [326] à ce dernier; quant aux suiveurs de H. Rothfels, ils ne se sont pas interrogés sur les affirmations de l'historien qui, sans fournir la moindre preuve, a attesté que la version allemande du 4 mai (que nous avons appelée T III) était tout à fait authentique; ces mêmes suiveurs ont repris les coupures de textes faites par H. Rothfels; mais, généralement, leurs notes explicatives sont moins nombreuses et moins claires, à tel point que leurs lecteurs ont des difficultés pour connaître les motifs invoqués par H. Rothfels; pour ce dernier, les coupures sont justifiées par les deux raisons suivantes:

- certains passages de la "confession" et l'ensemble des suppléments ne constituent pas des témoignages oculaires, ce sont des *Hörensagen* (choses apprises par ouï-dire);

- certains propos tenus par Gerstein à l'égard de deux Allemands, le Professeur W. Pfannenstiel et le Dr. Peters de la société Degesch ont été vigoureusement démentis par les personnes mises en cause. Parvenu au terme de notre travail, après avoir établi les textes, étudié leur authenticité et estimé leur véracité, nous proposons de classer dans trois grandes catégories les auteurs qui ont traité du cas Gerstein.

A - Ceux qui ne doutent pas

Pierre Joffroy s'est fait l'hagiographe de Kurt Gerstein et mène le maigre peloton de ceux que le doute n'effleure pas; au cours d'une longue enquête, il a recueilli des témoignages nombreux sur l'étrangeté du caractère et du comportement de Gerstein; il y voit la marque de la sainteté, le sceau divin qui fait de l'élu de Dieu un incompris des simples mortels, un être d'exception condamné à la solitude sur la terre. Quant aux invraisemblances contenues dans les "confessions", il en reproduit un certain nombre sans faire le moindre commentaire. Peut-être ne les a-t-il pas remarquées en tant que telles ?

Helmut Franz, dans son livre édité en 1964, exprime la fidélité qu'il a conservée à son ancien ami Kurt Gerstein; toutefois, il [327] rappelle à plusieurs reprises que la propension aux idées fixes et aux excentricités de l'ingénieur l'avait souvent dérouté. En regrettant de ne pas avoir ajouté foi spontanément aux révélations de l'ancien officier S.S., Franz donne à son ouvrage le caractère d'une autocritique.

B - Ceux qui ne croient pas

Paul Rassinier, l'initiateur auquel se réfère chaque historien de l'école révisionniste, avait été intrigué le premier par l'étrange récit de Gerstein. Il y a fait allusion pour la première fois en 1961 dans son livre *Ulysse trahi par les siens* (p. 112); il trouvait surprenant qu'en janvier 1947 le Tribunal de Nuremberg, jugeant certains médecins des camps de concentration, ait pu accepter comme témoignage à charge un texte dans lequel on lisait notamment que "les Juifs étaient asphyxiés par groupes de 700 à 800 dans des chambres à gaz qui avaient 25 m2 de surface de base et 1 m 80 de hauteur". Il faut noter que Rassinier n'a jamais eu en mains ni les pièces originales des "confessions" de Gerstein, ni le dossier de la Justice militaire française disparu en novembre 1945 et retrouvé seulement en 1971. N'ayant pu faire de recherches personnelles, il a relevé ce que des journaux, des revues, des livres écrivaient sur le sujet; puis il a manifesté sa surprise devant les stupéfiantes variations auxquelles il était confronté. Mais Rassinier ne savait pas ce qu'avait réellement écrit l'ancien Obersturmführer; il commença d'ailleurs par douter très sérieusement de l'authenticité du document. Il fit des suppositions sur l'origine du récit, sur l'extorsion des "confessions", sur le lieu et les conditions du décès de Gerstein, qui n'étaient pas exactes.

Paul Rassinier était contraint de faire des hypothèses, car ses seules sources d'information étaient les livres de Léon Poliakov, les publications de Hans Rothfels et de quelques autres auteurs non-révisionnistes. L'un de ces derniers, Georges Wellers, a tenté de ridiculiser les erreurs, réelles ou non, commises par Rassinier, en leur consacrant quelques pages dans la publication du Centre de documentation juive contemporaine de Paris, intitulée *La solution finale et la mythomanie néo-nazie*, datée de 1977. On notera que l'étude critique de G. Wellers a été effectuée dix ans après [328] le décès de P. Rassinier. S'appuyant sur une documentation que Rassinier n'a jamais pu consulter, il rétablit la vérité sur quelques points secondaires, mais n'atteignit pas son but principal : rendre crédible un récit qui ne l'est pas. Quant aux "libertés" prises par Léon Poliakov dans les reproductions des "confessions", il ne les évoque même pas. Pourtant, sur ce point, Rassinier avait entièrement raison. C'est Paul Rassinier qui a pris l'initiative, dès 1964, dans son livre *Le Drame des Juifs européens* (p. 93-107), de mettre face à face deux publications par Léon Poliakov d'un extrait du PS-1553 (que nous appelons T II) :

- l'une extraite du livre *Bréviaire de la Haine*, édition de 1960

- l'autre extraite du livre *Le Procès de Jérusalem* (1961). Déjà, cette comparaison fait ressortir quelques importantes différences parfaitement inexpliquées.

C'est encore Paul Rassinier qui s'est élevé contre le rôle démesuré attribué à Gerstein dans la diffusion verbale d'informations sur les camps de Belzec et de Treblinka, puisque certains ont prétendu, sans preuve, qu'elles étaient parvenues jusqu'à Rome. Dans son livre *L'Opération Vicaire*, Rassinier a courageusement défendu la mémoire de Pie XII attaquée d'une manière que, pour notre part, nous estimons malhonnête par Rolf Hochhut, auteur de la pièce de théâtre *Le Vicaire* et par Saul Friedländer, auteur du livre *Pie XII et le IIIe Reich*; nous ne citons ici que les deux principaux protagonistes qui firent école, à tel point qu'il est devenu courant de s'ériger en censeur pour s'interroger sur l'attitude du pape pendant la Seconde Guerre mondiale : on donne acte à Pie XII de sa condamnation sans restriction des persécutions raciales et de son intervention en faveur des juifs, mais on lui reproche de n'avoir pas dénoncé l'existence des chambres à gaz. Pouvait-il le faire sur la foi de rapports qui, comme ceux de Kurt Gerstein, fourmillaient d'invraisemblances ? Nonce en Bavière en 1914, il avait eu l'occasion d'entendre des rumeurs du même genre dues à la propagande de guerre des Alliés. (Il est à noter que ni Churchill, ni Roosevelt, ni Staline, ni aucune autorité gouvernementale des pays adversaires du IIIe Reich n'ont parlé de chambres à gaz homicides) Face aux indéniables excès commis contre les populations civiles par chacun des belligérants, le pape ne pouvait que protéger, selon ses possibilités, les millions de catholiques qui existaient dans l'un et l'autre camp, ainsi que les non catholiques qui lui demandaient son aide. [329]

Après Paul Rassinier, et parce que la plupart d'entre eux l'avaient lu, des auteurs ont exprimé leur scepticisme à l'égard du récit de Gerstein. Ce sont naturellement tous les révisionnistes tels Arthur R. Butz (*op. cit.* p. 251-258), Wilhelm Stäglich (*Myth.*, 10, 11), Robert Faurisson (*Mém. Déf.*, p. 119 et *Rép. à P.V.-N.*, p. 42-43), mais aussi d'autres auteurs qui, sur ce sujet délicat, ont exprimé une opinion non conformiste.

Ainsi, l'historien André Brissaud a écrit en 1969 : "Le témoignage du S.S. Kurt Gerstein, dont certains voudraient faire un "saint" aujourd'hui, est pour le moins suspect, comme sont très étranges les circonstances qui entourèrent son "suicide" et la "découverte" de son journal". (*Ord. Noir*, p. 456). En 1980, dans le tome III de ses mémoires, l'écrivain Raymond Abellio nous dit qu'il a lu les ouvrages de Paul Rassinier et la déclaration des trente-quatre historiens publiée dans *Le Monde* du 21 février 1979; Abellio ajoute qu'il connaît l'affaire Faurisson par le livre de Serge Thion, *Vérité historique ou vérité politique ?* Il exprime son sentiment sur le cas Gerstein par la phrase suivante : "c'est un personnage bien énigmatique que ce Kurt Gerstein qui se dit "horrifié" par ce qu'il voit à Belzec et qui, au même moment, sort son chronomètre pour minuter, sans qu'il nous explique pourquoi, la durée de l'agonie des victimes" (*Sol Inv.,* p. 482, note 4). Il a déjà été question, dans cette thèse, du point de vue nuancé de l'historienne Olga Wormser-Migot; cette dernière, qui n'adhère pas aux thèses révisionnistes, s'est néanmoins posé de "multiples questions à propos de Gerstein et de sa confession, sans arriver à en élucider bien des obscurités" (*op. cit.,* p. 426). Elle ajoute, quelques lignes plus loin : "des personnalités comme celles de Gerstein, de Sorge, de maints agents doubles, ne sont pas aisément déchiffrables".

Pour notre part, nous ne croyons pas que Gerstein soit un agent double. Certes, le pasteur Rehling, de Hagen/Westphalie, qui a bien connu Kurt Gerstein à partir de 1928, a

rapporté à P. Joffroy (1969, p. 41, 42) que celui-ci s'était vanté d'avoir eu une activité d'espionnage au service de la Reichswehr, notamment en France dans la région de Thionville. Mais, là encore, aucune preuve de cette mystérieuse activité ne peut être avancée. Ce qui, en revanche, parait beaucoup plus sûr, c'est que Gerstein n'a bénéficié pendant la guerre d'aucun appui, ni dans son pays, ni à l'étranger [330], qu'il n'a eu chez les adversaires de l'Allemagne – qu'ils soient français, anglo-saxons ou hollandais – aucun correspondant auquel il aurait rendu compte de son action au sein de la S.S. et dont il aurait suivi les directives. Gerstein, dès ses jeunes années, a éprouvé le besoin d'intriguer profondément ses amis en s'attribuant un rôle auquel, d'ailleurs, peut-être il finissait par croire lui-même.[1] Sa mort - que l'on accepte ou non la version officielle du suicide- dans la prison militaire du Cherche-Midi n'est pas celle d'un agent double ou triple, capable de faire appel à des protecteurs; c'est celle d'un solitaire et, pour nous, d'un mythomane pris au piège de son propre jeu : les questions fort judicieuses d'un magistrat instructeur français à l'esprit cartésien l'ont déstabilisé au point qu'il n'a pas vu d'autre issue que la mort, mort aussi mystérieuse que l'avaient été ses activités supposées au sein de la S.S.

Nous ne suivons donc pas l'hypothèse faite par Olga Wormser-Migot, mais nous constatons que son appréciation globale est proche de la nôtre; elle écrit en effet dans sa thèse (*op. cit.* p. 11, note en bas de page) : "Confession de Gerstein dont bien des points demeurent obscurs et notamment les conditions, le lieu, le moment de sa rédaction. Depuis l'utilisation de sa confession dans *Le Vicaire* de Rolf Hochhut, Gerstein apparaît comme un symbole plutôt que comme une personnalité historique". Depuis la publication de la thèse de cette historienne, la plupart des points évoqués par elle ne sont plus obscurs; en revanche, Gerstein apparaît toujours, et même de plus en plus, comme un symbole.

C - Ceux qui croient pour l'essentiel

Très rares sont les auteurs qui n'ont pas remarqué les invraisemblances et les étrangetés qui parsèment le récit de l'ancien officier S.S., mais nombreux sont ceux qui ont passé outre; ils n'ont pu se résoudre à rejeter ce témoignage inespéré, unique en son genre, puisqu'il provient de l'intérieur de la S.S. et qu'il a été donné spontanément, sans que l'on puisse invoquer les tortures physiques ou morales exercées sur son auteur. Ce que, pour

[1] La légende posthume s'est solidement implantée au fil des ans. Quelle n'a pas été notre surprise en lisant dans *Le Monde* (numéros des 23/24 janvier 1983) un article signé de Jacques Nobécourt et intitulé: *Berlin 30 Janvier 1933, L'apocalypse en gibus*; nous y avons relevé le passage suivant : "La masse des Allemands a marché [derrière Hitler]. C'est un fait. Le reste de l'Europe n'a rien compris à ce qui se passait. C'en est un autre. Mais si les masses abstraites ont eu les reins cassés, c'est à un individu (Hitler) que, un par un, se sont opposés des individus (W. Brandt, K. Schumacher, K. Von Stauffenberg, Hans et Sophie Scholl, Kurt Gerstein). - Deux socialistes, un officier, deux étudiants, un officier S.S. ont choisi seuls leur combat, et, pour certains, leur mort." Or, en quoi a consisté la résistance de Gerstein à Hitler?
- Pendant la guerre, il a parlé à ses amis, à des pasteurs, à des diplomates de ce qu'il aurait vu à Belzec. Qui l'a vraiment cru à l'époque ? D'ailleurs, fallait-il le croire?
- Il prétend avoir fait disparaitre une, ou peut-être deux livraisons d'acide cyanhydrique. Si c'est exact, a-t-il ainsi empêché une hypothétique action homicide, ou a-t-il simplement diminué le stock de produit réservé à la désinfection des camps dont il avait la charge?
- Il est important de noter que Gerstein parle toujours d'acide cyanhydrique et jamais de Zyklon B.

notre part, nous estimons inexplicable, on a cherché à l'expliquer en recourant, par exemple, aux arguments suivants : [331]

- Gerstein aurait eu dans la vie quotidienne un comportement peu commun; ses amis, interrogés par P. Joffroy ou S. Friedländer, en ont donné maints exemples. Dans ces conditions, n'est-t-il pas naturel qu'un "saint égaré dans le siècle" déroute les gens ordinaires ? On trouverait donc dans son récit le simple reflet de son étrangeté;

- Gerstein aurait été profondément bouleversé par ce qu'il avait vu à Belzec en août 1942; à partir de cette date, sa santé physique et psychique se serait, parait-il, rapidement détériorée. En avril-mai 1945, il aurait traversé une crise d'exaltation que la défaite n'avait fait qu'accroître. Dans ces conditions, est-il étonnant que Gerstein ait donné des détails et des chiffres incroyables ? Mais, comment, en revanche, expliquer la précision de son chronométrage, voire du nombre de coups de cravache administrés par tel ou tel gardien ?;

- Gerstein n'avait pas "pour qualité prédominante la précision en matière de chiffres"; c'est l'explication fournie par Léon Poliakov et Pierre Vidal-Naquet (*Le Monde*, 8 mars 1979, p. 30). Ces deux auteurs nous rappellent paradoxalement quelques lignes plus loin que Gerstein était ingénieur (voir pièce annexe, p. 337). Certains, parmi ceux qui estiment "indiscutable pour l'essentiel" le document de l'ancien officier S.S., ne paraissent avoir eu aucun scrupule à modifier gravement ce qui, pour eux, ne semblait pas être l'essentiel. Les manipulations et fabrications de textes de Léon Poliakov ont été relevées au long de cette thèse. Se fiant à L. Poliakov, considéré comme spécialiste de la question, bien des auteurs ont repris ses textes déformés; c'est notamment le cas de Saul Friedländer et de François Delpech. En Allemagne, Robert Neumann d'une part, Heydecker et Leeb d'autre part, ont également remplacé des chiffres incroyables par d'autres qui l'étaient moins; nous avons, dans nos tableaux comparatifs, signalé ces fabrications qui sont différentes de celles de L. Poliakov. Souvent des auteurs, peut-être perplexes devant des invraisemblances ou devant des reproductions qui présentaient entre elles des différences, se sont contentés de résumer plus ou moins correctement tel ou tel passage des "confessions". Citons parmi ces derniers – mais la liste n'est pas complète – : Raul Hilberg, Lucy S. Dawidowicz, Gideon Hausner, Gerald Reitlinger, John Toland, [332] etc. Tous ces auteurs, qui, souvent, prétendent au titre d'historien, ont posé comme postulat que le récit de Gerstein est vrai pour l'essentiel; ils ont, ensuite, fait taire leur esprit critique, estompant dans le meilleur des cas ce qui pouvait entamer leur croyance. Nous assistons même, depuis peu, à l'application d'une méthode nouvelle et surprenante pour l'utilisation des "confessions"; nous en donnerons deux exemples relevés dans des ouvrages publiés en 1982 et en 1983.

1. François de Fontette : *Histoire de l'antisémitisme*

Nous avons signalé, à la page 310, la publication en France dans la collection "Que sais-je ?" (n° 2039) de l'*Histoire de l'antisémitisme* dont l'auteur est François de Fontette, doyen honoraire de la faculté de droit et des sciences économiques d'Orléans, actuellement professeur à la faculté de droit de l'université René Descartes (Paris-V).

Dans son chapitre V, sous-chapitre 5, "L'extermination, "solution finale", subdivision 3 : "Les exterminations rationalisées", F. de Fontette a recours à "un seul témoignage, celui de Kurt Gerstein, chrétien engagé dans les S.S. précisément à seule fin de témoigner pour l'avenir..." (*op. cit.*, p. 120). F. de Fontette fait donc le même choix que les trente-quatre historiens qui, en février 1979, ont cautionné une déclaration sur la politique hitlérienne d'extermination, publiée dans *Le Monde* (voir notre annexe à la page 59); il n'indique pas sa source, mais il est aisé de reconnaître dans le texte qu'il reproduit partiellement la traduction française de la version allemande du 4 mai 1945, telle que nous l'ont donnée L. Poliakov et J. Wulf dans leur livre *Le IIIe Reich et les Juifs*. F. de Fontette a recopié vingt-six lignes et demie de la page 114 du livre précité. Cet extrait relate la progression des déportés vers les chambres de la mort. Puis, l'auteur a négligé de recopier trente-cinq lignes, qui prétendent décrire l'opération de gazage elle-même. F. de Fontette écrit, à ce moment, la phrase suivante : "Et voilà le résultat lorsque l'opération est terminée". Suivent alors dix-sept lignes de la page 115 de l'ouvrage de L. Poliakov et J. Wulf; ces dix-sept lignes exposent le traitement que l'on fait subir aux cadavres après le gazage. [333]

Il est certain que dans les deux extraits reproduits par F. de Fontette qui, à eux deux, représentent quarante-trois lignes et demie, il est impossible de déceler la moindre invraisemblance, tout au plus y relève-t-on quelques étrangetés. Les invraisemblances que nous avons relevées notamment dans nos pages 301-308 y sont invisibles, puisqu'elles sont localisées dans les trente-cinq lignes escamotées. Nous ne croyons pas, pour notre part, que cette amputation capitale du texte T III soit seulement due au hasard ou à un impératif de mise en page.

2. Eugen Kogon, Hermann Langbein, Adalbert Rueckerl, *Nationalsozialistische Massentötungen durch Giftgas*

Ce livre, publié en Allemagne en 1983, a été ensuite traduit en français sous le titre *Chambres à gaz, secret d'Etat* (Editions de Minuit, Paris, 1984). Le chapitre VI a été rédigé par l'Israélien Yitzhak Arad; un sous-chapitre s'intitule "Der Gerstein-Bericht" (Le rapport Gerstein) et occupe les pages 171 à 174. Des extraits de la version allemande du 4 mai y ont été reproduits. Cette reproduction est précédée de quatre lignes où l'on relève déjà trois erreurs :

a) Gerstein était Untersturmführer et non Obersturmführer en 1942;

b) Il a séjourné au camp de Belzec les 18 et 19 août 1942 et entrevu le camp de Treblinka le 20 août 1942; il ne s'y trouvait pas "en juin 1942";

c) La version reproduite très partiellement n'est pas du 26 mai 1945 mais du 4 mai 1945. Nous signalons ces erreurs pour le principe, car l'essentiel est ailleurs. Le texte proposé par Yitzhak Arad correspond à celui qui fut publié, par exemple, par L. Poliakov et J. Wulf dans leur livre *Das Dritte Reich und die Juden*.

La reproduction du récit commence par une ligne et demie, que l'on trouve à la page 115 de l'ouvrage mentionné ci-dessus; ce court extrait est suivi de points de suspension qui remplacent cinquante et une lignes.

Le récit reprend avec quatre lignes et demie, derrière lesquelles on est affronté à de nouveaux points de suspension, qui couvrent l'escamotage de quatorze lignes. [334]

La "confession" retrouve un nouveau souffle pour reproduire onze lignes et demie; le texte s'arrête, alors, au milieu d'une phrase, négligeant la seconde moitié de la phrase; or, cette seconde moitié de phrase comporte l'une des invraisemblances signalées dans notre relevé, à savoir la hauteur du tas de chaussures évaluée à 25 mètres, soit 7 à 8 étages, tas au sommet duquel chaque déporté devait placer sa propre paire de chaussures.

Après avoir contourné l'obstacle, l'auteur revient au texte pour sept lignes et demie; cette fois, les points de suspension éliminent deux mots, à savoir *ohne Prothesen*, c'est-à-dire "sans prothèses".

L'épreuve se poursuit et se termine par vingt-deux lignes ininterrompues; au-delà de ce dernier passage du récit se déroule la description proprement dite, faite par Gerstein, de l'opération de gazage elle-même, c'est-à-dire le cœur du récit, que les auteurs ont négligé.

Dans cet ouvrage cautionné par les trois plus hautes autorités non-révisionnistes d'Allemagne fédérale et d'Autriche (Kogon, Langbein et Rueckerl), le récit qu'ils persistent à appeler "Der Gerstein-Bericht" (le rapport Gerstein) est soigneusement expurgé de toute affirmation impossible à croire; il subsiste seulement dans les premières lignes de l'extrait reproduit des chiffres difficilement admissibles : ils concernent le train composé de 45 wagons avec 6.700 personnes dont 1.450 étaient déjà mortes à l'arrivée, ce qui donne près de 149 personnes par wagon dont plus de trente morts!

Nous avons examiné en détail le procédé adopté, d'une part, par François de Fontette, d'autre part, par trois sommités allemandes ou autrichiennes en la matière. Ce procédé nous entraîne sur une pente encore plus dangereuse que celles où se sont précédemment égarés les textes de Gerstein. Cette fois, il n'y a plus de manipulations à proprement parler, encore moins de fabrications; on procède par larges coupures, par amputations : de "pieuses coupures", pourrions-nous dire, comme l'on dit de "pieux mensonges". [335]

CONCLUSION

En définitive, quel peut être l'apport de la présente thèse à notre connaissance, sinon de Gerstein, du moins des "confessions" de Gerstein ? Notre travail se trouve être la première étude approfondie qu'on ait consacrée jusqu'ici à des textes qu'historiens et légistes, depuis une trentaine d'années, invoquent à l'appui de certaines thèses sur la déportation. Innover en la matière constituait une tâche difficile par certains aspects et facile par d'autres :

- *difficile*, car il nous a fallu rassembler des matériaux dont nous ignorions le nombre et l'origine; certains ont été trouvés en Allemagne, au LKA de Bielefeld/Westphalie, d'autres, aux Etats-Unis, aux "National Archives" de Washington, d'autres encore, à Paris, dans les dossiers de la Justice militaire française;
- *facile*, car, avançant sur un terrain vierge, nous pouvions faire ample moisson de documents inédits.

Le bilan de notre recherche et de notre travail pourrait, nous semble-t-il, se décrire ainsi :

[339] 1) Découverte d'une sixième version des "confessions"

Aux cinq versions que certains auteurs ont déclaré connaître, nous avons pu adjoindre une sixième version, manuscrite, datée du 6 mai 1945, rédigée en français de la main de Gerstein, et si courte qu'elle ne décrit aucun gazage; à cette sixième version sont annexés des compléments; l'ensemble constitué par la "confession" principale et les compléments n'a jamais été publié, ni même signalé par quelque auteur que ce soit.

2) Rétablissement du texte original de chaque "confession" (y compris ses compléments)

Les textes exacts des six versions sont maintenant établis par nous, y compris les textes des compléments, indépendants de la "confession" principale.

3) Examen de l'origine et du degré d'authenticité de chaque texte

L'origine et l'authenticité de chacun des textes ont été étudiées. Pour certains d'entre eux, nous avons exprimé des certitudes; pour les autres, nous avons émis des hypothèses dont les fondements nous paraissent solides. Nous avons présenté un dossier sur l'origine et l'authenticité de ces textes à l'historien Alain Decaux qui, en mars 1983, a consacré une émission télévisée à Gerstein "Espion de Dieu". A. Decaux a estimé, dans son livre *Histoire en Question* 2, que notre démonstration était convaincante (*op. cit.*, p. 309-310).

4) Examen de la véracité de tous les textes, avec un relevé de leurs invraisemblances et étrangetés

Un relevé des invraisemblances et des étrangetés a été dressé dans notre chapitre "Véracité des textes"; bien qu'il ne soit certainement pas complet, il suffit déjà, nous semble-t-il, pour douter du sérieux d'un document que l'on nous a toujours présenté comme ayant une valeur historique. En outre, les comparaisons de textes d'une version à l'autre ont fait ressortir, dans nos tableaux, des différences, voire des contradictions inexplicables.

5) Grâce à l'exploitation d'un dossier - retrouvé - de la Justice militaire française, élucidation de quelques points obscurs

La consultation du dossier Gerstein à la Direction de la Justice militaire nous a permis d'élucider quelques points obscurs et [340] d'apporter des éléments nouveaux sur la disparition troublante de textes trouvés dans la cellule de l'ancien officier S.S. après son décès. Nous avons été le premier à découvrir et à exploiter un dossier que la Justice militaire française a récupéré le 3 août 1971, plus de vingt-cinq ans après s'en être dessaisie.

Voilà, si l'on peut dire, pour l'actif du bilan. Mais il y a aussi le passif. Il aurait pu se faire qu'à force de rassembler ces documents et de les analyser, à force d'entendre tant de "confessions", la personnalité de Gerstein nous apparaisse moins énigmatique. Il n'en est rien. Après cette étude de textes, il faudrait entreprendre d'autres recherches, notamment biographiques et historiques, en particulier des études de témoignages. Nous n'avons pas traité des témoignages recueillis après la guerre, auprès de personnes qui, entre le mois d'août 1942 et le mois d'avril 1945, reçurent des confidences de l'Obersturmführer. Notre thèse n'avait pas pour objet principal la personnalité de Kurt Gerstein. Elle portait sur les récits dont Gerstein est l'auteur ou qui lui sont attribués. Quelles attitudes peut-on adopter devant ces récits, non pas de prime abord, mais au terme d'une lecture attentive ?

Les *plus indulgents* inclineront à penser que Gerstein a assisté à des scènes pénibles, qu'il a vu arriver des convois de déportés parmi lesquels se trouvaient un certain nombre de morts ou d'agonisants, qu'il a vu les malheureux se déshabiller complètement sur l'ordre de supplétifs ukrainiens, qu'il a assisté à la coupe des cheveux des femmes, qu'il a entendu les lamentations de pauvres gens inquiets du sort qui pouvait les attendre quand on les poussait vers les salles de douches ou de désinfection. Ce sont là les préliminaires du récit. L'essentiel porte sur les opérations de gazage et leurs suites. Cet essentiel, même le plus indulgent des lecteurs ne pourra l'admettre qu'avec difficulté, tant y abondent les impossibilités de nature physique. Il pensera que Gerstein avait été psychiquement choqué; qui ne l'aurait été à sa place ? L'équilibre physique et mental du témoin était d'ailleurs très précaire. Le diabète provoquait parfois chez Gerstein "des états pré-comateux qui expliqueraient ses absences d'esprit et certaines de ses réactions étranges" (*K.G.*, p. 152 : lettre du 30 septembre 1957 du Dr Nissen à la veuve de Gerstein). [341]

Les plus sévères estimeront que les préliminaires du récit sont déjà entachés d'invraisemblances quand Gerstein rapporte des excès commis sur des civils, qui sont malheureusement courants dans beaucoup de guerres. Mais, quand Gerstein, qui était un scientifique, en vient à décrire l'essentiel, c'est-à-dire l'extraordinaire invention dans la science du crime qu'auraient été ces chambres à gaz destinées à gazer des masses humaines, les impossibilités physiques qu'il énumère et répète sans en prendre conscience finissent de retirer à sa "confession" toute valeur probante. Parmi les lecteurs attentifs, les plus indulgents comme les plus sévères ne sauraient en tout cas affirmer que le "document Gerstein" est d'une qualité et d'une solidité telles qu'il puisse constituer raisonnablement la preuve fondamentale de l'existence des chambres à gaz homicides dans certains camps de la Pologne occupée. Et pourtant, ces récits ont été retenus. Ils ont été beaucoup utilisés depuis une trentaine d'années. Il nous semble même qu'ils le sont de plus en plus. Est-ce parce que ces "confessions" ont été rédigées de sa propre initiative par un officier S.S. qu'elles sont devenues une pièce maîtresse, peut-être même la clé de voûte de l'édifice intellectuel tendant à prouver l'existence des chambres à gaz homicides? Nous constatons que l'on se réfère à elles comme à de "Saintes Ecritures". Pour admettre cette référence, il faudrait que nous fussions sûrs que les auteurs non-révisionnistes se sont assurés préalablement de l'exactitude des textes. Ont-ils pris cette précaution élémentaire ? Notre étude nous conduit à répondre sans hésiter par la négative.

Notre précédent chapitre a été consacré, de la page 325 à la page 336, aux réactions de différentes catégories de lecteurs devant les "confessions" de Gerstein. Or, au terme de la présente étude, nous estimons que la différence des réactions tient, en partie, au fait que ces lecteurs n'ont pas lu le même texte. Beaucoup ne connaissaient vraisemblablement que l'existence d'un seul texte, pas toujours le même; quelques uns ont connu plusieurs textes, mais, s'ils ont remarqué des variantes, voire des contradictions, ils les ont toujours minimisées et, parfois même, ils les ont tues.

L'obligation qu'il y a d'établir un texte avant d'en parler ne semble pas évidente pour tout le monde.

[342] Nous avions envisagé, en commençant notre travail, de présenter les récits de Gerstein selon la méthode traditionnellement adoptée pour les textes classiques, dans la collection des "Belles Lettres" couramment appelée "Collection Budé". L'usage est d'y choisir un texte de référence qui occupe la majeure partie de la page imprimée et de signaler, en bas de page, dans l'appareil critique, les différentes variantes de ce texte. Il nous a fallu renoncer à notre projet, car la méthode est inapplicable dans le cas des "confessions" de Gerstein et cette impossibilité donne, par elle-même, à réfléchir sur la nature de ces "confessions".

Si nous avions adopté cette méthode traditionnelle de reproduction des textes, peut-être aurions-nous choisi comme texte de référence le document PS-1553, celui que nous appelons T II; nous aurions expliqué notre choix par les motifs que nous avons exposés à la page 296, mais ces motifs auraient été contestables. En effet, si le PS-1553 est la version la plus connue en France, grâce à Léon Poliakov, à Saul Friedländer et à Pierre Joffroy, il n'en est pas de même en Allemagne où, entre autres auteurs, Hans Rothfels et

Helmut Franz ont accordé leur préférence à la version allemande du 4 mai que nous appelons T III. Comme T II et T III sont très différents l'un de l'autre, nous aurions été obligés de marquer ces différences et d'y ajouter les variantes fournies par tous les autres textes.

Supposons tout de même que, par un choix arbitraire, nous ayons jeté notre dévolu sur T II comme texte unique de référence. Dans ce cas, à cause de la profusion des variantes, l'appareil critique aurait occupé dans la page imprimée une place disproportionnée par rapport au texte; une seule ligne de T II aurait peut-être exigé toute une page de variantes. Le lecteur se serait perdu dans cette abondance de notes. Il n'aurait pas pu recomposer, à moins d'un travail considérable, la version intégrale de tel ou tel manuscrit.

C'est pour cette raison que nous avons cru devoir adopter la solution suivante :

- transcription dactylographiée des textes dans leur intégralité, en langue française, donc après traduction préalable pour les versions en allemand et pour certains compléments en anglais;
- tableaux comparatifs des principales différences, complétés par une colonne d'observations. [343]

En 1911, dans son *Manuel de critique verbale*, Louis Havet créait l'expression de "pathologie des textes". Les textes sont comme un corps vivant sujet aux maladies. Les maladies des textes sont leurs déformations à travers les âges. Il faut essayer de rendre aux textes leur forme première. Louis Havet montre que la plupart des déformations ou des malformations sont imputables au temps et à la multiplicité des scoliastes, mais que d'autres peuvent être dues à la mentalité ou à l'idéologie de celui qui les reproduit. C'est ainsi que les scoliastes chrétiens avaient involontairement, ou parfois volontairement, christianisé des textes latins.

Beaucoup de textes ont subi des avatars, à toutes les époques de l'histoire. On aurait pu croire que notre époque, où les moyens techniques d'information et de communication sont considérables, mettrait les textes à l'abri des mésaventures du passé. Le cas des "confessions" de Gerstein prouve qu'il n'en est rien; on constate même, dans leur cas, une extraordinaire prolifération des manipulations et des fabrications, puisque celles-ci se sont effectuées dans un laps de temps très court (1945-1983).

L'utilisation généralement abusive des "confessions" de l'Obersturmführer doit nous inciter à une extrême vigilance, surtout lorsqu'il s'agit de textes qui, par leur contenu, risquent d'être déformés ou sollicités pour des motifs qui n'ont rien de scientifique.

Il fallait un sceptique, c'est-à-dire une personne qui examine, qui doute et réserve son jugement, pour étudier avec lenteur et circonspection des récits qui ont suscité trop de passion depuis leurs publications successives et divergentes. Nous avons eu pour ambition d'être ce sceptique. Procédant selon les méthodes universitaires applicables à la critique des textes, nous avons voulu offrir aux historiens une base solide, à partir de laquelle ils pourront exprimer et comparer leurs opinions. Désormais, chaque historien

pourra choisir son texte des "confessions" en connaissance de cause et il aura l'obligation, à l'égard de son lecteur, de préciser nettement quel est son choix: ainsi dissipera-t-on quelques fâcheux malentendus.Nous souhaitons qu'on puisse un jour répondre de façon satisfaisante aux multiples questions que soulèvent les "confessions" de Gerstein; personne n'est encore parvenu à donner cette réponse [344] qui, de toute façon, était impossible à trouver aussi longtemps que l'on ne s'était pas d'abord soucié de savoir ce que Gerstein avait vraiment dit et écrit. Montaigne peut être pris comme modèle par les sceptiques. Nous avons relu, au troisième livre des *Essais*, le chapitre 11 intitulé "Des boiteux". L'auteur y remarque qu'à propos d'un fait qu'on leur rapporte bien des gens s'interrogent ainsi : "Comment se fait-il ?" Mais, pour sa part, Montaigne estime qu'avant de se poser une telle question il conviendrait de formuler au préalable une question élémentaire, qui est : "Mais ... se fait-il ?" Nous avons voulu montrer, en la circonstance, ce qui se "faisait" et nous laissons à d'autres le soin de chercher "comment cela a pu se faire".

L'établissement des textes attribués à Gerstein était primordial; mais leur lecture attentive et prudente ne l'est pas moins.

A mesure que nous découvrions les incohérences, les invraisemblances et les étrangetés de ces récits, une phrase de Léon Poliakov lui-même s'est imposée à nous. Dans sa postface au livre de Saul Friedländer, Poliakov écrit : "Des psychiatres auraient bien des choses à nous dire sur le cas de Kurt Gerstein" (*K.G.*, p. 200).

Les textes de Gerstein ont généralement été lus avec précipitation, sans mettre en doute leur véracité "pour l'essentiel". Paul Rassinier fut le premier à réclamer une particulière vigilance à tout moment de leur lecture. C'est en nous inspirant de l'exemple de Paul Rassinier que nous nous sommes permis d'aller au-delà du simple établissement des textes, en nous interrogeant sur leur authenticité et sur leur véracité.

Raymond Aron, dans l'un de ses derniers ouvrages (*Le Spectateur engagé*, p. 332) rapporte un long entretien avec deux journalistes, puis il conclut : "Je ne les ai pas convaincus, mais je leur ai insufflé l'esprit fécond du doute".

Les "confessions" de Gerstein ont fourni un support à la naissance de croyances diverses; nous estimons, pour notre part, que ce support n'était pas digne de confiance.

Il faut maintenant relire les "confessions" de l'officier S.S. sans oublier un seul instant ce que Raymond Aron appelait "l'esprit fécond du doute". [345] [346]

Biographie

Kurt Gerstein
sa vie, sa mort, ses "confessions"

11 août 1905 :
Naissance à Munster (Westphalie). Père président du tribunal régional (mort en 54). Mère : née Schmemann (morte en 31).

1911-1919 :
Père en poste à Sarrebruck. Kurt Gerstein y fait ses études primaires, puis secondaires.

1919-1921 :
Expulsé par les Français, le père est nommé à Halberstadt (région de Magdebourg). Kurt y poursuit ses études au lycée.

1921-1925 :
Suite et fin des études secondaires à Neuruppin (région de Berlin).

Pâques 1925 :
Baccalauréat (Abitur).

1925 :
Entrée dans le mouvement de jeunesse évangélique et dans le cercle biblique des Hautes Ecoles.

1925-1931
Stagiaire dans les mines et étudiant à Marbourg, puis à Berlin et Aix-la-Chapelle (Ecoles supérieures techniques).

Juin 1931
Est reçu, à Berlin, à l'examen d'Ingénieur diplômé (spécialisation mines et chimie).

1931-1935 :
Stages pratiques dans les mines.

2 mai 1933 :
Entrée au parti nazi (NSDAP).

octobre 1933 :
Engagement dans les S.A. (*Sturmabteilungen*, "sections d'assaut").

30 janvier 1935 :
Au théâtre de Hagen, une pièce d'esprit païen "Wittekind" est donnée pour le deuxième anniversaire de l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir. Gerstein manifeste sa réprobation. Il est malmené par les nazis présents.

novembre 1935 :
Reçu à l'examen de Bergassessor (adjoint des Mines).

novembre 1935 :
Fiançailles avec Elfriede Bensch, fille d'un pasteur.

De mai 1936 au 27 septembre 1936 :
Employé aux Mines de la Sarre, il prépare la "Journée du mineur" qui doit se tenir à Sarrebruck le 30 novembre 1936. Il envoie [430] des convocations accompagnées de papillons sur lesquels il est question de compartiments de train réservés aux chiens enragés (!) et aux gens contagieux (!) La police alertée perquisitionne à son domicile et trouve des brochures séditieuses, à caractère religieux, prêtes à être adressées à des notables dans toute l'Allemagne. Il est arrêté le 24 septembre 1936 et incarcéré à Sarrebruck; il est libéré dans la seconde quinzaine d'octobre 1936.

15 octobre 1936 :
Exclu de la NSDAP pour activité hostile à l'Etat. Suspendu de ses fonctions d'adjoint des mines.

décembre 1936 :
Commence des études de médecine à Tübingen.

9 février 1937 :
Perd sa place comme fonctionnaire des Mines.

mai 1937 :
Interdit de parole sur le territoire du Reich.

31 août 1937 :
Mariage civil, puis religieux (2 novembre 1937) avec Elfriede Bensch.

Du 14 juillet au 28 août 1938 :
Deuxième arrestation. Interné au camp de Welzheim.

septembre 1938 :
Ouverture d'une instruction pour haute trahison (compromis dans un prétendu complot monarchiste).

octobre 1938 :
Ordonnance de non-lieu.

De juillet 1939 à juin 1940 :
Travaille pour la société Wintershall à Merkers.

25 octobre 1939 :
Naissance de son fils, Arnulf.

[431] **A partir d'octobre 1940** :
Travaille pour la firme de Limon Fluhme & Cie à Düsseldorf où sa famille maternelle a des intérêts.

De mars 1941 à mai 1941 :
Entrée volontaire à la S.S. et instruction militaire (Hambourg, Arnhem, Oranienburg).

juin 1941 :
Affectation à l'Institut d'Hygiène des Waffen S.S.

septembre 1941 :
Naissance de sa fille, Adelheid.

1er novembre 1941 :
Promu Untersturmführer F (sous-lieutenant spécialiste).

janvier 1942 :
Nommé chef du département "Technique sanitaire".

8 juin 1942 :
Aurait reçu l'ordre d'approvisionner en acide prussique un camp de concentration en Pologne (Belzec).

17, 18, 19, 20 août 1942 :
Rencontre le général S.S. Globocnik à Lublin. Visite les camps de Belzec et de Treblinka.

20 août 1942 :
Rencontre, dans le train Varsovie-Berlin, le Baron von Otter diplomate suédois en poste à Berlin.

décembre 1942 :
Naissance d'un second fils, Olaf.

20 avril 1943 :
Promu Obersturmführer F (lieutenant spécialiste).

[432] **Entre septembre 1942 et mars 1945, nous n'avons aucune information sur l'activité militaire de Gerstein, hormis sa promotion à un grade supérieur.**

Début 1944 :

Gerstein prétend dans son récit que Guenther lui a réclamé une très grande quantité d'acide cyanhydrique (8.500 kgs). Or, une lettre datée du 8 janvier 1946 adressée par la Degesch à son directeur commercial G. Peters fait état de factures impayées par Gerstein pour un montant de 17.000 Reichmarks, correspondant à des livraisons effectuées entre le 30 juin 1943 et le 31 mai 1944 (Doc. NI - 115028). Ces 17.000 Reichmarks représentent environ 3.400 kg au prix mentionné sur les factures remises par Gerstein aux Alliés. Donc au total 3.400 kgs environ pour 11 mois, ce qui fait 310 kg environ par mois. Nous sommes loin des 8.500 kg annoncés par Gerstein.

5 mars 1944 :
Gerstein écrit à son père une lettre qui a été retrouvée; il est, à cette date, hospitalisé à Helsinki, donc en Finlande.

Automne 1944 :
Gerstein écrit une nouvelle lettre à son père; ce sera la dernière. Il est, à cette date, hospitalisé à nouveau, mais cette fois, à Berlin. Ces deux hospitalisations signifient-elles une aggravation du diabète de Gerstein ou de ses dépressions nerveuses ?

Courant 1944 début 1945 :
Gerstein rencontre différentes personnes, soit chez elles, soit à son domicile. Parmi elles, nous noterons le docteur G. Peters, le pasteur Mochalsky, le consul de Suisse, le Dr. Hochstrasser, H. Franz, ami de jeunesse.

Fin mars 1945 :
Abandonne son poste de Berlin et rejoint sa famille à Tübingen.

2 avril 1945 :
Sur une feuille hâtivement griffonnée conservée à LKA on lit :

[433]

Montag [lundi]	15
Dienstag [mardi]	16
Mittwoch [mercredi]	17

En fait, Gerstein s'est trompé de jour, ce qui s'explique à une époque aussi bouleversante pour les Allemands; le 15 avril 45 tombait un dimanche. Gerstein s'est trompé jusqu'au

bout, mais curieusement, il revient à l'exactitude en mentionnant Di [Dienstag, donc mardi] 24.

Entre le 18 et le 24, on peut lire :

Gefahren [1]	18
Ulm	19
Ulm	20 -11 h Zrueck [2]
Metzingen	21 - in [à] Metzingen
Metzingen	22 - von [de] Metzingen bis [à] Rottweil.
Prison [en français]	23 - Rottweil.
Stecken [3]	24 - Rottweill

(1) C'est-à-dire, en voyage au moyen d'un véhicule. Dans le cas de Gerstein, il s'agit d'un train jusqu'à Ulm.
(2) Zrueck en dialecte = zurueck, donc "retour". Les mentions à droite du jour indiquent la journée; les mentions à gauche du jour signalent la nuit.
(3) Le mot est peu lisible. Il doit signifier surveillé [durant la nuit]

Lundi 22
Fuyant les troupes allemandes, Gerstein s'est donc rendu à la Première Armée française.

Du 26 avril au 6 mai 1945 :
Interné à l'hôtel Mohren de Rottweil, il bénéficie d'un statut de prisonnier privilégié et il y rédige ses "confessions".

5 mai 1945 :
Il rencontre à l'hôtel Mohren deux enquêteurs alliés auxquels il remet sa "confession" dactylographiée en français du 26 avril 1945 [434] (T II), accompagnée de quelques factures de la firme DEGESCH et d'une courte note en anglais.

26 mai 1945 :
Emmené à Langenargen, près de Constance, puis à Paris par des officiers français de l'O.R.C.G. (Organe de Recherche des Crimes de Guerre).

Jusqu'au 5 juillet 1945 :
Gardé au siège de l'O.R.C.G., 48 rue de Villejust à Paris (16e).

26 juin 1945 :
Interrogé par le commandant Beckhardt dans les locaux de l'O.R.C.G. Aucune trace de ce commandant n'a été retrouvée après la guerre.

5 juillet 1945 :
Ecroué à la prison militaire du Cherche-Midi et inculpé d'assassinat et de complicité.

13 juillet et 19 juillet 1945 :
Interrogé par le commandant Mathieu Mattéi, magistrat instructeur près le 2e Tribunal Militaire de Paris (le juge Mattéi est mort en 1952).

20 juillet 1945 :
Isolé dans une cellule.

25 juillet 1945 :
Trouvé pendu dans sa cellule.

31 juillet 1945 :
Autopsié à l'Institut médico-légal par le professeur Piedelièvre, qui conclut au suicide.

3 août 1945 :
Inhumé au cimetière de Thiais (Val-de-Marne).

[435] **27 août 1945** :
Le baron Lagerfelt, diplomate suédois à Londres, collègue et ami du baron von Otter, alors en poste à Helsinki, rédige un aide-mémoire et le remet au *Reconstruction Department* du *Foreign Office* (Cf. notre chapitre sur le témoignage de von Otter et les notes page 427 à 436).

9 octobre 1945 :
le Professeur Ch. Sannié, Directeur du service de l'Identité judiciaire de la Préfecture de police certifie :

-.d'une part, qu'il a fait photographier, en quatre exemplaires chacun, treize documents laissés par Gerstein après sa mort;
-.d'autre part, qu'un quatorzième document envoyé par le magistrat instructeur ne lui est pas parvenu.

10 octobre 1945 :
Le Commandant Mattéi place dans deux enveloppes scellées :

-.d'une part, les documents originaux;
-.d'autre part, leurs photographies en quatre exemplaires chacun.

10 novembre 1945 :
Transmission par la Direction de la Justice militaire du dossier complet concernant Kurt Gerstein au Professeur Charles Gros, délégué pour la France à la Commission des Crimes de Guerre à Londres. Vraisemblablement expédié ensuite à Varsovie pour être utilisé par les Polonais, le dossier a disparu pendant près de vingt-six ans.

janvier 1946 :
La "confession" dactylographiée en français du 26 avril 1945 (T II) est retrouvée dans les archives américaines du Grand Procès de Nuremberg, sous la cote PS-1553. Les

Américains passent sous silence cette pièce qui aurait dû constituer logiquement le document le plus sensationnel du procès. Sur l'insistance des Français, il est fait simplement usage des factures de Zyklon B, qui étaient annexées à la "confession". Il est à noter que ces factures ne prouvent rien et mériteraient en outre une étude spéciale concernant leur authenticité. En outre, il est étrange de constater que dans les différentes versions de ses "confessions" Gerstein [436] n'a jamais parlé de Zyklon B mais bien d'acide prussique ou d'acide cyanhydrique.

juin 1948 :
La veuve de Gerstein est informée, pour la première fois, du décès de son mari. Aucune information ne lui fut jamais donnée, ni sur les circonstances de sa mort, ni sur le lieu de sa sépulture.

1950 :
La chambre de dénazification de Tübingen refuse de réhabiliter le nazi Gerstein.

1951 :
Léon Poliakov publie *Bréviaire de la Haine* avec une préface de François Mauriac. On peut y lire un extrait du PS-1553 (T II) entaché de graves erreurs et déformations.

avril 1953 :
En Allemagne, Hans Rothfels publie dans la revue *Vierteljahres Hefte für Zeitgeschichte* le texte de la "confession" rédigée en allemand, datée du 4 mai 1945 (T III). Il prévient le lecteur qu'il a fait des coupures et qu'il n'a pas reproduit huit demi-pages de suppléments (Ergänzungen) qui, selon lui, ne méritent pas d'être qualifiés de témoignages oculaires.

1955 :
Léon Poliakov reprend le texte de la revue allemande dans son livre *Das Dritte Reich und die Juden*. La traduction en français sous le titre *Le IIIe Reich et les Juifs* paraîtra en 1959. Cette traduction comporte des déformations du texte d'origine, qui ne peuvent être de simples erreurs de traducteurs.

1960 :
Première réédition du livre de Léon Poliakov *Bréviaire de la Haine*. La reproduction partielle du PS-1553 (T II) est encore plus infidèle qu'en 1951. Des rééditions en 1974 et 1979 seront identiques à celle de 1960.

[437] **1961** :
La "confession" de Gerstein dans sa version PS-1553 (T II) est utilisée au procès Eichmann à Jérusalem.

1961 :
Paul Rassinier publie *Ulysse trahi par les siens*. Pour la première fois, il évoque la "confession" de Gerstein (T II) qui lui paraît invraisemblable.

1962 :
Le protestant allemand Rolf Hochhut donne une pièce de théâtre *Le Vicaire* dans laquelle il attribue à Gerstein un rôle important et l'utilise pour attaquer l'attitude qu'il prête au pape Pie XII pendant la guerre.

1962 :
Paul Rassinier publie *Le véritable procès Eichmann ou les vainqueurs incorrigibles*. Pour la première fois, il prend vivement à partie L. Poliakov pour le traitement qu'il a fait subir au texte des "confessions" de Gerstein.

1964 :
Saul Friedländer dans son livre *Pie XII et le IIIe Reich* utilise à son tour le témoignage de Gerstein contre le Vatican.

1964 :
Paul Rassinier, dans son livre *Le Drame des Juifs européens*, compare deux reproductions très différentes du PS-1553 (T II) proposée à ses lecteurs par Léon Poliakov.

1964 :
Helmut Franz publie en langue allemande un livre sur Kurt Gerstein qui fut son ami.

1965 :
Paul Rassinier, dans son livre *L'opération Vicaire*, déclare une fois encore que le récit de Gerstein est incrédible.

[438] **1965 :**
Le ministre-président du Bade-Wurtemberg et futur chancelier allemand, Kurt Kiesinger, fait réhabiliter Gerstein.

1967 :
Saul Friedländer publie *Kurt Gerstein ou l'ambiguïté du bien*.

1969 :
Pierre Joffroy publie *L'Espion de Dieu/La Passion de Kurt Gerstein*.

3 août 1971 :
Le ministère français des affaires étrangères renvoie à la Direction de la Justice militaire le dossier Gerstein, enfin retrouvé après avoir disparu en novembre 1945. Il est incomplet : deux enveloppes scellées contenant des documents trouvés après la mort de Gerstein sont inexplicablement absentes.

21 février 1979 :
Le journal *Le Monde* publie une déclaration signée par trente-quatre historiens sur la politique hitlérienne d'extermination. Les rédacteurs de la déclaration, Léon Poliakov et

Pierre Vidal-Naquet, y ont inséré un extrait du témoignage de Gerstein, dans sa version PS-1553 (T II).

8 mars 1979 :
L. Poliakov et P. Vidal-Naquet répondent dans *Le Monde* à des lecteurs; ces derniers avaient écrit au journal, après la publication du 21 février, pour exprimer leur étonnement en apprenant que selon le "rapport" Gerstein, sept à huit cents personnes s'entassaient dans la chambre à gaz de Belzec sur vingt-cinq mètres carrés. Les deux historiens rappellent qu'ils tiennent le récit de Gerstein pour "indiscutable sur l'essentiel"; en conséquence, on peut, selon eux, en discuter certains détails (*sic*). Ils estiment, en outre, que les erreurs de l'officier S.S. s'expliquent aisément pour les deux raisons suivantes :

- la précision en matière de chiffres n'était pas sa qualité prédominante (ce qui peut surprendre de la part d'un ingénieur);

- sa visite à Belzec en août 1942 l'avait bouleversé à tel point qu'en avril-mai 1945 il n'avait toujours pas retrouvé ses esprits.

septembre 1982 :
Dans sa collection "Que sais-je ?", François de Fontette publie *Histoire de l'antisémitisme*. Il reproduit quarante-trois lignes et demie du récit de Gerstein dans sa version du 4 mai 1945 (T III). Au milieu de la reproduction, une amputation de trente-cinq lignes escamote l'opération même du gazage.

1983 :
En Allemagne paraît un livre de 350 pages intitulé *N.S. Massentötungen durch Giftgas*, dont les pages 171 à 174 sont consacrées au "Gerstein-Bericht" (rapport Gerstein). L'auteur de ces trois pages et demie est l'Israélien Yitzhak Arad, cautionné pour l'ensemble de l'ouvrage par Eugen Kogon[1], Hermann Langbein et Adalbert Rueckerl. Une

---

[1] Comme le rappelle le N° 4 des *Annales d'histoire révisionniste*, page 63 : "Ironie des temps. Eugen Kogon est mort en décembre 1987. Curieusement, aucune nécrologie dans la presse n'a signalé ce triste événement, et les historiens officiels, les associations gardiennes de la *mémoire* sont restés étonnamment silencieux. Eugen Kogon est pourtant l'auteur classique sur le système concentrationnaire. Il a écrit *Der SS Staat*, (L'Etat SS), réédité par Le Seuil dans une version falsifiée, amputée notamment du chapitre central sur l'attitude du Parti communiste dans la gestion interne des camps, et il a collaboré au livre *NS-Massenöttungen durch Giftgas* (*Les chambres à gaz, secret d'Etat*) qui devait anéantir le révisionnisme.Ce silence s'explique probablement par la révélation apparue le 26 décembre 1987 dans les colonnes du *New York Times*. Eugen Kogon, dont Paul Rassinier dans *Le Mensonge d'Ulysse* avait souligné qu'il occupait dans la hiérarchie des camps une fonction très privilégiée comme secrétaire du médecin SS Ding-Schuller, apparaît dans les dossiers de la commission de crimes de guerre de l'Organisation des Nations unies, récemment ouverts à la consultation, comme suspect de participation à des exécutions collectives dans le cadre d'expériences médicales conduites à Buchenwald.Ces accusations ne prouvent rien et nous ne les reprenons pas à notre compte. Le mépris dans lequel nous tenons Eugen Kogon repose uniquement sur son attitude de censeur-justicier après la guerre.Il est néanmoins piquant de constater que, sur les trois principaux maîtres d'oeuvre du livre *Les chambres à gaz, secret d'Etat*, l'un, Eugen Kogon, est suspect de crimes contre l'humanité, l'autre, Adalbert Rueckerl, fut jusqu'au 8 mai 1945, avant de devenir un fougueux chasseur de nazis, *Führer* de la *Hitlerjugend*, et le troisième, Hermann Langbein, était secrétaire particulier du docteur Eduard Wirths, médecin-chef d'Auschwitz; il vivait grâce à cette fonction privilégiée comme un

reproduction partielle de T III y est présentée : au total quarante-sept lignes, entrecoupées à quatre reprises par des points de suspension qui éliminent soixante-six lignes et en même temps éliminent un grand nombre d'invraisemblances. La description du gazage est absente du livre; les lecteurs n'en ont donc pas connaissance; ils sont confrontés à ce que l'on pourrait appeler une "pieuse coupure".

1984 :
Le livre allemand *N.S. Massentötungen durch Giftgas* est publié en français sous le titre *Chambres à gaz, secret d'Etat.* La couverture reproduit la photographie d'une boîte de Zyklon B, désinfectant très connu et utilisé dans le monde entier.

[440]

---

coq en pâte et disposait d'une chambre particulière, avec un lit et des draps qui étaient changés, régulièrement, au Stammlager (Auschwitz 1)..."

BIBLIOGRAPHIE

Imprimés

ABELLIO (Raymond) *Sol invictus* (Mémoires, Tome III) J.J. Pauvert-Ramsay 1980, 501 pages.

AMOUROUX (Henri) *La Grande Histoire des Français sous l'Occupation* ("les passions et les haines", Tome V) Robert Laffont 1981, 551 pages.

ARON (Raymond) *Le spectateur engagé*, Julliard 1982, 339 pages.

BRISSAUD (André) *Hitler et l'ordre noir*, Librairie académique Perrin 1969, 477 pages.

[443] BUTZ (Arthur R.) *The Hoax of the Twentieth Century*, Institute for Historical Review, Torrance, Californie, USA, 1976, 315 pages.

CRU (Jean Norton) *Du témoignage...*, Gallimard 1930, 271 pages.

DAWIDOWICZ (Lucy S.) *The War against the Jews*, (1933-1945) Londres, Weidenfeld and Nicolson 1975, XVIII, 460 pages.

DECAUX (Alain) *Histoire en question* (2), Librairie académique Perrin 1983, 416 pages.

ENCYCLOPAEDIA JUDAICA, Jérusalem, 1971.

FAURISSON (Robert) *Mémoire en défense*, La Vieille Taupe 1980, 280 pages.

FAURISSON (Robert) *Réponse à Pierre Vidal-Naquet*, La Vieille Taupe 1982, 96 pages.

FRANZ (Helmut) *Kurt Gerstein, Aussenseiter des Widerstandes der Kirche gegen Hitler*, Zurich, EVZ Verlag 1964, 112 pages.

FRIEDLANDER (Saul) *Kurt Gerstein ou l'ambiguïté du bien*, Casterman, Tournai 1967, 205 pages.

FRIEDLANDER (Saul) *Pie XII et le IIIe Reich*, Le Seuil 1964, 238 pages.

FONTETTE (François de) *Histoire de l'antisémitisme*, P.U.F. 1982, 128 pages.

HAUSNER (Gideon) *Justice à Jérusalem* (*Eichmann devant ses juges*), traduction [444] française, Flammarion 1976, 667 pages.

HAVET (Louis) *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*, Hachette 1911, XIV, 481 pages.

HEYDECKER (J) et LEEB (J), *Der Nürnberger Prozess*, Cologne, Berlin, Kiepenheuer & Witsch 1958, 613 pages

HILBERG (Raul) *The Destruction of the European Jews*, Londres, W.H. Allen 1961, X, 788 pages.

HOCHHUT (Rolf) *Le Vicaire*, pièce de théâtre, Le Seuil, 1963, 318 pages.

JOFFROY (Pierre) (WEIL Maurice) *L'Espion de Dieu / La Passion de Kurt Gerstein*, Grasset 1969, 315 pages.

KOGON (Eugen), LANGBEIN (Hermann), RUECKERL (Adalbert) *Nationalsozialistische Massentötungen durch Giftgas*, S. Fischer Verlag 1983, 350 pages.

KOGON (Eugen), LANGBEIN (Hermann), RUECKERL (Adalbert) *Chambres à gaz, secret d'Etat*, traduction française, Editions de Minuit 1984, 304 pages.

LAQUEUR (Walter) *The Terrible Secret*, Londres, Weidenfeld and Nicolson 1980, 262 pages.

MONTAIGNE (Michel Eyquem de) *Essais*, Livre III, Garnier-Flammarion 1969, 380 pages.

NEUMANN (Robert) *Hitler, Aufstieg und Untergang des Dritten Reiches*, Verlag Kurt [445] Desch, Munich, Vienne, Bâle, 1961, 252 pages.

NOBECOURT (Jacques) *Le Vicaire et l'Histoire*, Le Seuil 1964, 382 pages.

POLIAKOV (Léon) *Bréviaire de la Haine, Le IIIe Reich et les Juifs*, préface de François Mauriac, Calmann-Lévy 1951, XV, 386 pages, rééditions en 1960, 1974 et 1979.

POLIAKOV (Léon) et WULF (Josef) *Das Dritte Reich und die Juden*, Berlin, Gruenenwald, Arani Verlag 1955, X, 457 pages.

POLIAKOV (Léon) et WULF (Josef) *Le IIIe Reich et les Juifs*, Gallimard 1959, 455 pages.

POLIAKOV (Léon) et WULF (Josef) *Le Procès de Jérusalem, Jugements, Documents*. Introduction de Léon Poliakov, Calmann-Lévy 1963, 415 pages.

RASSINIER (Paul) *Ulysse trahi par les siens*, Documents et Témoignages (Henry Coston) 1961, 127 pages.

RASSINIER (Paul) *Le véritable procès Eichmann ou les vainqueurs incorrigibles*, Les Sept Couleurs 1962, 255 pages.

RASSINIER (Paul) *Le Drame des Juifs européens*, Les Sept Couleurs 1964, 224 pages.

RASSINIER (Paul) *L'Opération Vicaire*, La Table Ronde 1965, 271 pages.

REITLINGER (Gerald) *The Final Solution*, London, Vallentine Mitchell 1953, XII, 622 pages.

[446] REITLINGER (Gerald) *The S.S./ Alibi of a Nation (1922-1945)*, Londres, William Heinemann 1956, XII, 502 pages.

ROTHFELS (Hans) *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, avril 1953, n° 2.

RUECKERL (Adalbert) *N.S. Vernichtungslager im Spiegel deutscher Strafprozesse*, D.T.V. 1977, 359 pages.

STAGLICH (STAEGLICH)(Wilhelm) *Le Mythe d'Auschwitz*, traduction française, S.E.D.E. 1980, 705 pages.

STEINER (Jean-François) *Treblinka*, Fayard 1966, 397 pages.

THION (Serge) *Vérité historique ou Vérité politique ?*, La Vieille Taupe 1980, 352 pages.

TOLAND (John) *Adolf Hitler*, (Tome II, 1938/1945), traduction française, Pygmalion, 1978, 509 pages.

VIDAL-NAQUET (Pierre) *Les Juifs, la mémoire et le présent*, Maspero 1980, 296 pages.

WELLERS (Georges) *La Solution finale et la Mythomanie néo-nazie*, C.D.J.C. (B. et S. Klarsfeld) 1977, 96 pages.

WELLERS (Georges) *Les Chambres à gaz ont existé*, Gallimard 1981, 227 pages.

WORMSER-MIGOT (Olga) *Le système concentrationnaire nazi 1933-1945*, Thèse, P.U.F., 1968, VIII, 660 pages.[447]

Périodiques

CANDIDE, n° du 18 avril 1966

DOKUMENTATION ZUR MASSEN-VERGASUNG, n° 9 de 1956.

FRANCE-SOIR, n° du 4 juillet 1945.

HISTORIENS ET GEOGRAPHES, n° 273 de mai/juin 1979

MONDE (LE), n° du 21 février 1979.

MONDE (LE), n° du 8 mars 1979.

MONDE (LE), n° des 23/24 janvier 1983.

MONDE JUIF (LE), n° de janvier/mars 1964.

MONDE JUIF (LE), n° d'avril/juin 1964.

MONDE JUIF (LE), n° de janvier/mars 1980.

PARIS-MATCH, n° 1067 du 18 octobre 1969.

SPIEGEL (DER), n° 51 du 16 décembre 1968.

SPIEGEL (DER), n° 52 du 23 décembre 1968.

TERRE RETROUVEE (LA), n° du 1er avril 1964.

WELTWOCHE (DIE), n° du 5 mai 1967.

ZEIT (DIE), n° du 19 août 1960.

Divers

Compte rendu sténographique du procès opposant Léon Poliakov à Robert Faurisson (audience du 29 mai 1981 devant la 17e Chambre correctionnelle à Paris). Cabinet J. Fleury, agréé auprès des tribunaux, 1981.

Document PS-3311 (concernant Treblinka).

Bibliothèques et organismes

Berlin Document Center (Mission of the U.S.A.).

Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, à Nanterre (B.D.I.C.).

Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris.Bundesarchiv à Coblence, (R.F.A.).

[448] Centre de Documentation Juive Contemporaine, à Paris.

Direction de la Justice militaire, à Paris (C.D.J.C.).

Institut historique allemand, à Paris.

Landeskirchliches Archiv von Westfalen (L.K.A.), à Bielefeld (R.F.A.)

National Archives, à Washington.

Staatliche Archivverwaltung, à Postdam (R.D.A.).

[449]

[Ces annexes, rédigées par Henri Roques, ne font pas partie du texte de sa thèse]

[451]

Annexe I

Von Otter... ou la prudence du diplomate

Après sa courte visite à Belzec et à Treblinka, le soir du 20 août 1942, Gerstein prend le train de Varsovie à Berlin. C'est là qu'il engage la conversation avec un inconnu dont il a probablement su par le contrôleur qu'il s'agissait d'un diplomate suédois, le baron von Otter, secrétaire de la légation de Suède à Berlin. Avec une extrême nervosité, comme le dira plus tard le baron von Otter, Gerstein fait d'emblée ses confidences. A voix haute, sans prendre aucune précaution, il raconte ce qu'il affirme avoir vu au camp de Belzec : les exterminations massives d'hommes, de femmes et d'enfants juifs. Il pleure, il se cache le visage dans les mains, il est au comble d'une exaltation qui semble beaucoup plus inquiéter que convaincre von Otter. Gerstein est-il conscient de cette méfiance ? Craint-il de ne pas être pris au sérieux, ou, pire, d'être considéré comme un provocateur ? [453] Toujours est-il qu'il donne comme référence le nom du Dr. Otto Dibelius, ami du pasteur Niemöller et chef de l'opposition de l'Eglise protestante au nazisme. Il suffira au baron, lui dit-il, de se rendre à l'adresse qu'il lui indique, et le Dr Dibelius lui donnera les renseignements les plus favorables sur Gerstein, qu'il connaît bien...Mais il faut avant tout que von Otter alerte au plus tôt son gouvernement et dénonce auprès des adversaires de l'Allemagne les crimes incroyables qui se produisent dans les camps de concentration. Pour mettre fin à ces horreurs, il faut provoquer un scandale international. Gerstein insiste, il supplie, et cela dure plusieurs heures d'une nuit d'été, dans un couloir de train, puisqu'il n'a, pas plus que von Otter, trouvé de place libre dans un compartiment de wagon-lits.

Von Otter est-il surpris ? Il ne le semble pas, car, le 21 décembre 1966, soit plus de vingt et un ans après la fin de la guerre, le diplomate, qui était alors en poste à Londres, a déclaré à Pierre Joffroy, l'auteur d'une hagiographie déjà citée: "J'étais à cette époque très prudent. Je me méfiais des provocateurs... Les révélations [de Gerstein] étaient du reste parallèles à des rumeurs que j'avais entendues sur le massacre" (*L'Espion de Dieu*, p. 17). Le témoignage de von Otter reproduit par P. Joffroy est très imprécis. On retire l'impression, en le lisant, que von Otter n'a gardé qu'un souvenir vague de son long entretien avec Gerstein. A aucun moment de la conversation le Suédois ne cite le nom de Belzec. L'a-t-il oublié ? Il dit que l'officier S.S. lui raconta "une chose effroyable : comment, le convoi arrivé, les gens furent jetés dehors, comment ils se dévêtirent, comment ils prirent la queue devant les chambres à gaz" (*op. cit.*, p. 16). N'étaient-ils pas simplement devant une chambre à gaz de désinfection des vêtements dont ils venaient de se dépouiller ? Ou devant une salle de douches ? "Il m'a probablement aussi parlé du gaz

qu'il livrait, du sabotage qu'il faisait", continue von Otter. On remarquera l'adverbe "probablement" (*op. cit.* page 16).Cette affaire Gerstein ne semble pas avoir été très présente à l'esprit du diplomate suédois entre 1942 et 1966...Von Otter ajoute même qu'il a rencontré par hasard, à l'église suédoise de Berlin, pendant l'automne 1942, le Dr. Otto Dibelius, personnalité donnée comme référence par Gerstein au diplomate.

[454] Or, ce dernier reconnaît qu'il n'a pas jugé utile de faire part à Dibelius de sa rencontre insolite du mois d'août précédent dans le train Varsovie-Berlin; il précise à Pierre Joffroy, pour justifier sa "discrétion", qu'il avait déjà été convaincu par le récit de Gerstein (*sic*).

Les "bobards" de guerre les plus insensés et les moins vérifiables abondent dans tous les pays de l'Europe en folie. Les services de propagande anglo-américains, entre autres, ne reculent devant aucun mensonge pour discréditer l'adversaire et ils font souvent preuve d'imagination et de talent. C'est ainsi qu'ils ont notamment démontré leur efficacité en diffusant en Allemagne une lettre qu'ils prétendent avoir été envoyée à un prêtre catholique de Stettin par le colonel Werner Mölders, un héros de l'aviation de chasse allemande, quelques jours avant sa mort accidentelle, le 22 novembre 1941. Dans cette lettre qui lui est attribuée, Mölders, avec une feinte modération qui en rend les termes encore plus persuasifs et véridiques, se présente comme un propagateur du défaitisme et un défenseur de l'idéal chrétien contre le paganisme hitlérien. Le texte était un chef-d'œuvre de rédaction et eut un grand retentissement en 1942 dans toute l'Allemagne. Protestations et démentis officiels ne servirent à rien : tout le monde crut à l'authenticité de la lettre attribuée à Mölders, jusqu'au jour où, longtemps après la fin de la guerre, Sefton Delmer révéla qu'il en était l'auteur. Or, qui était Sefton Delmer ? Un journaliste anglais, d'origine australienne, qui dirigeait la "Section de la guerre psychologique en Allemagne". Il connaissait parfaitement la langue allemande, qu'il avait apprise à Berlin, où il avait longtemps vécu.

Les campagnes d'atrocités font aussi partie de la guerre psychologique : l'ennemi, aux yeux de l'opinion publique, doit passer pour un monstre. Déjà, lors de la guerre de 1914/1918, la fable des enfants belges aux mains coupées par les Barbares teutons eut son heure de gloire et déchaîna des tempêtes d'indignation ! Dès 1939, les Alliés renouèrent avec leurs habitudes de la précédente guerre.

Von Otter le sait sans doute, ce qui explique le scepticisme qu'il manifeste devant les "révélations" de Gerstein. Cependant, en diplomate consciencieux, et peut-être impressionné par le fait que [455] son "confident" soit un officier S.S., il informe ses supérieurs. Mais le ministère des Affaires étrangères suédois ne juge pas utile de réagir.

Le rapport de von Otter fut-il écrit ou oral ? Ce point important ne fut tiré au clair que très récemment. Pendant des années, on a pu lire dans des livres ou des journaux que le diplomate von Otter avait remis un rapport au ministère suédois des Affaires étrangères. Friedländer et Joffroy, entre autres, ont été affirmatifs à ce sujet dans leurs ouvrages. Plus récemment, Walter Laqueur reconnaissait qu'il n'avait pas trouvé de rapport écrit dans les archives suédoises.C'est seulement en mars 1983 que la question fut nettement posée à

von Otter, au cours d'une émission télévisée de l'historien Alain Decaux (diffusée par *Antenne 2* le 24 mars 1983). Reproduisons le texte de l'interview, tel qu'on peut le lire dans le livre d'Alain Decaux (*L'Histoire en Question*-2) :

> **– Avez-vous fait part [des révélations de Gerstein] à votre gouvernement ? Est-ce que vous l'avez fait par écrit ou oralement ?**
>
> – Alors, je suis rentré à ma légation à Berlin et, tout d'abord, j'avais commencé de faire un rapport le lendemain parce que j'étais naturellement assez bouleversé par mon expérience. J'ai fait mon rapport à l'ambassadeur assez en détail, demandant si je devais faire un rapport écrit. Alors, il m'a dit que je ne devais pas faire un rapport écrit, mais rapporter les événements pendant une visite à Stockholm, ce que j'ai fait quelques semaines plus tard.
>
> **– Et le gouvernement suédois n'a pas gardé de traces de votre rapport oral à cette époque-là ?**
>
> – Non, non.
>
> – **Vous avez fait, après, un rapport écrit ?**
>
> – Non, non.
>
> **– Jamais ?**
>
> – Non. A ma souvenance, je n'ai jamais fait un rapport ou même un mémorandum sur cet épisode. Et je me suis demandé [456] plusieurs fois pourquoi. Et je crois que c'est parce que j'ai eu connaissance à cette époque que les mêmes choses ont été racontées par notre consul à Stettin et, par une coïncidence curieuse, son rapport écrit est arrivé à Berlin le même jour que j'avais rencontré Gerstein. Le rapport du consul de Stettin se trouve dans les archives à Stockholm. Je ne l'avais pas vu à Berlin, mais je l'ai vu l'année dernière, ici, à Stockholm.

Nous possédons les photocopies des archives de Stockholm; le rapport du consul de Stettin existe. Il est assez long et ne consacre qu'un court paragraphe à une information selon laquelle 40.000 Juifs auraient été gazés, sous prétexte d'un épouillage, dans la région de Lublin. Aucune précision complémentaire n'est donnée. Manifestement, le consul suédois se borne à faire état d'une rumeur persistante mais invérifiable. Les archives suédoises prouvent que le baron von Otter, probablement peu convaincu lui-même, n'a pas réussi à convaincre ses supérieurs de l'importance exceptionnelle des informations fournies par l'Obersturmführer. Peut-être a-t-on pensé à Stockholm que Gerstein était manipulé et, selon une méthode courante, qu'il "prêchait le faux pour savoir le vrai".

Mais ces mêmes archives suédoises apportent également la preuve que von Otter n'aurait pas parlé de ses entretiens avec Gerstein, après la guerre, s'il n'avait été sollicité avec insistance par l'un de ses collègues en poste à Londres en 1945.

Ce collègue, le baron Lagerfelt, qui était aussi un ami personnel de von Otter, a été informé par la Commission des Crimes de Guerre auprès des Nations-Unies qu'il existait un "rapport" Gerstein dans lequel von Otter était cité comme témoin capital.

Von Otter, en poste à Helsinki à cette époque, a été prié par son ami de confirmer d'urgence l'essentiel de ce que Gerstein disait dans son rapport. Von Otter s'est exécuté dans les derniers jours de juillet 1945. Lagerfelt a pu, dans ces conditions, rédiger un aide-mémoire daté du 7 août 1945[1]; ce document confirme les entretiens de Gerstein avec "un diplomate étranger d'un pays neutre" en poste à Berlin. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, dans cet aide-mémoire, le nom du diplomate suédois n'apparaît pas plus que celui du pays neutre. La prudence diplomatique n'est pas une expression dénuée de sens !

[457] En fait, von Otter semble surtout avoir été troublé par le comportement extravagant de Gerstein, dans le couloir du train de Varsovie à Berlin. Nous déduisons des confidences faites par von Otter à ceux qui l'interrogèrent après 1945 que le diplomate n'a pas cherché à revoir l'officier S.S., qui lui avait pourtant donné son adresse berlinoise. C'est Gerstein qui est allé rôder aux abords de la légation de Suède à Berlin, dans l'espoir de rencontrer à nouveau von Otter. Il se trouva, un jour, devant lui, dans une rue proche de la légation. Von Otter a précisé que son interlocuteur était dans un état d'agitation qui laissait prévoir une dépression imminente. "Il était à peine en mesure de formuler une phrase", a-t-il même déclaré. Gerstein voulait savoir si le gouvernement suédois avait été informé et ce qu'il envisageait de faire à la suite de ses révélations. Von Otter lui dispensa quelques paroles apaisantes et l'étrange Obersturmführer disparut, sans plus donner de ses nouvelles. A ce propos, une contradiction peut-être mineure, mais tout de même significative, apparaît entre les déclarations de Gerstein et celles de von Otter. Dans les versions II, III, V et VI de ses "confessions", Gerstein prétend avoir revu le diplomate suédois deux fois. Von Otter ne se rappelle l'avoir revu qu'*une* seule fois (selon sa déclaration du 29 mai 1981 devant le tribunal de Paris). Le troisième entretien a-t-il été imaginé par Gerstein pour renforcer l'intensité dramatique de son récit ?

Faut-il considérer von Otter comme un témoin capital attestant la véracité du récit de Gerstein ? On veut nous le faire croire, mais la réalité nous paraît très différente.

En 1942, le jeune diplomate suédois en poste à Berlin était habitué à entendre des bobards de guerre; il a dit lui-même que les propos de Gerstein ne contenaient rien de neuf. Von Otter fut donc incrédule et peu enclin à revoir ce singulier officier S.S., dont le comportement l'inquiétait.

[1] Voir les deux documents ci-après :
A. Aide-mémoire rédigé par le diplomate suédois Lagerfelt le 7 août 1945
B. Lettre adressée par Lagerfelt à son ami et collègue von Otter le 14 août 1945.

Dans les mois qui ont suivi la capitulation allemande, la propagande alliée tournait à plein régime et avait pour thème presque unique les atrocités, vraies ou supposées, des camps de concentration nazis. Von Otter fut sollicité de contribuer à cette entreprise en confirmant la véracité du récit de Gerstein. Le Suédois s'exécuta de bonne grâce, apportant en quelque sorte un témoignage de moralité au "bon S.S." qu'il avait connu et qui pouvait, à l'époque, se trouver en situation difficile. [458]

On lit en effet dans l'aide-mémoire du 7 août 1945 : "Son chagrin et son indignation contre les faits commis dans les camps d'extermination semblaient être aussi véritables que profonds, et son souhait d'en faire partager la connaissance au monde extérieur de façon à pouvoir y mettre fin paraissait suffisamment sincère". On remarquera l'emploi des verbes restrictifs "sembler" et "paraître" pour qualifier l'attitude de Gerstein. Le langage diplomatique est empreint de nuances...

Après la réhabilitation de l'Obersturmführer en 1965, von Otter fut sollicité, dans ses différents postes diplomatiques, par les biographes de Gerstein, puis par des journalistes; enfin, son témoignage fut réclamé devant des tribunaux. Il n'est pas impossible que le diplomate suédois ait été peu à peu saisi par le remords. Il avait rencontré "l'espion de Dieu" et ne l'avait pas reconnu. Peut-être se sent-il maintenant confusément coupable, comme devraient se sentir coupables tous ceux qui doutent encore que Gerstein ait dit vrai ? [459]

Document A

Aide-mémoire concernant Kurt Gerstein, ingénieur civil, membre de la SS-Sanitaetsabteilung, Giesebrechtstrasse, né probablement à Braunschweig en 1907 (?), domicilié en 1943 Buelowstrasse 49, à Berlin.

Londres, 7 août 1945

"En août 1942, Gerstein prit contact avec un membre d'une légation neutre à Berlin et raconta ce qui suit. Il revenait d'une courte mission au camp d'extermination de Belsec, près de Lublin. Il rendit compte en détail de ce qui s'y passait (les chambres à gaz, la réaction du personnel SS, la récupération de dents en or, etc.). Il montra également des documents, cartes d'identité et ordres de livraison d'acide cyanhydrique passés par le commandant du camp. Gerstein dit que sa préoccupation était de porter ces événements à la connaissance d'observateurs neutres. Il était fermement convaincu que si la connaissance de cette extermination était répandue parmi la population allemande et si les faits étaient confirmés par des étrangers impartiaux, le peuple allemand ne maintiendrait pas un moment de plus son soutien au régime nazi. Il dit par ailleurs avoir entretenu du problème un haut dignitaire ecclésiastique allemand appartenant à l'opposition, le Superintendant Dibelius (ceci fut par la suite confirmé par Dibelius lui-même, qui se porta garant de la fiabilité de Gerstein).

Des éclaircissements furent donnés plus tard sur les motivations des actions de Gerstein. Gerstein, qui n'avait jamais participé à des activités politiques quelles qu'elles soient et qui n'était pas un

nazi, s'était présenté à la SS pour postuler à une affectation dans la *Sanitaetsabteilung* –la branche spéciale qui organisait les camps d'extermination– parce qu'il était soucieux d'avoir confirmation de ses suspicions au sujet du taux de mortalité anormal dans les asiles psychiatriques allemands dans les années 1941-42. C'est à cette époque [460] qu'un proche parent de Gerstein, et qu'il aimait beaucoup, était, lui aussi, mort dans un tel asile. Ce qu'il apprit par la suite dans les camps d'extermination le convainquit que ses soupçons n'avaient été que trop bien fondés. Six mois plus tard, Gerstein rendit visite au même diplomate neutre pour lui demander s'il avait été possible de faire quelque chose. Ce fut la dernière fois qu'on eut de ses nouvelles. Son chagrin et son indignation contre les faits commis dans les camps d'extermination semblaient être aussi véritables que profonds, et son souhait d'en faire partager la connaissance au monde extérieur de façon à pouvoir y mettre fin paraissait suffisamment sincère. Signé: Lagerfelt

[461]

Document B

Londres, 14 août 1945

STRICTEMENT CONFIDENTIEL

Collègue, Suite à ta lettre du 23 juillet 1945 concernant le SS Gerstein, je me permets de t'annoncer qu'après réflexion j'ai remis à mon homologue en grade au Foreign Office un aide-mémoire sur l'affaire (dans lequel ton nom n'est cependant pas mentionné), en demandant que l'on fasse suivre au plus tôt ce document jusqu'au Reconstruction Department[1] du Foreign Office, qui a compétence pour, entre autres, les questions de crimes de guerre. J'espère qu'ainsi on satisfera à la justice.

Signé: Lagerfelt

à M. le premier secrétaire de légation, baron G. von Otter, Helsinki

[1] Le Reconstruction Department du Foreign Office était un organisme temporaire de l'après-guerre qui s'occupait des questions politiques et militaires, par exemple les traités de paix, l'O.N.U., etc. Il n'avait *rien à voir* avec les crimes de guerre, tout particulièrement avec ceux qui étaient censés avoir été perpétrés en territoire étranger. Toutes les ambassades et légations disposaient d'un annuaire émanant du Foreign Office et donnant les responsabilités de ses différents services. Si Lagerfelt avait pris l'affaire au sérieux, il aurait informé directement soit les autorités polonaises, soit la War Crimes Commission. Diplomate déjà expérimenté, Lagerfelt semble avoir eu moins le souci de "servir la justice" que de laisser son aide-mémoire s'égarer dans l'immense bureaucratie londonienne de l'immédiat après-guerre.

[462]

Annexe II

Le cas Pfannenstiel : un témoin réticent, mais "coopératif pour l'essentiel"

Un des nombreux documents de l'United Nations War Crimes Commission (commission des Nations-Unies pour les crimes de guerre), qui date de 1945, contient une liste des principaux coupables recherchés par la délégation française. Les noms de sept "criminels de guerre" y figurent. Ce sont, dans l'ordre suivant :

-Hitler Adolf
-Himmler Heinrich
-Eickmann (Eichmann), haut fonctionnaire au R.S.H.A.
-Guenther, S.S. Sturmbannfuehrer - Employé au R.S.H.A.
-Pfannenstiel - S.S. Obersturmbannfuehrer - Tenait la chaire d'higiène [*sic*] à l'université de Marburg
-Linden Herbert, Dr. - Conseiller au ministère de l'Intérieur
-Grawitz, Dr. - S.S. Gruppenfuehrer, Président de la Croix-Rouge allemande.

[463] Pfannenstiel, qui figure à la cinquième place dans cette liste, doit cet "honneur" inattendu et totalement injustifié à Gerstein : ce dernier le cite en effet dans ses "confessions", en même temps que Gunther, Linden et Grawitz. Il cite également Eichmann, qu'il orthographie Eickmann. Et c'est là la seule raison pour laquelle les accusateurs français s'intéressent à ces individus dont certains sont des inconnus ! L'étonnante composition d'une telle liste de "criminels de guerre" laisse perplexe quant au "sérieux" avec lequel elle a été établie. Que vient faire là le professeur Pfannenstiel, totalement inoffensif, mais qui eut le malheur d'accompagner (par hasard !) Gerstein, lorsque celui-ci se rendit à Lublin et qui, d'après le récit du même Gerstein, aurait assisté là (également par hasard !) à un gazage homicide ?

Wilhelm Pfannenstiel est né à Breslau le 12 février 1890. Professeur d'hygiène à l'université de Marburg/Lahn et directeur de l'Institut d'hygiène entre 1930 et 1945, il mourut à Marburg le 1er novembre 1982, dans sa 93e année, après une existence fertile en mésaventures imprévues.

Pfannenstiel, médecin commandant de réserve dans la Wehrmacht, était aussi, depuis 1937, médecin-chef de la S.S. Fin 1939, il est nommé conseiller en hygiène de la Waffen

S.S. et obtient le grade de Sturmbannführer, puis enfin d'Obersturmbannführer. Au titre d'inspecteur des installations sanitaires, il voyage beaucoup pendant la guerre : en Pologne, dans les Balkans, en Norvège et en France. Il se rend à Lublin, en Pologne, pour la première fois le 17 août 1942. Ne disposant pas d'automobile pour effectuer le parcours de Berlin à Lublin, il utilise la voiture de Gerstein, qui doit, prétend ce dernier, aller livrer de l'acide cyanhydrique au camp de Belzec, proche de Lublin. Pfannenstiel, commentant la mission de Gerstein, a déclaré le 9 novembre 1959 :"Gerstein fut chargé par Globocnik de s'occuper de la désinfection des grandes quantités de vêtements qui se trouvaient à Belzec".

Le rôle fixé par Globocnik à Gerstein n'a rien pour nous surprendre puisque la désinfection dans les camps entre dans les fonctions de cet officier affecté à l'Institut d'hygiène de la Waffen-S.S.

[464] Gerstein a-t-il effectué la désinfection demandée ? Il n'en souffle mot dans ses "confessions".

Quant à Pfannenstiel, quel est le but de son voyage ? Selon ses déclarations devant la justice allemande, le 9 novembre 1959, il était chargé d'améliorer l'alimentation de Lublin en eau potable et d'assurer une meilleure évacuation des eaux usées.

En matière d'hygiène, la Pologne était un pays fort arriéré et les Allemands craignaient d'autant plus les épidémies qu'ils avaient installé aux portes de Lublin un vaste camp de concentration encore mal pourvu d'installations sanitaires.

Le 18 août 1942, Pfannenstiel se serait trouvé à Belzec avec Gerstein et, selon ce dernier, il aurait été invité à assister à des opérations de gazage "ultra-secrètes", que les bourreaux lui interdisent de divulguer. Mais pourquoi le menacer de mort s'il révèle ce qu'il a vu, alors qu'il suffisait de ne pas l'inviter pour conserver le secret de l'opération ?

Pfannenstiel est le seul témoin survivant de l'histoire macabre racontée par Gerstein. Même si son rôle ne fut que celui d'un spectateur, son témoignage, de ce fait, revêt une importance capitale.

Les années passent, et l'épisode de Belzec semble oublié. En octobre 1944, Pfannenstiel est affecté à la VIe armée, comme médecin-conseil en hygiène. Il participe à l'offensive des Ardennes en décembre 1944, puis il est envoyé sur le front de Hongrie. Finalement, il est fait prisonnier en Autriche par les Américains. Une surprise l'attend... Nous avons écrit précédemment que Pfannenstiel figurait à la cinquième place dans la liste des criminels de guerre, sur un document de l'U.N.W.C.C.

Et voilà ces services de recherche qui commencent à s'occuper de Pfannenstiel, à l'interroger en fondant leurs accusations sur les "révélations" de Gerstein. Pfannenstiel est, à cette époque, interné au camp de Darmstadt. Au commencement, il nie tout : cette histoire est absurde et il n'a jamais assisté à un gazage homicide. Interrogé pour la première fois en 1947, il reconnaît être allé à Lublin avec Gerstein, ce qui lui semble

anodin. A la question "Connaissez-vous le camp de Belzec ?", il répond qu'il en a entendu parler. Quant au camp de Treblinka, il l'ignore : le nom même lui est inconnu. "Avez-vous assisté à la tuerie ?" Quelle tuerie ? se demande Pfannenstiel ? Et il répond par un énergique "Nein !" [465]

Mais il se rend vite compte qu'il a adopté là un très dangereux système de défense. S'il ne veut pas, comme tant d'autres, être livré aux Polonais et finir sur un gibet, il a tout intérêt à se montrer "coopératif" avec les enquêteurs américains et leurs auxiliaires allemands.

Dans le procès-verbal d'interrogatoire du 30 octobre 1947, on peut lire une étrange remarque du juge chargé de l'enquête. Comme Pfannenstiel venait de reconnaître son voyage à Lublin et faisait état de son ignorance concernant l'utilisation de l'acide prussique, le juge lui déclare sans ambages : "Le début de votre histoire est bon, ensuite c'est plus mauvais. Voulez-vous reprendre encore une fois votre récit ?"

Il est difficile de dire plus clairement que l'on n'attendait pas de Pfannenstiel des réponses exactes mais des propos uniquement destinés à confirmer les affirmations de Gerstein.

Voici en quels termes Pfannenstiel décrit ses mésaventures, le 9 février 1951, à Marburg, en présence du procureur de l'Etat, un certain Straube :

> Jusqu'à la fin de juin 1947, je suis resté prisonnier dans différents camps, le dernier en date étant celui de Garmisch. C'est là que, sur ordre des Américains, j'ai été envoyé à l'hôpital en tant que détenu politique, avec mise automatique aux arrêts, pour assurer un service de médecin. J'y suis resté jusqu'en septembre 1948. J'ai presque failli être libéré. Comme je l'ai appris lors d'un entretien avec le président de la chambre de dénazification, ma procédure était en bonne voie. Vint alors une demande du chef du bureau de la Santé de Hesse (Prof. von Drygalski) de me transférer à la chambre de dénazification de Hesse, où l'on possédait davantage de charges contre moi. J'ai alors été déplacé au camp de Darmstadt, où j'étais en détention préventive pour la procédure de la chambre de dénazification...

Finalement, les poursuites judiciaires contre lui sont abandonnées. Le tribunal reconnaît que Gerstein a "exagéré" dans ses déclarations au sujet de Pfannenstiel. Mais ce dernier a perdu six ans de sa vie à cause de ce témoignage douteux !

Le 6 juin 1950, Pfannenstiel, lors d'un nouvel interrogatoire, donne enfin des réponses tout à fait "satisfaisantes", celles que, précisément, l'on attendait de lui. N'est-ce pas la raison pour la [466]quelle il est libéré, cinq semaines plus tard, exactement le 12 juillet 1950, date à laquelle il n'est plus considéré comme criminel de guerre ?

En résumé, le destin de Pfannenstiel est comparable à celui que connurent beaucoup de ses compatriotes dans l'Allemagne d'après-guerre, victimes d'une épuration démentielle et tragique. Si son cas est, malgré tout, exceptionnel, c'est que le récit extravagant de Gerstein en faisait un témoin "privilégié" des gazages homicides au camp de Belzec.

Rares sont les Allemands qui supportèrent sans dommages ces tracasseries ou ces persécutions exercées avec un zèle presque religieux par les "vainqueurs-justiciers" de 1945. Pfannenstiel fut l'une de ces victimes : il avait une femme et cinq enfants (encore très jeunes) à nourrir. Ce n'était plus un jeune homme : il avait 55 ans à la fin de la guerre. Que faire à cet âge, sinon chercher un arrangement avec le diable ? Pour lui, mieux valait tenter d'exercer à nouveau son métier que végéter en prison durant un nombre indéterminé d'années. L'homme était menacé : c'était un membre assez connu de la S.S., et le fait de n'avoir appartenu qu'à la branche scientifique de "l'ordre noir" ne lui garantissait pas l'absolution, tout au contraire. Ajoutons qu'on lui reprochait également d'avoir été plus ou moins complice d'expériences médicales de résistance au froid effectuées sur des détenus du camp de concentration de Dachau par le Dr. Rascher. Il s'en défend, mais, vraie ou fausse, l'accusation peut avoir pour lui de lourdes conséquences.

Alors, il préfère avouer ce qu'on lui demande : Oui, il a assisté avec Gerstein au gazage d'un convoi de Juifs au camp de Belzec : "On introduisit dans le camp, dit-il, plusieurs wagons, dans lesquels se trouvaient environ 500 Juifs, hommes, femmes et enfants" (interrogatoire du 9/11/1959).

Gerstein, rappelons-le, prétend que les wagons étaient au nombre de quarante-cinq, et qu'ils contenaient 6700 personnes...

Pfannenstiel précise que ces Juifs furent conduits dans un établissement pourvu de six chambres à gaz, dont quatre seulement furent utilisées, avec 125 personnes en moyenne par chambre. Après le gazage, les cadavres furent jetés, selon lui, dans une grande fosse, où ils furent brûlés (ce qui ne devait pas être facile à réaliser !). Ajoutons que le récit de Gerstein ne mentionne pas cette incinération, mais ne se montre pas plus vraisemblable.

[467] Pfannenstiel nie avoir prononcé à Belzec certaines phrases qui lui sont généreusement prêtées par Gerstein et qui lui seront reprochées plus tard par ses épurateurs : il n'a pas dit que les Juifs entassés dans les chambres à gaz "pleuraient comme dans une synagogue". Il affirme, contrairement à ce que prétend Gerstein, n'avoir jamais encouragé les S.S. ni à Belzec, ni à Treblinka, à poursuivre leur œuvre "utile", ni évoqué "la beauté" du travail qu'ils accomplissaient. Pfannenstiel estime que le récit de Gerstein est plein d'inexactitudes et d'invraisemblances. Ainsi, le chiffre de 25 millions de gazés, qui est avancé par le visionnaire, lui paraît évidemment délirant. Témoin hésitant, réticent, Pfannenstiel donne souvent l'impression d'être peu sûr de lui. Il récite assez mal la leçon qui lui est imposée par ses accusateurs. Il se contredit, sa mémoire lui fait défaut...Toutefois, à maintes reprises cité comme témoin dans les procès de gardiens de camps, il ne cherche pas à accabler les accusés : en juillet 1960, au procès d'un gardien de Belzec, Josef Oberhauser, il déclare : "En toute conscience, je n'ai vu le prévenu ni à Belzec ni ailleurs. En tout cas, il n'est pas le chef du commando de surveillance... Ce dernier différait assez sensiblement du prévenu dans son aspect et dans son être..."Cherchait-il à sauver un compagnon d'infortune, ou disait-il simplement la vérité? Et comment se souvenir d'un visage, aperçu une seule fois plus de dix-huit ans auparavant ? Pfannenstiel fut considéré comme un témoin "providentiel" par les tribunaux alliés, puis allemands : il témoigne au procès des dirigeants de l'I.G. Farben, le

30 octobre 1947, à celui de J.Oberhauser à Munich en 1960, à Hambourg en 1963, à Francfort-sur-le-Main en 1966...

Lors des interrogatoires auxquels il est soumis en 1950, 1951, 1959, il répète son mince récit, où ne figure aucun élément décisif sur le problème des chambres à gaz; il est également invité à témoigner devant plusieurs tribunaux allemands à l'occasion de procès en 1960, 1961, 1963, 1965, 1966... En 1970 (à l'âge de 80 ans !), il doit encore effectuer une dernière déposition devant le tribunal de Marburg. Pauvres juges ! S'ils font continuellement appel à lui et l'écoutent avec tant de patience, c'est que son témoignage, même atténué, [468] peu probant et d'une spontanéité très discutable, confirme là encore "pour l'essentiel" l'existence (même éphémère) des chambres à gaz homicides. Les accusateurs manquent-ils à ce point de témoins du crime qu'ils dénoncent ?

A en croire Pfannenstiel, les gazages n'ont constitué que de déplorables initiatives locales et personnelles, qui n'ont visé qu'un petit nombre de détenus. Si, dans quelques camps, des brutes imaginatives ont procédé à des gazages, il n'existe, selon lui, aucun ordre des autorités supérieures prescrivant de telles opérations. A l'appui de ses dires, il raconte qu'après sa visite au camp de Belzec il a informé le professeur Dr. Grawitz (médecin-chef S.S. du Reich) de ce qu'il y a vu. Indigné, Grawitz lui déclara qu'il allait immédiatement mettre fin à ces gazages. Pfannenstiel affirme que ce fut le cas à partir de novembre 1942, et cela d'une manière définitive.

Tout en étant loin d'être claire, cette version des événements ne peut être rejetée sans examen : elle défie moins la vraisemblance que les "confessions" écrites à Rottweil par un psychopathe, fanatique religieux et mystificateur. Elle est d'ailleurs de plus en plus utilisée pour attester que Gerstein a dit vrai "pour l'essentiel". On laisse entendre perfidement que, si l'indiscutable nazi Pfannenstiel a été contraint de reconnaître la réalité de gazages homicides, même limités, c'est qu'ils ont bien eu lieu. On admet que Gerstein a donné des chiffres invraisemblables, que son caractère le portait aux exagérations, qu'il n'était pas un familier de l'arithmétique (s'appliquant à un ingénieur, l'argument peut surprendre !) et qu'il avait été profondément bouleversé par sa visite à Belzec. Or la visite a eu lieu en 1942, le rapport est de 1945. Gerstein écrivait-il alors toujours sous le coup du bouleversement ? Quant à Pfannenstiel, il ne veut pas dire toute la vérité sur les gazages homicides, dont il confirme l'existence mais qui ont été beaucoup plus importants qu'il ne le laisse supposer. Vraiment, Pfannenstiel a, bien malgré lui, rendu un immense service aux adversaires du camp victorieux. Il fallait un homme honorable et sensé pour "confirmer", même très partiellement, l'extravagant récit de Gerstein. Pfannenstiel fut cet homme-là !

Gerstein, Wirth, Globocnik, Guenther sont morts en 1944 et 1945. Mais Pfannenstiel, le dernier témoin, a longtemps survécu : il a même pu retrouver dans la société une place digne de lui. La République fédérale l'a comblé de titres et d'honneurs, probablement [469] mérités, mais malgré tout surprenants pour un personnage qui fut un dignitaire de la S.S. et que les Alliés inscrivirent, sans que l'on puisse trouver une raison valable à cette initiative, à la cinquième place sur l'une des listes de "criminels de guerre" nazis !

Sa réussite professionnelle en R.F.A. représente-t-elle le prix payé à Pfannenstiel pour le remercier de sa "docilité" ? Nous le croyons.

Transformé en témoin permanent de l'existence des chambres à gaz, peut-être fut-il finalement las du rôle qu'on lui faisait jouer : c'est ce que laisse supposer une lettre qu'il écrivit le 3 août 1963 à Paul Rassinier. Il y déplore que la mention de son nom ait "maintes fois donné lieu à des interprétations totalement injustifiées, qui non seulement sont fausses mais qui m'ont aussi causé de grands torts". Et il ajoute : "Je tiens à éviter toute reprise d'un débat public sur ma personne, qui pourrait provoquer de nouvelles interprétations négatives et des calomnies de la part des médisants".

On peut excuser cette dérobade : en 1963, il avait 73 ans et sa respectabilité de grand bourgeois de l'Allemagne de l'Ouest à préserver. Récemment, nous avons écrit à Madame Pfannenstiel pour lui demander ce qu'il fallait vraiment penser des témoignages à répétition fournis par son mari qui semblaient authentifier partiellement les affirmations de Gerstein. Sa réponse fut brève : elle souhaite qu'on la laisse en paix avec cette histoire, qui a troublé la vie de son mari et la sienne durant tant d'années...

Une telle attitude est compréhensible, mais elle est de nature à décourager l'historien qui recherche, sinon l'impossible vérité, tout au moins une explication plausible.

En marge du cas Pfannenstiel
Un vrai (ou faux) témoin des chambres à gaz reçu par Paul Rassinier en 1963.

En marge du chapitre que nous avons réservé à l'étude du cas Pfannenstiel, il nous paraît utile de conter une étrange histoire survenue en 1963 à Paul Rassinier, qui en fit le récit dans son livre *Le drame des Juifs européens*. [470]

Rappelons que Rassinier ne croyait pas à l'existence de gazages massifs, méthodiquement ordonnés par les dirigeants du IIIe Reich. Mais il admettait comme possibles certaines initiatives individuelles, prises ici ou là par quelques fous. Puis il avait cherché, à travers toute l'Europe, une preuve unique ou un seul témoin de ces gazages. En vain. Et l'honnête historien, lui-même ancien déporté de Buchenwald et de Dora, évolua vers la négation de tout gazage homicide.

C'est alors qu'en juin 1963 il reçut à son domicile d'Asnières une curieuse visite. Un homme se présenta; il dit qu'il était un Allemand patriote, admirateur des livres de Rassinier, mais qu'il avait décidé de mettre en garde l'historien français contre la tentation de nier toute extermination par les gaz. "J'étais à Belzec avec Gerstein, je suis entré derrière lui dans le bureau de Globocnik", déclara le personnage mystérieux, qui fit promettre à Rassinier de ne pas révéler son identité.

Rassinier écouta cet Allemand qui lui donna du récit de Gerstein une version très proche de celle de Pfannenstiel. D'ailleurs, manifestement, le visiteur chercha à s'identifier à Pfannenstiel. "Il paraissait la soixantaine, nous dit Rassinier, mais j'appris dans la conversation qu'il était beaucoup plus âgé" (Pfannenstiel, à l'époque, avait 73 ans,

rappelons-le); il avait eu un grade élevé à la S.S., en qualité de membre d'un important service civil réquisitionné pendant la guerre (titulaire de la chaire d'Hygiène à l'université de Marburg, Pfannenstiel fut assimilé au grade d'Obersturmbannführer, c'est-à-dire lieutenant-colonel); en 1945, il avait échappé de justesse au Tribunal de Nuremberg, et à la fin de la guerre, il avait cinq enfants, tous jeunes, qui avaient besoin de leur père pour les élever et s'occuper de leur éducation (c'était exactement le cas du professeur Pfannenstiel).

Alors, le visiteur inattendu était-il Pfannenstiel ? En France, Georges Wellers et Pierre Vidal-Naquet l'ont affirmé; nous-mêmes, nous l'avons cru quelque temps. Jusqu'au jour où nos recherches nous ont permis de découvrir deux lettres de Pfannenstiel à Rassinier, l'une du 3 août 1963, l'autre du 18 septembre 1963 dont les lecteurs trouveront ci-après les reproductions et les traductions.

Nous avons parlé précédemment de celle du 3 septembre, lettre stupéfiante, dont nous avons déjà donné un extrait, dans laquelle on peut encore lire les lignes suivantes :

> [471] **...je serais très heureux de faire votre connaissance.** A cette occasion, je vous décrirai volontiers l'impression que j'ai eue de Kurt Gerstein. Vos suppositions quant à l'origine de son rapport, qui est vraiment un colportage hautement incroyable, dans lequel "l'affabulation" dépasse de loin la vérité, ainsi que les circonstances de sa mort, semblent - également à mon avis - justifiées.

Ainsi , il est prouvé que Pfannenstiel n'est pas venu au domicile de Rassinier en juin 1963, puisqu'il déclare, le 3 septembre de la même année, qu'il serait très heureux de faire sa connaissance. En outre, Pfannenstiel confirme ("pour l'essentiel", là encore, serions-nous tentés d'écrire) les suppositions de Rassinier à propos de Gerstein et de son récit.

Or, que pensait l'historien français, à cette époque, à ce sujet ? Pour lui, le "rapport" Gerstein était soit un faux soit l'œuvre d'un fou, que tout homme doté d'un peu de bon sens devait rejeter totalement. Quant à la mort de l'officier S.S., elle lui paraissait suspecte et il ne croyait guère au suicide.

Pfannenstiel, dans sa lettre, semble avoir laissé parler son cœur : nous sommes très loin des témoignages qu'il dut faire au cours des nombreux interrogatoires auxquels il fut soumis de 1947 à 1970.

La seconde lettre de Pfannenstiel, celle qui porte la date du 18 septembre 1963, est manuscrite; elle contient des informations d'ordre pratique pour permettre à Rassinier de venir le voir à Marburg avant le 27 septembre.

Que se dirent les deux hommes ? Nous l'ignorons. On peut cependant penser que Pfannenstiel n'a guère pu tenir un langage différent de celui qui lui avait permis d'être libéré le 12 juillet 1950 et de conserver une relative tranquillité depuis cette date, à la condition impérieuse de ne pas varier dans ses déclarations. Quant à Rassinier, qui avait

provoqué la rencontre, il put se rendre compte que son visiteur de juin n'était pas son interlocuteur de septembre 1963 (voir les pages 473 et 474).

Mais alors, quel est l'inconnu qui se présenta à Paul Rassinier sous l'apparence troublante du professeur de Marburg ? Par qui et pourquoi a-t-il été envoyé ? Nous ne le saurons probablement jamais.[1] [472]

Traduction de la première lettre du professeur Pfannenstiel au Professeur Rassinier du 03.08.1963.

Cher Monsieur Rassinier,

Je vous accuse réception de votre lettre du 29 juillet 1963, et vous en remercie.

Ainsi que l'a déjà dit notre ami commun Grabert, je serais très heureux de vous connaître personnellement. A cette occasion, je vous décrirai volontiers l'impression que j'ai eue de Kurt Gerstein. Vos suppositions quant à l'origine de son rapport qui est vraiment un colportage hautement incroyable, dans lequel "l'affabulation" dépasse de loin la réalité, ainsi que les circonstances de sa mort, semblent - également à mon avis - justifiées. Etant donné que la mention de mon nom dans ce récit fantaisiste a eu pour conséquences des conclusions au plus haut point injustifiées, qui non seulement sont fausses, mais m'ont également causé un grave préjudice, vous comprendrez que j'aimerais à tout prix éviter que l'on ravive encore un débat public sur ma personne, lequel pourrait donner lieu à de nouveaux jugements défavorables et autres calomnies de la part de gens médisants. Pour ces raisons, je vous saurais particulièrement gré de me donner votre garantie de traiter mon témoignage avec un maximum de discrétion. Il est vrai que je continue à être encore souvent en déplacement. Malheureusement, il ne se présente pas d'occasion particulière, dans un proche avenir pour moi, de me rendre à Paris ou à proximité de cette magnifique cité que j'ai visitée en novembre de l'année dernière pour la première fois. Si vous avez la possibilité de venir à Marburg, une visite de votre part serait la bienvenue. De mi-août à fin septembre, je serai la plupart du temps à la maison. Ecrivez-moi s'il vous plaît à quelle date approximative je pourrai vous attendre ici. Nous pourrons alors mettre au point un rendez-vous précis. Salutations amicales.

[1] Précisons que Rassinier n'avait pas fait de recherches approfondies sur l'affaire Gerstein. Il ne disposait pas, comme nous, des textes des six versions du récit, pas plus que des procès-verbaux des interrogatoires successifs de Pfannenstiel. Pour Rassinier, il ne fut donc pas évident que son visiteur mystérieux cherchait à s'identifier au professeur de Marburg. Il en eut seulement l'intuition. Pfannenstiel n'accepta de recevoir Rassinier chez lui en septembre 1963 qu'à la condition que cette rencontre ne soit relatée par l'historien dans aucun de ses ouvrages. L'honnête Rassinier promit et, naturellement, il tint sa promesse.

[473]

Traduction de la seconde lettre du professeur Pfannenstiel à Paul Rassinier datée du 18 septembre 1963.

Cher Monsieur Rassinier,

Par retour, je réponds à votre aimable courrier du 18 septembre, pour vous dire que je suis à Marburg à partir d'aujourd'hui jusqu'au 27 septembre. Toute prévision après cette date pour une rencontre à Marburg sera à me proposer. Si vous désirez donc me rencontrer un jour de semaine durant cette période, vous êtes le bienvenu.Votre train quitte Francfort à 15 h 31 et arrive à Marburg à 16 h 52. Je vous attendrai à la Gare Centrale le jour que vous voudrez bien m'indiquer.

Dois-je vous faire une réservation pour la nuit, ou bien repartirez-vous le soir même ? Je me réjouis beaucoup de faire bientôt votre connaissance.

Salutations amicales...

[474]

Annexe III

Une polémique avec *Le Monde Juif*

La revue du C.D.J.C. *Le Monde Juif* s'empare de l'affaire Roques.

Dans son numéro 121 de janvier-mars 1986, *Le Monde Juif* publie un article de dix pages accompagné de huit appendices. L'auteur, Georges Wellers, directeur de la publication. Le titre : **A propos d'une thèse de doctorat "explosive" sur le "rapport Gerstein**".

Par souci d'objectivité, l'éditeur du présent livre aurait souhaité reproduire pour nos lecteurs l'intégralité de l'étude critique faite par Georges Wellers; il lui en a fait la demande par écrit. En un premier temps, M. Wellers a donné son autorisation. Puis, il est revenu sur son accord et il a interdit à l'éditeur de reproduire son article. Nous le regrettons. [475]

Nous reproduisons seulement le texte en droit de réponse dont Henri Roques a obtenu la publication dans le numéro 122 d'avril-juin 1986.

Nous soumettons également aux lecteurs une réponse d'Henri Roques à la réplique faite par G. Wellers; il s'agit d'un texte inédit puisque *Le Monde Juif*, auquel il avait été adressé dans les conditions légales du droit de réponse, a refusé de le publier.

Premier texte en droit de réponse

En rédigeant ma thèse sur les différentes versions du récit de Kurt Gerstein, je me suis fixé deux buts principaux :

1. "Offrir aux historiens une base solide à partir de laquelle ils pourront confronter leurs opinions" (tome II, p. 270);

2. Dépassionner un débat qui ne peut progresser à coups d'invectives, mais doit être traité avec le maximum d'objectivité. Peut-être M. Wellers (A propos d'une thèse de doctorat explosive sur le "Rapport Gerstein", *Le Monde Juif*, janvier-mars 1986, p. 1-18) admet-il que j'ai atteint mon premier but puisqu'il reconnaît que j'ai accompli un travail qu'il qualifie à la fois de "considérable" et de "minutieux". En revanche, je constate mon échec auprès de M. Wellers pour ce qui concerne le second but que je m'étais fixé. Voici ce que je répondrai aux principales critiques :

I. Les témoignages "concordants" ?

a) *L'affaire Pfannenstiel*.

Il n'y eut pas un témoignage, mais des témoignages de Pfannenstiel devant la justice allemande; en octobre 1947, ce dernier déclara notamment qu'il était allé à Lublin avec Gerstein et qu'il avait simplement entendu parler de Belzec ! En juin 1950, après cinq années d'internement, Pfannenstiel, qui n'avait pas revu sa femme et ses cinq enfants depuis 1945, fit un témoignage conforme à celui que reproduit M. Rassinier. Il fut libéré le 12 juillet suivant.

[476] Quant au visiteur reçu par Rassinier en juin 1963, ce n'était certainement pas Pfannenstiel.

"Circonstance particulièrement heureuse, écrit M. Wellers, un jour il s'est présenté spontanément à Paul Rassinier (...) avec qui il a eu une conversation amicale dans un endroit et à une date inconnus pour des raisons de "discrétion" exigées par Pfannenstiel et respectées par Rassinier."

En 1977, M. Wellers était mieux informé, puisqu'il avait alors reproduit la phrase suivante de Rassinier : "Un jour du mois de juin 1963, je reçus une étrange visite..." ("La solution finale et la mythologie néo-nazie", *Le Monde Juif*, avril-juin 1977, p. 59). Donc, le mois et l'année sont connus; l'endroit est le domicile de Rassinier à Asnières; d'ailleurs, la veuve de l'historien a, aujourd'hui encore, un souvenir assez précis de cette visite qui troubla fort son mari.

Le personnage mystérieux a emprunté la personnalité de Pfannenstiel; il a mis son âge en harmonie avec celui du professeur (Rassinier lui donnait la soixantaine, alors que Pfannenstiel avait 73 ans à l'époque); il a parlé de ses cinq enfants, tous en bas âge en 1945 (le professeur avait cinq enfants, dont quatre nés entre 1933 et 1939); il fit état de ses relations personnelles avec le Dr Grawitz, SS-Gruppenführer et Président de la Croix-Rouge allemande (Pfannenstiel a dit qu'il était intervenu auprès de Grawitz après sa visite à Belzec), etc. Après le départ de son visiteur, Rassinier, décidé à tirer l'affaire au clair, s'enquit auprès d'amis allemands de l'adresse du professeur et lui écrivit. La réponse de Pfannenstiel est datée du 3 août 1963. Ce dernier y dit qu'il serait très heureux de faire la connaissance de Rassinier et lui propose une rencontre à son domicile de Marbourg. Il parle du "colportage hautement incroyable" que constitue le récit de Gerstein et il réclame la plus grande discrétion à son sujet de la part de Rassinier.

Par une lettre manuscrite du 18 septembre 1963, Pfannenstiel donnait à Rassinier des indications pour sa venue à Marbourg. La rencontre eut lieu quelques jours plus tard : Pfannenstiel n'était pas le visiteur du mois de juin.Qui donc était venu sonner à la porte de Rassinier ce jour-là ? (Les photocopies des lettres de Pfannenstiel à Rassinier citées ci-dessus sont à votre disposition.)

[477] b) Le "témoin oculaire" Rudolf Reder.

Un chercheur italien, Carlo Mattogno, a analysé le témoignage rédigé en polonais par Reder. C. Mattogno démontre que ce témoin suit de trop près le récit de Gerstein pour ne pas l'avoir plagié, tout en l'"améliorant". Reder serait arrivé à Belzec le 17 août 1942, c'est-à-dire le même jour que Gerstein; il parle de la panne de moteur, mais précise qu'il s'agissait d'un moteur à essence consommant 80 à 100 litres par jour. Reder est, sur ce point, en contradiction avec Gerstein et Pfannenstiel, qui ont vu un moteur Diesel; ce dernier est très inefficace pour un gazage, puisqu'il dégage essentiellement du gaz carbonique qui n'asphyxie que très lentement (F.B. Berg, "The Diesel Gas Chambers: Myth within a Myth", *Journal of Historical Review*, Spring 1984, p. 24). N'ayant pas levé les yeux, il n'a pas vu la montagne de chaussures et de vêtements (35 à 40 mètres, soit dix ou douze étages); mais, les ayant baissés, il a vu trente fosses contenant chacune 100.000 cadavres; au moment de son évasion, fin novembre 1942, les trente fosses étaient combles et auraient donc contenu trois millions de victimes ! (C. Mattogno, *Il Rapporto Gerstein*, Sentinella d'Italia, 1985, p. 136). M. Wellers dit qu'en 1945-1946 le document Gerstein "n'était pas encore connu du grand public". C'est exact, mais il était connu des milieux proches de la Commission des crimes de guerre auprès des Nations-Unies. En France, le 10 novembre 1945, la Direction de la Justice militaire a envoyé le dossier du SS Gerstein au professeur Charles Gros, délégué français à Londres, pour qu'il le fasse suivre aux autorités polonaises. C'est ainsi qu'en Pologne R. Reder a pu avoir connaissance de ce dossier. A la même époque, il y eut plusieurs autres "circonstances heureuses". Outre la publication en polonais de R. Reder, on "découvrit" aux Pays-Bas un texte manuscrit daté du 25 mars 1943 caché dans un poulailler (*sic*) proche de la maison incendiée d'un résistant; ce document anonyme, rédigé en néerlandais, résumait sommairement le récit de Gerstein; en Allemagne même, à l'hôtel Mohren de Rottweil, où Gerstein séjourna au début de sa captivité, on "découvrit" une version en allemand que l'officier SS aurait laissée à l'intention de sa veuve.

[478] c)*Les témoignages d'un civil polonais et de quatre anciens* SS. Sur ces cinq témoignages, on notera d'abord qu'en fait un seul décrit un gazage homicide. Tous les cinq nous reportent à des sources judiciaires et non pas à des sources historiques. Les sources judiciaires, tout comme les témoignages "oculaires" sur les chambres à gaz homicides, ne manquent pas, même pour les camps où *personne ne soutient plus que ces chambres existaient*. Nous ne citerons qu'un seul témoignage, celui du Dr. Frantz Blaha, ancien directeur d'un hôpital tchèque; ce déporté est l'auteur d'un rapport sous serment qui porte la cote PS-3249 (TMI, XXXII, p. 56-64) et qui fut lu à la barre du TMI-Nuremberg, le 11 janvier 1946 (TMI, V, p. 175) : on y constate que ce médecin aurait eu à examiner les premières victimes de la chambre à gaz homicide de Dachau. Or, il est aujourd'hui admis que personne n'a été gazé à Dachau.

II. Les portes de bois des chambres à gaz

J'ai qualifié de sommaires les portes des chambres à gaz de Belzec qui, selon Gerstein et Reder, étaient en bois. "Ridicule !" s'exclame M. Wellers, qui affirme que "dans les chambres à gaz de tous les camps d'extermination, les portes étaient en bois". Or, dans le document hollandais mentionné ci-dessus, les portes sont en fer ("een ijzeren deur"). Au camp de Majdanek également, les portes auraient été en fer ou en acier. On lit, en effet, dans *Chambres à gaz, secret d'Etat*, p. 219 : "Les portes de fer munies de garnitures de caoutchouc (...) furent livrées par la firme Auert de Berlin", et, plus loin, à la même page : "Le tribunal de Düsseldorf (...), dans son arrêt, parle d'au moins trois chambres en béton, munies de portes d'acier étanches". Pour montrer l'incohérence des récits sur Treblinka, j'ai fait état du document de Nuremberg PS-3311, qui établit l'existence dans ce camp de chambres à vapeur et non pas de chambres à gaz. Sur ce point-là, M. Wellers s'en prend vivement à ma thèse et va jusqu'à mettre en cause la compétence des membres du jury. Il dit que le PS-3311 est "un exemple de document fantaisiste inutile" (sur ce point je ne le contredirai pas), signé "d'un certain Tadeusz Cyprian" et "resté dans les archives (de Nuremberg) comme beaucoup d'autres papiers inutilisés".

[479] La réalité est la suivante : le Dr Tadeusz Cyprian était un personnage officiel : "Polish Deputy Representative on the United Nations War Crimes Commission in London" (TMI, XXXII, p. 154). Son document fut présenté à titre de preuve le 14 décembre 1945 (cote d'audience US-293) par le commandant Walsh, substitut du procureur général US; les phrases suivantes furent lues à Nuremberg devant le TMI: "A la fin d'avril 1942, la construction des trois premières chambres était terminée et des massacres en masse devaient y avoir lieu par la vapeur (...) Quand les chambres étaient complètement remplies, on les fermait hermétiquement et on faisait entrer la vapeur" (TMI, III, p. 570-571). En application de l'article 21 de son statut, le TMI fut tenu de considérer comme preuve authentique le document PS-3311 (TMI, I, p. 17, confirmé par TMI, XXXII, p. 154, où figure, juste avant la signature du Dr Cyprian, suivie de son titre, la formule en anglais qui signifie : "document soumis par le gouvernement polonais au Tribunal Militaire International par le soussigné"). M. Wellers exprime les invraisemblances du récit de Gerstein de la façon suivante : Gerstein n'aurait appris les données chiffrées que par "ouï-dire", de seconde main"; il s'agirait "tout au plus de la transmission d'une information dont la source reste inconnue (*sic*) et reçue par un homme profondément troublé". Nous savions déjà que Gerstein se trompait (ou mentait, ou inventait) quand il affirmait que Hitler et Himmler étaient présents à Belzec le 15 août 1942 pour veiller à l'accélération de l'extermination, ainsi que lorsqu'il relatait la présence de Pfannenstiel à Treblinka où le professeur aurait prononcé une allocution, etc. Si, en plus, le cœur même du récit contient sur des points essentiels la relation de choses apprises par ouï-dire ou de seconde main, que reste-t-il de son témoignage ?

C'est la question que je posais dans ma thèse, et c'est à cette question qu'il fallait répondre.

[480] **Deuxième texte en droit de réponse.**

J'ai lu dans le numéro 122 du *Monde Juif* les observations de M. Georges Wellers à propos de mon premier texte en droit de réponse daté du 27 mai 1986 et publié dans le même numéro de votre revue. Voici ma réponse, aussi brève que possible :

1) – M. Wellers m'a fait quelques compliments au début de son article, par ailleurs très hostile, publié dans le n° 121 de votre revue. A titre de réciprocité, je dirai que M. Wellers est le *seul* à avoir le mérite de tenter de critiquer ma thèse sur le "Rapport Gerstein" en utilisant quelques arguments et pas seulement un flot d'invectives. Cela dit, M. Wellers continue dans sa réplique à s'ériger en professeur de morale; c'est ainsi qu'il qualifie mes amis de "complices". Le dictionnaire Larousse donne comme définition du mot "complice" : "qui participe à une action répréhensible, secrète". Cette définition ne peut donc pas s'appliquer à notre action qui est légale et se déroule au grand jour. Pour ma part, je n'ai jamais dit ou écrit publiquement que, le 30 mai dernier, M. Wellers, qui présidait une table ronde à l'Institut d'Histoire du Temps Présent pour condamner solennellement ma thèse, était entouré de ses "complices".

2) – Le rappel de ma collaboration intermittente à un périodique belge, il y a un quart de siècle, n'a guère de rapports avec ma thèse soutenue en 1985.

3) – *Affaire Pfannenstiel* : M. Wellers préfère son "roman" au mien, ce qui est son droit. Mon point de vue sur la rencontre entre M. Rassinier et un interlocuteur mystérieux en juin 1963 est fondé sur des lettres écrites et signées par le professeur Pfannenstiel et sur le témoignage de la veuve de M. Rassinier. Je note que M. Wellers refuse de prendre connaissance de ces lettres et de ce témoignage. Quant à sa propre interprétation de la fameuse rencontre, elle date de 1977, soit dix ans après la mort de Paul Rassinier. M. Wellers ne courait donc pas le risque d'être contredit par l'historien.

[481] 4) – Le chercheur (M. Wellers place le mot entre guillemets) Carlo Mattogno est-il un Roques italien ? ou bien Henri Roques est-il un Mattogno français ? La question restera toujours sans réponse. L'important, c'est que deux chercheurs (sans guillemets) qui s'ignoraient mutuellement jusqu'au début de 1985 sont parvenus isolément à des conclusions très proches les unes des autres sur le "Rapport Gerstein".

5) – *Chambres à gaz à Majdanek ?* Il est bien évident que je ne reconnais pas l'existence de chambres à gaz à Majdanek. Si je le faisais, je serais plus "exterminationniste" que le docteur Martin Broszat, directeur de l'*Institut für Zeitgeschichte* de Munich. M. Wellers, au cours de l'émission "Découvertes" le 23 mai dernier sur *Europe N° 1*, a dû entendre comme moi les déclarations suivantes d'un de mes adversaires : "Il a entièrement raison, M. Broszat (...) Les chambres à gaz n'ont existé que sur les territoires de la seule Pologne. Il y avait bien les cinq camps d'extermination : Auschwitz, Belzec, Sobibor, Treblinka et Chelmno. Bon . Et c'est là-bas où on a gazé les gens". Comme il est aisé de le constater, le camp de Majdanek est absent de la liste.

6) – *Hitler et Himmler le 15 août 1942 à Belzec ?*

Je n'ai jamais prétendu que Gerstein était l'*auteur* de cette affirmation. M. Wellers est invité à se reporter à la page 237 de ma thèse, où l'on peut lire : "Vantardise du général SS (Globocnik), ont prétendu certains. Impossible, elle aurait vite été découverte par les conversations de Gerstein avec les responsables du camp de Belzec".

7) – M. Wellers maintient son opinion sur ma thèse à laquelle il dénie toute valeur scientifique.[1] Je me contenterai de lui opposer le point de vue d'un membre de l'Institut, ancien déporté NN; cet éminent historien, que les règles du droit de réponse m'interdisent de nommer, a écrit, dans le journal *Ouest-France* (premier quotidien français) daté du 2 et 3 août 1986 : "Si j'avais été membre du jury, j'aurais probablement donné la mention Très Bien à la thèse de M. Roques".

[1] Note de l'Aaargh: Rappelons que Wellers n'avait pas le moindre diplôme en sciences humaines, qu'il était chercheur en physiologie et n'était même pas capable d'énumérer ses diplômes dans cette discipline. Voyez le dictionnaire biographique à son nom. Le contraste avec le doyen M. de Boüard, qui soutint Roques, est frappant.

Annexe IV

La prise de position du doyen Michel de Boüard, historien, membre de l'Institut, ancien déporté NN au camp de Mathausen

Michel de Boüard a appartenu de 1946 à 1981 au Comité d'histoire de la seconde guerre mondiale; il est actuellement membre de l'Institut d'histoire du temps présent, au sein de la commission Résistance et Déportation. Dès le début de mai 1986, Michel de Boüard exprima sa solidarité à son collègue, le professeur Jean-Claude Rivière. Il le fit par une lettre personnelle qui fut diffusée, puisqu'on en trouve le texte intégral dans la *Tribune de Loire-Atlantique* (n° du 7 août 1986). Nous en reproduisons le fac-similé la page suivante. Par ailleurs, au début d'août 1986, deux articles publiés par *Ouest-France* firent sensation; le premier, dû à Jacques Lebailly, s'intitulait : – Qui était Kurt Gerstein ? Un Saint ? Un Mythomane ?" Le second article, dû au même auteur, consistait essentiellement en une interview du doyen de Boüard. Le journaliste commence par mentionner que l'historien, ancien déporté au titre de [483] la Résistance, à Mauthausen, *ne peut passer pour un chercheur du dimanche ou un nostalgique du nazisme*. M. de Boüard commence sans ambages par déclarer : *Si j'avais été membre du jury, j'aurais probablement donné la mention "Très bien" à la thèse de M. Roques.*

Puis il continue : "La thèse de M. Roques se définit par son titre : Les confessions de Kurt Gerstein. Etude comparative des différentes versions. Edition critique. Le témoignage de Gerstein était connu depuis 1947. On avait plusieurs versions. C'est un texte important puisque tous ceux qui ont parlé des camps de concentration ont allégué ce témoignage. Il était mal connu et utilisé avec une désinvolture qu'un historien ne peut tolérer. (On a coupé des passages gênants parce qu'invraisemblables, on a mêlé des versions différentes, etc.) La thèse est une bonne édition critique. Il est vrai que l'on sent parfois une certaine... partialité, mais quelle est la thèse qui n'en comporte pas ? Une thèse, ça se discute et j'aurais été membre du jury, j'aurais discuté avec l'auteur. Je ne souscris d'ailleurs pas à tout, mais il fallait une étude critique. C'est fait et je dis merci M. Roques. En tous cas, il est inexact que ce soit une thèse qui, pour le lecteur que je suis, nie l'existence des chambres à gaz."

Plus loin, l'éminent professeur explique, comment, de bonne foi, des déportés comme lui ont pu contribuer à propager un mythe. Ecoutons-le : "Dans la monographie sur Mauthausen que j'ai donnée dans *La Revue d'histoire de la Seconde Guerre Mondiale* en 54, à deux reprises je parle d'une chambre à gaz. Le temps de réflexion venu, je me suis dit : où ai-je acquis la conviction qu'il y avait une chambre à gaz à Mauthausen ? Ce n'est pas pendant mon séjour au camp, car ni moi ni personne ne soupçonnions qu'il pouvait y

en avoir; c'est donc un "bagage" que j'ai reçu après le guerre, c'était admis. Puis j'ai remarqué que dans mon texte - -alors que j'appuie la plupart de mes affirmations par des références– il n'y en avait pas concernant la chambre à gaz..." "Or, j'étais membre du commandement français de l'Organisation internationale de résistance du camp, et nous étions assez bien informé sur ce qui s'y passait."

[485] Après avoir dit qu'il était déchiré entre sa conscience d'historien et son attachement pour ses camarades, anciens déportés, M. de Boüard conclut :"Je suis hanté par la pensée que dans 100 ans ou même 50 les historiens s'interrogent sur cet aspect de la Seconde Guerre mondiale qu'est le système concentrationnaire et de ce qu'ils découvriront. Le dossier est pourri. Il y a, d'une part, énormément d'affabulations, d'inexactitudes, obstinément répétées, notamment sur le plan numérique, d'amalgames, de généralisations et, d'autre part, des études critiques très serrées pour démontrer l'inanité de ces exagérations. Je crains que ces historiens ne se disent alors que la déportation, finalement, a dû être un mythe. Voilà le danger. Cette idée me hante." On comprendra le travail qui se fait dans les consciences des universitaires historiens après le soutien exceptionnellement courageux apporté à Henri Roques par ce grand universitaire, unanimement respecté, qui s'appelle Michel de Boüard.

[486]

Annexe V

De l'affaire Gerstein à l'affaire Roques

Communication faite à la 8e Conférence annuelle révisionniste, organisée par l'Institute for Historical Review à Los Angeles les 9, 10, et 11 octobre 1987.

Le 21 février 1979, le journal *Le Monde*, quotidien parisien du soir, publia un texte intitulé "La politique hitlérienne d'extermination : une déclaration d'historiens". Cette déclaration, dont le style voulait être solennel et dont les conclusions voulaient être irréfutables, avait été rédigée par deux personnes :

- Léon Poliakov, ancien directeur de recherches au C.N.R.S. (Centre National de la Recherche Scientifique), auteur de livres à grande diffusion traduits en plusieurs langues et souvent réédités, tous consacrés à l'antisémitisme et aux persécutions subies par les Juifs sous le IIIe Reich (par exemple : *Bréviaire de la Haine*, *Le Troisième Reich et les Juifs*, *Le procès de Jérusalem*);

- Pierre Vidal-Naquet, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes en [487] Sciences Sociales à Paris, historien spécialiste de l'Antiquité, mais également chef de file des universitaires qui, à l'époque, avaient décidé de s'opposer énergiquement aux thèses révisionnistes exposées en France par le professeur Robert Faurisson. Pierre Vidal-Naquet fit paraître en 1980 un ouvrage portant comme titre : *Les Juifs, la mémoire et le présent*.

Poliakov et Vidal-Naquet avaient obtenu, pour cautionner leur texte, les signatures de 32 autres historiens. Parmi ces derniers, qui travaillaient ou enseignaient au Collège de France, au C.N.R.S., dans des universités françaises, à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, on pouvait relever les noms de quelques universitaires très connus en France comme historiens. Il convient toutefois de noter qu'il n'y avait qu'une faible minorité de spécialistes de l'histoire contemporaine et plus particulièrement de la Seconde Guerre mondiale.

La déclaration commençait ainsi :

> Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, il est arrivé à maintes reprises que des publicistes, prenant parfois le titre d'historiens, aient mis en cause la véracité des témoignages sur la politique hitlérienne d'extermination. Ces témoignages

> avaient, en 1945, une évidence aveuglante. La grande majorité des déportés sont aujourd'hui morts. Il nous reste leurs textes et les archives du IIIe Reich, mais cette documentation n'empêche pas toujours des réflexes qui ne sont "critiques" qu'en apparence.

La déclaration se terminait par les phrases ahurissantes suivantes :

> **Il ne faut pas se demander comment, *techniquement*, un tel meurtre de masse a été possible. Il a été possible techniquement puisqu'il a eu lieu.** Tel est le point de départ obligé de toute enquête historique sur ce sujet. Cette vérité, il nous appartenait de la rappeler simplement : il n'y a pas, il ne peut y avoir de débat sur l'existence des chambres à gaz.

En outre, dans le 4e paragraphe de ce texte portant en sous-titre : "Les témoignages", on pouvait lire ceci :

> Un témoignage, un document peuvent toujours être suspectés. La critique des textes est une des règles fondamentales de notre profession.

Personnellement, j'ai retenu tout particulièrement cette dernière phrase et je me suis interrogé : existe-t-il des critiques de textes [488] suffisamment solides pour les rares témoignages écrits qui prétendent attester l'existence de chambres à gaz homicides dans les camps de concentration nazis ?

A cette question, j'ai répondu par la négative. Or, dans cette déclaration d'historiens, un témoignage écrit était partiellement reproduit; il s'agissait de ce que l'on appelle habituellement le "rapport Gerstein" (en allemand, Gerstein Bericht). Les rédacteurs de la déclaration, Léon Poliakov et Pierre Vidal-Naquet, le présentaient en ces termes :

"Parmi tant et tant de témoignages qui ne peuvent évidemment émaner de ceux qui ont été tués, faut-il rappeler celui du S.S. Gerstein qui tenta en vain d'alerter, dès 1942, les autorités civiles et religieuses sur ce qui se passait dans ces camps? Ecrit par lui-même, le 26 avril 1945, pour les autorités françaises, dans un français hésitant, son récit, indiscutable sur l'essentiel, de ce qu'il a vu à Belzec, n'en est que plus saisissant". Ce préambule était suivi d'un extrait du rapport Gerstein dans sa version la plus connue portant la cote PS-1553, du Tribunal Militaire International de Nuremberg, au total 55 lignes réparties sur deux colonnes du journal *Le Monde*, à la page 23. Pourquoi ce témoignage a-t-il été choisi "parmi tant et tant d'autres" ? Vraisemblablement parce que L. Poliakov et P. Vidal-Naquet le tiennent pour le plus convaincant des témoignages écrits relatifs au problème des chambres à gaz homicides. Léon Poliakov avait une longue pratique de ce témoignage puisqu'il l'avait très souvent utilisé dans plusieurs de ses ouvrages. Pierre Vidal-Naquet, quant à lui, a fait confiance à Léon Poliakov, considéré comme l'un des meilleurs spécialistes, peut-être même le meilleur spécialiste français de la question. Quant aux 32 cosignataires de la déclaration, il est très probable que le rapport Gerstein leur était à peu près inconnu, mais la notoriété des deux rédacteurs de la déclaration leur suffisait. Le témoignage de Gerstein offre un caractère unique : il est le

seul à avoir été donné spontanément par un officier allemand ayant appartenu à la Waffen S.S. Gerstein fut qualifié par ses hagiographes de "saint égaré dans notre siècle", d'"espion de Dieu". Pour Poliakov, cet Allemand fut "un Juste parmi les Gentils". Pourtant, le rapport Gerstein avait mal commencé sa carrière; il fut, en effet, refusé comme preuve par le Tribunal Militaire de Nuremberg qui avait évoqué ce document dans sa [489] séance du 30 janvier 1946. Par la suite, le récit de Gerstein fut utilisé en justice, notamment dans le procès des médecins en novembre 1947 et, plus tard, dans le procès Eichmann à Jérusalem, en 1961. Si une critique de textes se révélait indispensable, il m'apparut clairement qu'il fallait commencer par la critique des textes laissés par Gerstein ou qui lui sont attribués.

Je ne suis ni un universitaire, ni un historien. J'ai fait une carrière administrative dans le secteur privé et j'ai pris ma retraite en 1981. Il se trouve que, depuis 1945, je me suis beaucoup intéressé à quelques questions historiques de la Seconde Guerre mondiale; j'ai donc cultivé très longtemps ce que, vous autres Américains, vous appelez, je crois, un hobby.

J'ai été l'ami de l'historien Paul Rassinier que nous reconnaissons tous comme le père spirituel du révisionnisme de la Seconde Guerre mondiale. Il m'arrive souvent de présenter Paul Rassinier à des auditoires qui le connaissent peu ou qui le connaissent mal. C'est, pour moi, un immense plaisir de parler de ce grand honnête homme que fut Paul Rassinier. Mais, je pense qu'il est parfaitement inutile d'évoquer longuement aujourd'hui, dans cette salle, l'historien que vous connaissez bien et que vous admirez. J'avais lu, dans les années 1950 et 1960, les ouvrages de Rassinier; j'avais eu avec lui de longues conversations à son domicile de la banlieue parisienne entre 1962 et 1967, année de son décès prématuré. L'historien m'avait certainement parlé du récit du S.S. Gerstein; à propos du témoin Pfannenstiel, il me fit même remarquer que son nom signifiait "queue de poêle". Ignorant à l'époque que je soutiendrais un jour une thèse sur les textes de Gerstein, je n'avais pas prêté à Paul Rassinier une oreille suffisamment attentive sur ce sujet. J'avais cependant le souvenir d'une présentation comparative faite par Rassinier dans son livre *Le Drame des Juifs européens*. Sur dix à douze pages, il présentait en parallèle :

– d'une part, la version française du document attribuée à Gerstein par Poliakov en 1951 dans *Bréviaire de la Haine*;
– d'autre part, la version française du document attribuée à Gerstein par le Tribunal de Jérusalem en 1961 et présentée par le même Poliakov dans *Le procès de Jérusalem*. [490]

Paul Rassinier relevait des différences importantes et inexplicables pour un même document. De plus, une phrase de l'historien était restée dans ma mémoire: "De tous les témoignages relatifs aux chambres à gaz homicides, m'avait dit Rassinier, le plus fou, le plus extravagant, c'est celui de Gerstein". Or, en 1979, près de douze années après la disparition de mon ami, je retrouvais ce témoignage qualifié de fou et d'extravagant dans une déclaration d'historiens, signée par 34 universitaires français. Je fis part de ma stupéfaction au professeur Robert Faurisson avec lequel j'étais déjà en relations. Il partageait mon indignation, d'autant plus qu'il possédait sur la question une solide

documentation. L'idée de tirer les choses au clair s'imposa progressivement à moi; je relus les livres de Rassinier, ceux de Léon Poliakov, de Saul Friedländer et de Pierre Joffroy. En 1981, je pris ma retraite professionnelle et commençai mon travail de recherche et d'étude. Au cours de cette même année 1981, un procès opposa Robert Faurisson à Léon Poliakov, le premier ayant écrit, dans un de ses ouvrages, que le second était un manipulateur et un fabricateur de textes, à propos, justement, du récit de Gerstein. Poliakov, poussé par son entourage, porta plainte en diffamation contre Faurisson. Cité à la demande du professeur comme témoin pour ce procès, j'avais préparé à l'intention des juges un mémoire qui faisait apparaître de manière évidente les manipulations et les fabrications de textes réalisées par Poliakov. Mais l'avocat général rappela dans son réquisitoire qu'il y avait diffamation à l'égard de quelqu'un dès l'instant où l'on tenait des propos portant atteinte à sa réputation, même si ces propos étaient vrais. En conséquence, le professeur Faurisson fut condamné. Quant à moi, très décidé à préparer une thèse universitaire pour présenter une édition critique des "confessions" de Kurt Gerstein, je réussis à obtenir l'accord d'un professeur de lettres pour qu'il devienne le rapporteur de ma thèse.

Le 5 février 1982, je m'inscrivis très régulièrement à l'université de Paris IV-Sorbonne.

Mes recherches s'effectuèrent essentiellement à deux endroits :

1) aux Archives de l'Eglise évangélique de Bielefeld, en Westphalie, qui possède un dossier unique concernant Gerstein; la plupart des documents ont été remis à ces Archives par la veuve [491] de l'ancien officier S.S. C'est là que j'ai découvert une sixième version des "confessions" s'ajoutant à cinq versions déjà connues, mais jamais publiées intégralement;

2) à la Direction de la Justice militaire à Paris, où est conservé le dossier du criminel de guerre Kurt Gerstein, inculpé d'assassinat et de complicité le 5 juillet 1945 par un juge d'instruction militaire français. Le dossier Gerstein avait mystérieusement disparu des archives militaires françaises de novembre 1945 à août 1971. A cette dernière date, il avait été retrouvé "par hasard" et il semble que personne avant moi n'ait cherché à étudier sérieusement les pièces que ce dossier contient.

Lorsque j'eus rassemblé un nombre important de documents, souvent inédits, je commençai la rédaction de ma thèse. Mon directeur de thèse de la Sorbonne me conseilla; j'avais fort besoin de ses conseils, car je n'étais pas familiarisé avec les méthodes universitaires applicables à la critique des textes. J'avais envisagé de consacrer un chapitre aux coupures de textes, aux substitutions de mots et de chiffres, aux amalgames faits en utilisant des extraits de versions différentes, etc. Mon directeur de thèse n'approuva pas mon projet; ce chapitre aurait mis en cause le sérieux d'auteurs connus pour leurs ouvrages "exterminationnistes". J'ai donc opté pour une autre méthode : tout au long de ma thèse, j'ai signalé les anomalies inexplicables dans de nombreuses prétendues reproductions des textes de Gerstein.

Mon travail se présente donc de la façon suivante :

Introduction
Chapitre I : Etablissement des textes
Chapitre II : Authenticité des textes
Chapitre III : Véracité des textes
Chapitre IV : Les "confessions" de Gerstein devant leurs lecteurs
Conclusion.

A la fin du chapitre I, j'ai dressé de grands tableaux qui permettent de comparer les principaux extraits des "confessions" de Gerstein dans leurs six versions, et même dans leurs huit versions, puisque la version n° 5 présente deux textes en français différents et une traduction en anglais. L'étude de l'authenticité des textes me conduit à mettre en doute l'authenticité des deux versions rédigées en allemand; je considère [492], en effet, que ces textes allemands ont été fabriqués, au moins partiellement, à partir des textes en français qui, eux, semblent avoir été rédigés par Gerstein. L'un de ces deux textes, celui qui est daté du 4 mai 1945, a d'ailleurs été retrouvé au printemps de 1946, dans des circonstances peu claires, à l'hôtel Mohren de Rottweil dans le Wurtemberg, où Gerstein avait été interné comme prisonnier de guerre par l'armée française.

Quant à la véracité des textes, elle trouve son point fort dans le relevé des invraisemblances et des étrangetés qui parsèment le récit de l'ex-officier S.S. J'en ai énuméré 29, mais j'ai bien conscience que ma liste est incomplète. Je ne vous infligerai pas l'énoncé de ces vingt-neuf invraisemblances; certaines sont d'ailleurs bien connues.

– Selon Gerstein, dans trois petits camps de Pologne nommés Belzec, Treblinka et Sobibor, on exterminait 60 000 personnes par jour. Or, pour ces trois camps, l'*Encyclopaedia Judaica* donne les statistiques suivantes, qui ne reposent d'ailleurs sur aucun fondement scientifique : 1 600 000 personnes, ce qui est déjà peu crédible. Selon Gerstein, le total des victimes serait de 28 millions, à raison de 60 000 morts journalières pendant les périodes officielles de fonctionnement des trois camps. D'ailleurs, dans la version qui porte la cote PS-1553, Gerstein lui-même donne le chiffre de 25 millions de victimes.

– Cet étrange officier S.S. qui ne manquait pas d'imagination a vu des tas de chaussures ou de linge qui atteignaient 35 à 40 mètres de hauteur, soit l'équivalent de 10 à 12 étages. N'a-t-il pas eu conscience de l'absurdité d'une telle affirmation ? Comment aurait-on pu accéder à de telles hauteurs pour placer ces chaussures ? Ces monticules, en outre, auraient été repérables de très loin, alors que Gerstein nous dit que l'extermination dans les camps devait se dérouler dans le plus grand secret.

– Gerstein nous dit encore, dans chacune des versions de son récit, que 700 à 800 personnes étaient entassées debout dans une pièce de 25 m2. Une simple division permet de s'interroger sur la possibilité d'entasser 30 personnes environ sur 1 m2.

– Enfin, Gerstein se vante d'avoir fait disparaître son stock d'acide cyanhydrique en l'enterrant 1 200 m avant l'entrée du camp. On peut déjà penser que l'opération ne dut pas être facile.

– Mais, pour comble d'invraisemblance, l'officier S.S. prétend que personne ne lui a demandé de rendre compte de sa mission à [493] son retour à Berlin. Etait-il courant, dans l'armée allemande comme d'ailleurs dans n'importe quelle armée du monde, de charger un officier d'une mission ultra-secrète et de ne pas se soucier de savoir si cette mission avait été remplie ?

La conclusion de ma thèse explicitait les buts que je m'étais proposé d'atteindre :

1) offrir aux historiens, par mon édition critique des textes appelés communément "rapport Gerstein", une base solide à partir de laquelle ces historiens pourront confronter leurs opinions;

2) démontrer que le récit de l'officier S.S. n'a pas la valeur que l'on doit exiger d'un document historique;

3) inciter mes lecteurs à se poser des questions, tout particulièrement la question suivante : pourquoi les "exterminationnistes" considèrent-ils comme un témoignage capital, comme une des meilleures preuves de l'existence des chambres à gaz, un texte aussi extravagant, aussi bourré d'invraisemblances ? Je terminais ma conclusion par une formule empruntée à un auteur français d'origine juive, Raymond Aron : "l'esprit fécond du doute". L'expression est très belle; elle exprime simplement la nécessité d'exercer son esprit critique dans toute étude scientifique, y compris naturellement dans le domaine historique.

Mon travail était terminé au début du mois d'avril 1984; je remis à cette date un exemplaire de ma thèse au professeur de la Sorbonne qui avait accepté de diriger mon travail. J'aurais dû normalement soutenir ma thèse dans les semaines suivantes, en tous cas avant le 30 juin 1984. Mais il fallait un jury composé de trois professeurs; mon rapporteur de thèse, professeur de lettres, devait donc trouver deux collègues, dont au moins un historien pour constituer ce fameux jury. Il m'avait prévenu : en raison du "caractère explosif" de cette thèse, il allait falloir un jury "au-dessus de tout soupçon".

J'avais moi-même proposé comme membres du jury les trois professeurs qui, l'année suivante, constitueraient un jury à l'université de Nantes. Mais le professeur de Paris-Sorbonne les avait récusés. En fait, mon rapporteur parisien était victime du terrorisme intellectuel qui sévit en France comme dans tous les pays d'Europe et même en Amérique du Nord. Il était effrayé par la perspective de cautionner une thèse qui allait alimenter le courant révisionniste.

[494] Les mois passèrent sans que la situation puisse s'améliorer. Au début de 1985, j'ai demandé au professeur parisien de se désister et j'ai accepté avec une grande joie l'offre d'un professeur courageux de l'université de Nantes de devenir mon nouveau rapporteur

de thèse. Le jury fut alors rapidement constitué. Il m'est particulièrement agréable de vous donner les noms de ses membres à cette tribune. Ce sont :

– le professeur Jean-Claude Rivière, qui enseigne les Lettres à l'université de Nantes;
– le professeur Jean-Paul Allard, qui enseigne la langue et la littérature allemandes à l'université de Lyon-3;
– le professeur Pierre Zind, qui enseigne l'histoire contemporaine à l'université de Lyon-2 (décédé en 1988).

Ma soutenance de thèse a eu lieu le 15 juin 1985 dans des conditions parfaitement régulières. A l'automne de l'année 1985, un communiqué a été envoyé à la presse et à un certain nombre d'historiens pour les informer du succès de ma soutenance. A l'exception de quelques échos dans des journaux amis, ce fut le grand silence jusqu'en avril 1986.

Le 18 avril 1986 (retenez bien cette date), une lettre me fut adressée par l'université de Nantes pour me prévenir que mon diplôme était à ma disposition; on me proposait de venir le chercher ou bien d'envoyer une petite somme pour que ce diplôme me soit envoyé par la poste. Ayant l'esprit et la conscience parfaitement tranquilles, je n'ai pas fait le voyage à Nantes. Je le regrette, bien sûr, car le diplôme m'aurait alors été remis et je pourrais aujourd'hui vous le montrer...Vers le 23 ou 25 avril, c'est-à-dire quelques jours plus tard, le professeur Jean-Claude Rivière me téléphona pour me dire son affolement: le numéro du premier trimestre 1986 de la revue *Le Monde Juif* venait d'être abondamment distribué à l'université de Nantes, et surtout des exemplaires gratuits avaient été répartis dans les boîtes à lettres du personnel enseignant et du personnel de direction. Ce numéro contenait un long article de Georges Wellers, directeur du *Monde Juif* et, en même temps, membre important du comité directeur du *Centre de Documentation Juive Contemporaine* de Paris. L'article de Wellers ne concernait pas véritablement les problèmes soulevés dans ma thèse : du point de vue scientifique, ou historique, il était quasiment insignifiant. Mais c'était une attaque [495]de *propagande* bien ciblée et tout à fait persuasive; et il ne faut pas oublier que la grande majorité des personnes qui l'ont lu - en toute innocence - n'avaient pas lu ma thèse (pas encore publiée à l'époque) et qu'elles ne connaissaient donc absolument pas les réelles questions traitées dans mon travail universitaire. En tout cas, s'il y a un compliment à faire à Georges Wellers, c'est que son article représentait une entreprise de propagande habile et bien élaborée. Le but essentiel n'était pas, bien sûr, de réfuter ma thèse sur des points précis ou sur leur interprétation, mais de mettre l'université dans l'embarras; et là, il a bien réussi. Dès la parution de ce numéro du *Monde Juif,* le "scandale" de l'affaire Roques éclatait. Pendant trois semaines, le scandale s'amplifia mais ne déborda pas la région de Nantes. L'affaire Roques atteignit Paris et toute la France les 22 et 23 mai 1986. Un prétendu débat sur ma thèse fut organisé un soir, à une heure de grande écoute, sur un poste de radio parisien *Europe N° 1*. En guise de débat, ce fut plutôt une tentative de lynchage médiatique. J'avais auprès de moi mon ami et avocat, Maître Eric Delcroix; nous étions donc deux, face à six adversaires habitués pour la plupart aux débats radiophoniques. Au cours de l'émission, deux ministres, dont le ministre de la Recherche et de l'Enseignement supérieur, intervinrent par téléphone. Madame Simone Veil, député européen, ancienne présidente du Parlement européen, ancienne déportée à Auschwitz, intervint également

dans ce débat. Nous nous sommes assez bien sortis, Me Delcroix et moi, du guet-apens qui nous avait été tendu; nos adversaires perdirent leur sang-froid au point d'en venir aux injures. Et le lendemain 24 mai, toute la presse nationale parla de l'"affaire", souvent en première page.

Le 28 mai eut lieu une manifestation à Paris devant le Mémorial juif, avec la présence de plusieurs ministres et personnalités politiques. Le même jour, l'affaire fut traitée avec indignation à l'Assemblée nationale à Paris et également à la Knesset à Jérusalem.

Le 30 mai, quelques personnes considérées comme des historiens se réunirent à l'Institut d'Histoire du Temps Présent pour déclarer devant la presse que ma thèse était "absolument nulle". Naturellement, cette table ronde était entièrement composée de théoriciens exterminationnistes. C'est la première fois dans l'histoire [496]de l'université française qu'une thèse acceptée par un jury normalement constitué est rejetée par une sorte de contre-jury extra-universitaire s'arrogeant un tel droit et, qui plus est, en l'absence du candidat. Il paraissait certainement superflu à ces doctes censeurs de m'inviter à défendre devant eux mon travail; de toute évidence, ils ne souhaitaient pas m'entendre démontrer la non-fiabilité du témoignage de Gerstein.

Tout au long du mois de juin 1986, c'est-à-dire un an après la soutenance de la thèse, le recteur de l'académie de Nantes dut effectuer un étrange et laborieux travail; chargé par le ministre de la Recherche et de l'Enseignement de procéder à une enquête administrative, il examina à la loupe mon inscription à l'université de Paris IV-Sorbonne, le transfert de mon dossier à l'université de Nantes et les conditions dans lesquelles ma soutenance de thèse avait été réalisée. En réalité, il devait impérativement fournir à son ministre un rapport d'enquête faisant apparaître des vices de forme. Vous savez tous qu'en cherchant avec acharnement, on finit toujours par trouver n'importe où un vice de forme : le cas échéant, un vice de forme peut aussi se fabriquer. C'est ainsi qu'une signature de fantaisie, d'ailleurs parfaitement inutile, fut "découverte" sur le procès-verbal de ma soutenance de thèse. Je n'en dirai pas plus sur cette ridicule affaire, mais si une question m'est posée à ce sujet, je vous donnerai dans ma réponse toutes les explications souhaitables.

Le mercredi 2 juillet 1986, au cours d'une conférence de presse tapageuse, le ministre Alain Devaquet, flanqué du recteur de l'académie de Nantes et de l'administrateur de l'université de Nantes, annonça à tous les médias l'annulation de ma soutenance de thèse. La morale de cette histoire est exprimée par un proverbe français qui a probablement son équivalent dans les pays anglophones : "Quand on veut noyer son chien, on prétend qu'il a la rage".

Interrogé le soir même par les journalistes de la radiodiffusion française, j'ai déclaré en substance : "J'accueille avec un grand éclat de rire la décision du ministre. Comme on est incapable de s'attaquer au fond de ma thèse, on a cherché avec acharnement un prétendu vice de forme pour annuler la soutenance. Le procédé est ridicule et scandaleux. Mais ma thèse existe et nombreux sont ceux qui voudront la lire. Dès maintenant, j'introduis un recours [497] devant le tribunal administratif de Nantes pour retrouver mon doctorat d'université". Le séisme médiatique parti de Nantes fin avril 1986 a atteint le 3 juillet vos

"voisins" de Los Angeles, à savoir le fameux Centre Simon Wiesenthal. A l'annonce de l'annulation de ma soutenance de thèse, ce Centre a publié un communiqué particulièrement insultant pour la France. Voici, en effet, ce que l'on peut y lire : "Cette mesure montre que la France reconnaît non seulement sa responsabilité envers les victimes de l'Allemagne nazie, mais aussi la menace que font peser sur les normes universitaires et sur la vérité historique ceux qui tentent de nier les crimes du IIIe Reich allemand ou de disculper celui-ci".

Le même jour, le Premier ministre français a fait savoir, par l'intermédiaire de son porte-parole, que "solennellement et personnellement, il était outré". N'imaginez pas que M. Chirac fût outré par l'insolent communiqué du Centre Simon Wiesenthal ! Non, il fut outré "par le sujet de [ma] thèse, son manque de sérieux et le ton adopté". Il est bien superflu de chercher à savoir si M. le Premier ministre a lu ou a fait lire ma thèse, même partiellement. Certaines attitudes et déclarations des "grands de ce monde" sont souvent dictées par des réflexes conditionnés.

Quatre semaines exactement après l'extravagante décision ministérielle, j'ai tenu à mon tour une conférence de presse dans un grand hôtel parisien. L'association S.O.S.-Racisme, qui milite, avec de puissants appuis publics et privés, pour un melting-pot français, avait envoyé deux ou trois dizaines de ses membres pour m'empêcher de tenir ma réunion. Ces perturbateurs réussirent seulement à retarder cette réunion pendant une heure et demie environ. Lorsque la police, alertée depuis le début, se décida à intervenir, les chahuteurs disparurent en quelques secondes et la conférence de presse put se dérouler normalement. Paradoxalement, les auditeurs les plus attentifs furent des journalistes étrangers, en particulier arabes et chinois. Mon prétendu "racisme" ne semblait pas les avoir choqués. Ma conférence de presse était présidée par une jeune femme suisse, professeur de français et d'histoire dans un lycée de Lausanne; elle s'appelle Madame Mariette Paschoud; elle avait été l'une des premières à rendre hommage au sérieux de ma thèse dans un article publié par un périodique de Lausanne. Dès son retour en Suisse, Mariette Paschoud fut l'objet d'une campagne de [498] calomnies menée par la presse de son pays et attisée par certains notables fort influents, notamment le Grand Rabbin de Lausanne. Pendant plus de six mois s'est développée l'affaire Paschoud, à l'issue de laquelle Mariette Paschoud dut quitter son poste d'enseignante et accepter sa mutation dans un service d'archives; ainsi, n'étant plus en contact avec des élèves et des collègues, elle ne risque plus de les "polluer idéologiquement".

Heureusement, l'affaire Roques comporte aussi des événements encourageants. Les 1er et 2 août 1986, le quotidien régional *Ouest-France*, qui a la plus grande diffusion de tous les quotidiens français, a publié deux articles pour soutenir ma thèse; il a, en particulier, fait paraître un entretien avec un universitaire de grand renom, Michel de Boüard, historien, membre de l'Institut de France. Monsieur de Boüard avait été déporté pour faits de résistance pendant l'occupation au camp de concentration de Mauthausen; à ce titre, il porte de nombreuses décorations et il appartient comme historien à l'Institut d'Histoire du Temps Présent. Avec une grande honnêteté intellectuelle et un grand courage, compte tenu du climat qui entourait l'affaire Roques, M. de Boüard a déclaré notamment : "La

thèse de M. Roques est une bonne édition critique. Si j'avais été membre du jury, j'aurais probablement accordé la mention Très Bien à cette thèse". La prise de position d'un universitaire aussi compétent et aussi respecté que M. de Boüard troubla fort la conscience de beaucoup de ses collègues.

Un autre soutien me fut particulièrement précieux : celui d'un historien très connu en France, Alain Decaux, membre de l'Académie française. A. Decaux, dans une lettre publiée par un quotidien parisien le 13 septembre 1986, a fait le point sur mon affaire; il dit essentiellement qu'après avoir lu intégralement ma thèse il maintient ce qu'il avait déjà écrit à son sujet, à savoir qu'il estime que je suis "l'homme le mieux informé actuellement sur l'affaire Gerstein et que tous les chercheurs devraient désormais tenir compte de [mes] travaux". Il qualifie même mon travail de "remarquable"; il précise cependant qu'il ne partage pas mes conclusions.

Chacun sait que l'on peut estimer qu'une thèse est bonne même si l'on en conteste les conclusions. D'ailleurs, dans l'entretien précédemment cité, M. de Boüard précise : "Une thèse n'est pas un catéchisme. Une thèse, ça se discute...". [499

Dans les derniers mois de 1986 et les premiers mois de 1987, il fut encore souvent question de ma thèse et de mon affaire dans les journaux, à la radio et même à la télévision.

Mon travail de critique de textes sur les "confessions" de Kurt Gerstein a été effectué en vue de servir la science historique dans un esprit révisionniste, et de lui faire accorder le label universitaire. Cette démarche, jugée scandaleuse par les conformistes de tout acabit, a soulevé une tornade dans les médias et dans certains cercles politiques, non seulement en France, mais également à l'étranger, tout particulièrement en Israël. Il convient d'examiner avec une grande attention les réactions suscitées par ma thèse chez les universitaires, notamment chez les historiens.

Le premier universitaire sollicité pour donner son opinion fut le doyen Malvy, administrateur provisoire de l'université de Nantes. M. Malvy, qui est professeur de médecine, a fait, le 5 mai 1986, la déclaration suivante au quotidien *Ouest-France* : "Je souhaite seulement indiquer que les propos exprimés dans une thèse n'engagent que son auteur et en aucun cas l'université dans laquelle la thèse est soutenue. J'ai parcouru ce travail. Il n'y a, hélas, aucune ambiguïté sur la conclusion qui ressort de l'analyse des textes étudiés... Personnellement, cette lecture m'a profondément troublé; chacun en comprendra aisément les raisons : j'avais vingt ans en 1942 et, en 1945, j'étais en Pologne. J'ai eu entre les mains, enveloppé dans des cornets de papier journal, avec ou sans étiquette, ce qui porte un nom : des cendres".

Voilà les termes exacts utilisés par le doyen Malvy. Précisons que M. Malvy, étudiant en médecine en 1945, fit partie d'une mission chargée du rapatriement des déportés; c'est pour cette raison qu'il a visité les camps de concentration de Pologne peu après la fin de la guerre. La déclaration de l'universitaire nantais est, somme toute, honnête; il constate que mon analyse des textes me conduit à conclure que le témoignage de Gerstein n'a pas

de valeur historique; il ajoute que la lecture de ma thèse l'a profondément troublé; il rappelle, pour terminer, un souvenir personnel : il a eu, entre les mains, des cornets de papier journal contenant des cendres. Il n'est donc pas question de chambres à gaz homicides dans les propos du doyen Malvy; il a vu simplement des cendres provenant probablement de l'incinération de cadavres dans des fours crématoires.

[500] [501] Le 6 mai 1986, la presse nationale a reproduit la déclaration publiée la veille dans le journal *Ouest-France*, et, naturellement, la reproduction a été souvent infidèle. Ainsi, on a pu lire parfois que le doyen Malvy avait vu, dans les camps de Pologne, "fonctionner les chambres à gaz" (*sic*); on a même pu lire que le doyen Malvy avait eu entre les mains des cornets de papier journal contenant "les cendres des siens" (*sic*). Nous avons là un bel exemple de la désinformation par les médias !

Le second universitaire qui fit connaître son sentiment fut le ministre de la Recherche et de l'Enseignement supérieur, Alain Devaquet lui-même. Curieusement, le ministre se manifesta dans le cadre d'une émission radiophonique à laquelle j'avais été invité le 23 mai, émission dont je vous ai parlé précédemment.

Que dit ce soir-là Alain Devaquet ? Il s'adressa à l'animateur de l'émission, Jean-Pierre Elkabbach, en ces termes : "Vous savez, Monsieur Elkabbach, que le délit d'opinion n'existe pas dans notre société; vous savez que la liberté d'expression est la règle de l'université française. Mais, dans le cas précis, cette liberté conduit à une pseudo-science. C'est la vraie science qui doit répondre et je considère, pour ma part, que la seule, la vraie sanction, qu'elle soit intellectuelle, qu'elle soit morale surtout, c'est l'immense désaveu, l'immense désapprobation, l'immense indignation de toute la communauté scientifique. En particulier, je crois que les vrais historiens doivent se lever en masse".

Comme vous pouvez le constater, le ton du ministre était empreint de passion et de solennité. Il appela ce jour-là à une mobilisation générale contre les révisionnistes. Or, il y a près de dix-huit mois que le ministère a lancé cet appel et nous n'avons encore assisté en France à aucune désapprobation, à aucun désaveu de la communauté scientifique, exception faite de la grotesque table ronde dont je vous ai parlé tout à l'heure. Du côté des historiens reconnus pour leur compétence à l'égard des problèmes de la Seconde Guerre mondiale, ce fut le silence le plus total, et ce silence dure encore. En 1987, nous avons bien constaté une mobilisation générale contre le révisionnisme historique, et particulièrement contre le révisionnisme français ; cette mobilisation fut uniquement médiatique ; elle se déroula à l'occasion du procès à grand spectacle de Klaus Barbie, accompagné, les soirs des derniers jours d'audiences, de la projection télévisée du film *Shoah*.

[501] J'ajouterai un détail pour mes auditeurs qui ne sont pas très attentifs aux péripéties de la politique française : Alain Devaquet n'est plus ministre depuis le commencement de décembre 1986; il fut contraint à démissionner devant des émeutes d'étudiants hostiles à son projet de réforme universitaire. Ses loisirs forcés auraient dû faciliter la tâche de l'ex-ministre pour mener à bien sa mobilisation contre les entreprises révisionnistes en France. S'il a tenté d'agir en ce sens, ce fut probablement sans succès, car personne n'en a entendu

parler. Dans les derniers jours de mai et dans les premiers jours de juin 1986, les pétitions et communiqués pour condamner ma thèse affluèrent. Parmi ces pétitions et communiqués, je citerai seulement :

– le communiqué du Conseil scientifique de l'université de Nantes qui "se désolidarise de l'enseignant responsable de la soutenance", c'est-à-dire de son collègue nantais, le professeur Jean-Claude Rivière, rapporteur de ma thèse;

– la pétition d'un certain nombre d'enseignants de l'université de Paris-VII, parmi lesquels le professeur Pierre Vidal-Naquet, qui est certainement l'instigateur de cette minable pétition.

– Quant à l'ambassadeur d'Israël en France, il s'est permis de donner une leçon de morale à l'Université française; l'hebdomadaire *Tribune Juive* du 6 juin 1986 a reproduit sa déclaration, dans laquelle on lit notamment : "Le devoir des démocraties et de la communauté scientifique est de lutter contre toutes les formes de déstabilisation du monde libre. Les établissements d'enseignement supérieur qui se prêtent au jeu d'étudiants inconscients coopèrent avec les démolisseurs de la civilisation et de la liberté".

Ensuite, il y eut le grand tournant du mois d'août 1986, lorsque l'historien Michel de Boüard, ancien déporté, apporta publiquement son soutien à ma thèse. M. de Boüard a effectué ultérieurement un travail en profondeur auprès de ses collègues historiens; ce travail, méconnu des médias, se poursuit actuellement et l'on en recueille déjà les heureux effets.

Il existe en France une très officielle et très conformiste Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie qui publie une revue intitulée *Historiens et Géographes*. Dans le numéro de juillet-août 1986, des professeurs d'histoire avaient donné libre cours à leur indignation contre la "scandaleuse" thèse de Nantes; [502] dans le courrier des lecteurs, on trouvait une lettre émanant de professeurs de l'académie de Nancy-Metz, portant pour titre : "Contre une "thèse" insoutenable"; une autre lettre, rédigée par des professeurs de Tulle, dans le sud de la France, proclamait : "Honte aux falsificateurs de l'histoire". Rappelons que ces diverses réactions, violemment hostiles, étaient antérieures à la courageuse prise de position du doyen Michel de Boüard, unanimement respecté dans l'université française. J'ai exercé mon droit de réponse à l'égard de la revue *Historiens et Géographes*; mon texte a été publié dans le numéro de décembre-janvier 1987. "Qui sont ces prétendus falsificateurs de l'histoire dont je ferais partie ?" ai-je demandé. J'ai rappelé que la justice française a très nettement fait connaître sa position à l'égard du professeur Robert Faurisson accusé, il y a plusieurs années, de falsification de l'histoire. Refusant de suivre l'accusation, la cour d'appel de Paris, dans son arrêt du 26 avril 1983, a déclaré que, en raison du sérieux des travaux du professeur, "la valeur des conclusions [qu'il défend] relève donc de la seule appréciation des experts, des historiens et du public". J'ai ensuite souligné que l'objet de ma thèse était limité par son titre même; j'ai fait état des soutiens du professeur Michel de Boüard et de l'académicien Alain Decaux; j'ai signalé que Georges Wellers lui-même, pourtant très hostile, avait reconnu que mon étude des

textes était "minutieuse" et que j'avais accompli un "travail considérable". La direction de la revue a accompagné mon texte d'un commentaire qui commence par les mots suivants: "Nos amis Alain Decaux et Georges Wellers ont en effet reconnu les mérites du travail littéraire de M. Henri Roques qui a réuni, comparé et confronté tous les rapports concernant Gerstein. Cela est incontestable. Mais Georges Wellers comme Alain Decaux n'approuvent pas les conclusions de cette étude". Il est aisé de constater comme le ton a changé à mon égard. On n'est plus aux injures et à l'indignation incontrôlée. On reconnaît même les mérites de mon travail "littéraire". On ne parle pas encore des mérites de mon travail "historique", mais il ne faut pas brûler les étapes. On remarquera qu'il n'est encore fait aucune allusion au soutien que m'a apporté l'éminent historien Michel de Boüard. Patience ! La vérité progresse lentement, mais elle progresse.

[503] Une autre revue scientifique française s'intitule *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*; elle est rédigée par des enseignants en histoire qui exercent dans les universités françaises. Le numéro du premier trimestre 1987 contient une étude ayant pour titre "Histoire, déontologie, médias. A propos de l'affaire Roques". Les auteurs de l'étude évoquent, par une documentation concise, l'essentiel du déroulement de l'affaire; ils notent que mon travail alimente le courant révisionniste. Certes, ils ne prennent pas partie en faveur de ma thèse, mais ils se réfèrent cette fois à plusieurs reprises au doyen Michel de Boüard, reproduisant même en annexe l'intégralité de l'interview que l'historien a accordée au quotidien *Ouest-France*.

Je constate donc les grands progrès réalisés par l'école révisionniste dans les milieux des historiens français en quelques mois.

Il reste une dernière étape à franchir : obtenir du tribunal administratif de Nantes une décision en ma faveur pour la restitution de mon diplôme. Certes, j'attache plus d'importance à l'opinion des personnes pour lesquelles j'ai de l'estime qu'au titre de "docteur", si agréable soit-il. Mais je crois très sincèrement qu'il est nécessaire de demander réparation de l'affront particulièrement scandaleux qui m'a été fait ainsi qu'aux trois professeurs de mon jury et aux amis qui soutiennent mon action. Il faut que nous soyons disculpés, eux et moi; et le seul moyen pour y parvenir est de me restituer mon doctorat. Mon recours est en suspens devant cette juridiction et j'attends avec une certaine confiance le sort qui sera fait à ce recours. Il est d'ores et déjà décidé que, si le tribunal administratif de Nantes n'annulait pas la mesure injuste prise par l'ex-ministre Devaquet, l'affaire serait portée devant le Conseil d'Etat, la plus haute juridiction administrative française, l'équivalent, en Amérique, de la Supreme Court, et, en Grande-Bretagne, du conseil juridique de la Chambre des Lords.[1]

Il y a maintenant près de dix-huit mois que l'affaire Roques a éclaté; il est donc possible d'en analyser les causes et les développements avec un certain recul. Comment expliquer qu'une thèse de critique de textes, consacrée à un sujet aussi limité que le témoignage d'un officier S.S. sur un gazage homicide dans un petit camp de concentration de

[1] Nos lecteurs savent (cf. "La genèse de l'affaire Roques", p. 31-32) que le tribunal administratif de Nantes a confirmé, le 14 janvier 1988, la décision d'annulation de la soutenance de thèse. Le litige est donc, au moment où ce livre est édité, devant le Conseil d'Etat.

Pologne, ait provoqué un tel raz de marée dans les médias et dans un certain nombre de cercles [504] politiques soucieux de ne pas déplaire aux milieux du sionisme international ?

Le prétendu "Gerstein Bericht" représente une preuve capitale de l'existence des chambres à gaz homicides, disent les exterminationnistes. Admettons-le. Néanmoins, ces mêmes exterminationnistes affirment qu'ils possèdent une abondance de preuves, voire même une surabondance de preuves de ces gazages. Dans ces conditions, pour quelle raison cèdent-ils à une véritable panique parce qu'une seule de ces prétendues très nombreuses preuves est sérieusement contestée ? Le récit de Gerstein ne fut même pas retenu à charge contre les accusés par le Tribunal Militaire de Nuremberg.

On ne peut trouver d'explication au comportement de nos adversaires que si l'on a pleinement conscience qu'il s'agit chez eux d'un comportement religieux. Une religion repose sur un dogme; un dogme a l'impérieux besoin de s'appuyer sur de saintes écritures. Or, le "Gerstein Bericht" est considéré comme une sainte écriture. En conséquence, l'exercice de mon esprit critique à l'égard du "Gerstein Bericht" est apparu comme une sorte de profanation. L'image idéale de l'Obersturmführer Kurt Gerstein avait été religieusement construite par Léon Poliakov, par Rolf Hochhut, par Saul Friedländer et par Pierre Joffroy... Pour Poliakov, Gerstein est un "Juste parmi les Gentils"; pour Hochhut, le militant de l'Eglise confessante est un pur chrétien fidèle à l'Evangile, à cet Evangile que le pape Pie XII a trahi par son réalisme politique qui ressemble à de la lâcheté; pour Friedländer, l'officier S.S. est un "saint égaré dans le siècle"; pour Joffroy, Gerstein monte sérieusement en grade dans la hiérarchie céleste: il devient "l'espion de Dieu"; l'auteur-hagiographe ajoute même dans son titre: *La passion de Kurt Gerstein*, comme s'il s'agissait d'un nouveau Christ.

Le personnage de Gerstein, remodelé par ses thuriféraires, pouvait parfaitement tenir le double rôle que l'on cherchait à lui faire jouer :

1) – nous faire pénétrer sans aucune défense intellectuelle dans le monde de la "magique chambre à gaz", selon l'expression d'un très grand auteur français, Louis-Ferdinand Céline;

2) – nous faire admettre la culpabilité universelle de tous ceux qui ont gardé le silence, à l'exemple du pape Pie XII, devant le plus grand crime de l'histoire du monde.

[505] Il n'est pas impossible que ma thèse, qui repose essentiellement sur le bon sens, ait pulvérisé l'image idéale de saint Gerstein. En effet, depuis dix-huit mois, ni Poliakov, ni Hochhut, ni Friedländer, ni Joffroy ne se sont dressés pour défendre la mémoire de leur héros. Ils ont été silencieux, à une exception toutefois, celle de Saul Friedländer. Ce professeur israélien, qui enseigne l'histoire à l'université de Tel-Aviv et à l'Institut d'Etudes européennes de Genève, a eu l'occasion de s'exprimer le 30 mai 1986 au sujet de mon affaire. Rappelons que Friedländer est l'auteur d'un livre intitulé *Kurt Gerstein, ou l'ambiguïté du bien*. Donc, Friedländer était le 30 mai 1986 à Paris où il participait à la fameuse table ronde réunie, nous l'avons dit précédemment, sous forme de contre-jury

pour proclamer la nullité de ma thèse. En lisant un compte rendu de cette stupéfiante séance, j'ai appris que Saul Friedländer y avait déclaré : "Gerstein était un homme très fragile, peu préparé à être un témoin". Quel aveu ! Il m'est aisé de répliquer que ma thèse a justement pour objectif de démontrer qu'un témoin très fragile comme Gerstein n'a pu donner qu'un témoignage, lui aussi, très fragile.

Il me reste, pour terminer ma présente communication, à remercier les organisateurs de la 8e Conférence internationale révisionniste de m'avoir invité. C'est un honneur qui n'est certainement pas dû à l'étendue de mes recherches historiques. Si l'on veut me reconnaître des qualités, j'en admets deux : la patience et la ténacité. La patience ? Je l'ai exercée pendant quarante ans, en attendant qu'une occasion me soit offerte de dénoncer une imposture perpétrée par ceux qui, avides de propagande à n'importe quel prix, ont exploité les situations troubles et inévitables de la guerre. La ténacité ? Il m'en a fallu pas mal pour venir à bout de ma thèse; il m'en a fallu beaucoup pour réussir, enfin, à constituer un jury universitaire; il m'en a fallu peut-être plus encore pour tenir tête au cours de mon affaire à certaines forces mondiales, puissantes, déchaînées contre ma personne.Quant à mon étude, je l'ai limitée à un seul sujet et je ne me suis livré qu'à une critique de textes. Néanmoins, nos adversaires ont fait connaître mon travail au monde entier par l'intermédiaire des médias qu'ils contrôlent presque totalement.

[506] Pour le révisionnisme historique de la Seconde Guerre mondiale, la France est le pays où se côtoient le pire et le meilleur. C'est un Français, Paul Rassinier, qui, il y a plus d'un quart de siècle, a jeté les bases du révisionnisme; mais son combat fut solitaire et rares furent ses compatriotes qui lui apportèrent leur soutien. C'est en France que le professeur Robert Faurisson, prenant la relève de Rassinier, fut traîné devant des tribunaux, condamné et accablé d'amendes; mais c'est également en France que la justice a refusé de condamner Robert Faurisson pour falsification de l'histoire, reconnaissant même le sérieux de son travail. La France est maintenant un pays où, depuis l'arrêt de la Cour d'Appel de Paris du 26 avril 1983, chacun a le droit de croire, de nier ou de douter de l'existence des chambres à gaz [c'était en 1987, avant la *lex Faurissonia.* Note de l'Aaargh]. C'est également en France que l'on a pu trouver trois professeurs d'université suffisamment courageux pour constituer un jury à Nantes devant lequel j'ai pu soutenir ma thèse. La misérable et illégale décision d'un éphémère ministre ne doit pas faire oublier le courage moral de mes professeurs. Peut-être pourrons-nous rendre hommage, dans quelque temps, à l'honnêteté professionnelle des juges du tribunal administratif de Nantes, si ces juges admettent la validité de mon recours en excès de pouvoir contre la décision ministérielle...

Je suis fier d'appartenir à l'école révisionniste française, une école qui est d'ailleurs devenue franco-italienne grâce au jeune chercheur Carlo Mattogno, auteur d'un ouvrage consacré à Kurt Gerstein et exactement contemporain de ma propre thèse. J'espère que Mattogno aura prochainement l'occasion de vous exposer le résultat de ses recherches très étendues sur le mythe de l'extermination des juifs, à la tribune où je m'exprime aujourd'hui.

Le 15 juin 1985, dans mon exposé oral de soutenance, j'ai déclaré que l'école révisionniste devait s'ouvrir largement à tous ceux qui se posent des questions, à tous ceux qui mettent en doute les schémas manichéens appliqués à la Seconde Guerre mondiale. Ceux qui doutent ne peuvent trouver leur place auprès des exterminationnistes puisque ces derniers refusent tout débat qui conteste leur dogme. En France, nos adversaires s'acharnent avec mépris sur nous, en nous traitant de "secte des négateurs", de "petite bande abjecte qui nie l'Holocauste".

[507] Notre réponse est simplement celle du scientifique et celle de la tradition humaniste qui repose sur un axiome simple : lorsqu'une vérité n'est pas historiquement établie, les hommes n'ont pas seulement le droit de douter, mais ils en ont aussi le devoir. [508]

Quand Alain Decaux raconte l'histoire du SS Kurt Gerstein

Compte rendu de l'ouvrage d'Alain Decaux, de l'Académie française :
La Guerre absolue, 1940-1945[1]

Alain Decaux a entrepris d'écrire, en quatre tomes, une série intitulée *C'était le XXe siècle*. Le tome III vient de paraître. Un des chapitres est consacré (au) "SS qui hurlait contre le génocide". Ce SS hurleur ne pouvait être que Gerstein (p. 124-164).

L'auteur a repris un chapitre d'un livre publié en 1983 : *Histoire en question* 2. (Paris, Perrin, 416 p.), dont *Obersturmführer Gerstein*, p. 280-329.

Toutefois, il a apporté des retouches à son texte initial; il a fait des suppressions et des ajouts.

Tant en 1983 qu'en 1998, l'académicien a objectivement exposé la lecture révisionniste des "confessions" de Gerstein, adoptant même le mot "confessions", qui lui paraît plus approprié que celui de "rapport". Pendant des décennies, les tenants de la lecture officielle ont parlé avec déférence du "rapport Gerstein", en allemand *Gerstein Bericht*.

Alain Decaux ne partage pas les conclusions des révisionnistes, mais c'est un adversaire courtois. Il n'utilise ni les insultes, ni les anathèmes, n'employant jamais les termes méprisants, voire injurieux de "négationnistes" ou de "falsificateurs de l'histoire". Pour lui, ceux que Pierre Vidal-Naquet appelle avec élégance les "assassins de la mémoire" sont des personnes de bonne foi, qui présentent même parfois des travaux sérieux dont il est honnête de tenir compte.

Alain Decaux rappelle dans son livre l'entretien qu'il eut avec moi, à son domicile, en février 1983. Il reconnaît que j'ai "considérablement enrichi (son) information" et m'en "a remercié". Il a remplacé certaines phrases élogieuses de son texte précédent par une nouvelle phrase particulièrement flatteuse pour moi : "J'ai admiré la perfection du

[1] A. Decaux, *La Guerre absolue, 1940-1945*, Paris, Editions Perrin, 1998, 375 p. ISBN 2 262 01179 6

véritable travail de chartiste auquel (M. Roques) s'était livré" (p. 149). Le compliment n'est-il pas excessif ?

Je suppose que l'historien s'est souvenu en évoquant le travail de chartiste, du doyen Michel de Boüard, ancien élève de l'Ecole des Chartes, membre de l'Institut, ancien déporté N. N. (*Nacht und Nebel*, soit nuit et brouillard) au camp de concentration de Mauthausen.

Le doyen de Boüard a soutenu sans réserve ma thèse sur les "confessions de Gerstein". Au cours de l'été 1986, les deux académiciens s'étaient rencontrés à propos de mon travail universitaire qui, par la magie des médias et la complicité du ministre chargé à l'époque de l'enseignement supérieur, venait de susciter le "scandale de la thèse de Nantes".

Au sujet de mon "affaire", Decaux écrit sobrement dans une note au bas de la page 150 : "Cette thèse lui a permis d'obtenir un doctorat avec la mention très bien. Ce diplôme lui a été retiré à la suite des protestations soulevées par les conclusions de l'auteur".

Comme on le voit, Alain Decaux est incontestablement courageux. Il est également lucide, car il rejette l'hypocrisie des fausses raisons invoquées pour l'annulation de ma thèse, à savoir de douteuses irrégularités administratives. Il parle simplement de protestations soulevées par mes conclusions. Courageux donc, mais pas téméraire.

En effet, il omet d'ajouter que cette annulation pour conclusions "historiquement incorrectes" est une triste première dans la longue histoire de l'Université française. Il ne s'interroge pas non plus sur l'origine des protestations et des pressions énormes exercées tant sur le ministre Devaquet que sur l'université de Nantes. Quoi qu'il en soit, je m'efforcerai, avec une courtoisie égale à la sienne[1], de signaler à Alain Decaux d'une part, des inexactitudes, d'autre part, des points qu'il aurait dû, à mon avis, traiter différemment ou de manière plus approfondie dans le chapitre de son dernier livre.

Quelques inexactitudes

A) L'Eglise catholique est-elle coupable ?

La première inexactitude apparaît dès la première ligne du chapitre. On lit : "Devant le prêtre qui le dévisage avec une méfiance grandissante, l'homme [Gerstein] est debout".

Or, Gerstein a seulement écrit, à propos de sa visite à la nonciature de Berlin : "On me demanda si j'étais soldat. Alors, on me refusa tout entretien". L'officier était venu en civil, puisqu'on lui demanda s'il était soldat. En outre, Gerstein, jamais avare de détails dans ses "confessions", ne parle pas d'un prêtre. Si ma mémoire est bonne, on voyait sur l'écran de télévision (*Histoire en question*, émission d'A. Decaux diffusée sur Antenne 2 en mars 1983) Gerstein en uniforme devant un ecclésiastique renfrogné en soutane. En réalité, il y a tout lieu de penser que Gerstein fut accueilli dans le hall d'entrée de la nonciature par un

[1] A. Decaux est courtois dans le chapitre de son livre. Il l'est beaucoup moins lorsqu'il est interviewé à la radio par Jacques Chancel.

simple réceptionniste. Ce dernier avait des consignes et n'a fait que les appliquer. Le réalisateur de télévision n'a pas résisté à la tentation de présenter une image saisissante, même si elle n'est pas conforme à la vérité. Or, il ne faut jamais oublier que Gerstein, militant de l'Eglise évangélique confessante, a été d'abord utilisé par certains clans allemands et internationaux pour discréditer l'Eglise catholique et accabler son chef spirituel pendant la seconde guerre mondiale, le Pape Pie XII. On en vint à faire du Pape un complice des nazis, à cause de son prétendu "silence" face aux persécutions dont les juifs étaient victimes. Il faut lire sur ce sujet l'ouvrage de Paul Rassinier, intitulé *L'Opération Vicaire* (Editions de la Table ronde).[1]

Certes, beaucoup de membres de la NSDAP étaient catholiques, à commencer par Adolf Hitler lui-même, qui, jusqu'à son suicide, versa sa contribution annuelle à l'Eglise de son enfance. La loi allemande donnait à chaque citoyen la possibilité de refuser de payer son écot à l'une des Eglises reconnues par l'Etat, mais le Führer ne demanda jamais à en bénéficier.

Quant aux luthériens, ils soutinrent en très grande majorité le régime du IIIe Reich. Il y eut même une Eglise indépendante des chrétiens allemands dont le chef nommé Mueller portait le titre d'évêque du Reich (Alain Decaux le mentionne à juste titre).

Quoi qu'il en soit, selon moi, contribuer peu ou prou à ternir l'image de l'Eglise catholique et du Pape Pie XII, en faisant peser sur l'une et sur l'autre de graves soupçons, c'est hurler avec les loups.

B) Le pasteur Niemöller, ami de Gerstein ?

En 1938, après quelques semaines d'internement en camp de concentration pour implication dans un complot monarchiste, Gerstein est libéré. Alain Decaux écrit à ce sujet : "Il est libre, mais douloureusement atteint [...] Son Eglise elle-même persécutée ne peut plus l'aider [...] Le pasteur Niemöller a été jeté dans un camp de concentration".

Gerstein aurait-il pu compter sur l'appui de son Eglise et, particulièrement, sur celui de Niemöller ? Rien n'est moins sûr. A l'époque, le pasteur était effectivement au camp de Dachau où, en qualité de "prisonnier personnel du Führer", il bénéficiait d'un traitement de faveur.

Après la guerre, en 1946, Elfriede Gerstein, fille de pasteur et épouse de l'ex-officier SS écrivit au pasteur Niemöller. Elle ignorait que son mari était mort depuis dix mois environ. Gerstein s'était présenté, dans certains textes de ses confessions, comme un "ami de Niemöller". Mme Gerstein sollicitait du célèbre pasteur son aide pour retrouver son mari et pour témoigner en sa faveur, car il était traduit devant une chambre de dénazification. Voici un extrait de la réponse fort prudente de Niemöller à l'épouse, à juste titre, éplorée :

---

[1] Voir à ce sujet, la pièce qui en 1962-63 fit scandale, du protestant Rolf Hochhut : *Le Vicaire*, représentée dans les principales villes d'Europe.

> Budingen/Hessen, 24 mai 1946
>
> Très chère Madame Gerstein,
>
> [...] Personnellement, je ne peux dans cette affaire agir si peu que ce soit, parce que toute impression sur l'évolution de votre mari depuis 1937 me fait défaut. Je ne pourrais valablement présenter mon impression comme ma conviction personnelle avec chance de succès [...]

Il est aisé de conclure que Gerstein a fabulé en se prétendant ami du pasteur. Peut-être, l'avait-il approché quelques rares fois, avant la guerre ? En revanche, Gerstein interné et malade, obtint en 1938 un appui efficace et inattendu. Alain Decaux a raison d'écrire : "[...] un agent de la Gestapo le prend en pitié. A la suite de son intervention, Kurt est libéré six semaines et demi après son arrestation". Etait-ce la pitié qui animait cet agent de la Gestapo ? N'était-ce pas plutôt le désir de manipuler un garçon déboussolé et fragile ?

Le 26 juin 1945, le commandant Beckart de l'ORCG (Office de recherche des criminels de guerre) interroge le prisonnier Gerstein :

> *Question* : Comment avez-vous pu entrer dans cette organisation (Waffen SS) après avoir été arrêté vous-même plusieurs fois par la Gestapo ?
>
> *Réponse* : Je n'ai fait qu'accepter la proposition que des subalternes de la Gestapo m'avaient faite, lors de ma deuxième arrestation.

Comme on peut le constater, Gerstein "espion de Dieu" (c'est le titre d'un livre de Pierre Joffroy, alias Maurice Weil) avait des "fréquentations" dans des milieux bien divers.

C) Euthanasie.

Le 1er septembre 1939, le gouvernement du IIIe Reich promulgue un décret concernant l'euthanasie de malades incurables, en particulier mentaux; il parle de la suppression de "vies indignes". Cette expression ne doit pas être comprise comme une insulte à l'égard des malades, mais comme la conviction que, pour certaines personnes irrécupérables, la mort est une délivrance, car elles mènent une existence misérable et sans espoir, qui n'est pas digne d'être vécue.

Il est légitime d'avoir des convictions divergentes sur ce très grave sujet. De toutes façons, il ne peut être réglé par un décret gouvernemental, même en temps de guerre. Encore, faut-il poser la question sans *a priori*. En Allemagne, il y eut des protestations de la part d'autorités religieuses et le décret fut rapporté.

On lit sous la plume d'Alain Decaux : "Or, Kurt Gerstein va se trouver directement concerné par cette horreur; l'une de ses belles-soeurs a été internée dans un asile

psychiatrique. La famille apprend son décès inopiné et reçoit l'urne contenant les cendres de la malheureuse".

Bertha Ebeling, c'est le nom de la défunte, n'était pas la belle-soeur de Kurt, mais celle de son frère Karl. J'ai interrogé par lettre, au sujet de cette jeune fille, Mme Gerstein; cette dernière m'a simplement répondu que Bertha avait été internée dès la puberté, et qu'elle était incurable.

En revenant du cimetière, Gerstein vitupère contre cette "bande d'assassins" et ajoute "comme par un enchaînement logique" dit A. Decaux : "Je vais m'engager dans les Waffen SS" (nous sommes en février 1941).

Les divisions de Waffen SS avaient pour mission de combattre sur le front en première ligne. C'étaient des unités d'élite qui n'avaient rien à voir avec la mise en application du décret relatif à l'euthanasie. Certes, il y avait des services auxiliaires à la Waffen SS, par exemple, le service d'hygiène auquel Gerstein a été versé après son engagement. Il avait des compétences comme ingénieur et, surtout, il était atteint d'une grave affection diabétique qui lui interdisait tout service armé.

Qu'est-ce que la solution finale ?

Le 31 juillet 1941, Göring ordonne à Heydrich "de procéder à tous les préparatifs nécessaires pour organiser la solution complète de la question juive dans la sphère d'influence allemande en Europe".

> Comme on voit, écrit A. Decaux, les mots employés – il faut les scruter à la loupe – sont solution complète. Déjà, c'est beaucoup. Bientôt c'est un adjectif plus radical que l'on utilisera.

Il est évident que l'historien suggère l'adjectif "finale". Solution finale ! Je me permets de signaler que dans tous les dictionnaires de langue allemande publiés avant, pendant et après la seconde guerre mondiale, on peut lire : *Endlösung = solution définitive*. Il n'y a dans le mot allemand aucune connotation meurtrière.

La solution complète ou finale ou encore définitive préconisé par Goering, c'était le regroupement forcé de juifs d'Europe aux confins polono-soviétiques, dont une partie au moins d'entre eux étaient originaires.

On peut être indigné par la déportation en temps de guerre de personnes soupçonnées d'intentions hostiles à l'armée allemande; c'est une extrapolation hasardeuse de voir dans ces mesures une volonté d'extermination physique.

D) Cheveux et pantoufles.

Couper d'autorité les cheveux des femmes et des jeunes filles à leur arrivée au camp de concentration est une mesure humiliante. Mais, c'est aussi une mesure nécessaire en

période d'épidémie quand la population des camps et de leurs abords est ravagée par le typhus, dont le pou est le principal propagateur. *Ein Laus – Dein Tod* proclamaient les affiches placardées un peu partout, c'est-à-dire : "Un pou, ta mort".

Gerstein, au cours de sa visite au camp de Belzec, demande à un SS de service si les cheveux coupés sont utilisés. "C'est pour en faire quelque chose de spécial pour les sous-marins", avait répondu le SS. On a trouvé après la guerre un document qui précisait l'utilisation des cheveux pour fabriquer des pantoufles destinés aux équipages de sous-marins et de bas de feutre pour la Reichsbahn (chemin de fer du Reich).

Je ne comprends pas pourquoi A. Decaux s'interroge : "Comment [Gerstein] aurait-il imaginé un détail qui, par la production d'un document ultérieurement découvert, s'est révélé exact ?" En fait, Gerstein n'a rien eu à imaginer; il s'est contenté de répéter ce que lui a dit un SS de service. Ce soldat était bien renseigné et n'avait aucune raison de taire une information qui n'était pas secrète.

Le baron suédois von Otter : diplomate prudent et témoin très tardif.

Otter, jeune diplomate suédois en poste à Berlin a effectivement rencontré, par hasard, Gerstein dans le train de nuit Varsovie-Berlin, le 20 août 1942. Gerstein n'a pas laissé passer la chance qui lui était offerte. Avec une grande excitation qui inquiétait Otter, il a rapporté au diplomate d'un pays neutre ce qu'il aurait vu deux jours plus tôt au camp de Belzec.

Grâce à Alain Decaux, qui a posé une question précise au baron suédois, lors de son émission télévisée, nous avons, enfin, su en 1983 – seulement en 1983 – qu'Otter n'avait fait aucun rapport écrit à son ministre des affaires étrangères; il avait seulement parlé de sa rencontre.

On considérait à Stockholm que les propos de Gerstein s'apparentaient aux rumeurs répandues à l'époque sur les massacres systématiques, subis par les déportés juifs dans les camps de concentration de l'Est européen. Dans toutes les guerres il y a des rumeurs et elles sont souvent lancées par les adversaires. La Suède comme les autres pays veillait à ne pas tomber dans les pièges tendus par les uns et par les autres. Quant à Otter, il n'a pris aucune initiative, ni pendant ni après la guerre, pour diffuser les "révélations" de Gerstein.

A Londres, la Commission des crimes de guerre a eu connaissance, dans les jours ou les semaines qui ont suivi la capitulation allemande, des confessions du SS Gerstein. Le nom du Suédois Otter a été repéré et les diplomates suédois à Londres ont été interrogés à ce sujet.

C'est seulement le 7 août 1945 qu'un nommé Lagerfelt, collègue et ami de Otter, a rédigé un aide-mémoire relatant la rencontre entre Gerstein et un diplomate suédois. Il écrit à son ami, qui était devenu secrétaire d'ambassade à Helsinki : "Après réflexion, j'ai remis

[...] au Foreign office un aide-mémoire dans lequel ton nom n'est pas mentionné" (lettre de Lagerfelt à G. von Otter du 14 août 1945).

L'aide-mémoire, qui était un témoignage de moralité en faveur de Gerstein, rédigé avec une extrême prudence, arrivait trop tard. L'ex-officier SS avait été trouvé mort le 25 juillet 1945 dans sa cellule de la prison militaire de Cherche-Midi.

Otter, pour sa part, a gardé un silence total sur cette affaire jusqu'en 1966. Un jour de cette année 1966, il reçut la visite de Pierre Joffroy qui, préparant son livre *Gerstein, espion de Dieu* vint l'interroger à l'ambassade de Suède à Londres. Le diplomate se contenta de dire : "J'étais à cette époque [1942] très prudent. Je me méfiais des provocateurs. [Gerstein] m'a probablement parlé du gaz qu'il livrait, du sabotage qu'il faisait" (P. Joffroy, *Gerstein, espion de Dieu*, p. 16-17). On remarquera l'adverbe "probablement" et l'imprécision des termes employés. Toutefois, à partir de 1966 et jusqu'à son décès, le baron von Otter fut le témoin privilégié et permanent, sollicité par les médias et cité devant les tribunaux pour confondre les contempteurs de Gerstein. Il parut se complaire dans le rôle qu'on lui fit jouer bien tardivement, pendant les vingt dernières années de sa vie. Alain Decaux ne donne-t-il pas dans son chapitre une importance excessive à Otter pour attester la fiabilité de confessions de Gerstein ? J'en suis convaincu.

Les pérégrinations de l'acide cyanhydrique

Dans la plupart des versions des "confessions", on lit : "Le 8 juin 1942, entra dans mon bureau le SS Sturmbannführer Günther du RSHA (Service central de la Sécurité du Reich) en civil, inconnu de moi. Il me donna l'ordre de me procurer 100 Kg d'acide prussique (cyanhydrique) et de le transporter à un lieu qui n'était connu que du chauffeur".

Or, c'est seulement à la mi-août que Gerstein entreprit le voyage. Pourquoi ce retard ? N'y avait-il aucune urgence à exécuter l'ordre d'un supérieur ? Alain Decaux, surpris peut-être par l'écart entre l'ordre de Günther et le départ de Gerstein pour la Pologne, via Prague a écrit : "Au début d'août 1942" au lieu de "8 juin 1942" (p. 141).

L'acide cyanhydrique était à prélever à l'usine de potasse de Kollin, près de Prague. Gerstein était venu de Berlin en voiture avec un chauffeur. Un camion était prévu pour le chargement.

Lorsqu'il est interrogé le 19 juillet 1945 à Paris par un juge d'instruction près du tribunal militaire, Gerstein déclare qu'il avait lui-même, à Kollin, fixé la quantité d'acide cyanhydrique à charger dans le camion. Vraisemblablement, nous tenons là la raison pour laquelle, dans une version de ses "confessions" il mentionne 260 kg au lieu de 100.

L'officier SS précise qu'il s'était arrangé, par des questions et des réponses volontairement maladroites, pour laisser entendre au personnel tchèque de l'usine que cet acide était destiné à tuer des êtres humains.

On est déjà en pleine incohérence. Gerstein se dit très surveillé, contraint à la plus grande prudence, pour ne pas attirer de représailles sur sa famille. Il dit qu'il connaît très bien l'usage qui sera fait de l'acide cyanhydrique et fait en sorte de susciter des rumeurs parmi le personnel non-allemand de Kollin. Puis, il fait charger le camion au maximum, alors qu'il avait eu l'ordre de se procurer seulement 100 Kg de produit chimique.

A Kollin se trouvait, à la même date, un Obersturmbannführer, le professeur docteur Wilhelm Pfannenstiel. Il devait se rendre à Lublin pour inspecter des travaux d'installation d'eau potable et d'évacuation des eaux usées. Comme une place est libre dans la voiture, il propose à Gerstein de voyager avec lui jusqu'à Belzec, proche de Lublin. Pfannenstiel, dont nous parlerons ultérieurement, n'est pas le supérieur de Gerstein, malgré son grade élevé; il n'a rien à voir avec la mission dont l'Obersturmführer aurait été chargé. Voiture et camion partent pour Belzec.

Si Günther a réellement donné un ordre de livraison à Gerstein, le destinataire était le général Globocnik qui commandait le secteur de Lublin. Il est impensable qu'il n'ait pas été préalablement informé. Peut-être, était-il même le demandeur ?

Or, à l'arrivée du convoi, Globocnik ne se soucie nullement de l'acide cyanhydrique. Quelle chance pour Gerstein ! En effet, ce dernier n'a pas apporté le poison au camp de Belzec. Au juge d'instruction parisien déjà cité, l'accusé déclare : "Le cyanure était placé en quarante-cinq bouteilles d'acier. En cours de route, sous prétexte d'une fuite, l'une d'elles fut vidée par moi avec toutes les précautions voulues car c'était dangereux. Les quarante-quatre bouteilles qui restèrent n'ont pas été amenées au camp de Belzec, mais furent dissimulées par le chauffeur et moi-même à douze cents mètres du camp environ". Notons que Gerstein exprime plus loin sa méfiance à l'égard du chauffeur "complice" qu'il n'avait jamais vu auparavant et qui appartenait au service central de sécurité.

Et, pendant tout ce temps-là, le bon professeur docteur Pfannenstiel était seul dans la voiture. On peut penser que cette histoire à dormir debout, et à plus forte raison assis, lui a donné l'occasion de piquer un petit roupillon. C'était le meilleur moyen de ne rien voir, tandis que ses compagnons déchargeaient le camion et cachaient plus de quarante bouteilles (260 kg) sous un fourré ou dans une fossé recouvert ensuite de branchages.

Le juge d'instruction français, qui ne manquait pas de bon sens, interpella l'accusé Gerstein : "Vous avez été chargé d'une mission. Vous nous dites ne point l'avoir remplie. [...] Vous avez déclaré qu'à votre retour à Berlin, vous n'avez rendu compte à quiconque du résultat de votre mission. Nous avons tout lieu de penser que des choses pareilles n'étaient pas précisément en usage dans l'armée allemande".

On remarquera que ni dans ses "confessions", ni lors de ses interrogatoires, Gerstein n'a employé l'expression Zyklon-B. Il sait, en effet, très bien ce qu'est le Zyklon-B : un puissant désinfectant et insecticide dont il était d'ailleurs chargé d'approvisionner les camps. Le Zyklon-B se présente en morceaux de matière poreuse imprégnés d'acide cyanhydrique; l'ensemble est contenu dans de hautes boîtes métalliques, dont l'image est familière par les photographies abondamment publiées après guerre. Paradoxalement,

l'officier SS a joint, toutefois, à ses confessions des factures de Zyklon-B pour les camps d'Oranienburg et d'Auschwitz. Le 30 janvier 1946, le TMI (Tribunal militaire international) de Nuremberg a refusé, malgré l'insistance de la délégation française, d'accepter comme preuve le "*Gerstein Bericht*". Il a bien fait, mais on en est surpris agréablement, car le TMI n'était guère difficile sur le choix des documents qui lui étaient présentés. Néanmoins, à titre de consolation peut-être, les factures de Zyklon-B ont été retenues par les juges. L'historien Alain Decaux ne parle dans son chapitre ni du refus du "Rapport Gerstein", ni de l'acceptation des factures de Zyklon-B par le TMI.

La destinée d'un professeur d'hygiène à l'université de Marbourg.
Une bouée de sauvetage nommée Pfannenstiel.

Ce docteur en médecine avait à la SS un grade qui correspondait à sa situation de professeur d'université. Il était Obersturmbannführer, c'est-à-dire lieutenant-colonel de réserve. Etait-il membre de la NSDAP ? Certainement, puisque, comme fonctionnaire important du IIIe Reich, il ne pouvait éviter d'appartenir au parti. Né en 1890, Pfannenstiel avait cinquante-deux ans en 1942, lorsqu'il accompagna, par hasard, Gerstein à Belzec. En 1945, il fut fait prisonnier par les Américains. La découverte de son nom dans les confessions de Gerstein lui valut d'être inscrit à la cinquième place sur une liste de criminels de guerre, établie par les Français.

Interrogé pour la première fois le 30 octobre 1947, Pfannenstiel reconnaît spontanément qu'il a été le compagnon de voyage de Gerstein à Belzec, mais refuse d'admettre qu'il a assisté à une tuerie de déportés juifs. Le juge lui déclare alors, sans ambages : "Le début de votre histoire est bon, ensuite c'est plus mauvais. Voulez-vous reprendre encore une fois votre récit ?" Il est difficile de dire plus clairement que ce que l'on attendait de lui, c'était de confirmer les déclarations de Gerstein. Comme Pfannenstiel maintient sa position, il retourne en captivité. Il est soumis, pendant près de trois ans, à des interrogatoires répétés. Le professeur a cinq enfants dont l'aîné a vingt ans et les autres sont en bas-âge; il craint d'être livré aux juges polono-soviétiques. La seule issue qui lui reste pour protéger et retrouver sa famille, c'est de reconnaître pour l'essentiel la véracité du "*Gerstein Bericht*". C'est ce qu'il fait le 6 juin 1950. Cinq semaines plus tard, le 12 juillet 1950, il est libre. Il n'est plus considéré comme criminel de guerre, il perd seulement son poste à l'université de Marbourg. Rapidement, il entame une nouvelle carrière dans le thermalisme et la bactériologie. Il devient un grand bourgeois respecté de la République fédérale allemande.

A propos du diplomate suédois Otter, j'ai écrit qu'il fut de 1966 jusqu'à son décès, pendant plus de vingt ans, un témoin permanent et privilégié. Dans un contexte bien différent, il en fut de même du professeur Pfannenstiel. Cité comme témoin à des procès en 1960, 1961, 1963, 1965, 1966 il fit une dernière déposition devant le tribunal de Marbourg en 1970. Il avait quatre-vingts ans.

Depuis 1977, les tenants de la lecture "historiquement correcte" des confessions de Gerstein utilisent Pfannenstiel, en prétendant qu'il a, lui-même, pris l'initiative de venir au domicile de Rassinier, l'historien révisionniste fort connu en Allemagne à l'époque. Dans

quel but ? Lui confirmer que, malgré bien des exagérations et des invraisemblances dans le récit, Gerstein avait pour l'essentiel dit la vérité sur les gazages de Belzec au moyen d'un moteur Diesel.

Alain Decaux adhère à cette thèse. Il est vrai que sans la "confirmation" de Pfannenstiel, les confessions de Gerstein auraient déjà sombré dans le ridicule.

L'affaire Rassinier-Pfannenstiel : étude chronologique, 1963-1998

Juin 1963. Paul Rassinier reçoit à son domicile d'Asnières un visiteur mystérieux qui n'avait pas annoncé sa venue. Mme Rassinier, sa veuve, a conservé un souvenir précis et fort désagréable de l'homme qui s'est introduit, ce jour-là, dans leur appartement.

Que dit cet homme, en substance ? "J'étais avec Gerstein à Belzec. Dans son récit, il y a beaucoup d'invraisemblances et d'exagérations, mais je confirme qu'il y a eu un gazage de déportés juifs, ce jour-là, dans le camp".

Rassinier, qui avait précédemment consulté des toxicologues, voulut entraîner son interlocuteur sur le terrain technique. Ce dernier se déroba, s'abstint de toutes précisions et disparut comme il était venu.

Juillet 1963. Paul Rassinier, troublé et intrigué, demande à son éditeur allemand Grabert s'il connaît l'adresse de M. Pfannenstiel, cité dans les confessions de Gerstein. Grabert répond affirmativement et Rassinier écrit à Pfannenstiel pour lui proposer une rencontre.

3 août 1963. Pfannenstiel répond à Rassinier :

> [...] Je serais très heureux de vous connaître personnellement. [...] Vos suppositions quant à l'origine de son rapport qui est vraiment un colportage hautement incroyable dans lequel l'affabulation dépasse de loin la réalité ainsi que les circonstances de sa mort, semblent également – à mon avis – justifiées". [...] Je vous saurais particulièrement gré de me donner votre garantie de traiter mon témoignage avec un maximum de discrétion. [...] à Marbourg, une visite de votre part serait la bienvenue. De mi-août à la fin septembre, je serai la plupart du temps à la maison [...]. (Traduction partielle d'une lettre en allemand).

18 septembre 1963. Nouvelle lettre de Pfannenstiel à Rassinier :

> [...] Je suis à Marburg jusqu'au 27 septembre. [...] Votre train quitte Francfort à 15h 31 et arrive à Marburg à 16h 52. Je vous attendrai à la gare. [...] Dois-je vous faire une réservation pour la nuit ? Je me réjouis de faire bientôt votre connaissance. (Traduction partielle d'une lettre en allemand)

Fin septembre 1963. Rencontre et entretien à Marburg de Paul Rassinier et de Wilhelm Pfannenstiel.

1964. Rassinier publie *Le Drame des juifs européens*. Honnêtement, il relate la visite inopinée qui lui a été faite l'année précédente. A l'égard de Pfannenstiel, il tient promesse en ne parlant pas de son voyage à Marburg. Il est possible qu'il ait composé volontairement un texte qui tient compte des déclarations de ses deux interlocuteurs, celui de juin et celui de septembre 1963.

Juillet 1967. Décès de Paul Rassinier. Les adversaires de l'historien non conformiste auraient pu, pendant trois ans, faire des suppositions sur l'identité du visiteur mystérieux de juin 1963 à Asnières. Ils n'en ont pas fait. Craignaient-ils la réplique de Paul Rassinier ?

1977. Paul Rassinier est mort depuis dix ans. W. Pfannenstiel est dans sa quatre-vingt-huitième année. C'est alors que Georges Wellers, directeur de la revue *Le Monde Juif* (publication du CDJC) publie un article intitulé "La solution finale et la mythomanie néo-nazie".

Au sujet de l'inconnu qui surgit en juin 1963 au domicile de Rassinier, Wellers écrit : "Le mystère est peut-être moins épais que le pense Rassinier, car de nombreux détails laissent penser que l'homme "d'extrême distinction" [...] officier supérieur [...] qui visite le camp de Belzec avec Gerstein, cet homme peut bien être le professeur Pfannenstiel".

D'outre-tombe, Rassinier ne peut démentir. Quant à Pfannenstiel, a-t-il connaissance de l'hypothèse de Wellers ? C'est peu probable. A-t-il d'ailleurs, malgré son âge fort avancé, la liberté de faire connaître la vérité ? Quelque temps plus tard, Pierre Vidal-Naquet affirme que Georges Wellers a formellement identifié le visiteur de Rassinier : c'est Pfannenstiel.

Dès lors, les historiens conformistes proclament que le "Rapport Gerstein" a été confirmé par un "nazi notoire" qui, bien sûr, a minimisé les massacres et attribué leur exécution à des déportés juifs, chargés de responsabilités par les SS. Ce "nazi" n'a pas contesté l'essentiel du témoignage de Gerstein et c'est ce qui compte.

Février 1979. Pour tenter d'étouffer dans l'œuf l'entreprise exceptionnellement courageuse du professeur Faurisson qui prend la relève de Paul Rassinier, Pierre Vidal-Naquet et Léon Poliakov publient dans *Le Monde* du 21 février 1979 une déclaration d'historiens sur laquelle je reviendrai plus loin. Le seul témoignage dont un extrait est inséré dans la déclaration est celui de l'officier SS Gerstein.

Novembre 1983. Alain Decaux publie *Histoire en question* 2, avec un chapitre sur "L'Obersturmführer Gerstein, espion de Dieu". A la page 317, on lit : "Pfannenstiel qui voyageait en France vint lui-même visiter Rassinier à son domicile d'Asnières". Après avoir dénoncé les exagérations de Gerstein, Pfannenstiel, poursuit A. Decaux, "confirme,

confirme sans cesse, jusque devant le grand pourfendeur des chambres à gaz, Paul Rassinier".

Janvier 1984. Je venais de lire l'ouvrage que l'académicien m'avait très aimablement dédicacé. Je cherchai à en savoir plus sur Pfannenstiel, dont j'avais appris la mort récente, le 1er novembre 1982 à Marburg. J'écrivis à sa veuve le 9 janvier 1984. Ma lettre lui parvint le 17 du même mois. La veuve me répondit le jour même :

> Aujourd'hui, j'ai reçu votre lettre du 9 janvier. Je désire vous faire part, par retour du courrier, que je ne suis prête, en aucun cas, à faire quelque déclaration que ce soit sur Kurt Gerstein. Les suites du *soi-disant* "Rapport Gerstein" ont valu à mon mari cinq années d'internement et la perte de son professorat à l'université de Marburg. L'affaire est pour moi prescrite. Les documents sont détruits. Je ne me manifesterai pas.
> Avec mes amicales salutations, Hildegard Pfannenstiel

(Traduction intégrale d'une lettre en allemand du 17 janvier 1984)

Il ne me paraît pas utile de faire des commentaires. J'ai seulement souligné le terme "soi-disant" (en allemand : *so genannte*).

15 juin 1985. Soutenance de ma thèse sur "Les confessions de Kurt Gerstein. Etude comparative des différentes versions. Edition critique" devant un jury de l'Université de Nantes.

En cette même année 1985, un révisionniste italien Carlo Mattogno publie *Il Rapporto Gerstein*. Nous ne nous sommes pas consultés et nous parvenons aux mêmes conclusions.

Mai-juin 1986. Les médias manipulés lancent l'affaire Roques. Une table ronde se tient à l'Institut d'histoire du temps présent. Elle réunit, par ordre alphabétique : Hélène Ahrweiler, recteur de l'Académie de Paris, Jean-Pierre Azéma[1], Saul Friedländer, Pierre Vidal-Naquet, Georges Wellers... En surnombre peut-être, et à titre d'observateurs, deux représentants des "autorités morales" : le grand rabbin Joseph Sitruk et... Harlem Désir, président à l'époque de SOS Racisme.

L'oukase de ce contre-jury est implacable :

Ma thèse est "absolument nulle". Une seule remarque de bon sens est faite par S. Friedländer qui déclare que ni physiquement "ni psychiquement Gerstein n'était préparé à être témoin".

---

[1] J.-P. Azéma n'en finit pas d'expier les errements de son père Jean Azéma qui fut rédacteur à l'hebdomadaire *Je suis partout* et termina la guerre dans la divisions SS Wallonie de Léon Degrelle.

Si A. Decaux avait été invité, aurait-il eu la liberté de répéter devant cet aréopage trié sur le volet ce qu'il avait écrit à mon sujet trois ans plus tôt : "J'estime que M. Roques est aujourd'hui l'homme qui connaît le mieux l'affaire Gerstein [...] Tous les chercheurs devront désormais tenir compte de ses travaux".

Parmi bien d'autres griefs, les procureurs de l'IHTP me reprochaient de ne pas avoir parlé du témoignage de Pfannenstiel; ils oubliaient que ma thèse portait sur la critique de textes et ne s'étendait pas au domaine historique.

Eté 1986. A propos de la visite insolite de juin 1963, je me suis entretenu avec Mme Rassinier, veuve de l'historien non conformiste. Celle-ci m'a dit en résumé : "Quand ce personnage inconnu est entré, j'ai senti comme des ondes maléfiques se répandre dans l'appartement. Mon mari aussi a été très troublé". A ma question précise : "Pouvait-il s'agir du professeur Pfannenstiel", la réponse jaillit immédiatement : "Non, ce n'était pas Pfannenstiel, cet Allemand que mon mari est allé voir en Allemagne, peu après".

1989. André Chelain (pseudonyme) publie *La Thèse de Nantes et l'Affaire Roques*. Parmi les annexes hors thèse, on trouve aux pages 463-474 un texte ayant pour titre : "Le cas Pfannenstiel – un témoin réticent, mais coopératif pour l'essentiel'". Les deux lettres écrites par l'Allemand au Français en août et septembre 1963 sont intégralement publiées en traduction française. J'émets dans cette annexe l'hypothèse que le visiteur de juin 1963 peut être un provocateur, dont Mme Rassinier a gardé une image assez précise.

1996. *Comment l'idée vint à Monsieur Rassinier*, c'est le titre d'un livre de Florent Brayard, un élève de Pierre Vidal-Naquet. Quand F. Brayard est gêné par une information à caractère révisionniste, il accuse l'auteur de mensonge. Puis, il présente doctement son explication. Cependant, il a lu l'annexe concernant Pfannenstiel que j'ai écrite en 1989. On peut résumer son interprétation de la rencontre Rassinier-Pfannenstiel de la façon suivante :

> Les deux hommes ont bien fait connaissance à Marburg, fin septembre 1963; il ne met pas en doute l'authenticité des deux lettres produites. La visite à Asnières d'un personnage inconnu est une affabulation de Rassinier, destinée à brouiller les pistes. Paradoxalement, il reprend à son compte mon témoignage selon lequel la veuve de Rassinier était présente et se souvient fort bien de la visite insolite à son domicile.

1998. Sous la plume d'Alain Decaux, on lit à la page 156 : "[...] M. Rassinier a été l'un des premiers à soutenir que les récits [de Gerstein] étaient absurdes et, partant, sans valeur. On imagine sa stupeur lorsque [...] Pfannenstiel lui annonce sa visite [...] chez lui à Asnières".

Où s'arrêtera-t-on dans l'escalade ? Je suppose qu'Alain Decaux a entendu parler d'un échange de lettres entre l'Allemand et le Français, mais qu'il n'en a lu aucune. Ainsi,

l'historien se trouve en contradiction: d'une part, avec Mme Rassinier et moi; d'autre part, avec Florent Brayard, élève discipliné de Pierre Vidal-Naquet.

Comment sortir de cet imbroglio ?

Personnellement, je regretterai toujours de n'avoir pas posé de questions précises sur le sujet à Paul Rassinier entre 1962 et 1967, années où il m'était facile de le faire, car sa porte m'était ouverte. Je n'imaginais pas à l'époque que vingt ans plus tard je soutiendrais une thèse universitaire sur les "confessions" de Gerstein. Je regrette également de ne pas avoir tenté au début des années 80 de rencontrer Pfannenstiel à Marburg. Comme tout le monde, je le croyais mort depuis longtemps; or, son décès n'est intervenu qu'à la fin de 1982.

Mme Rassinier, elle, est toujours parmi nous. C'est une dame âgée, mais elle n'est pas plus âgée que bien des anciens déportés dont on recueille pieusement les témoignages. La veuve du fondateur du révisionnisme tient à préserver sa tranquillité, celle de son fils et de son petit-fils. Fidèle à la mémoire de son mari, convaincue de son honnêteté foncière, elle est persuadée que justice lui sera rendue un jour.

Refuserait-elle de s'exprimer devant un historien, membre de l'Académie française, de la renommée d'Alain Decaux ? Je ne le pense pas.

Dans son livre publié en 1983, l'académicien écrivait : "Je ne suis pas de ceux qui croient pouvoir se servir de l'histoire pour soutenir une conviction et qui sont prêts à éliminer une information, lorsqu'elle vient s'inscrire en faux contre leurs propres opinions. Ceux-là existent hélas! J'estime qu'ils ne sont pas des historiens".

Le déclin irrémédiable des confessions du SS Kurt Gerstein

Bien que refusé pour des raisons peu claires par le TMI de Nuremberg, le *Gerstein Bericht* fut utilisé lors de grands procès, comme celui de l'I.G. Farben, trust de l'industrie chimique produisant notamment le Zyklon-B, comme celui d'Eichmann à Jérusalem et d'autres encore.

En France, en 1951, pour la première fois, c'est Léon Poliakov qui publia partiellement le témoignage de Gerstein dans son livre *Le Bréviaire de la haine*, préfacé par François Mauriac. Quel titre insolite, provocateur ! Que dirait-on d'un ouvrage intitulé "La Bible de la haine", ou pire, "Le Talmud de la haine" ?

Chez Poliakov, mais aussi chez d'autres auteurs français et étrangers, les textes de Gerstein étaient tronqués, manipulés et même falsifiés. Dans quel but ?

Dans nombre de manuels scolaires, le "Rapport Gerstein" était partiellement reproduit. Il était devenu une sorte d'"Ecriture sainte". Au début des années 60, la pièce de Rolf Hochhut, *Der Stellvertreter* (Le Vicaire) fit grand bruit et souleva bien des indignations.

L'auteur imaginait Gerstein au Vatican, informant Pie XII de ce qu'il avait vu à Belzec; le souverain pontife était incrédule et Hochhut concluait : "Ce pape est un criminel".

Vers la même époque, Paul Rassinier s'intéressa à l'affaire Gerstein; il opérait en solitaire sur un terrain inexploré. Comment n'aurait-il pas commis quelques erreurs, lancé des hypothèses hasardeuses ? Les historiens de demain ne pourront négliger ces travaux préliminaires de Rassinier, qui ouvrit une piste sur laquelle purent s'engager ses successeurs.

Une douzaine d'années plus tard, le professeur Faurisson présenta des analyses rigoureuses sur le même sujet; aussi rigoureuses qu'elles fussent, elles n'évitèrent pas à l'universitaire d'être condamné pour diffamation à l'égard de Léon Poliakov. Le tribunal reconnut que l'auteur du *Bréviaire de la haine* avait manqué, lui, de rigueur scientifique, mais qu'il devait néanmoins bénéficier de la bonne foi (!).

En 1985, il y eut ma thèse soutenue à Nantes et l'excellent ouvrage en italien de Carlo Mattogno. Depuis cette époque, les choses ont beaucoup évolué. Dans le silence feutré des Universités et dans les consciences de certains historiens de toutes nationalités, ont germé des questions où le bon sens avait sa part.

A) Que venait faire Gerstein à Belzec et à Treblinka ? N'était-il qu'un officier accompagnant une livraison de produit chimique ?

Dès son arrivée à Lublin, le général SS Globocnik lui dit : "Il vous faudra désinfecter de très grandes quantités de vêtements, dix à vingt fois le résultat de la *Spinnstoff-Sammlung* (collecte de vêtements et textiles). [...] Votre deuxième tâche sera de modifier le fonctionnement de nos chambres à gaz" (pourquoi ne s'agirait-il pas de chambres à gaz de désinfection et d'épouillage? N d'HR)

Dans son récit, Gerstein ne donne pas la moindre indication sur son activité d'ingénieur pour remplir la mission que lui a confiée le général SS.

Est-il plausible que Globocnik, le capitaine de police Wirth, le Hauptsturmführer Obermeyer et d'autres aient laissé déambuler en badauds Gerstein et Pfannenstiel pendant des heures à travers le camp de Belzec ? Oui, pendant des heures: Gerstein à "chronométré" 3h 21 pour la panne de moteur (2h 49) et le gazage des déportés (32 minutes); il ne nous dit pas combien de temps il a passé à observer l'arrivée du train, la descente des hommes, des femmes et des enfants, le coupage des cheveux chez le coiffeur, le déshabillage et, après l'opération, l'arrachage des dents en or, l'inhumation dans des fossés gigantesques, etc.

A quel moment de la journée, l'officier SS a-t-il eu le temps de donner les instructions techniques que l'on attendait de lui ?

B) Le SS Gerstein a-t-il suivi d'un peu loin les événements qu'il décrit ?

Voilà une question fort judicieuse. Or, à cette question, quelqu'un a répondu affirmativement en 1989. S'agit-il d'un révisionniste ? Certes, non. Il y a eu depuis une dizaine d'années des revirements inattendus et qui sont passés pratiquement inaperçus. C'est le cas pour Léon Poliakov. Ce dernier a appartenu comme traducteur à la délégation française à Nuremberg en 1945-1946; il a été l'un des premiers à connaître le "rapport Gerstein"; il a été le premier à le faire connaître en France en 1951, comme nous l'avons dit précédemment. C'est lui encore qui, en 1979, a choisi "parmi tant et tant d'autres" ce témoignage pour la déclaration des historiens.

Dix ans plus tard, donc dans un livre publié en 1989, on lit : "Certes, dans les rapports de Gerstein se logeaient un certain nombre d'erreurs. Il n'avait vu un camp d'extermination qu'une seule fois et d'un peu loin; c'était le camp polonais de Belzec.[1]"

Poliakov nous a peut-être fourni tardivement une clé de l'énigme Gerstein.

Je nuancerai son appréciation :

– L'officier SS a peut-être vu d'assez près des scènes pénibles, voire atroces : l'arrivée d'un train de déportés, leur débarquement sans ménagement, la sortie des wagons de personnes décédées pendant le voyage (mortes parfois d'asphyxie, elles portaient des tâches bleuâtres, signalées dans son témoignage par le docteur en médecine W. Pfannenstiel).

– De plus loin, il aurait aperçu les femmes qui se rendaient dans un local pour la coupe des cheveux; il se serait rendu compte du déshabillage général et de l'attente des pauvres gens devant les salles de douche et d'épouillage.

– De trop loin pour qu'il puisse observer quoi que ce soit, il aurait imaginé un gazage après 2h 49 de panne d'un moteur diesel[2]; il a pu également entendre les cris et les pleurs des gens enfermés, pendant un temps qui a dû leur paraître interminable.

Nous ne pouvons émettre que des hypothèses. Toujours est-il que Gerstein a indiscutablement imaginé "qu'après quelques jours, les corps se gonflaient et le tout s'élevait de deux-trois mètres par moyen de gaz qui se formait dans les cadavres. Après quelques jours, le gonflement fini, les corps tombaient ensemble. Autre jour, les fossés furent remplis de nouveau et couverts de dix cm de sable..."

Puisque l'Obersturmführer est parti le lendemain pour Treblinka, ce qu'il nous rapporte là ne peut avoir le caractère de témoignage oculaire.

---

[1] *L'envers du destin*. Entretien avec G. E. Serfati, Paris, 1989, Editions du Fallois, 299 p.

[2] Rappelons que le moteur diesel dégage du gaz carbonique (CO 2), non mortel, alors que le moteur à essence dégage du monoxyde de carbone (CO) mortel.

C) Le témoignage écrit du SS Gerstein a été le premier; sera-t-il également le dernier ?

A la page 152, A. Decaux écrit : "La description du gazage auquel il a assisté est parfaitement identique à celle que nous tenons des rares survivants, mais elle est (aussi) conforme aux souvenirs – non moins rares – des bourreaux qui se sont résignés plus tard à témoigner. Avons-nous le droit d'oublier que le récit de Gerstein est le premier ?"

Oui, il est le premier. Qui évoque encore le témoignage de Pery Broad, celui de Miklos Nyiszli, mystérieux docteur que personne n'a jamais vu ? Même les aveux de Rudolf Höss sont délaissés, obtenus sous la torture. Pour Christopher Browning, auteur très orthodoxe : "Höss fut toujours faible et confus" et c'est pour cette raison, ajoute-t-il, que les révisionnistes le citent si souvent.

Alors, on revient toujours à l'inusable Gerstein. C'est ce qu'ont fait Poliakov et Vidal-Naquet pour la déclaration d'historiens en 1979; c'est ce qu'a fait A. Decaux pour son émission télévisée de mars 1983 et son livre paru en novembre de la même année; c'est encore ce qu'il fait quinze années plus tard, avec son dernier ouvrage.

Les témoignages des anciens déportés sont flous et contradictoires; ils évoquent souvent le Zyklon-B ou des tuyauteries compliquées ou encore de fausses pommes de douche. Les plus honnêtes disent : "Je n'ai personnellement rien vu et c'est heureux, car si j'avais vu, je ne serais pas là pour raconter."

Le récit de Gerstein, étant le premier, a été beaucoup plagié. Je citerai seulement le livre et le film intitulé *Au nom de tous les miens*. Pierre Vidal-Naquet, lui-même, a eu le mérite de dénoncer, dans le quotidien *Le Monde*, en 1983, l'imposture du faussaire Martin Gray qui n'a jamais mis les pieds à Treblinka. Outre le revirement de Léon Poliakov, j'ai appris par des enseignants français et allemands que le "rapport Gerstein" avait disparu des éditions récentes des manuels scolaires.

Le dernier livre d'Alain Decaux a été dédicacé à François Furet. Or, c'est justement à cet historien récemment disparu que son collègue allemand Ernst Nolte écrivait ce qui suit, le 5 septembre 1996 : "[...] même des témoignages *de visu* très répandus dans les années 50, comme celui du haut responsable Kurt Gerstein ne sont plus repris dans la bibliographie de chercheurs tout à fait orthodoxes.[1]" (Revue *Commentaire*, Hiver 1997, p. 800)

Cette déclaration ne sonne-t-elle pas le glas des "confessions" du SS Gerstein ?

L'Affaire Gerstein : une histoire extraordinaire

Kurt Gerstein fut certainement un personnage fascinant; ceux qui l'ont connu ont comparé son imagination à une source bouillonnante. Même son épouse, la pauvre Elfriede, maintenant décédée, m'avait parlé dans la correspondance que j'avais échangée avec elle des ressources imaginatives de son mari. Elle l'avait peu connu en sept ans de

[1] Erreur de Nolte : Gerstein était Obersturmführer, c'est-à-dire lieutenant spécialiste, donc officier subalterne.

mariage; elle en avait eu trois enfants, mais Kurt ne fut guère à la maison. Allemande naïve, fille de pasteur, épouse et mère dévouée, elle resta jusqu'au bout fidèle à la mémoire de son "héros".[1]

Quand il vivait à Berlin, Gerstein écoutait beaucoup la radio de Londres (nous le savons par ses biographes). Un officier SS devait être au courant de la propagande ennemie. Parfois, il a entendu parler de gazages d'êtres humains. Il était réceptif à toutes les rumeurs de guerre. Il était tenaillé par l'ambition de jouer un rôle. Il nous a dit qu'il s'était engagé à la SS "pour voir, voir, voir dans le chaudron des sorcières". Avant de partir pour Belzec, il *savait* ce qu'il devait voir.

Imagine-t-on Tartarin de Tarascon revenant d'un long voyage dans l'Atlas pour annoncer piteusement à ses concitoyens qu'il n'avait pas rencontré de lion, malgré ses inlassables crapahutages ? Pouvait-il psychologiquement revenir bredouille ?

Alain Decaux a toujours eu le goût des énigmes historiques. Il a commencé sa carrière en publiant *Louis XVII retrouvé*, en 1947. Le fameux Naundorff qui prétendait être de dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette devait être un personnage exceptionnellement convaincant pour attirer à lui tant de partisans fanatisés. Or, un récent test ADN vient de démontrer définitivement qu'il était un imposteur.

En 1960, c'est *L'Enigme Anastasia* qui donne à Alain Decaux l'occasion de manifester, une fois encore, son grand talent de conteur d'histoires hors du commun. [Là aussi, les tests génétiques ont montré qu'il n'y avait pas de quoi faire autre chose qu'un roman. Note de l'Aaargh] Comment l'académicien ne serait-il pas fasciné par un Kurt Gerstein dont il a, tout de même, perçu l'ambiguïté ?

Tous les mythomanes ont leur hagiographe. Pierre Joffroy est incontestablement le meilleur hagiographe de Gerstein. Il l'appela "l'espion de Dieu", mais ce qualificatif ne lui suffit pas. Il commit un article publié dans le journal *Le Monde* sous le titre "Le poète du génocide". Admirable définition ! Tout poète, même dénué du moindre talent, peut, au nom de la licence poétique, se permettre toutes les fantaisies et les élucubrations dont sa cervelle fourmille. Je souhaite qu'Alain Decaux effectue, à propos de Gerstein, un revirement comparable à celui de Léon Poliakov, dont nous avons parlé plus haut.

Il lui restera toujours une histoire extraordinaire à raconter : celle d'un mystificateur difficile à cerner. Que le témoignage délirant de l'ex-officier SS ait été pris au sérieux, pendant plus d'une demi-siècle, atteste le manque total de lucidité des historiens officiels.

L'affaire Gerstein a été utilisée pour contribuer à la culpabilisation du monde entier, qui, pendant la seconde guerre mondiale, resta indifférent à ce que Walter Laqueur a appelé "le terrible secret". Et toute cette opération ahurissante s'est déroulée sous le regard amusé des révisionnistes.

---

[1] Elle dut élever, seule, ses enfants et sans pension, car Gerstein ne fut réhabilité par la chambre de dénazification qu'en 1965.